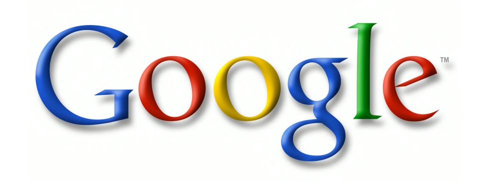
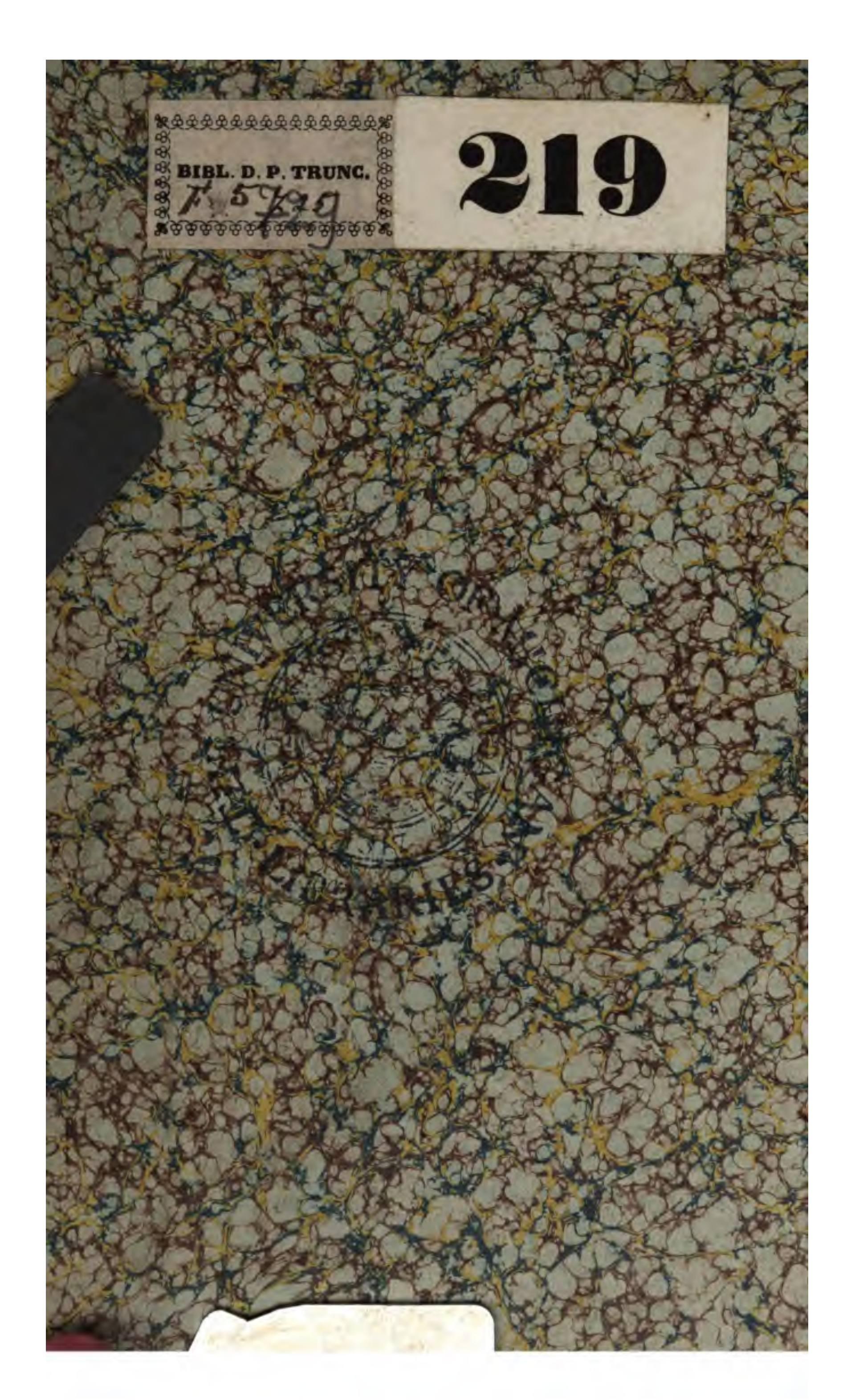
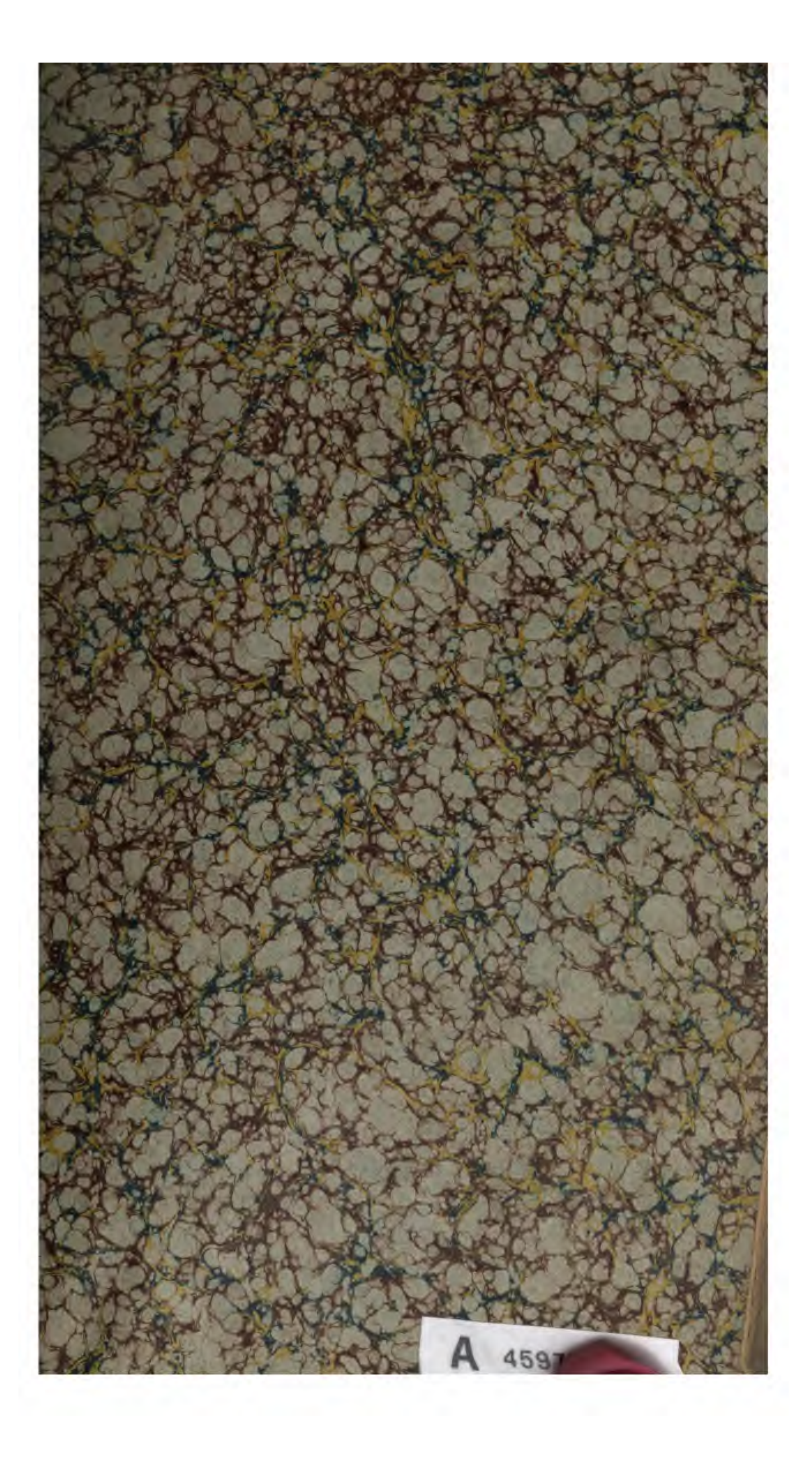





BIBL. D. P. TRUNC.
219


A 459

LA MISSION

DU MADURÉ.

III.

LA MISSION
DU MADURÉ.
III.

Propriété de l'Éditeur.

LYON. — IMPRIMERIE D'ANT. PERISSE,
Impr. de N. S. P. le Pape et de S. Ém. Mgr le Cardinal-Archevêque.

LA MISSION

DU MADURÉ

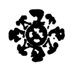
D'APRÈS

DES DOCUMENTS INÉDITS,

PAR LE P. J. BERTRAND,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE DU MADURÉ.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
LIBRAIRIE DE POUSSIELGUE-RUSAND,
rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice, 3.

LIBRAIRIE DE PERISSE FRÈRES

LYON
ANCIENNE MAISON
GRANDE RUE MERCIÈRE, N° 33,
ET RUE CENTRALE, 68.

PARIS
NOUVELLE MAISON
RUE DU PETIT-BOURBON, N° 18,
angle de la place St-Sulpice.

1850

HISTOIRE

DE

LA MISSION DU MADURÉ.

CONTINUATION DE LA MISSION.

LETTRE DU P. BALTHAZAR DA COSTA, MISSIONNAIRE DU MADURÉ, AUX PP. ET FF. DES COLLÉGES DE COÏMBRE ET D'ÉVORA.

Tanjaour, 1653.

Mes Révérends Pères et très-chers Frères,

Il m'est doux de donner un signe de vie à mes frères et amis, un gage de tendre affection et de vive reconnaissance à ces bénites maisons auxquelles je dois tout mon bonheur. Mais à ces souvenirs du cœur vient se joindre un sentiment non moins pressant, c'est le désir de faire connaître nos besoins à ces nobles colléges, spécialement destinés à former des apôtres pour les Indes; c'est l'espérance d'exciter le zèle de tous nos frères par la perspective de la moisson abondante qui les attend. Si le Seigneur daigne opérer de nombreuses conversions par un instrument tel que vous me connaissez, si pauvre de science, de talents et de vertus; quelles merveilles n'accomplirait-il pas avec ces hommes de choix que vous comptez parmi vous en si grand

nombre ! Puissé-je, en montrant la multitude innombrable des ames qui se perdent pour l'éternité par le défaut d'ouvriers évangéliques, rappeler à mes bien-aimés frères la fin glorieuse des maisons où ils se trouvent réunis, et les remplir d'ardeur pour leur sainte vocation ! Animés de ces sentiments, ils ne perdront jamais de vue ces infortunés idolâtres qui leur tendent les bras; ils s'efforceront d'aider les combattants par leurs prières et de se préparer au combat par l'acquisition de toutes les vertus apostoliques.

Si je parlais à des cœurs moins généreux, je craindrais de les effrayer en leur présentant le tableau des souffrances des missionnaires; mais non, je ne vous ferai pas cette injure; il est important d'ailleurs de connaître d'avance la carrière qu'on doit parcourir et les charges qu'on doit porter, afin de mesurer ses forces et d'enflammer son courage. Je vous dirai donc franchement une partie de ce que les missionnaires ont à souffrir dans ce pays.

D'abord c'est le climat qui vous donne l'intelligence pratique de la *zône torride*; c'est une atmosphère embrasée dont vous ne pouvez sortir, et où les rayons réfléchis par une terre brûlante rivalisent avec ceux que le ciel vous verse directement sur la tête. Si à cette chaleur monotone se joint un calme plat, vous étouffez sans pouvoir presque respirer; si un vent s'élève, il vous arrive après s'être chargé de toutes les ardeurs des sables qu'il a traversés, et vous brûle comme ferait la vapeur qui s'échappe de la bouche d'un four. Un seul voyage à travers cette vapeur suffit pour renouveler tout l'extérieur d'un homme, sans cependant le rajeunir. Un missionnaire que vous connaissez, a déjà si souvent changé de peau au visage et aux mains qu'il n'y fait plus attention. Si le vent vous vient des montagnes, il est moins chaud; mais sa

violence vous cause un nouveau genre de supplice, en vous enveloppant d'un tourbillon de poussière qui vous poursuit partout, et pénètre dans les maisons et dans les coffres les mieux fermés. Comment voyager? La crainte des rayons du soleil, qui deviennent intolérables vers les neuf et dix heures, vous a-t-elle éveillé avant le jour pour partir de grand matin? vous subissez de quatre à six heures une rosée abondante, pernicieuse pendant plusieurs mois de l'année : d'ailleurs, en voyageant la nuit, vous tombez presque infailliblement entre les mains des voleurs. Puis, comment marcher? Avec vos sandales? mais elles sont si incommodes que bientôt vous avez les pieds en sang. Vous irez donc pieds nus? mais, sans compter les épines dont toutes les terres de ces contrées sont couvertes, les sables brûlants vous préparent une autre torture. Le missionnaire dont je parlais tout-à-l'heure, a couru un véritable danger pour avoir entrepris de franchir ainsi la distance d'une portée de fusil; il n'était pas arrivé à la moitié du chemin que déjà il semblait trépigner sur des charbons ardents, et il atteignit à grande peine le terme de la carrière, les pieds chargés de grosses ampoules, le visage baigné de larmes arrachées à son insu par la douleur, et tout le corps inondé de sueur et épuisé de fatigues.

Dans la saison des pluies, qui est l'hiver de ces contrées, les chaleurs sont plus tolérables, mais les voyages n'en sont pas moins pénibles. Il faut alors des efforts continuels pour retirer vos pieds de la boue où ils se perdent ; souvent vous les trouvez blessés par les épines dont cette terre est pétrie, ou meurtris par les écueils cachés contre lesquels ils vont heurter. Pour mon compte, j'ai tel doigt de pied qui a déjà perdu son ongle cinq à six fois. Passons sous silence les rivières, les canaux, les torrents qu'il faut à chaque pas traverser, tantôt à gué avec l'eau jusqu'à la ceinture et jus-

qu'aux aisselles, tantôt à la nage ou sur quelque système flottant, composé de cruches vides ou de fagots de bois léger.

Voilà pour le climat et les voyages. Qu'y a-t-il encore? Pour habitation une cabane de terre recouverte de chaume ou de feuilles de palmiers, sans fenêtres, avec une porte qu'on dirait une entrée de tannière. Là, vous pouvez à peine vous remuer sans vous exposer à vous casser la tête contre le dessus de la porte ou contre les poutrelles du toit; là vous avez à lutter nuit et jour contre les fourmis blanches, appelées carias, qui dévorent tout, contre les serpents et mille insectes venimeux, contre les rats et les chauves-souris qui peuplent le toit de votre masure et poussent l'audace, les uns jusqu'à vous ronger les pieds pendant votre sommeil, les autres jusqu'à emporter la mèche de votre lampe toute allumée, au risque de mettre le feu à la maison. Votre lit est une natte ou une peau de tigre étendue par terre; si vous trouvez une planche pour vous préserver de l'humidité, le lit aura son grand complet. La nourriture est le moindre de nos soucis : une poignée de riz cuit à l'eau, assaisonné d'une décoction de poivre, rehaussée parfois de quelques herbes amères, voilà notre ordinaire. Ajoutez-y quelques légumes, du lait, un peu de beurre fondu, vous aurez un dîner de première classe, un festin de Pâques. C'est le *nec plus ultrà* du missionnaire brame. Nous autres pandara souamis, nous pourrions à la rigueur y ajouter un peu de viande; mais notre qualité de pénitents ne permet guère de le faire, à cause du scandale qui en résulterait, et nous devons dire avec S. Paul : *Si fratres scandalizantur, non manducabo carnes in æternum*. S'il nous arrive d'en goûter quelques morceaux, la crainte d'être découvert ôte le peu de plaisir qu'on pourrait y chercher; d'ailleurs l'estomac, qui n'est plus habitué à digérer

ces sortes d'aliments, ne s'en accommode pas. Aussi préférons-nous, dans ces circonstances extraordinaires, prendre un peu de poisson et alors nous faisons chère lie. Ajoutez des voyages continuels et des courses incessantes auprès des malades et plus que tout cela, le travail accablant des confessions. Les païens, qui ne connaissent d'autre mobile que l'intérêt, s'imaginent d'abord que c'est sans doute un motif semblable qui nous fait endurer tant de fatigues ; puis, quand nous leur disons que nous n'agissons que par charité, ils s'arrêtent stupéfaits et se mettent la main sur la bouche, comme pour montrer qu'ils n'ont pas de paroles capables d'exprimer leur étonnement.

Est-ce là tout ce que souffre le missionnaire? Non, tout cela est peu de chose. Dieu a donné à l'homme un corps capable de s'habituer aux privations et aux souffrances au-delà de tout ce que peuvent imaginer ceux qui n'en ont pas fait l'expérience. Tout ce que je viens de dire est dur dans les commencements, mais peu à peu le corps s'y fait, et l'on finit par ne plus y penser. Une chose plus pénible et à laquelle la nature s'habitue moins facilement, ce sont les persécutions, les insultes, les mépris, les opprobres auxquels nous sommes continuellement exposés. Vivre au milieu d'ennemis acharnés, chez un peuple qui pour le caractère est, je crois, la plus vilaine race qu'on puisse imaginer (1),

(1) Nous conservons cette expression un peu sévère qui a échappé au missionnaire, parce qu'elle est suffisamment adoucie par tout le contexte de la lettre. Des hommes qui se dévouent avec tant de zèle à tous les genres de sacrifices pour le salut des Indiens, prouvent assez qu'ils les aiment comme leurs enfants. Au reste, si dans ce passage le missionnaire blâme amèrement les vices que les Indiens ont puisés dans les préjugés et l'éducation du paganisme, combien de fois ne le voyons-nous pas se complaire à combler d'éloges les vertus que la grâce du christianisme fait germer dans leurs cœurs?

sous un gouvernement qui n'est que tyrannie, désordre et confusion, et qui nous livrerait à la haine et à la rage de quiconque voudrait nous perdre, si nous n'étions protégés par une Providence vraiment miraculeuse; n'avoir aucun lieu, aucun instant de sûreté; ne pouvoir porter avec nous que l'absolu nécessaire: notre bréviaire, quelques livres de piété et les objets essentiels à la célébration de la sainte messe: c'est là un genre de souffrance bien autrement crucifiant. Le corps peut se durcir à la peine, l'ame ne se durcit pas à l'humiliation jusqu'à devenir insensible. Aidée de la grâce, elle peut aimer ces opprobres et s'en réjouir; mais c'est une joie surnaturelle qui ne détruit pas le sentiment de la nature.

Mais enfin, quand le missionnaire est arrivé à ce point d'aimer ses souffrances et ses humiliations, a-t-il épuisé le calice des douleurs? Non encore. Outre les peines que je viens d'énumérer, il en est d'autres incomparablement plus déchirantes et qui, à proprement parler, sont la véritable croix du missionnaire. Je veux dire la sollicitude des églises et des chrétientés dispersées par la persécution, la vue de milliers de chrétiens exilés, dépouillés de tous leurs biens, livrés à tous les genres de vexations, de tortures et d'opprobres; la douleur que causent la chute de quelques-uns et les souffrances de tous; l'indignation qu'excitent les triomphes et les blasphèmes impies des païens. Ajoutez la vue de ces milliers de chrétiens généreux qui, ayant tout sacrifié pour leur foi et n'ayant plus de consolation au monde, demandent en grâce et avec larmes les consolations de la religion, le pain eucharistique, et l'impuissance où nous nous trouvons de satisfaire des désirs si saints et si justes! Ajoutez enfin cette multitude d'idolâtres qui tombent dans l'abîme éternel, tandis qu'il serait si facile de les sauver, si nous étions en nombre suffisant; les instances que nous

font plusieurs populations, et auxquelles le défaut de missionnaires et de catéchistes nous empêche de répondre !

Telles sont, mes Révérends Pères et bien chers Frères, les souffrances du Missionnaire. Vous présenter ce tableau sans craindre de vous décourager et de vous détourner de la vocation apostolique, c'est vous dire l'idée que j'ai conçue de votre vertu et de votre générosité ; non ce n'est pas la vue de telles difficultés qui sera capable d'arrêter des cœurs que notre Seigneur a remplis de son amour et du zèle des ames. D'autant plus qu'en vous parlant de nos souffrances j'aurais aussi à vous raconter nos consolations : la joie de faire aimer et glorifier notre Dieu par des milliers de créatures qui l'outrageaient sans le connaître ; le bonheur de peupler le ciel, d'arracher à l'enfer tant de victimes, et de voir fleurir tant de chrétientés ferventes dans des royaumes qui jusqu'à ces jours étaient sous l'empire absolu du démon. Mais ce sont là des jouissances qui ne sauraient s'exprimer par des paroles, le cœur seul peut les sentir et les apprécier. Bientôt, je l'espère, plusieurs d'entre vous viendront partager nos travaux et goûter avec nous ces consolations qui changent les épines en roses et les amertumes en douceurs. Passons aux détails :

La mission vient d'acquérir deux nouveaux ouvriers : le P. Jos. Arcolini comme brame, le P. Ant. de Proënza comme pandara-souami : deux sujets dont les vertus et les talents donnent les plus belles espérances. Le P. Etienne d'Arési s'est absenté pour quelque temps afin de préparer et de subir son examen *ad gradum*.

La résidence de Tirouchirapally est administrée par deux Pères, aidés de six catéchistes; le chiffre des conversions pendant ces deux années s'y est élevé à deux mille. Tous les chrétiens anciens et nouveaux rivalisent de ferveur

et de piété ; mais ils sont inconsolables de ne pouvoir s'approcher des sacrements aussi souvent qu'ils le désireraient, car plus le nombre augmente et moins il nous reste de temps à donner à chacun. Il est impossible que deux missionnaires suffisent aux besoins d'une si vaste chrétienté ; si nous ne recevons bientôt quelque renfort, nous succomberons nécessairement sous le fardeau. Prions le Seigneur qu'il envoie des ouvriers à sa vigne !

Les catéchistes n'ont pas une heure de relâche ; ils sont demandés à la fois de tant de côtés que nous ne savons souvent à qui donner la préférence. Vous connaissez déjà plusieurs de ces braves auxiliaires, il est juste de vous signaler les autres. Je vous rappellerai d'abord notre bon *Mouttioudeian* (Hilaire), ce pandaram dont la conversion et les vertus ont déjà fourni de belles pages aux lettres précédentes.

Malgré son âge avancé, il n'y a pas de fatigue qu'il n'embrasse avec joie pour visiter les chrétiens, assister les malades et convertir les idolâtres. Un autre catéchiste des parias est Maria-Dassi (serviteur de Marie). Comme le précédent, il ne reçoit aucun salaire, vit d'aumônes et n'a d'autre ambition que de pouvoir communier plus souvent. Il est toujours prêt à obéir, et n'a pour ainsi dire qu'un pied sur terre. Toujours également gai, quelque part qu'on l'envoie, loin ou près, de jour ou de nuit, par la pluie ou sous le soleil ardent, avec ou sans viatique, à tous les ordres il ne sait répondre qu'un seul mot : *pâkkiam !* c'est-à-dire, *je suis heureux* que vous daigniez vous servir de moi. Il s'est fait une réputation dans ses disputes contre les gentils, et cependant il est loin d'être un savant. « Je ne sais, dit-il quelquefois, qu'une seule strophe, c'est l'arsenal d'où je tire mes armes pour terrasser les païens et les jogues qui osent se mesurer avec moi. Encore, ajoute-t-il avec un

air de naïve complaisance, encore n'ai-je jamais eu besoin d'employer toute ma science. Je déclame la moitié de ma strophe, puis j'en explique le sens, et cela seul m'a toujours suffi pour mettre hors de combat tous mes adversaires ; la deuxième moitié, je la laisse en réserve dans le trésor de ma bonne Mère pour des occasions d'une plus haute importance. » Cette manière d'argumenter en chantant une strophe de vers dont on développe le sens a une force magique sur l'esprit des Indiens. Le feu, l'énergie et l'onction des discours de Maria-Dassi, et plus encore l'ardeur de son zèle sont dignes d'exciter l'émulation des missionnaires eux-mêmes. Le désir qu'il a de donner sa vie pour l'amour de Jésus-Christ est admirable ; il ne nous rencontre jamais sans nous conjurer de lui obtenir cette grâce; et, quand les circonstances ne lui permettent pas d'exprimer ce désir par des paroles, il le rend par une pantomime si expressive et si touchante, qu'il est impossible de n'en pas être attendri. Parmi les catéchistes des hautes castes on compte un nommé Hilaire, poète distingué, et un vadhouguen du même nom, recommandable par sa vertu et ses talents. Ce dernier, spécialement chargé de l'église de Candalour et de son district, s'y est acquis une telle autorité, que ces néophytes l'appellent leur nayaken, et lui obéissent en effet comme à leur seigneur. Le troisième, nommé Aroulanda (Jean), est aussi un poète célèbre par plusieurs ouvrages remarquables. Il a composé la vie de sainte Marguerite, et la vie du saint roi Josaphat, en vers élégants, et sous la forme de poème ou de tragédie indienne.

Nos ennemis sont si nombreux et si acharnés, que la bienveillance du Nayaken de Maduré ne suffit pas pour nous soustraire à leurs vexations continuelles. Pour cette raison et afin de nous préparer un asile dans les temps de

persécution religieuse ou de guerre politique, nous avons établi une église et un presbytère à Candelour, petit village situé à trois ou quatre lieues au sud de Tirouchirapally, au milieu des forêts et des terres des voleurs. C'est là que résident plus ordinairement les missionnaires de ce district. Loin des castes orgueilleuses des gentils, nous y trouvons plus de sécurité et plus de liberté pour l'administration des parias, qui peuvent y fréquenter la même église que les hautes classes. Nous avons construit à cette fin un vaste pandel (espèce de toit plat supporté par des bambous), d'où tous les parias assistent très-commodément à la sainte messe et aux exercices de piété. Le concours des fidèles y est considérable, surtout les jours de fêtes, qui sont pour le missionnaire des jours accablants. La fatigue qu'il y endure n'a d'égale que la consolation qui l'accompagne.

Le P. Alvarez étant tombé dans un état de langueur dont une toux sèche et continue révélait le danger, les supérieurs lui interdirent toute espèce de ministères, excepté la prière et la célébration du saint-sacrifice. Inspiré par son goût pour la décoration, il sut mettre à profit ce repos forcé; il improvisa un charmant théâtre, choisit quelques néophytes qui annonçaient d'heureuses dispositions, les exerça soigneusement à la déclamation et à l'action théâtrale dans le genre des Indiens; puis, le soir du jour de Pâques, il donna au public, en forme de tragédie, la représentation de la vie du saint roi Josaphat dont j'ai parlé plus haut. On y accourut de tous les environs, de Tirouchirapally et de Tanjaour. Les nombreux pandels qu'on avait eu soin de préparer pour les étrangers ne pouvant contenir qu'une faible partie des curieux, tous les autres campèrent sous les arbres tout le temps que dura la tragédie. Elle dut son succès prodigieux à l'éclat et à la délicatesse des décorations non moins qu'au talent des acteurs, mais surtout au goût,

ou, pour mieux dire, à l'espèce de fureur qu'ont les Indiens pour ces sortes de représentations. Nos néophytes ne se possédaient plus de joie ; les païens étaient ébahis : « As-tu vu, se disaient-ils entre eux, le grand roi Josaphat? Non, le Nayaken lui-même, dans ses plus beaux jours de gloire, n'a jamais déployé une pompe et une majesté pareilles. »

Le fruit de cette solennité ne se borna pas à une admiration stérile. Outre l'impression générale qu'elle produisit en faveur de la religion et qui portera plus tard ses fruits, dès l'instant même la moitié de la population de Candelour voulut suivre les instructions de la doctrine chrétienne et reçut le saint baptême, ayant à sa tête le chef des voleurs avec toute sa famille. Quelques mois après, ceux qui étaient restés dans l'idolâtrie, désirant célébrer, selon la coutume, la fête annuelle de leur pagode, se présentèrent au père, encore païen, du chef de la caste. « Comment, leur répondit-il, après avoir vu les magnificences des chrétiens, oserions-nous étaler nos mesquines et puériles cérémonies? Ce serait nous exposer à la risée de tout le monde. » Ainsi la fête de l'idole fut supprimée et le sera peut-être pour toujours. Nos solennités produisent souvent cet heureux résultat ; les gentils, frappés de la majesté, du bon ordre et de la vraie dévotion qui y règnent, ne peuvent plus supporter sans rougir le spectacle des turpitudes de leurs fêtes, qui, en dernière analyse, se réduisent à l'assouvissement des passions.

Une autre cause de la conversion des gentils est l'empire étonnant que nos néophytes exercent sur les démons, vérifiant ainsi l'un des caractères de la vraie foi, établi par notre divin Rédempteur : « Ceux qui croiront en moi se reconnaîtront à ce signe : *Par la vertu de mon nom, ils chasseront les démons.* » Cette vertu est si évidente aux païens eux-mêmes, que non-seulement ceux qui nous sont affectionnés, mais encore nos adversaires, recourent à nos

néophytes pour obtenir leur délivrance. Un jogue des plus puissants, ennemi juré des Chrétiens, avait enlevé à l'un d'entre eux son chapelet et son crucifix; il les conservait, non comme des préservatifs, mais comme preuve de l'identité du christianisme avec la religion infâme des Pranguis. Bientôt après, un de ses fils fut saisi d'un mal étrange que les gentils attribuent à l'action diabolique. Tous les remèdes ordinaires ayant échoué, le père se souvint du chapelet et du crucifix qu'il avait chez lui et voulut en essayer l'efficacité. Quoiqu'il fût indigne d'être exaucé, Dieu, qui avait ses desseins de miséricorde, daigna manifester la puissance de la foi chrétienne, et à peine ces objets furent-ils appliqués au malade qu'il se trouva subitement délivré. Frappé de ce prodige et pénétré de reconnaissance, le jogue devint aussitôt le prédicateur de la loi de Jésus-Christ; il publia qu'il l'avait persécutée sans la connaître, mais qu'à présent il était convaincu et devait confesser qu'elle était la seule véritable religion.

Un catéchumène persécuté par ses frères et ses autres parents nous offre un trait remarquable du même genre. Il avait beau leur faire l'apologie du christianisme : ni l'évidence de ses raisons, ni la patience avec laquelle il souffrait leurs outrages ne purent les convaincre de la vérité. Sur ces entrefaites, une de ses sœurs donna des signes de possession diabolique ; on eut recours aux offrandes, aux sacrifices et à la magie ; tout fut inutile. Un jour que la possédée était tourmentée plus horriblement que de coutume, le catéchumène, jugeant que c'était une belle occasion de faire triompher l'Evangile, se recommande à Dieu avec une foi vive, s'approche de sa sœur en présence d'une foule de gentils, la prend par le bras; puis, élevant la voix pour être entendu de tout le monde, il s'écrie : « O toi qui as osé entrer dans cette créature de Dieu,

je te commande de la part de ce vrai Dieu que j'adore, de me dire qui tu es! » A ces mots, l'énergumène commence à trembler de tous ses membres, et une voix sortie de sa bouche, répond : « Tu sais bien qui je suis ; pourquoi me le demandes-tu ? » — Au moins, reprend le catéchumène, tu vas me dire qui sont Vichnou, Siven, Brama et toutes les autres idoles qu'adorent les païens. — Tous ces noms m'appartiennent, répond la voix, c'est moi qui suis adoré sous ces figures. — Et cette cendre et tous les autres signes des gentils, de qui sont-ils ? — Ce sont mes symboles. — Et ce Brame, qui est venu ici pour délivrer cette malheureuse, qui est-il ? — C'est mon fils. — Quels sont ces objets ? ajoute le catéchumène tenant en main de la cendre bénite et un crucifix. — Ce sont des choses saintes, consacrées au vrai Dieu. — Comme le catéchumène s'efforce d'attacher son chapelet au cou de sa sœur, elle entre dans d'horribles convulsions, en criant que ce chapelet la brûle. Enfin le catéchumène ordonne au malin esprit de sortir de ce corps : « J'obéirai, répond celui-ci ; mais si je sors sans exiger qu'on m'offre un sacrifice, je deviendrai un objet de risée et de mépris. » Tiens, réplique le catéchumène, en donnant un soufflet à la possédée, voilà le sacrifice que tu mérites ; à ces mots, le démon pousse des cris et des hurlements affreux, le conjurant de le laisser partir en paix ; et au même instant l'énergumène est entièrement délivrée.

Jugez de l'étonnement des païens qui assistaient à ce spectacle, à demi-morts de frayeur. Quand ils se furent remis de leur épouvante, ils se disaient les uns aux autres : « Voilà donc les Dieux que nous adorons ! voilà jusqu'où s'étend leur pouvoir ! » Plusieurs d'entre eux, dont Dieu toucha le cœur, envoyèrent de suite demander un catéchiste et ils se préparent en ce moment à recevoir le saint

baptême. Ce fait me paraît au-dessus de toute critique. Je l'ai sous les yeux ; il est, d'ailleurs, attesté par les païens qui s'obstinent dans leurs superstitions, aussi bien que par ceux qu'il a convertis à notre sainte religion.

Voulez-vous un trait d'un genre un peu moins grave ? Ecoutez. Un chrétien qui avait reçu le baptême depuis quelques jours, passant par un village d'idolâtres, leur prêchait les grandeurs de la religion chrétienne, et entre autres preuves, il signalait le pouvoir que la foi de Jésus-Christ exerce sur les démons. A ces paroles, les païens qui goûtaient fort peu ses raisons, crurent lui jouer un mauvais tour en le prenant au mot. Il existait dans ce village une idole très-célèbre, objet de terreur encore plus que de vénération. On avait une telle idée de sa puissance et du respect qu'elle exigeait, que, d'après l'opinion générale, quiconque eût osé passer devant son temple sans ôter ses souliers, aurait été à l'instant anéanti par la colère du dieu redoutable. Aussi, jamais homme n'avait eu l'audace d'en faire l'essai. Dans le dessein de perdre le prédicateur importun, ils l'engagèrent donc à donner une preuve de l'empire du saint évangile, en entrant dans cette pagode avec ses souliers, l'assurant que, s'il en sortait sans châtiment, ils croiraient à sa prédication. « Très-bien, reprit le néophyte, mais promettez-moi, par écrit, que vous ne me demanderez aucun compte de ce que j'aurai fait. » Les païens étaient si sûrs de leur coup, qu'ils n'hésitèrent pas à lui donner cette promesse, s'engageant de plus à embrasser le christianisme s'il revenait sain et sauf. Alors le chrétien, s'armant d'une bonne massue, s'avance d'un pas intrépide vers la pagode; il laisse derrière lui les timides spectateurs, arrêtés par la crainte d'être enveloppés dans son châtiment. Il commence par faire main basse sur les statues sacrées de chevaux, d'éléphants, de

chiens et de héros, statues de terre cuite qui sont bientôt brisées en mille morceaux. Notre champion pénètre ensuite dans le sanctuaire et grimpe sur l'idole ; il ne peut la réduire en poudre, parce qu'elle est de pierre dure, mais il décharge sur elle une grêle de coups de massue. Après l'avoir bien mutilée, il sort triomphant de son exploit et se moque du dieu terrible et de ses stupides adorateurs. Ceux-ci, outrés de rage et de honte, mais enchaînés par la stupeur plus encore que par leur promesse, laissent passer paisiblement l'audacieux profanateur, et se consolent par la ferme assurance qu'il subira sa peine avant deux heures. Cependant, comme déjà plusieurs mois se sont écoulés, et que le chrétien se porte mieux que jamais, l'idole, jusqu'à ce jour si fameuse, est tombée dans un discrédit général.

Disons un mot de nos combats.

Un gouverneur de province donna le signal de la persécution en arrêtant un chrétien nommé Paul, auquel sa noblesse et ses vertus ont assuré le premier rang dans son village et dans les bourgs circonvoisins. Il espérait qu'après avoir vaincu le chef, il lui serait facile de séduire les autres fidèles. Il le fit donc amener devant lui, et voyant qu'il ne se laissait point intimider par les menaces, il en vint aux verges et aux tortures. Pendant l'exécution de ses ordres barbares, il criait au patient d'invoquer *Péroumâl*, déesse de Maduré, et l'invincible néophyte ne répondait à ces invitations que par des railleries (1) qui, en irritant son

(1) Les jeux de mots sont tout-à-fait du goût des Indiens ; une pointe d'esprit, même dans une controverse très-sérieuse, a plus de force contre un adversaire que les arguments les plus logiques. Les Indiens font souvent des jeux de mots très-spirituels ; ceux de notre champion ne sont peut-être pas de ce nombre ; en voici un exemple : à la sommation d'invoquer *Péroumâl* il répondit « *Péroumâ*? dites plutôt *Siroumâ* ; car les

persécuteur, redoublaient ses tourments. Vaincu par sa victime, à laquelle il ne put arracher un signe de douleur, le tyran la fit reconduire en prison.

Le lendemain les supplices recommencent : les bourreaux promènent le généreux soldat de Jésus-Christ par les rues en le frappant de verges et essaient de lui appliquer de force les signes idolâtriques, que les gentils regardent comme le plus bel ornement du front. « Loin de moi ces cendres, répond-il en les repoussant avec mépris, autant vaudrait crépir de boue un mur de marbre. » Le gouverneur, furieux, ordonne une quatrième torture plus cruelle que les précédentes ; puis, jugeant que le néophyte va expirer, il dit aux soldats de le reporter dans sa prison. A ces mots, Paul se relève plein de vie : « C'est trop de bonté, dit-il en souriant, je me porte assez bien, et je marcherai sans difficulté. »

Déconcerté par tant de courage, le persécuteur voulut se dédommager en déchargeant sa colère sur des victimes plus faciles. Il saccagea quarante maisons et fit tourmenter plusieurs de leurs habitants, sans en trouver un seul qui faiblît dans sa foi. Ce qui mit le comble à sa honte, fut la constance d'une vieille femme qui vivait d'aumônes. Il la fit battre de verges pour l'obliger à recevoir la cendre sur le front : cette généreuse chrétienne déploya une énergie qui étonna tout le monde et confondit le gouverneur.

Poussé à bout par la résistance des chrétiens, il ordonna une persécution générale dans tous les villages de sa province. Mais, à la première nouvelle de ses violences, le

inondations ont détruit nos rizières. » Il jouait sur le nom de la déesse dont il retranchait la dernière lettre. *Peroumâ* signifie *beaucoup de farine*, *siroumâ*, *peu de farine*. — Le calembourg ne vous semblera pas merveilleux, il vous prouvera du moins l'imperturbable sang-froid que le néophyte conservait au milieu de ses tourments.

P. Alvarez s'était rendu auprès du gouverneur-général de Tirouchirapally, qui adressa des réprimandes très-sévères au petit gouverneur. Me trouvant alors à Maduré, je visitai le Nayaken, qui reçut favorablement mes plaintes et lança des lettres foudroyantes contre les transgresseurs de ses ordres. La foudre se perdit dans le nuage : les coupables restèrent impunis, les injustices ne furent point réparées ; cependant les persécuteurs intimidés se désistèrent de leurs cruelles vexations. Il faut se contenter de cette demi-justice sous un gouvernement aussi faible pour le bien qu'il est puissant pour le mal.

Je passe sous silence deux ou trois autres persécutions du même genre : l'une contre un catéchiste et quelques chrétiens, l'autre contre des catéchumènes, la troisième contre le missionnaire et ses compagnons de voyage. Toutes furent promptement apaisées, grâce à la divine providence, et ne servirent qu'à faire éclater la constance de ceux qui eurent la gloire de souffrir pour Jésus-Christ.

Je veux cependant signaler à cette occasion quelques exemples de courage :

Une jeune femme, épouse de l'un de nos ennemis les plus acharnés, fut touchée de la grâce. Elle eut soin de s'instruire en secret ; mais bientôt le changement de ses mœurs fit connaître sa nouvelle démarche. Au lieu de s'en réjouir, le mari entra dans de tels transports de fureur qu'après l'avoir maltraitée et battue jusqu'au sang, il la traîna par les cheveux dans une des principales rues de Tirouchirapally. Sa cruauté n'a pu vaincre la patience et le courage de la catéchumène ; elle a persévéré jusqu'à présent dans sa foi, malgré les vexations journalières, qu'elle endure avec une résignation admirable.

Un jeune homme attaché au service intérieur d'une pagode, ayant reçu le baptême, fut assailli par une persécution

qui menaçait sa vie. Loin de se soustraire au danger par une fuite facile, il se présenta lui-même au chef du village et lui déclara qu'il était disposé à donner son sang en témoignage de sa foi. Dieu se contenta de ses bonnes dispositions, et ses ennemis n'osèrent rien entreprendre contre lui.

Le chef des voleurs de Candelour dont j'ai parlé plus haut tomba malade, et, le même jour, sa femme et une esclave de sa maison furent attaquées d'une fièvre maligne. Les gentils s'empressèrent de publier, selon leur coutume, que ces maladies étaient une vengeance des idoles, et la mort de l'épouse vint bientôt ajouter un nouveau poids à leurs déclamations. Afin de détruire la funeste impression que ces discours pouvaient faire sur les ames faibles, le malade fit venir auprès de lui ses enfants, et recueillant ses forces, il leur adressa ces paroles : « Mes enfants, quand nous avons embrassé la foi de Jésus-Christ, nous n'avons pas eu d'autre motif que de mériter une sainte mort ; car les biens de ce monde passent comme une ombre, les récompenses et les châtiments de l'autre sont éternels. Votre mère a obtenu le bonheur que tous nous cherchons, et moi-même, sur le point de la rejoindre, j'espère la même faveur. Ainsi Dieu notre créateur nous accordant la grâce que nous désirons, il ne nous convient pas de concevoir de la tristesse ni d'en donner des marques extérieures ; en conséquence recouvrez vos têtes du *talapâ*, renouez le toupet de vos cheveux et mangez le bétel en signe de joie (1). » Dieu, qui acceptait son sacrifice, voulut le conserver pour le bien de cette chrétienté. Les obsèques de la pieuse défunte se célébrèrent avec une solennité dont tous les païens furent stu-

(1) Chez les Indiens le deuil consiste à tenir la tête découverte, à laisser flotter en désordre le toupet de cheveux et à s'abstenir du bétel.

péfaits. « Sans aucun doute, se disaient-ils entre eux, une personne qui sort de cette vie avec tant de pompe ne peut manquer d'obtenir la gloire dans l'autre. » Ils furent également touchés de la charité que tous les chrétiens firent éclater pendant sa maladie et des sentiments qu'ils manifestèrent à sa mort. Le père du chef, qui jusqu'alors avait refusé le baptême, ne put résister plus longtemps, et dans ce moment il assiste aux instructions du catéchisme.

Sattianaden, directeur des travaux au palais du Nayaken, a donné des preuves non moins touchantes de la vivacité de sa foi. Ses quatre fils tombèrent malades presque le même jour, et l'aîné mourut immédiatement après son baptême. Le père, loin de se livrer à la douleur pour la perte qu'il faisait, ne pensa qu'au bonheur céleste que son fils venait d'obtenir. Il défendit de porter le deuil accoutumé, et voyant quelques chrétiens s'affliger des bruits que les gentils répandaient à cette occasion, il voulut célébrer les funérailles avec toute la pompe possible. Par ce moyen, non-seulement il releva le courage des catéchumènes chancelants, mais il gagna plusieurs idolâtres qui, frappés des honneurs que nous rendons aux morts, ne doutent plus que notre religion ne soit celle qui conduit à la gloire céleste.

La résidence de Tanjaour prospère, le nombre des conversions y a été considérable ; dans ce moment encore deux cents catéchumènes suivent les instructions préparatoires au baptême. Sept nouvelles églises se sont élevées dans les diverses bourgades qu'habitent les néophytes, dont le bonheur est de décorer avec art, et d'orner de fleurs ces sanctuaires chéris. Une petite population de trente vadhouguers mérite en ce point de grands éloges. Ils ont bâti une jolie chapelle, dont ils ont confié le soin à un sacristain chargé d'y entretenir douze lampes con-

stamment allumées; les jours de fêtes, les fleurs viennent joindre leur parfum à une brillante illumination. Les chrétiens parias ont aussi agrandi leurs cinq églises, qui ne suffisaient plus à la foule. Moins riches que les hautes castes, ils suppléent aux décorations extérieures par un redoublement de zèle et d'assiduité.

L'un des catéchistes qui travaillent en ce moment à Tanjaour est Pierre-Xavier, souvent mentionné dans mes lettres précédentes. Depuis quinze ans qu'il exerce cet emploi, son zèle et sa ferveur ne se sont point démentis. Malgré une maladie qui a failli nous l'enlever, il a conduit au baptême plus de trois cents païens dans le cours de cette année. C'est le marteau des jogues, ils en ont une si grande frayeur, que, partout où il se présente, aucun d'eux n'ose ouvrir la bouche. Quelques-uns voulurent dernièrement conspirer contre lui, et s'étant réunis en conseil ils se concertaient sur les moyens de le forcer à quitter le champ de bataille. Après de longs débats et divers expédients proposés, l'un d'entre eux se lève et dit à ses confrères : « On voit bien que vous n'avez pas encore eu affaire avec cet homme ; gardez-vous de l'attaquer si vous tenez à votre honneur et aux offrandes que vous recevez de vos disciples. Je vous préviens que si nous l'attirons dans l'arène, il saura si bien dévoiler nos secrets et nos supercheries, que nous serons couverts de confusion et obligés d'aller chercher fortune ailleurs. » Ces raisons persuadèrent tous les jogues et ils résolurent de laisser en paix ce terrible adversaire.

Pierre-Xavier est secondé par un autre catéchiste digne de recevoir ici un tribut d'éloges. C'est *Jesou adien* (serviteur de Jésus). Il est âgé de soixante-cinq ans, dont vingt ont été employés à l'exercice pénible de sa charge. Son zèle semble suppléer aux forces d'un corps usé par tant

de fatigues, il est sans cesse en action et Dieu récompense son dévouement. Il a converti cette année plus de deux cents païens, sans parler du fruit précieux qu'il opère parmi les néophytes, dont il anime la piété et qui le regardent comme leur père. Non content d'agir par lui-même, il travaille à former des élèves, qu'il exerce et conduit avec lui; l'un d'entre eux vient de faire son coup d'essai en gagnant à Jésus-Christ plusieurs idolâtres.

Je choisis parmi les nombreuses conversions de ce district quelques circonstances propres à vous intéresser. Dans un village nommé Mâncouri vivait un chrétien à qui sa conduite régulière et sa charité avaient gagné l'estime et l'affection des gentils. Joignant la parole à l'exemple, il s'efforça de propager le saint Evangile, sans recueillir d'autres fruits que les railleries et la persécution. Dieu, qui juge d'après les désirs du cœur et non d'après les succès, appela son serviteur à la couronne céleste et sembla lui accorder alors ce qu'il avait refusé à son zèle pendant sa vie. En effet, quelques jours après sa mort, un noble vellage, qui avait depuis longtemps résisté à ses exhortations, vient faire sa visite de condoléance au père du défunt, demande si le néophyte n'a pas laissé quelques livres de religion et témoigne le désir de les voir, On lui montre la vie de Ste Marguerite dont j'ai parlé plus haut; il la lit avec avidité, captivé par le charme de la poésie et plus encore par la force irrésistible d'un attrait intérieur qu'il ne sait s'expliquer. Arrivé à l'endroit où l'auteur introduit la sainte martyre disputant avec son persécuteur et opposant les perfections du vrai Dieu aux abominations que les gentils attribuent à leurs idoles, le vellage s'arrête frappé de ce contraste... C'est le moment de la grâce: il y est fidèle, et au même instant il écrit au catéchiste en le conju-

rant de venir le disposer au saint baptême; celui-ci accourt plein de joie et commence de suite ses instructions.

Dieu ne tarda pas à récompenser la foi du catéchumène, en le délivrant d'un genre de souffrances bien étrange. Avant de vous en tracer le récit, je dois protester que je me borne ici à raconter des faits constatés par les témoignages du catéchumène et d'une foule de païens, sans oser porter un jugement sur la nature et la cause de ces faits. Depuis plusieurs années, ce vellage se disait tourmenté par un démon qui lui apparaissait fréquemment sous des formes horribles et le soulevait quelquefois dans les airs par-dessus les arbres les plus élevés, d'où il le laissait tomber dans un étang. Après avoir épuisé tous les remèdes ordinaires, il avait fini par renoncer à tout espoir de délivrance et s'abandonnait à la volonté de son tyran, qui ne le quittait jamais qu'après avoir exigé de lui un sacrifice. Il trouva dans la foi de Jésus-Christ le remède qu'il avait inutilement cherché auprès des brames : dès la première instruction qu'il entendit, il se sentit pleinement délivré de l'état dont il gémissait depuis tant d'années. Comme ses souffrances étaient publiquement connues des gentils, sa guérison fit sur eux une impression si vive et si générale, qu'en peu de jours nous eûmes soixante-dix nouveaux catéchumènes, tous de castes honorables, des principaux du bourg, parents ou amis du vellage.

Sa mère seule s'obstinait encore dans ses erreurs; mais la divine miséricorde triompha de ses résistances, en la guérissant elle-même d'une goutte très-douloureuse dont elle éprouvait depuis plusieurs années de fréquents accès. Ces deux prodiges firent beaucoup de bruit dans tout le royaume et gagnèrent à Jésus-Christ une foule d'idolâtres.

Pour arrêter cet ébranlement, les jogues s'épuisèrent en vains efforts; sur leurs plaintes calomnieuses le gouverneur emprisonna le catéchiste; mais persuadé par ses raisons, il lui rendit la liberté et lui permit de prêcher sa doctrine à tous ceux qui voudraient l'embrasser.

Le vellage et sa mère devinrent de zélés prédicateurs du saint Evangile; touchés de leurs paroles et de leurs exemples, plus de deux cents de leurs parents se joignirent à eux et reçurent le baptême. Ils construisirent aussitôt une église et formèrent une nouvelle chrétienté dont ce premier néophyte est l'ame et le soutien. Sa mère âgée de soixante ans se distingue par son habileté à gagner les ames à Jésus-Christ; je veux vous en citer un exemple. Avant sa conversion, elle était fort dévouée à sa secte et savait par cœur toutes les fables de ses idoles. Son plaisir était de les raconter et elle le faisait avec grâce; ses voisines n'avaient pas de plus douce récréation que de venir s'asseoir autour d'elle pour l'écouter. Dès qu'elle eut reçu le baptême, elle invita ses amies, qui s'empressèrent d'accourir et la prièrent de leur conter quelque *divertissement* de Siven. « Oh! ce sont là de vieilles histoires, répondit notre bonne conteuse, mais je vais vous en donner une qui est bien autre chose! elle est toute fraîche; moi-même je ne la sais que depuis quelques jours. Si vous m'écoutez avec attention, je vous ferai connaître le lieu où l'on va après la mort, où sont allés nos amis et nos ancêtres, où nous irons à notre tour. » Il n'en fallut pas davantage pour fixer l'attention et exciter la curiosité. Elle commença donc en ces termes :

« Une bonne veuve de notre caste, ayant conçu un ardent désir de son propre salut et voulant conduire avec elle ses parentes et ses amies pour jouir ensemble du bonheur céleste, alla trouver un maître de la divine loi. Ce

maître était un vrai gourou, le représentant de la divinité, ne recevant rien de ses disciples et pratiquant lui-même tous les conseils qu'il leur donnait. La veuve le pria de lui enseigner le chemin qui conduit au ciel. Bien volontiers, lui répondit le gourou, et aussitôt il lui montra deux routes : l'une paraissait très-belle et très-commode ; mais après y avoir marché quelques instants, ils la trouvèrent fort rude et bordée de précipices ; de plus, elle aboutissait à une forêt remplie d'épines, ensevelie dans une nuit perpétuelle et infestée par une multitude de brigands. Alors le gourou arrêta la pieuse veuve et lui dit que tous ceux qui s'avançaient par cette route devenaient la proie de ces barbares, qui les dépouillaient et les jetaient, pieds et mains liés, dans d'immenses cavernes pleines de serpents, de tigres et d'autres bêtes féroces. Effrayée par ces paroles et par les hurlements qu'elle entendait, la veuve se hâta de revenir sur ses pas avec son charitable guide, qui la fit entrer dans la seconde route. Celle-ci était difficile, étroite et escarpée ; mais ils la virent bientôt s'aplanir peu à peu et s'élargir devant eux à mesure qu'ils avançaient. Elle les conduisit dans une plaine riante et délicieuse, au milieu de laquelle se développait une ville admirable. Là, toutes les maisons étaient des palais magnifiques, environnés de jardins enchantés ; toutes les rues formaient des espèces de galeries aboutissant à des étangs, dont l'un était d'une eau pure et plus douce que le miel, un autre de lait, un troisième de beurre (1). Au centre de la ville s'élevait un temple majestueux, construit de pierres précieuses enchassées dans l'or ; l'atmosphère était sans cesse embaumée des parfums les plus exquis ; tous les jours y étaient

(1) Les Indiens du Maduré ne connaissent le beurre que sous la forme liquide, à cause de la chaleur.

des jours de fêtes ; tous les habitants y étaient des rois, et le grand roi était le Dieu du temple ; non pas un Dieu de pierre, mais un Dieu vivant, d'une majesté au-dessus de toute expression, devant laquelle toute la gloire des rois de ce monde n'est que néant ou comme un peu de boue en face du soleil. La veuve chercha longtemps dans cette ville, et, comme elle n'y trouvait aucun des siens, elle craignit que ses ancêtres et toutes les personnes de sa connaissance, égarés par la mauvaise route, ne fussent tombés entre les mains des brigands et dans les horribles souterrains. Elle conjura donc le gourou de lui indiquer un moyen de délivrer ses parents infortunés : « Le passé est sans remède, lui répondit-il ; impossible de sortir de ces affreux cachots quand on y est tombé, de même qu'il n'y a aucune crainte d'être arraché aux délices de cette ville quand on y est arrivé. Ne vous inquiétez pas du passé ; mettez tout votre soin à marcher dans la bonne route et à y conduire vos amies, afin de parvenir avec elles au séjour des délices. »

Elle avait fini de parler, et ses amies écoutaient encore dans un profond silence, tant elles étaient ravies de ce qu'elles avaient entendu! Quelle est donc cette veuve bienheureuse, s'écrièrent-elles alors, où est cet aimable gourou? « Cette veuve, reprit la néophyte, c'est moi-même ; et, si vous voulez venir avec moi, je vous présenterai à ce gourou, qui vous fera voir toutes ces belles choses, et infiniment plus que je ne puis vous dire.» Il n'y eut qu'une voix pour la prier de les conduire bien vite chez le gourou. C'est ce qu'elle désirait ; elle se mit donc à leur tête et les amena à l'église où elles assistèrent aux instructions. Pendant les premiers jours, elles demandaient souvent à la veuve quand viendrait le moment où le gourou leur montrerait la ville du ciel; celle-ci trouvait tantôt

une raison, tantôt une autre pour suspendre leur impatience, ajoutant toujours qu'il fallait d'abord bien apprendre ce qu'enseignait le gourou. Après le cours ordinaire des exercices, elles reconnurent par elles-mêmes la vérité dont la parabole leur avait présenté l'image ; et pénétrées de joie, elles reçurent toutes le baptême. Elles continuent à regarder la veuve comme leur mère commune et se dirigent en tout par ses conseils.

Dans une aldée voisine de la précédente vivait un jeune vellage, proche parent de ceux dont je viens de parler. Il ne cessait de les accabler de reproches et d'injures pour avoir abandonné la religion de leurs ancêtres. Les néophytes ne s'étonnèrent pas de sa colère, car le fanatisme de la secte était comme héréditaire dans sa famille : son père avait bâti une pagode, et entretenait à ses frais un brame pour offrir le sacrifice, et un jardin pour y cultiver les fleurs destinées à l'idole. Cependant, ils ne désespérèrent point de lui, car il avait l'ame droite et généreuse. Afin de dissiper peu à peu ses préventions, ils l'engagèrent à lire la vie de sainte Marguerite. Il lut ; son esprit fut subitement éclairé, son cœur fut touché, il se convertit et reçut le baptême. Comme, d'après les lois du pays, le fils, parvenu à un certain âge, devient le maître de la maison, en administre les biens et y exerce l'autorité ; son exemple entraîna toute la famille et une grande partie du village. Il ne voulut pas faire violence à son père, obstiné dans ses superstitions, mais ne pouvant souffrir chez lui des cérémonies idolâtriques, il le pria de s'établir dans une maison séparée. Il resta ainsi propriétaire du beau jardin, et il en consacra les fleurs à l'église qu'il a fait bâtir aussitôt après sa conversion.

Dans la même aldée, pendant que les néophytes étaient assis autour du catéchiste, qui leur lisait la vie de sainte Marguerite, une femme païenne, attirée par la curiosité,

vint s'asseoir avec eux et écouta très-attentivement cette lecture. Elle en fut si touchée qu'à l'instant même elle déclara qu'elle voulait être aussi chrétienne et porter le nom de Marguerite. On différa son baptême, parce que son mari était un ennemi déclaré de la foi. Dès que le missionnaire arriva dans l'aldée, elle accourut pour assister aux instructions. Le beau-père, informé de sa démarche, entre en fureur et expédie ses gens pour la lui amener. Avertie à temps, elle s'échappe, court à l'église toute éplorée et se jetant aux pieds du missionnaire : « Mon père, s'écrie-t-elle fondant en larmes, on me poursuit pour me traîner à la maison de mon beau-père ; il veut me tuer parce que j'ai résolu de devenir chrétienne ; au moins, je vous en conjure, accordez-moi le baptême et le nom de Marguerite, afin que je puisse courageusement imiter l'exemple de cette sainte et verser mon sang pour l'amour de Jésus-Christ. » Le missionnaire édifié et attendri d'une telle générosité, se hâta de satisfaire ses désirs, et la renvoya pleine de courage et de joie. Elle eut bientôt l'occasion de donner des preuves de sa fermeté, qui ne s'est pas démentie dans le combat. Elle a triomphé par une patience invincible et persévère dans la foi et dans la ferveur.

Les mois de mars et d'avril ont été pour nos chrétiens un temps d'alarmes et de persécutions. C'est la saison où les habitants, ayant achevé la récolte, égaient leurs loisirs par la pompe bruyante des solennités païennes. Cette année, la fureur des fêtes a été encore stimulée par l'exemple du Nayaken. Dans celle qu'il a célébrée à sa grande pagode, il a dépensé neuf mille écus pour les seuls frais de l'illumination et des feux d'artifice, pendant l'espace de huit jours. Des sommes plus considérables ont été consacrées à la décoration de dix ou douze chars de triomphe de dimensions gigantesques, qu'il avait ordonné de couvrir

tout entiers de dorures. Nos ennemis sont habiles à profiter de ces époques d'exaltation pour nous susciter de mauvaises affaires. Leur haine était d'ailleurs excitée cette fois par la vue de plus de quatre cents catéchumènes qui pendant deux mois, sous leurs yeux et à la vue de ces pompeuses solennités, furent régénérés dans les eaux salutaires. Mais notre Seigneur a constamment pris la défense de ses serviteurs ; pas un seul n'a montré la moindre faiblesse, et ceux qui ont souffert, ont presque toujours été vengés par les châtiments que la divine justice a infligés aux persécuteurs. En voici quelques exemples :

Dans un village voisin, un fervent néophyte, nommé Zacharie, fut tourmenté cruellement pour avoir refusé de participer à la fête païenne, en offrant des cocos et en traînant le char ; l'auteur de cette vexation fut puni quatre jours après par un incendie qui consuma sa maison, sa récolte et toute sa fortune.

Dans une autre aldée, le blanchisseur, ayant attaché au char païen une pièce de toile qu'un chrétien lui avait donné à laver; celui-ci le somma de lui rendre sa toile, en protestant qu'il ne voulait pas qu'elle servît au démon. Là-dessus les gentils s'ameutèrent contre les chrétiens pour les forcer à contribuer à la fête, en tourmentèrent quelques-uns, et remirent au lendemain, jour de la grande solennité, l'exécution de leurs projets hostiles. La nuit même, une bande de voleurs fondit sur le village; le blanchisseur et les deux chefs du complot furent assaillis dans leur maison et dépouillés de toutes leurs richesses et le chef du village prit la fuite. Le lendemain d'autres voleurs vinrent compléter le pillage, personne ne pensa plus à la fête, et nos chrétiens furent délivrés de toute crainte et confirmés dans la foi par une protection si visible de la Providence.

Vous avez vu que le missionnaire de Tanjaour fut mis en

prison l'année dernière ; les deux auteurs de cette persécution étaient des hommes fort riches et chargés d'emplois honorables. En moins d'un an le premier a été pris, dépouillé de tous ses biens, cruellement maltraité, et il traîne maintenant une vie misérable; le deuxième est tombé entre les mains des voleurs qui, après lui avoir enlevé ses richesses, l'ont assommé à coups de bâtons.

Un capitaine, qui avait aussi pris part à cette persécution contre le missionnaire, est tombé en disgrâce et a dû s'expatrier pour se soustraire à ses ennemis.

Pareillement, un chef de village, qui avait saisi et maltraité le missionnaire de Candalour, fut lui-même, quelques jours après, je ne sais pour quel motif, arrêté, soumis aux mêmes tortures qu'il avait infligées au Père, et renfermé dans la même pagode. Pour s'échapper de cette prison, il voulut sauter du haut d'un mur; mais étant tombé, il fut pris et mourut des mauvais traitements qu'il reçut.

Un gouverneur de province, qui avait emprisonné et torturé deux missionnaires, mourut misérablement dans l'intervalle de six mois.

Un catéchumène paria, qui ne fréquentait le catéchisme que depuis quinze jours, fut sommé, à l'occasion d'une fête publique, d'accomplir une certaine cérémonie que l'on croyait essentielle, et à laquelle il était obligé comme chef du village. « Dans tout ce qui regarde le service des habitants, répondit le néophyte, je serai toujours prêt à me dévouer ; mais, à l'égard des superstitions idolâtriques, ma conscience me défend de faire une chose qui, à mon avis, est un péché. » Comme il jouissait d'une grande influence, on suspendit la fête, et l'on tint conseil. Après de longues altercations, l'un des principaux se lève et dit à l'assemblée: « Depuis tant d'années, le chef nous a rendu de continuels services; jamais il ne s'est refusé à la cérémonie dont il est

question, et voilà qu'aujourd'hui il proteste qu'il se laissera tuer plutôt que d'y consentir. C'est pourtant un homme grave, son refus mérite une sérieuse attention; il faut l'appeler et lui en demander la cause. » Tout le monde applaudit à cet avis. Le catéchumène est interrogé et répond qu'il adore le vrai Dieu, dont la loi défend ces cérémonies comme criminelles. La discussion recommence avec chaleur, et on déclare que, si la cérémonie est coupable, on ne peut l'imposer au catéchumène, mais que dans le cas contraire il faut lui infliger un châtiment exemplaire. En conséquence, on écrit les deux propositions contradictoires sur deux billets, on jette ces billets dans une urne placée devant l'idole qui est l'objet de la fête, et l'on fait tirer au sort par un petit enfant dont on a bandé les yeux. A trois reprises l'opération est recommencée, et à chaque fois on voit sortir de l'urne la proposition qui affirme que la cérémonie est criminelle. Le catéchumène est acquitté, et la fête se fait sans son intervention.

Jetons un coup-d'œil sur nos autres chrétientés. Celle de Sattiamangalam est la résidence ordinaire des Pères brames. Elle est administrée par le P. Em. Martinz, supérieur de toute la mission. Les fruits y sont abondants, mais ils coûtent au missionnaire des fatigues incroyables; il peut bien dire qu'il arrose son champ des sueurs de son front. Le climat y est fiévreux, surtout depuis le mois de septembre jusqu'au mois de février ; c'est l'époque des nombreuses maladies et par conséquent d'un surcroît de fatigues et de courses pour le missionnaire. Il doit en outre donner une partie de ses soins à une chrétienté située à deux journées de distance, dans les environs d'Ossola. Pour s'y rendre, il est obligé de traverser une vaste forêt, où l'on ne peut avancer qu'en s'ouvrant un passage à travers les arbres et les broussailles armées de grosses épines.

Je ne puis vous exprimer tout ce que ces voyages ont de pénible : j'en sais quelque chose, quoique je n'aie fait cette route qu'une seule fois. Pendant plusieurs jours après mon arrivée, je me débattais encore, dans mon sommeil, contre les buissons et les épines, à peu près comme il arrive à ceux qui, rendus au port après une longue navigation, rêvent le roulis et le tangage. Et ne croyez pas que cet effet soit une bizarrerie de mon imagination, car mon expérience est confirmée par le témoignage des autres missionnaires. A ces épines ajoutez les tigres dont cette forêt est peuplée : dans l'espace de deux mois que je passai dans cette province, ces animaux féroces tuèrent vingt personnes à ma connaissance. Aussi avons-nous la précaution de ne pas nous engager dans ces bois sans être bien accompagnés. Cette chrétienté rappelle la piété et la ferveur de la primitive Eglise. Les fêtes s'y célèbrent avec une pompe dont l'éclat, mêlé de simplicité et de recueillement, relève aux yeux des païens la majesté de notre sainte religion. Les néophytes s'y prêtent avec ardeur ; chaque village fait les frais de son église particulière, et tous les villages se cotisent pour contribuer à la décoration de l'église centrale et à la dépense de ses solennités.

Dans la visite des populations, le missionnaire est reçu avec amour et respect, comme le père commun ; les néophytes lui offrent du riz, du lait et du beurre, qu'ils le forcent souvent d'accepter. « Eh ! comment, disent-ils pour vaincre ses répugnances, comment ne nous serait-il pas permis de faire pour vous, nos vrais gourous qui nous conduisez au ciel, ce que nous faisions pour les faux gouroux qui nous enseignaient l'erreur et nous entraînaient à l'enfer ? » Puis ils racontent tout ce qu'ils étaient obligés de donner aux jogues.

Ces derniers ne purent sans un vif ressentiment se voir

exclus d'un champ que leur cupidité savait si bien exploiter ; et de là les persécutions. Après avoir essayé les controverses et les disputes publiques, ils eurent recours aux intrigues ; tous leurs efforts vinrent échouer contre la justice du Nayaken et la bienveillance dont il nous honorait.

Après sa mort ils jugèrent que le moment était venu de se venger. Ils mirent en jeu la puissance de la caste, surtout chez les tisserands, parmi lesquels notre saint Evangile a fait de nombreuses conquêtes ; des décrets furent promulgués, nos néophytes furent chassés, dépouillés de leurs droits et privés de tout moyen d'existence. Si les jogues avaient pu réussir dans ce dessein, le pays était entièrement fermé au christianisme. Mais la providence vint à notre secours. La mère du jeune Nayaken prit la défense de notre cause, grâce à ses soins, les gentils se sont réconciliés avec nos néophytes et la paix a été conclue et jurée en présence du Nayaken.

La caste des tisserands se subdivise en deux branches, dont chacune a sa secte et ses insignes ; elles sont animées l'une contre l'autre d'une haine mortelle qui donne souvent lieu à des batailles sanglantes. Une chose bien remarquable, c'est que tous ceux qui embrassent la foi, oubliant leurs anciennes rivalités, vivent ensemble comme des frères, et cette charité qui les unit devient un nouvel aliment à la fureur de leurs parents idolâtres. Je n'entrerai point dans les détails interminables des tracasseries journalières qui en ont été la suite. Je me borne à vous citer deux traits qui pourront vous intéresser.

Un jeune homme de seize ans ayant reçu le baptême fut aussitôt persécuté par son père et par ses frères qui, le poignard à la main, le sommèrent d'abjurer la foi ; sans s'émouvoir de leurs menaces, le courageux néophyte se découvrant la poitrine leur dit de frapper. Ils reculèrent

devant le crime; mais, comme ils continuaient à le tourmenter, il chercha dans l'exil une sécurité qu'il ne trouvait plus dans la maison paternelle.

Un de mes principaux néophytes dénoncé au gouverneur par les gentils, comparut à son tribunal avec ses accusateurs. Quand ils eurent débité leurs calomnies et leurs injures, il prit la parole et répondit en ces termes : « Seigneur, j'ai vécu quarante ans, j'en ai perdu trente à chercher la vérité dans les nombreuses sectes de cette contrée, et je ne l'ai trouvée nulle part. Enfin j'entendis parler de la loi du vrai Dieu ; je suivis les instructions de celui qui la prêchait, tout m'y parut conforme à la droite raison. Mes accusateurs que voilà peuvent rendre témoignage des efforts que j'ai faits pour étudier les sectes et des sommes que j'ai dépensées auprès des jogues. Quant à ce qu'ils prétendent que je suis dans l'erreur, je voudrais qu'ils commençassent par me prouver la divinité de leurs idoles ridicules et la fausseté de la loi que j'ai embrassée. Pour ce qui regarde le gourou auquel je me suis attaché, je croirais lui faire injure en cherchant à le justifier des calomnies inventées contre lui, et en mettant en doute un seul instant sa vertu et sa sainteté connues de tout le monde. Mais puisqu'on m'y oblige, je vous dirai pourquoi j'ai quitté mon ancien gourou, qui est encore celui de mes accusateurs et de leur secte, c'est qu'il ose enseigner à ses disciples qu'une des œuvres les plus méritoires consiste à lui accorder dans leur ménage des priviléges indignes. Une pareille doctrine m'a révolté ; il paraît que mes accusateurs s'en accommodent, c'est leur affaire, votre seigneurie jugera si j'ai eu tort ou raison de rejeter avec horreur un tel maître. » Ces paroles couvrirent de honte les accusateurs, qui n'osant nier un fait avéré, gardèrent un profond silence; le seigneur loua la conduite du chrétien et lui

laissa une entière liberté de pratiquer la loi de Jésus-Christ.

La défaite ne fit qu'envenimer la colère des païens. Résolus de se venger et n'osant plus provoquer les discussions, ils recoururent aux voies de fait. Leur chef alla chercher du secours, et revint accompagné d'une troupe de jogues qui lui promettaient d'anéantir la nouvelle religion ; mais, après avoir fait bonne chère à ses frais pendant quelques semaines et dépensé tout son argent, ils durent se disperser sans avoir obtenu le moindre succès contre nous.

Ici les tempêtes se succèdent presque sans interruption. Nous commencions à peine à respirer lorsqu'arriva dans ce pays un misérable qui, d'abord esclave et baptisé chez les Portugais, s'était ensuite évadé et avait abjuré sa foi pour embrasser la profession de jogue. Tournant contre la religion la haine qu'il avait conçue contre ses anciens maîtres, il s'arme pour la combattre des connaissances puisées dans ses longs rapports avec les Européens. Il a bientôt réuni autour de lui tous nos ennemis, et l'artifice de ses paroles ne tarde pas à révolter contre nous ceux qui jusque-là étaient restés indifférents ou favorables. Afin d'augmenter le crédit du nouveau jogue, on le fait passer pour le fils d'un illustre personnage, et en cette qualité on l'entoure du prestige de la grandeur, les princes se tiennent pour honorés de lui faire leur cour, on convoque des assemblées et l'on y jure la ruine du christianisme.

L'épouse du gouverneur de la ville, le gourou du Nayaken et le gouverneur de la province entrent dans le complot, et tous se croient déjà sûrs du succès. Mais que peuvent les hommes contre ceux que Dieu veut protéger? Un brame chrétien, nommé Lazare, recommandable par sa science et sa vertu, voyant les projets des

ennemis si avancés, conçoit le dessein de les arrêter. Il se présente chez le jogue et le somme, au nom du Nayaken, de venir avec lui au palais rendre compte des troubles qu'il excite et des projets qu'il médite. Le jogue fier de sa force, ne répond que par le mépris. Le brame se rend à la cour, visite quelques seigneurs nos amis qui, craignant de se compromettre auprès du gouverneur, refusent de nous protéger. Sans se déconcerter, Lazare met sa confiance en Dieu, pénètre seul dans l'intérieur du palais et aperçoit dans les salles le jeune Nayaken qui lui fait signe d'approcher ; il accourt et lui raconte tout ce qui se passe. Le prince prend l'affaire à cœur, expédie sur-le-champ un de ses pages au gouverneur et l'avertit que si, à l'heure même, il ne chasse le jogue imposteur hors de ses terres, sa vie en répondra. Le gouverneur, n'ignorant pas que dans ces circonstances la foudre suit de près l'éclair, conçoit une telle frayeur qu'à l'instant même le jogue disparaît sans laisser de traces. Ce dénouement inattendu étonne les gentils et pénètre les chrétiens de joie et de reconnaissance.

L'imprudence de quelques néophytes pensa nous susciter une affaire plus sérieuse. Un jour que le Nayaken avec sa cour offrait un sacrifice solennel, un chrétien, indigné des honneurs qu'on rendait au démon avec tant de pompe, dit à son voisin : est-il donc possible qu'on dépense tant d'argent pour honorer ces bêtes ? — Il faisait allusion aux figures d'animaux qui entourent les idoles. — Nos ennemis ne manquèrent pas de rapporter ces paroles au jeune roi, qui dans le premier mouvement de sa colère donna ordre de détruire l'église et le presbytère des chrétiens, et de chasser le missionnaire. Heureusement un néophyte qui jouit des bonnes grâces du Nayaken se trouvait auprès de lui. « Prince, lui dit-il, le gourou est ab-

sent, des paroles proférées à son insu ne sauraient lui être imputées ; il ne cesse au contraire de défendre à ses disciples tout ce qui peut blesser les gentils ; il serait donc injuste de le punir pour un crime dont il est parfaitement innocent ; l'équité veut que le coupable seul subisse la peine qu'il a méritée. » Cette observation calma un peu la colère du roi, mais nos ennemis réussirent à l'enflammer de nouveau, et pendant plusieurs jours la chrétienté fut dans la consternation et réellement près de sa ruine. Cependant Dieu eut pitié de nous et changea le cœur du prince qui nous rendit ses bonnes grâces.

Voilà bien des tracasseries, dont le récit doit finir par vous ennuyer. Je crois cependant devoir vous les indiquer, pour vous donner une juste idée de notre position. Ce n'est pas trop de consacrer quelques lignes à des peines et à des contradictions qui occupent et remplissent des semaines et des mois dans notre vie. Au reste, rassurez-vous, je n'ai plus à vous citer qu'une ou deux petites alertes sans conséquences fâcheuses.

Un jogue, sorti je ne sais d'où, commençait à produire une fermentation générale. C'était un devin, un prophète ; déjà sa renommée attirait les regards, l'admiration et les offrandes des gentils ; déjà l'exaltation des esprits réveillant les passions dirigeait ce nouveau mouvement contre la religion chrétienne, Il était urgent de détourner le coup. Un de nos néophytes en informe le Nayaken, qui aussitôt fait amener le devin. Avant de lui donner audience, il remet son anneau au chrétien en lui recommandant de le cacher dans sa main ; le jogue étant introduit, le prince lui déclare qu'il a perdu son anneau et désire savoir ce qu'il est devenu. Après maintes cérémonies ridicules, le devin répond que certainement quelqu'un a pris cet anneau, mais qu'il ne saurait lui dire quel est le voleur,

« Au moins, reprend le Nayaken, tu sais s'il est loin ou près ? — Il est très-loin, réplique le jogue.... » Il n'avait pas terminé sa phrase, qu'il fut chassé ignominieusement, avec menace d'être traité sans aucun égard à sa qualité de jogue, s'il avait le malheur de tromper encore un seul des habitants. Il semble que Dieu dispose tous ces évènements pour éclairer l'esprit du jeune roi et lui faire comprendre l'absurdité des sectes païennes. Dernièrement son oncle et ses parents offraient un sacrifice solennel à leurs idoles : le roi les regardant d'un air de pitié, dit à un chrétien qui était à ses côtés : « Voyez donc à quelles sottises ces pauvres gens dépensent leur argent ! »

Peu de temps après, les jogues offrirent des sacrifices extraordinaires pour faire cesser la sécheresse qui désolait la contrée, et décidèrent que pour apaiser les idoles et obtenir une pluie abondante, il fallait brûler un village avec tous ses habitants. Inutile d'ajouter que le sort devait tomber sur une de nos chrétientés. Le prince était sur le point de consentir, lorsqu'un chrétien auquel il communiqua cette affaire lui représenta qu'un tel acte de cruauté et d'injustice ne pouvait plaire à la divinité ; que des jogues qui osaient le commander de la part de Dieu, étaient des imposteurs, ou que leur Dieu devait être le démon, ennemi naturel de l'homme. Le roi convaincu par ces raisons, repoussa la proposition. Les chrétiens ne furent pas pour cela délivrés de toute inquiétude ; car ces sortes de sacrifices barbares sont très-fréquents dans ces contrées, et quand les jogues ont décidé qu'ils doivent se faire, ils ne se croient pas obligés d'attendre l'autorisation du prince.

Je finis par une anecdote assez plaisante :

On vous a parlé dans les lettres précédentes du grand libérateur, attendu dans ces contrées (1). Je ferais un

(1) *Voyez* t. 2. p. 397.

long roman si je voulais vous raconter toutes les particularités de cette fable, que les jogues ont si habilement exploitée. Le fanatisme pour cet empereur futur et pour sa mère était devenu général, et formait une des sectes les plus nombreuses, ou plutôt absorbait toutes les sectes; car les jogues s'apercevant que le métier était bon, se faisaient à l'envi les prédicateurs du divin monarque. Le nom de César, au milieu de ses conquêtes, n'avait pas à Rome le retentissement qu'excitaient dans toutes ces contrées la gloire romanesque et les exploits imaginaires de cet enfant. On ne parlait partout que de sa puissance, des prodiges qui l'entouraient, des châtiments terribles qui avaient frappé les hommes assez audacieux pour douter de sa venue et de sa puissance : un tel était tombé mort sur-le-champ, un tel avait été frappé de cécité, en punition de son incrédulité, etc. Les rois eux-mêmes subissaient l'opinion publique, et se soumettaient d'avance à l'empire du libérateur annoncé. Le Nayaken de Tanjaour avait dit en présence de tous ses capitaines que ce roi désiré n'avait qu'à venir, que pour son compte il était prêt à le recevoir et à lui donner toutes les sommes d'argent qu'il lui plairait d'exiger, et qu'il se croirait heureux d'être son vassal. Vous jugez bien que les jogues n'avaient pas manqué de profiter d'une si heureuse disposition. Les choses en étaient venues à un tel point, que le premier aventurier qui se fût présenté au nom de ce monarque aurait pu faire la conquête de tous ces royaumes sans coup férir.

Pendant que tout le monde était dans l'attente et que les jogues exploitaient partout la crédulité publique, une pauvre femme, qui avait peine à nourrir son mari aveugle, imagina un expédient plus simple de vivre à son aise. S'étant procuré un cheval, un parasol, quelques toiles, en un mot le petit attirail nécessaire à son nou-

veau rôle, elle s'improvise joguesse. Accompagnée de dix ou douze ministres, parmi lesquels se trouve son mari, elle parcourt le pays, en se proclamant l'ambassadrice de la miraculeuse mère du grand empereur. Elle est accueillie partout avec enthousiasme ; les populations entières sortent à sa rencontre, la reçoivent en triomphe, lui font de riches offrandes et se croient bienheureuses quand elles peuvent boire quelques gouttes de l'eau qui a servi à lui laver les pieds. La nouvelle joguessse jouait son rôle en perfection : sa pénitence ne se contentait pas des règles communes, elle était surhumaine, elle consistait à ne rien manger, rien, absolument rien, et c'était là le merveilleux. Ce n'était pourtant que la première partie du miracle. Je vous laisse à deviner la seconde qui est la conséquence naturelle de la première ; mais ce que notre délicatesse européenne m'empêche de dire, les admirateurs de la sainte ne manquaient pas de le publier à haute voix. Elle arrive dans cet équipage et entourée de tout ce prestige au royaume de Sattiamangalam ; elle est reçue avec des honneurs extraordinaires et gagne de prime abord les bonnes grâces de la reine-mère, qui lui fait préparer un palais ; en attendant elle continue à visiter les diverses provinces et à recevoir partout les hommages, les ovations et les présents de toutes les bourgades. Cependant comme nos chrétiens exercent de l'influence à la cour, on parvient à inspirer au Nayaken quelque soupçon de la supercherie. Il se décide à s'assurer de la vérité : des soldats sont postés très-secrètement dans le palais où la fameuse joguesse doit être reçue. Elle arrive, elle consacre quelques heures de la nuit à satisfaire la curiosité et la dévotion de la foule, et surtout à recevoir ses offrandes ; puis elle congédie tout le monde et reste seule avec sa suite. Aussitôt loin des

yeux du public, on lui sert un excellent repas, et la nature reprend tous ses droits... C'est le moment qu'attendaient les soldats; ils sortent tout-à-coup de leurs cellules, surprennent la joguesse en flagrant délit, s'emparent d'elle et de toute sa suite, et les conduisent d'abord au gouverneur de la province, et de là au palais. Elle confesse ingénuement sa supercherie et raconte toute son histoire; on la chasse du pays, mais elle a droit de se consoler en voyant la honte et l'humiliation des païens qu'elle a si facilement dupés.

Ce n'est là qu'un très-petit épisode de l'interminable roman du fameux empereur; chaque province a le sien plus ou moins amusant. Comme je suis pressé de finir, je me contenterai de vous en donner le dénouement. Le divin empereur s'était fixé avec sa mère dans une ville du nord nommée Bengaloûr, occupée par les Musulmans. Ceux-ci, étrangers au stupide fanatisme des Indiens idolâtres, ne se laissèrent pas tromper. Mais, voyant la multitude des dévots qui accouraient de quinze et vingt journées de distance, et surtout la richesse des présents qu'ils apportaient, ils surent profiter d'une si belle occasion. Ils secondent l'enthousiasme général, assignent à leurs hôtes des gardes d'honneur, dont le but réel est de veiller à ce qu'ils ne leur échappent point avec leurs richesses, et laissent ainsi continuer le concours des pélerins de tous les pays pendant six ou sept mois. Quand ils jugent que la mesure est pleine, il vous saisissent les imposteurs, tranchent la tête à l'empereur, font mourir sa mère et s'emparent des trésors qu'ils ont amassés. Ainsi finit, un peu tragiquement, cette comédie. Les jogues cependant ne se sont pas déconcertés, ils publient partout que la mère et le fils doivent bientôt ressusciter, qu'alors seulement ils accompliront les prophéties, et ils trouvent des gens assez crédules pour se laisser duper une seconde fois.

Il me resterait à vous parler de nos églises de Maduré, de Cajétar, etc. Mais, outre que je n'ai pas des informations assez précises sur ces chrétientés, je craindrais d'abuser de votre patience. Veuillez recevoir cette lettre comme un gage de l'amour et de la reconnaissance que je conserve pour vous, et nous accorder en retour l'assistance continuelle de vos prières et SS. SS., en union desquels je suis.

BALTHAZAR DA COSTA.

Tanjaour 1653.

LETTRE DU P. ANT. DE PROENZA DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS AU R. P. GOSVIN NIKEL, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE

Tirouchirapalli, 1659.

Mon Très-Révérend Père. P. C.

Ayant à vous raconter les bouleversements qui ont affligé notre mission pendant ces trois années, je crois devoir vous exposer d'abord les révolutions politiques qui en ont été la cause.

Evènements politiques.

Voici quel était depuis un temps immémorial l'état politique de l'Inde. A partir du cap Comorin toute la partie située à l'est de la chaîne des Gattes était soumise aux trois Nayakers de Maduré, de Tanjaour et de Gingi, tri-

butaires du Narsingue ou du Bisnagar (1). Le Maïssour, placé à l'ouest de Gingi, s'était déjà depuis longtemps soustrait à la dépendance du même monarque. Au nord de ses Etats et du Bisnagar se trouvent à l'est le royaume de Golconde, et à l'ouest celui du Décan, qui s'appelle aussi royaume de Bijapour ou Visapour, du nom de sa capitale. Ces deux royaumes autrefois si puissants, ne sont plus aujourd'hui que des soubabies du grand mogol, dont la capitale est à Delhi. Le bisnagar lui-même, refoulé vers le sud par cet adversaire redoutable, a dû fixer son siége à Vélour, en attendant que la domination mahométane achève d'envahir l'Inde entière. Les anciens rois du pays semblent l'inviter à cette conquête par leurs jalousies et leurs imprudences, comme nous allons le voir.

Les Nayakers de Maduré avaient été longtemps exacts à payer le tribut annuel; mais leur fierté croissant avec leur puissance, ils commençaient à porter impatiemment ce joug. Tiroumalei-Nayaker, qui règne aujourd'hui, marchant sur les traces de son père, résolut de s'affranchir. Trop faible pour résister ouvertement à son souverain, il eut recours à la ruse. Pendant plusieurs années il se contenta d'offrir de riches présents comme gages de déférence et d'amitié, sans acquitter son tribut. Le vieux Narzingue dissimulait pour éviter les embarras d'une guerre. Mais après sa mort, le nouveau roi, bien supérieur à son père par les talents et le courage, se hâta de revendiquer ses droits; sans perdre le temps à des négociations inutiles, il mit sur pied une armée for-

(1) Dans la langue indienne le nom *Bisnagar* s'attribue indifféremment au royaume et au monarque; de même que le Mogol désigne le grand empire ou l'empereur.

midable et déclara la guerre. Le Nayaker de Maduré entraînant dans sa défection ceux de Tanjaour et de Gingi, avait conclu avec eux une ligue contre le souverain commun. Celui-ci informé de tout ce qui se passait par le Nayaker de Tanjaour, qui eut la lâcheté de trahir ses alliés, se mit en marche à la tête de son armée et s'avança sur les terres de Gingi. Ne consultant que sa fureur et son désir de vengeance, Tiroumalei-Nayaker s'adresse secrètement au souba de Golconde et le prie d'envahir les Etats de Vélour. Le musulman ne demandait pas mieux ; à l'instant même il pénètre dans ce royaume opulent, et le livre à la dévastation. Le Narzingue obligé de suspendre sa marche, se replie sur lui-même et vient attaquer les ennemis, qui sont repoussés avec perte.

Le roi de Golconde, résolu de venger son honneur, lève une armée plus forte que la précédente, se remet en campagne, reprend tous ses avantages et presse vivement le Narzingue ; celui-ci ne trouvant de salut que dans l'alliance des trois Nayakers, les invite à s'unir à lui contre l'ennemi commun et leur offre des conditions favorables qui sont acceptées. Charmé de leurs bonnes dispositions, il vient se réfugier auprès d'eux pour mieux concerter ensemble les moyens de défense et d'attaque. Mais ici se révèle le caractère indien : le Narzingue passe avec les trois Nayakers plus d'une année au milieu des fêtes, des festins et des plaisirs, pendant que les Mahométans achèvent tranquillement de conquérir ses Etats. Bientôt les joies hypocrites font place aux jalousies et aux divisions. Repoussé de nouveau par les Nayakers, le Narzingue va s'établir avec sa cour dans les forêts des voleurs situées au nord de Tanjaour ; là il passe quatre mois en proie à toutes les privations, ses courtisans ne tardent pas à l'abandonner, et ce monarque superbe,

l'un des plus riches de l'Inde, se voit réduit à mendier quelques secours auprès du roi de Maïssour, autrefois vassal de sa couronne. Il en reçoit l'invitation de choisir pour son séjour telle province qui lui sera plus agréable, et l'assurance d'y être traité avec une splendeur digne de son rang ; il accepte avec empressement des offres si obligeantes et trouve une hospitalité qui surpasse encore les promesses faites à ses ambassadeurs.

Dans cette circonstance survint un petit incident dont le récit pourra vous donner une idée de la bravoure de nos Indiens. Un détachement de cavalerie mogole, envoyé à la poursuite du Narzingue, vint à passer dans les environs de Tanjaour. Il n'en fallut pas davantage pour répandre dans cette citadelle une terreur panique dont on a peu d'exemples : Les habitants, se croyant assiégés par toute l'armée ennemie, se précipitent en foule dans les rues, se heurtent, se culbutent en poussant des cris affreux, sans savoir ce qu'ils disent ni où ils vont. La frayeur et le désordre sont augmentés par le bruit des armes, le son des trompettes et des tambours, et par l'agitation des soldats qui courent dans tous les sens, se croisent dans les rues, et se demandent d'un air effaré ce qu'il y a et où est l'ennemi? Tout le monde tremble sans savoir pourquoi ; les foules se poussent comme les flots d'un torrent vers les portes de la forteresse. Les premiers arrivés n'osent sortir de peur de tomber entre les mains des Musulmans, et ne peuvent revenir sur leurs pas, tant les rues sont encombrées. Dans cette confusion les hommes écrasés sous les pieds des chevaux et des éléphants, poussent des cris et des hurlements effroyables ; on dirait une ville prise d'assaut et livrée au pillage. Cependant les plus braves se portent sur les remparts, garnis d'une prodigieuse quantité de pièces d'artillerie de tout calibre et commencent leurs décharges, tirant en l'air et au

hasard, sans autre objet que d'effrayer les assiégeants ; mais la précipitation troublant leurs manœuvres, les pièces, mal chargées, n'arrivent pas même à produire les détonations désirées.

Un seul fait vous donnera la mesure de leur habileté · Un canon monstre, dans la bouche duquel un homme pouvait commodément se tenir accroupi, ayant été mis en action toute la nuit, on trouva le lendemain tous ses boulets dans le fossé sur le bord duquel il était braqué. Celui qui aurait dû inspirer du courage à tous les autres, le Nayaken, était de tous le plus démoralisé par la terreur. Pendant toute la nuit il n'eut d'autre soin que de se cacher et de changer à chaque instant de retraite, cherchant partout une sûreté que sa frayeur ne trouvait nulle part. Enfin lorsque l'aurore en dissipant les ténèbres vint mettre un terme à cette horrible confusion, on fut étonné de n'apercevoir aucun ennemi, et l'on reconnut que tout ce bouleversement avait été occasionné par les cinq cents cavaliers mogols qui poursuivaient le Narzingue sans même songer à s'approcher de Tanjaour.

Cependant l'armée de Golconde, résolue d'ajouter à la conquête des états du Narzingue celle des royaumes tributaires, s'était avancée sur les terres de Gingi. Le Nayaken de Tanjaour comprit qu'il ne pouvait attendre de pied ferme un ennemi dont l'ombre seule lui avait inspiré tant d'épouvante ; d'un autre côté il ne pouvait plus compter sur son allié de Maduré, qu'il avait indignement trahi. Obligé de prendre un parti, il fit ce que l'on fait toujours sous l'impression de la terreur, il embrassa le parti le plus insensé et le plus désastreux, il se livra au roi de Golconde et conclut avec lui un traité par lequel il s'abandonnait à sa discrétion.

Tiroumalei-Nayaken, cherchant son salut dans sa fausse

politique, commit une seconde faute qui acheva la perte de tous ces royaumes. Ses ambassadeurs allèrent en son nom traiter avec l'Idalcan, ou roi du Décan, qui lui envoya dix-sept mille chevaux. Joignant à cette cavalerie imposante trente mille fantassins de ses troupes, le Nayaken les dirigea sur Gingi. Mais les Musulmans des deux armées s'accordèrent facilement entre eux; le souba de Golconde, d'après un traité fait avec le général de l'Idalcan, se retira dans le royaume de Bisnagar pour en assurer la conquête, pendant que les dix-sept mille cavaliers de l'Idalcan, réunis à quelques régiments d'infanterie, continuèrent le siége de Gingi, qu'ils étaient chargés de défendre. Les trente mille fantassins de Maduré entrèrent dans la place et se joignirent aux troupes du roi de Gingi. La citadelle, protégée par sa position avantageuse, était de plus défendue par de bonnes fortifications garnies d'une puissante artillerie et par une armée nombreuse approvisionnée pour un temps considérable; elle pouvait donc braver tous les efforts des assiégeants. Mais bientôt les mécontentements et les divisions surgissent parmi ces hommes de nations et de mœurs si différentes. Une révolte éclate; au milieu de la confusion générale les portes de la citadelle sont ouvertes à l'ennemi, qui s'y précipite et livre au pillage cette ville, la plus riche de toutes ces contrées. Le butin fut immense en argent, en or, en perles et en pierres précieuses d'un prix inestimable.

Maîtres de Gingi, les Musulmans marchèrent contre les Nayakers de Tanjaour et de Maduré. Le premier s'était caché dans des bois inaccessibles, le second s'était renfermé dans sa forteresse de Maduré, dont la distance semblait le mettre à l'abri de l'ennemi. Mais quand ils le virent envahissant leurs états et portant partout la dévastation, ils entrèrent en négociations et se soumirent à la loi du

vainqueur. Ainsi, après avoir conquis un vaste pays, assujetti deux rois puissants et recueilli des trésors incalculables, sans avoir eu besoin de livrer une seule bataille et presque sans perdre un soldat, l'armée du Décan reprit la route de Visapour, où elle fit son entrée triomphante.

Délivrés de cet adversaire formidable, les deux Nayakers auraient dû, ce semble, travailler à fermer les plaies de cette guerre désastreuse, et se fortifier contre les nouvelles attaques, auxquelles ils devaient d'autant plus s'attendre qu'ils n'avaient pas la volonté de remplir les traités. Ce fut le moindre de leurs soucis. Ils ne pensèrent qu'à tourmenter leurs propres sujets, que leur imprudence et leur lâcheté avaient déjà livrés aux horreurs de l'invasion ennemie. Leur orgueil sembla se consoler des humiliations et des bassesses qui les avaient déshonorés, en appesantissant le joug de leur despotisme sur leurs peuples. Les concussions et les spoliations recommencèrent avec une telle cruauté qu'elles firent universellement regretter la domination des Mogols.

Le Narzingue fut plus sage : encouragé par le bon accueil et l'appui du roi de Maïssour, il profita de l'absence de Canacan, général de l'Idalcan, pour rentrer en possession de son royaume. Il se mit donc en campagne avec une armée de Maïssouriens, reconquit une partie de ses provinces, et repoussa l'armée de Golconde qui s'avançait pour le combattre. Il paraît certain que si alors les trois Nayakers s'étaient joints à lui avec toutes les troupes qu'ils pouvaient rassembler, ils auraient réussi sans peine à chasser l'ennemi commun, et à lui enlever les avantages qu'il avait tirés de leur désunion et de leurs trahisons réciproques. Mais la Providence, qui voulait les punir, les avait abandonnés à cet esprit de vertige qui précipite la chute des princes et des empires.

Tiroumalei-Nayaken, au lieu de se prêter au rétablissement des affaires du Narzingue, qui seul pouvait sauver le pays, recommença ses négociations avec les Mahométans, leur ouvrit de nouveau le passage des Gattes, et les poussa à déclarer la guerre au roi de Maïssour, dont il aurait dû solliciter l'appui. Le Bisnagar, trahi une seconde fois par son vassal, succomba dans la lutte et fut obligé de chercher un asile sur les confins de son royaume, au milieu des bois, où il mène une vie misérable ; prince malheureux par la faute de ses vassaux, et que ses qualités personnelles rendaient digne d'un meilleur sort. Canacan ne voulut pas quitter la contrée sans rançonner Tanjaour et Maduré ; il leva d'énormes contributions, et reprit la route de Visapour, chargé de richesses.

Son départ fut le signal d'une nouvelle guerre plus acharnée que les précédentes. Le roi de Maïssour demanda compte à Tiroumalei-Nayaken de sa conduite déloyale. Pour en tirer une juste vengeance et se dédommager des frais de la guerre, il expédia une armée avec ordre de s'emparer de la province de Sattiamangalam, qui confine avec son royaume. Le général chargé de cette expédition n'éprouva aucune résistance, et se rendit maître de la capitale, où il trouva un butin considérable. Encouragé par la facilité de la conquête, il outrepassa les ordres de son prince, et s'avança sans rencontrer l'ennemi jusque sous les murs de Maduré. Son arrivée imprévue jeta le Nayaken dans une telle consternation qu'oubliant les moyens de défense qu'il avait en mains, il se disposait à s'enfuir, sans aucune suite, pour se cacher dans les bois. C'en était fait de Maduré sans le secours inattendu des Maravers. Ce peuple belliqueux, célèbre par les guerres qu'il a plus d'une fois soutenues avec avantage contre les Européens de la côte, donne son nom au Marava, situé entre Maduré et la

mer. Le roi des Maravers, informé du danger qui menace le Nayaken dont il est le vassal, rassemble dans un jour vingt-cinq mille hommes, accourt à leur tête et se place entre les murs de la ville et l'armée des assiégeants. Un secours si opportun rassure le Nayaken; il lève de son côté une armée de trente-cinq mille hommes, et se trouve ainsi supérieur en nombre à ses ennemis.

Le général maïssourien, trop faible pour hasarder une action générale, et averti de l'arrivée prochaine des renforts que lui envoie son prince, temporise et gagne par ses présents le brame commandant des forces de Maduré. Le traître cherche à contenir l'ardeur de ses soldats et renvoie d'un jour à l'autre le moment de l'attaque. Mais les Maravers impatients de ces délais conçoivent des soupçons, crient à la trahison, jettent le brame dans un cachot, fondent sur les ennemis et les taillent en pièces. Les débris de l'armée vaincue se réfugient dans une forteresse voisine, où la rejoint quelques jours après le renfort de vingt mille hommes qu'elle attendait. Le combat s'engage de nouveau et avec une telle fureur que chaque armée laisse près de douze mille morts sur le champ de bataille.

L'avantage resta au Nayaken, qui profita de sa supériorité pour rendre aux Maïssouriens les maux qu'ils avaient faits à son royaume, et reporter dans leurs provinces le théâtre de cette guerre sanglante. Une circonstance particulière en caractérisa la férocité. Le roi de Maïssour avait recommandé de couper le nez à tous les prisonniers; ses soldats, pour se signaler, exécutèrent cet ordre barbare sur tout ce qui tomba sous leurs mains, hommes, femmes et enfants, et envoyèrent à Maïssour des sacs remplis de nez, comme autant de glorieux trophées. Le Nayaken outré de ce procédé, qui dans l'opinion des Indiens joignait à la cruauté l'outrage le plus humiliant, ordonna les

représailles ; et ses troupes se répandirent dans les provinces du Maïssour cherchant, non des ennemis à combattre, mais des nez à couper. C'est ce qui fit donner à cette guerre inhumaine le nom de *la chasse aux nez*. Le roi de Maïssour, premier inventeur de cette barbarie, y perdit le sien et subit ainsi la peine qu'il méritait.

Tiroumalei-Nayaken n'eut pas le temps de jouir de cette victoire ; il fut appelé à rendre compte à Dieu des maux que sa perfide politique avait attirés sur son peuple et sur les royaumes voisins. Il mourut à l'âge de soixante-quinze ans, après trente années de règne. On ne peut lui refuser de grandes qualités; mais il en ternit la gloire vers la fin de sa vie par des vices et des folies que rien ne saurait justifier. Son règne fut illustré par des ouvrages d'une magnificence vraiment royale ; de ce nombre sont la pagode de Maduré, quelques édifices publics, et surtout le palais royal dont les proportions colossales et la hardiesse étonnante rappellent les anciens monuments de Thèbes. Il aimait et protégeait la religion chrétienne dont il reconnaissait l'excellence ; mais il n'eut jamais le courage d'accepter les conséquences de sa conviction. Le plus grand obstacle à sa conversion vint de ses deux cents femmes, dont les plus distinguées furent brûlées sur son bûcher, selon la coutume barbare de ces nations.

Mouttouvirappa-Nayaken, son successeur, parut vouloir réparer les fautes de son père et secouer le joug des Musulmans. Résolu de refuser le tribut annuel qu'ils avaient imposé, il commenca par se préparer à une vigoureuse résistance et garnit de soldats et de munitions la forteresse de Tirouchirapalli, qui était la clef de ses états du côté du nord. Le roi de Tanjaour, au lieu d'imiter son exemple et d'unir ses efforts aux siens, envoya des ambassadeurs à l'idalcan. Pendant qu'il perdait le temps en négociations,

l'armée ennemie passa les monts et se présenta devant Tirouchirapalli avec un appareil qui annonçait le dessein de conquérir tout le pays. Ayant observé les préparatifs de guerre du Nayaken, elle se dirigea vers l'est, feignant de vouloir dévaster les campagnes environnantes; puis au moment où l'on s'y attendait le moins, elle tomba sur Tanjaour, le 19 mars 1659. Cette ville, située au milieu d'une plaine fertile, ne le cédait en rien aux fortes citadelles de l'Europe. Défendue par une puissante artillerie et par des troupes nombreuses, approvisionnées pour plusieurs années, elle pouvait se rire des assiégeants qui n'avaient pas un seul canon à leur service. Le commandant de la forteresse, gendre du Nayaken, se montra fièrement sur les remparts et fut atteint d'une flèche qui lui fit une légère blessure; aussitôt sa bravoure s'évanouit et il livra honteusement la place. Les rajahs seuls protestèrent contre cette lâcheté. Ce sont des guerriers d'une caste très-noble et renommés pour leur courage. Ils ne manient que le glaive et la lance, ils dédaignent l'arc et le fusil, et laissent, disent-ils, ces armes aux poltrons qui n'osent affronter de près le danger. Ils ont pour maxime de ne jamais reculer devant l'ennemi; vaincre ou mourir est pour eux une loi sacrée. Fidèles à cette loi, ils se jetèrent en désespérés au milieu des rangs des vainqueurs et y trouvèrent une mort glorieuse qu'ils préféraient à une vie déshonorée.

De Tanjaour les Musulmans marchèrent contre Mannàrcoïl, ainsi nommée de l'idole Mannâr, dont le Nayaken se dit le fils. Cette ville située à sept lieues-est de la précédente subit le même sort. La troisième ville du royaume était Vallancottei placée à trois lieues sud-ouest de Tanjaour sur un roc escarpé, dans lequel on a taillé les remparts avec un travail et des dépenses incroyables. Par sa position naturelle et par les fortifications que l'art y avait ajou-

tées, cette forteresse devait être imprenable, aussi le Nayaken y avait renfermé ses trésors et ses femmes, et paraissait vouloir la défendre avec toute son énergie. Mais quand l'heure du péril eut sonné, il n'osa se fier à son courage, pas plus qu'à la fidélité de ses sujets; il sacrifia ce qu'il avait de plus cher et s'enfuit dans les forêts de Talavarâyen son vassal. L'armée de l'Idalcan n'eut pas même la peine d'attaquer cette troisième citadelle. Ceux qui la défendaient, effrayés par la prise des deux villes principales, désespérèrent de résister à un ennemi si redoutable. N'ayant d'ailleurs que le sentiment de leur propre conservation, sans aucune espèce de dévouement pour un roi qui en méritait si peu, ils crurent qu'ils seraient plus en sûreté dans leurs bois impénétrables que derrière leurs remparts. Dès que la nuit vint les couvrir de ses ombres, ils s'évadèrent, l'un après l'autre, sans bruit et avec un si parfait accord qu'à la pointe du jour le commandant se trouva dans une ville déserte, seul avec quelques officiers de confiance. Ils prennent eux-mêmes le parti de suivre les fuyards; mais en partant ils veulent prélever leur part des trésors qu'ils abandonnent à l'ennemi; ils ouvrent les coffres du Nayaken, se chargent de ce qu'ils peuvent porter de plus précieux, en or, en perles et en pierres précieuses, et s'enfuient vers les forêts les plus inaccessibles. Leurs forces n'étant pas proportionnées à leur avidité, ils sont obligés d'abandonner sur leur chemin une partie de leurs richesses, et bientôt ils se voient entièrement allégés par les voleurs qui les dépouillent. Ceux-ci informés de l'état de la forteresse, y courent en foule, placent un des leurs comme sentinelle sur la porte et s'emparent de ces trésors fabuleux que jusque-là on n'avait évalués qu'en les mesurant au boisseau. Chacun emporte dans sa toile autant de pièces d'or et de pierreries qu'il peut en soulever; ceux qui arrivent trop tard suivent

les traces des premiers pour recueillir ce qu'ils laissent tomber en courant.

C'est sans contredit l'épisode le plus heureux de cette guerre. Ces trésors, fruits de l'avarice des princes et des sueurs des pauvres, furent ainsi soustraits à la rapacité des Musulmans et partagés entre une foule de familles indigentes, auxquelles ils procurèrent une honnête existence. Les voleurs en usèrent avec plus de générosité qu'on n'eût osé l'espérer. Voyant le Nayaken tombé dans la misère, ils lui restituèrent une partie de ses richesses en protestant qu'ils ne les avaient enlevées que pour les conserver en dépôt. Dans la confusion de ce pillage on ouvrit les cachots et l'on rendit la liberté à une multitude de prisonniers d'état, dont la plupart n'avaient eu d'autre crime que leur fortune ou leur position sociale. Parmi ces derniers se trouvèrent deux frères du Nayaken, qui les avait enfermés dans ces prisons, après leur avoir crevé les yeux pour leur ôter toute envie de lui succéder. Enfin les Musulmans arrivèrent à Vallancottei et n'y trouvèrent plus que les murs ; ils y laissèrent une petite garnison et se répandirent dans les campagnes. Ils sont déjà depuis quelques mois en possession de cette belle et fertile contrée ; on ne sait encore quels sont leurs desseins ultérieurs, s'ils veulent s'y établir ou s'ils se contenteront de recueillir les richesses qu'ils pourront y trouver, pour se retirer ensuite dans leur pays.

Tels sont les évènements politiques qui ont rempli l'intervalle des trois années qui viennent de s'écouler. J'ai voulu vous en faire un récit rapide, parce qu'il n'y a presque aucune de ces circonstances qui ne présente quelque trait caractéristique des peuples de l'Inde et surtout de leurs despotes. Il est temps de vous montrer la large part que nos chrétientés ont eue aux calamités publiques.

Évènements de la Mission.

Comme les autres habitants, les chrétiens furent obligés de tout abandonner pour fuir et errer dans des contrées inconnues. Ils ne pouvaient guère se charger de richesses, car pour la plupart, ils avaient des enfants à porter et des vieillards à soutenir dans leurs marches pénibles. Le peu d'argent qu'ils avaient pu sauver devenait le sujet de nouvelles anxiétés ; ils tremblaient à chaque instant d'en être dépouillés par les gouverneurs des pays qu'ils traversaient, ou par les voleurs qui infestaient toutes les provinces. Outre ces malheurs communs, les chrétiens éprouvaient d'autres pertes qui leur étaient propres. Ils voyaient leurs églises détruites, leurs pasteurs dispersés et obligés de fuir et de se cacher. La divine Providence offrit cependant à quelques-uns des missionnaires un asile précieux chez les voleurs, qui les accueillirent avec bonté. Ils bâtirent aussitôt deux églises au milieu des bois pour les néophytes qui les avaient suivis en grand nombre et pour ceux qui venaient les rejoindre.

Mais cette consolation fut de peu de durée, car les voleurs reprirent bientôt leur caractère. D'un autre côté, les Musulmans, souvent attaqués isolément ou dépouillés furtivement par les voleurs, les poursuivirent dans leurs retraites et portèrent la désolation dans les bois où les chrétiens s'étaient réfugiés, tuant les hommes, dépouillant les femmes, et emportant avec eux les enfants pour en faire des esclaves. Les voleurs, qui connaissaient parfaitement les détours et les issues de ces forêts, pouvaient facilement se soustraire à l'ennemi, tandis que les chrétiens tombaient entre ses mains ou se perdaient dans ces

labyrinthes. Dieu leur accorda néanmoins un précieux soulagement dans la présence du missionnaire, compagnon inséparable de leurs courses et consolateur de leurs souffrances.

Impossible de dépeindre l'état de misère dans lequel ils vécurent pendant longtemps. S'ils échappaient aux Musulmans, ils devenaient la proie des voleurs ; rendus à la liberté, ils languissaient dans les maladies causées par tant de chagrins et de privations. Mais leur vertu les élevait au-dessus de toutes ces épreuves ; en les considérant, on ne savait à quel sentiment s'abandonner : ou de tristesse et de pitié à la vue de leur martyre, ou de bonheur à la vue de leur joyeuse résignation. La vivacité de leur foi semblait les rendre insensibles à la douleur. Jamais on ne les entendait se plaindre ni murmurer de leur sort : ils chantaient leurs cantiques spirituels avec la même dévotion et la même sérénité de visage, qu'ils l'auraient fait au sein de la plus douce prospérité. Rien n'était plus ordinaire que de les entendre s'encourager mutuellement, et se dire qu'ils étaient bienheureux de gagner ainsi la récompense éternelle et de se trouver dans la voie la plus sûre et la plus courte pour arriver à la gloire céleste.

A ces peines vint se joindre une récrudescence de persécution. Les jogues profitant du bouleversement général, redoublèrent leurs efforts pour détruire entièrement toutes nos chrétientés. Les calamités publiques leur fournissaient un nouvel argument très-efficace auprès des gouverneurs : « Ces malheurs, disaient-ils, devaient être imputés à la religion chrétienne et le seul moyen de les faire cesser était de l'anéantir. » Le P. Balth. Alvarez triomphant de toutes les oppositions, avait construit une église et un presbytère sur les bords du fleuve Coléron ; les jogues en conjurèrent la ruine. Ils s'adressèrent au gouverneur du district.

lui offrirent de riches présents et l'assurèrent qu'en détruisant cette église il y trouverait une somme considérable, car ils savaient très-certainement que le souami avait tout récemment découvert un trésor caché dans un puits. Le gouverneur expédia secrètement un capitaine avec des soldats pour s'emparer du missionnaire qui venait de célébrer la sainte messe et faisait son action de grâce à l'église. Ils le garrottèrent avec les néophytes qui l'entouraient, et le traînèrent au milieu des applaudissements et des cris de triomphe.

Le P. Alvarez fut d'abord présenté au gouverneur, qui souffrit que les jogues le maltraitassent en sa présence. Après avoir subi diverses humiliations, il fut conduit à la pagode de Siringam, où les ministres de la justice le dépouillèrent à plusieurs reprises dans l'espérance de trouver sur lui quelques pièces d'argent ; leur cupidité fut entièrement trompée. L'officier qui le fouilla le dernier, découvrant sur tout son corps les vestiges de la pénitence, fut si pénétré de compassion et de respect, qu'à l'instant il lui ôta ses fers et s'empressa de lui envoyer des mets de sa propre table. Pendant les dix-neuf jours qu'il passa dans cette prison, les brames le traitèrent avec tous les égards dus à un sanniassi.

Les chrétiens saisis avec lui furent moins heureux ; enfermés dans un autre cachot, ils conservèrent les fers aux pieds. Les PP. Balth. da Costa, Etienne d'Aresi et Antoine de Proënza, réfugiés à Candelour, examinèrent quel parti ils devaient prendre dans une conjoncture si difficile. Ils s'adressèrent d'abord au gouverneur-général de Tirouchirapalli, qui parut vouloir délivrer les prisonniers ; il envoya en effet ses ordres au gouverneur local. « Prenez garde à ce que vous faites, lui répondit fièrement celui-ci, l'emprisonnement du souami doit produire au trésor royal

une énorme somme d'argent ; si en lui rendant la liberté vous laissez perdre cette somme, vous aurez à en répondre. » L'argument était péremptoire et le gouverneur-général craignit de se compromettre. Les missionnaires en étant avertis comprirent qu'il était urgent de s'adresser directement au grand Nayaken. Le P. Balthasar da Costa partit donc aussitôt pour Maduré ; mais les fêtes de la nouvelle lune de septembre, qui se célébraient alors, l'obligèrent d'attendre quinze jours entiers sans pouvoir obtenir une audience. Cependant l'anxiété des missionnaires était extrême ; ils se voyaient bannis de toute la province de Tirouchirapalli ; d'un autre côté, on publiait qu'une nouvelle persécution éclatait à Tanjaour. Le P. Jos. Arcolini, missionnaire brame à Sattiamangalam, écrivait que les troubles du royaume l'obligeaient à vivre dans les bois pour se soustraire à la poursuite de ses ennemis ; à Candelour même les affaires commençaient à se brouiller ; les païens attribuant à la présence des missionnaires le défaut de pluies, paraissaient disposés à les livrer au gouverneur ; enfin les courriers de Tirouchirapalli prédisaient le martyre prochain du P. Balth. Alvarez. Tout semblait annoncer la ruine imminente de ces chrétientés fondées et cultivées avec tant de fatigues. Il est facile de concevoir quelle dut être la désolation des missionnaires et de leurs disciples.

Dans cet état de choses Dieu, en qui nous avions mis toute notre confiance, vint à notre secours. Le gouverneur qui avait emprisonné le missionnaire, en écrivant au grand Nayaken, avait eu soin de faire valoir les monceaux d'or qu'il croyait déjà tenir entre les mains ; le moyen était bon pour s'assurer l'impunité et gagner les bonnes grâces ; mais c'était prendre un terrible engagement. Cette lettre fut remise au brame qui gouverne sous

les ordres du Nayaken : « Sachez, répondit-il, d'un ton fort sérieux : que vous vous êtes gravement compromis en violant les patentes accordées aux souamis par le Nayaken pour toute l'étendue de ses états. » Ces paroles firent une forte impression sur le gouverneur, qui se hâta de rappeler son prisonnier de Siringam à Tirouchirapalli. Dans ce trajet, le P. Alvarez eut à souffrir bien des humiliations de la part des jogues et de la populace de la ville. Le gouverneur l'accueillit avec honnêteté, et le pressa vivement de se délivrer par quelque somme d'argent : « Je ne suis pas venu dans ces contrées, répliqua le missionnaire, pour amasser des richesses que je méprise ; mais pour sauver des ames dont le prix est infiniment au-dessus de tous les trésors du monde. Afin de travailler plus efficacement à leur salut, en me dépouillant de toute affection aux biens de la terre, j'ai fait vœu de pauvreté ; comme mes disciples pourront l'attester, je me suis imposé la loi de ne rien recevoir, il n'est donc pas étonnant que je n'aie rien à donner. » On l'interrogea sur sa doctrine, mais voyant bien que ce n'était là qu'une pure formalité, il se borna à des réponses générales. On voulut ensuite aviser aux moyens de contraindre les chrétiens à fournir une rançon pour délivrer leur souami ; mais le missionnaire refusant constamment de prêter son nom à une telle mesure, on comprit qu'il faudrait recourir aux moyens violents qui détermineraient les néophytes à se retirer en masse dans les provinces voisines, et qu'ainsi on perdrait beaucoup plus qu'on n'espérait gagner. Pour sortir de ce mauvais pas, le gouverneur adresse au brame de la cour une deuxième lettre où, tout en paraissant traiter d'autres affaires, il ajoute adroitement que, pour ce qui regarde l'emprisonnement du souami, il ne croit plus devoir en parler ni même s'en occuper. « Ce n'est pas ainsi que nous

l'entendons, répond le brame. L'affaire est d'autant plus délicate que le souami est connu personnellement du Nayaken et prêchait dans ses états avec son bon plaisir et sous sa protection ; vous n'avez qu'un seul moyen de vous en tirer, c'est de trouver, n'importe comment, la somme promise, ou de la débourser vous-même. » A la réception de cette lettre, le gouverneur effrayé appelle de nouveau le missionnaire, essaie d'en extorquer de l'argent, et après s'être convaincu que la chose est impossible, il le met en liberté ; mais, feignant un ordre du Nayaken, il le fait conduire jusqu'à la frontière et lui défend de rentrer sur ses terres. Le P. Alvarez s'empressa d'aller rejoindre ses confrères à Candelour. La joie de le revoir et de l'embrasser les dédommagea un instant des inquiétudes dont il avait été l'objet ; cependant leur bonheur était troublé par la pensée de leurs néophytes abandonnés sans pasteurs.

Enfin, après bien des obstacles, le Père supérieur obtint audience du Nayaken, qui le reçut avec bonté et donna des ordres positifs de rendre aux missionnaires tout ce qu'on leur avait enlevé et de les laisser en pleine liberté dans les églises qu'ils avaient bâties et partout où il leur plairait de se fixer. Heureux de ce résultat, le P. da Costa accourut avec les nouvelles patentes ; il les présenta au commandant de la forteresse de Tirouchirapalli qui, dans l'absence du gouverneur, était chargé d'en presser l'exécution. Après de grandes démonstrations de respect, le commandant voulut faire reconduire le P. da Costa sur un éléphant et au son de la musique, comme il se pratique à l'égard des personnes que le prince veut honorer. Mais le Père s'en excusa, il borna son triomphe à porter déployées sur son bras les étoffes précieuses qu'il avait reçues du roi et du commandant, et traversa dans cet appareil majestueux les

rues de la ville par lesquelles il avait été conduit avec ignominie et au milieu des huées de la populace.

En vertu des ordres du Nayaken, on nous restitua les églises, les presbytères et tous les objets qu'on nous avait volés. C'est ainsi que Dieu fit encore une fois tourner à sa gloire et au bien de la religion une tempête qui avait menacé de nous engloutir.

A Pâcour, situé au nord du Coléron, vivait un chrétien nouvellement baptisé. Sa famille, entièrement païenne, se souleva contre lui, sa femme et ses enfants lui furent arrachés, et il fut lui-même chassé de la caste et du village. Se consolant des souffrances de cette vie par l'espérance du bonheur céleste, le généreux néophyte se retira plein de joie au milieu des champs et s'y construisit une cabane où il vivait dans la plus parfaite solitude. Pendant quelques jours sa mère, touchée de compassion, vint lui tenir compagnie, mais elle ne tarda pas à l'abandonner aussi, de sorte qu'il se vit sans aucun secours humain. C'est alors que les jogues, auteurs de cette persécution, s'acharnant contre leur victime, épuisèrent tous les genres de vexations pour l'obliger à renoncer à sa foi. Après quatre mois de tourments, il le menacèrent de la mort et firent semblant de le mener au supplice. Sans oser prendre sur eux la responsabilité d'un tel attentat, ils espéraient triompher par la terreur ; mais l'intrépide soldat de Jésus-Christ ne laissa paraître d'autre sentiment que la joie de souffrir pour son Dieu. Ils reconnurent leur impuissance contre un homme qui ne craignait rien en ce monde, et ils le laissèrent en paix.

La résidence de Tanjaour semblait promettre un heureux avenir. Le Nayaken avait accordé ses bonnes grâces aux missionnaires. Une colonne érigée par son ordre devant leur église portait gravé l'édit qui leur assurait sa pro-

tection et défendait à qui que ce fût de troubler la paix des chrétiens. Mais cette faveur ne devait servir qu'à donner une nouvelle preuve de l'inconstance et de la mobilité de ces peuples. Quelques mois après l'avoir accordée, le prince, à la sollicitation de nos ennemis, envoya des gens armés pour arrêter les missionnaires et les mettre en prison. Je me trouvais alors dans cette résidence avec le P. Et. d'Arési, tous les deux occupés à l'administration des chrétiens de la ville et des environs. Heureusement—ou malheureusement —nous étions sortis du presbytère quand les gens du palais arrivèrent pour nous prendre ; et nous eûmes le temps de nous évader pendant qu'ils fouillaient tous les coins de notre pauvre cabane, où ils ne trouvèrent rien à emporter. Jugeant que notre présence ne pouvait qu'irriter nos persécuteurs et exposer nos néophytes, nous crûmes devoir pour quelque temps les confier aux soins de la Providence, et nous réfugier à Candelour. Notre brave catéchiste brame nommé Lazare, arrivé de Tirouchirapalli, venait de convertir trois bramines de Tanjaour ; persuadés que cette conquête, en irritant les brames, avait soulevé la nouvelle persécution, nous lui recommandâmes de se retirer. Cependant nous apprîmes bientôt que la véritable cause de cette tempête était la malveillance d'un eunuque qui, envenimant auprès du Nayaken quelques paroles indiscrètes de nos chrétiens, avait profité de l'explosion de sa colère pour obtenir de lui l'ordre d'emprisonner les missionnaires. Comme ils ne furent pas trouvés, le Nayaken en resta là sans plus songer à cette affaire. Voici à quelle occasion nos néophytes avaient commis cette indiscrétion qui faillit nous devenir fatale.

Le Nayaken de Tanjaour passe tout le mois de décembre au milieu de ses idoles. Deux heures avant le lever du soleil, il s'arrache au sommeil pour se rendre dans le

sanctuaire de Mannâr, qui est son lieu de délices ; il y reste cinq heures entières occupé à répandre sur la tête du dieu une pluie continuelle de fleurs odoriférantes; les cultivateurs des environs ont ordre de lui en apporter d'heure en heure afin qu'elles soient toujours fraîches. Pendant que le prince offre ce sacrifice dans sa mystérieuse solitude, toute la ville prend part à la bruyante solennité : les feux d'artifice, les canons, les instruments de musique, en un mot tout le vacarme d'une fête diabolique excite l'enthousiasme des spectateurs. Durant ce mois, le Nayaken vit en sanniassi : non-seulement il s'abstient de tout ce qui a eu vie ou principe de vie, mais ce qu'il mange doit être préparé par lui-même, et il fait sa cuisine dans des vases d'or et d'argent destinés à cet usage. Sa dévotion ne s'en tient pas là : il lui faut surtout des cérémonies et des processions. Voici celle qu'il ne manque jamais de célébrer à l'honneur de son maître spirituel. Le gourou est assis dans une niche richement parée et portée par les dames de la cour ; dans une autre niche brillante d'or et de pierreries sont placées les pantoufles du gourou, et le roi marchant à pied, un encensoir à la main, précède les pantoufles et les encense pendant toute la procession, qui doit parcourir ainsi les diverses rues de la ville. A la vue de telles extravagances, pourriez-vous vous empêcher de rire? Non ; eh bien ! c'est le malheur qui arriva à quelques-uns de nos néophytes, et cette imprudence servit de prétexte à la persécution.

Le gourou ne se serait pas contenté de recevoir ces honneurs une fois l'an ; toutes les fois qu'il entrait au palais ou qu'il en sortait, il était toujours porté sur un riche brancard, au milieu des brames, chargés de l'encenser comme une idole. Cette divinité de commande ne mit pas le prétendu dieu à l'abri des coups de la mort. L'année dernière il tomba grièvement malade ; le roi le visitait, le soignait avec la tendresse d'un fils Quand il le vit près

d'expirer, il lui assura qu'en reconnaissance des bons avis qu'il lui avait donnés, il lui ferait de magnifiques funérailles et offrirait pour lui beaucoup de prières et de bonnes œuvres. Ces dernières paroles blessèrent l'orgueil du gourou qui, habitué à être regardé comme un Dieu, se crut insulté par l'offre de ces suffrages dont il n'avait, disait-il, aucunement besoin. Si l'aveuglement de l'orgueil allait jusqu'à le faire penser comme il parlait, son réveil dut être terrible au seuil de l'éternité ! Le Nayaken tint sa parole et fit célébrer ses obsèques avec une pompe extraordinaire.

Quelques mois plus tard, le Nayaken s'imagina de faire un pélerinage solennel à Ramanancor ou Ramséram. Cette île, située entre la côte de Coromandel et le détroit de Mannâr, est surtout célèbre par son étang; célébrité bien méritée, puisque la déesse Péroumal en se baignant dans ses eaux leur a communiqué la vertu miraculeuse d'effacer tous les péchés, passés et futurs ! Pour obtenir plus sûrement cet effet salutaire, le Nayaken, à la persuasion des brames, imita l'exemple des illustres Sanniassis ; il se fit raser depuis les pieds jusqu'à la tête inclusivement et imposa la même cérémonie à tous les seigneurs de la cour. Ce fait fut célébré dans toute la contrée comme un acte d'un mérite éminent. Mais ce qui lui acquit bien plus de gloire au jugement des brames, c'est que, selon la coutume des pélerins de sang royal, il se fit peser avec la reine sur une bascule disposée à cet effet devant l'idole, et offrit une somme d'or égale au poids indiqué par la balance. Il n'en fut pas quitte à si bon marché. A son retour, sa chère idole Mannâr se prit de jalousie pour la somme qu'il avait dépensée en l'honneur d'un dieu étranger, elle se mit à jeter les hauts cris, à menacer le royaume des plus terribles fléaux ; si bien que le pieux roi saisi de frayeur, dut se hâter de dé-

bourser encore, pour l'apaiser, plus de vingt mille écus d'or.

Pendant qu'il se consolait de ses dépenses en racontant les merveilles de l'idole de Ramanancor, il crut devoir lui adresser une nouvelle députation pour l'honorer en son nom, et ne trouva personne plus digne d'une si noble mission que l'eunuque dont j'ai parlé plus haut. « Prince, lui répond avec hardiesse l'ennemi juré du christianisme, je suis étonné qu'épuisant vos trésors pour honorer Péroumal, vous laissiez vivre en paix, non-seulement dans votre royaume et dans cette ville, mais même dans votre palais, des hommes qui osent dire que Péroumal n'est pas une divinité et que tout ce que vous faites en son honneur est sans mérite. Si Péroumal n'est qu'une chimère, à quoi bon tous ces honneurs et ces frais énormes? Si c'est une vraie divinité, pourquoi souffrir dans votre cour une loi qui la méprise et tend à détruire son culte? » L'argument, vous le voyez, était adroit et pressant. Le Nayaken en fut comme étourdi, demanda quels étaient donc ces hommes, et, sur la réponse de l'eunuque, ordonna de lui amener sur-le-champ les principaux chrétiens du palais. Un seul se trouva présent ; c'était Sattianaden (Verus), neveu du premier seigneur de la cour. Il est introduit devant le roi entouré de ses femmes et de ses courtisans. « Est-il vrai, lui dit ce prince, que vous avez connaissance de la loi chrétienne ?— Non-seulement je la connais, répond l'intrépide néophyte, mais je fais profession de la pratiquer. » Et aussitôt il lui récite les dix commandements de Dieu, en donne l'explication le mieux qu'il peut, et s'excuse sur sa jeunesse et son ignorance de ne pouvoir s'exprimer plus exactement. Le Nayaken satisfait de ses réponses, le renvoie en l'assurant qu'il peut continuer à réciter ses prières.

Cependant cette décision, due à sa bienveillance pour le jeune page, n'annonçait pas une intime conviction ; aussi un brame fut-il chargé de prendre des informations précises sur la loi nouvelle et sur ceux qui l'enseignaient.

Il n'en fallut pas davantage au brame et à l'eunuque pour exécuter les projets qu'ils avaient depuis longtemps formés contre nous. Ils expédièrent à l'instant des hommes armés pour saisir les missionnaires ; mais, malgré leurs efforts, le P. Alvarez fut soustrait à leur fureur par une attention spéciale de la providence et s'éloigna pour laisser aux passions le temps de se calmer. Depuis plusieurs mois, ces chrétientés sont privées de leurs pasteurs ; nous espérons néanmoins que leur souffrance touche à son terme. Déjà la main de Dieu se fait sentir ; des révolutions du palais qu'il serait trop long d'exposer, ont changé la face des affaires : les deux auteurs de la persécution, le brame et l'eunuque, tombés en disgrâce et chassés de la cour, expient dans les fers les cruautés qu'ils avaient méditées contre les serviteurs de Jésus-Christ.

Pendant cette année de continuelle perturbation, la chrétienté de Tanjaour a été soutenue et consolée par de nombreux témoignages de la protection divine. Les païens qui avaient conjuré la ruine de l'église, l'ont attaquée à plusieurs reprises ; jamais ils n'ont pu la détruire entièrement. Des seigneurs gentils se sont déclarés les protecteurs de cet édifice en ruines ; l'un deux, après l'avoir réparé et recouvert d'un nouveau toit, y plaça des gardes pour le défendre contre les tentatives des Musulmans, et nous écrivit que nous pouvions en toute sûreté nous y établir ; et, pour nous expliquer l'intérêt qu'il nous portait, il ajoutait : qu'une grande dame d'une beauté ravissante lui était apparue pendant son sommeil et lui avait ordonné de pro-

téger son église et ses serviteurs. Tout en lui témoignant notre vive reconnaissance, nous trouvâmes des excuses pour ne pas nous montrer encore en public.

Le catéchiste Pierre-Xavier contribua beaucoup à soutenir le courage des néophytes par son exemple encore plus que par ses paroles. Les païens irrités de la pompe avec laquelle les chrétiens avaient célébré les obsèques d'un de leurs chefs, profitèrent pour les attaquer du moment où ils accomplissaient les cérémonies ordinaires du huitième jour. Ils se jettent sur le catéchiste qui marche à la tête du convoi, le dépouillent de l'habit de pénitent, qui est l'habit distinctif de nos catéchistes, le traînent longtemps par les cheveux, en font l'objet d'un cruel divertissement, et le conduisent ensuite au gouverneur. Celui-ci le reçoit d'abord avec civilité, dans l'espoir d'en extorquer une somme d'argent ou de faire contribuer les disciples à la délivrance du maître. Mais le catéchiste détruit bientôt cette vaine espérance par la fermeté de sa réponse : « Il n'est pas gourou, et par conséquent, n'a aucun disciple ; son office se borne à donner des conseils à ses frères, sans avoir aucune autorité sur eux. Quand même il serait gourou, il n'aurait pas d'argent à lui donner, puisque tout le monde sait fort bien que les prédicateurs de cette loi vivent dans une extrême pauvreté et font profession d'un souverain mépris des richesses de ce monde. Enfin, lors même qu'il aurait de l'argent, il se garderait bien de lui donner un centime pour se soustraire à des vexations dont il fait son bonheur et sa gloire. Puis, d'un ton grave et intrépide, il avertit le gouverneur de prendre garde à lui-même, de penser aux châtiments réservés à ceux qui ont la témérité d'attaquer la religion chrétienne, et il lui cite une foule d'exemples tout récents, propres à confirmer ses paroles et ses menaces. » A ces mots, il est assailli par tous les

assistants, meurtri de coups et traîné en prison. Ainsi finit la première audience. Dans la seconde, on disputa sur le fond de la loi chrétienne. Le catéchiste saisit avec empressement l'occasion de cette controverse et confondit ses adversaires par la force de ses arguments et par l'autorité irrécusable des textes de leurs propres docteurs.

Vaincus dans la discussion, les païens proposèrent l'épreuve du feu : « Nous allons voir, dit le gouverneur, s'adressant à Xavier, jusqu'où s'étend la puissance de ton Dieu. » Comme leur but est de tourmenter le catéchiste plutôt que de le faire mourir, ils se contentent de soumettre à l'épreuve une seule main, ils l'enveloppent d'une toile imbibée d'huile et y mettent le feu. Xavier, les yeux fixés vers le ciel, conjure notre Seigneur de venir à son secours, non pour lui éviter une souffrance qu'il accepte avec joie, mais pour défendre la gloire de son nom sacré et les intérêts de sa religion. Chose admirable ! Le feu consume la toile, la main toute entière est entourée de flammes, et Xavier, le visage tranquille et triomphant, ne donne pas le moindre indice de douleur ! Les païens attribuent d'abord cette impassibilité à l'énergie naturelle de son ame ; mais quand ils voient la toile entièrement consumée par les flammes et la main demeurant aussi saine que si elle eût été plongée dans une eau fraîche, ils ne peuvent contenir leur admiration.

Néanmoins, attribuant ce prodige à la puissance de la magie, ils le font conduire en prison, et cherchent quelque nouveau genre de tourments, quand un ordre du gouverneur-général vient arracher la victime à ses bourreaux,

Les chrétiens des environs, sensibles aux souffrances de leur cher catéchiste, avaient pris les armes pour le délivrer par la force ; et Amator, accouru au secours de cette chrétienté, eut besoin de toute son autorité pour calmer

l'irritation des esprits. Le gouverneur ne tarda pas à porter la peine de son iniquité et à vérifier les prédictions de Pierre-Xavier ; car, trois jours après, il fut arrêté, je ne sais pour quel sujet, mis en prison, flagellé à coups de cravaches, ce qui est pour les Indiens le plus cruel des opprobres, et enfin déposé de sa dignité.

Quelques mois après cet orage, il s'en éleva un autre plus menaçant dans la ville même de Tanjaour. Il fut suscité par un païen cammâlen (orfèvre), depuis longtemps connu par sa haine contre la religion. Il demanda dans une famille chrétienne une fille qui, selon les lois de la caste, était sa *propriété*, parce qu'elle était sa cousine-germaine, et par là destinée à devenir son épouse. Après une longue résistance, les parents, pressés par le conseil de la caste, eurent la faiblesse d'accorder leur consentement. Comme on ne pouvait espérer la permission du missionnaire, tout se fit à son insu. Cependant, le scandale ne fut pas longtemps ignoré, et dut être réparé par une pénitence publique, à laquelle la famille chrétienne se soumit sans peine. Mais l'orgueilleux païen, humilié de ce châtiment infligé à son occasion, en conçut un tel ressentiment que dès-lors il résolut la ruine de la chrétienté. Il dissimula d'abord et se contenta d'interdire à sa femme toute espèce de pratiques religieuses et de rapports avec les chrétiens. Bientôt une église construite dans le voisinage de sa maison vint stimuler la passion qui le rongeait. Ce sanctuaire néanmoins était hors de son atteinte ; construit dans l'habitation d'un néophyte, il avait son entrée dans la cour intérieure d'un païen de haute condition attaché au service du Nayaken. Circonstance vraiment singulière ! ce gentil s'était trouvé autrefois dans une position parfaitement analogue à celle de l'orfèvre : lui aussi avait une épouse convertie au christianisme, lui aussi l'avait long-

temps persécutée pour lui faire abjurer sa foi; mais enfin, vaincu par la patience, la douceur et la générosité de cette femme héroïque, il ne savait plus qu'admirer une religion qui inspirait tant de vertus, et il s'en était déclaré le zélé protecteur. Les missionnaires avaient en lui une telle confiance, qu'ils ne craignaient pas, dans leur absence, de le constituer chef et juge de la chrétienté. L'orfèvre païen frémissait de voir si près de lui la joie et la sécurité des cérémonies chrétiennes.

Ne pouvant plus contenir sa fureur, il s'adresse au chef des douanes, homme d'une très-grande influence et d'un pouvoir presque arbitraire. Il lui explique ses projets, et lui représente cette affaire comme une expédition tout à la fois facile et lucrative. Le douanier séduit par ses promesses lui donne toute autorité, et met à sa disposition les gendarmes et les chefs de police. Fier de ce premier succès, le cammâlen fixe l'exécution de son plan au samedi-saint, jour où il sait que tous les néophytes doivent se rassembler pour la célébration des fêtes de Pâques. La veille du jour désigné, il donne ses ordres, assigne aux soldats les positions qu'ils doivent occuper, et leur recommande d'attendre le signal pour commencer l'attaque de grand matin. Après avoir tout disposé, il se retire chez lui pour prendre un peu de repos. Dans l'ivresse de son triomphe, le nouvel Aman savoure au milieu de ses parents et de ses amis les douceurs de la vengeance. Tout s'est tramé avec tant de secret que les chrétiens, sans le moindre soupçon de l'intrigue, se sont assemblés dans l'église avec une entière sécurité. Dès la pointe du jour tous les gendarmes se trouvent à leurs postes, attendant avec impatience le signal convenu. Comme le chef n'arrive pas, quelques-uns d'entre eux courent à son logis pour savoir la cause d'un si long retard. O jugements terribles de la divine justice! la

maison est plongée dans le deuil et retentit de cris et de hurlements funèbres! le persécuteur en se couchant a été piqué par un insecte venimeux, et, malgré tous les remèdes, il a expiré vers minuit au milieu d'horribles tourments et d'un affreux désespoir. Cet évènement publié à l'instant dans la ville remplit tous les cœurs de surprise et d'épouvante, et les chrétiens ne connaissent le danger qu'ils ont couru, qu'après en avoir été miraculeusement préservés.

La chrétienté de Sattiamangalam eut sa part à la tribulation générale; les effets de la guerre y furent même plus terribles que partout ailleurs, parce que l'irruption imprévue des Maïssouriens ne laissa pas aux habitants le temps de sauver leurs richesses. Les PP. Martinz et Arcolini accompagnèrent leurs néophytes et errèrent avec eux sur les montagnes escarpées et dans les forêts sauvages. Des fatigues, des souffrances et des angoisses inexprimables, adoucies souvent par la grâce et les soins d'une providence toute paternelle : telle est en résumé l'histoire de leur vie durant ces deux années; c'est au reste, du plus au moins, l'abrégé de la vie du missionnaire : un mélange de joies et de douleurs, *miscens gaudia fletibus*.

Pendant ces vicissitudes de l'exil, ils rencontrèrent les PP. Léonard Cinamo de Naples et Fortuné Séraphini de Lucques, missionnaires du Maïssour, dont l'accueil leur fit oublier un instant leurs peines. Quoique le Maïssour dépende de la province de Goa, les enfants de la Compagnie sont frères partout où ils se rencontrent, et nulle part peut-être ce sentiment de famille ne produit des émotions si vives et si délicieuses qu'au milieu des privations et de l'isolement du missionnaire. Ce ne fut là cependant qu'une jouissance bien courte; la vraie jouissance du pasteur ne peut se trouver loin de son troupeau. Cette consolation qu'ils avaient droit d'attendre de leurs néophytes ne leur fit pas défaut.

Rien de si touchant que les prévenances et les attentions amoureuses de ces généreux chrétiens pour leur père commun. A peine arrivés dans une contrée et avant même de songer à se reposer, leur premier soin était de construire une cabane pour le missionnaire et une chapelle pour la célébration du saint sacrifice et la récitation des prières. Ce premier travail achevé, on les voyait, contents d'eux-mêmes, chanter des cantiques, se livrer à une sainte joie, comme si rien n'eut manqué à leur bonheur. Le P. Em. Martinz fonda ainsi cinq églises dans les diverses provinces qu'il parcourut à la tête de sa chrétienté fugitive. Je ne répèterai pas ici ce que j'ai dit au commencement sur la conduite édifiante de ces néophytes, et les fruits de salut qu'elle opérait partout sur leur passage.

Cette paix, que n'avaient pu détruire les malheurs des guerres et les privations de l'exil, fut souvent troublée par l'acharnement des persécuteurs. Plusieurs néophytes furent mis aux fers et livrés aux tortures; les PP. Arcolini et Martinz faillirent être ensevelis sous les ruines de leur presbytère, qui fut incendié pendant qu'ils y étaient profondément endormis; dans une autre circonstance, le P. Martinz fut assiégé par une troupe de jogues furieux qui avaient juré sa mort et la ruine du christianisme. Mais, comme à l'ordinaire, la divine providence se manifesta visiblement, soit pour protéger les missionnaires, soit pour punir les coupables: Ainsi un chef de village et un gouverneur de province, auteurs de l'incendie dont je viens de parler, tombèrent au pouvoir des ennemis et furent jetés dans un cachot. C'est tout ce que je vous rapporterai de ces persécutions, dont les détails seraient trop longs et pas assez intéressants. Voici cependant quelques traits de générosité chrétienne qui vous feront plaisir :

Un gentil élevé au-dessus du vulgaire par sa naissance et

sa fortune, l'était encore plus par la noblesse de ses sentiments. Il en avait donné des preuves au moment même de sa conversion. Après les premiers exercices de catéchuménat, il avait perdu son fils unique, et, malgré les efforts de ses parents qui attribuaient cette mort à la vengeance des dieux, il était resté inébranlable dans sa foi et avait reçu le baptême. Les païens dont il méprisait les avis et les instances, cherchaient l'occasion de se venger; elle ne tarda pas à s'offrir. Le néophyte aperçut dans son jardin un gros serpent-à-lunettes; vous savez que ce reptile si dangereux par l'activité de son poison n'en est pas moins un objet de vénération pour les idolâtres. Comme il avait rejeté tous les préjugés du paganisme et qu'il s'accommodait fort peu d'un tel voisin, il tua le compagnon sacré de Vichnou. Aussitôt les jogues s'attroupent, crient au sacrilége, et se présentent en foule au chef du village pour exiger la punition d'un crime si énorme. Ils n'osent assaillir directement le coupable, protégé par un sauf-conduit du roi de Maïssour; ils sont donc réduits à l'accuser et à demander qu'il leur soit livré par la justice. Ils l'attaquent d'abord sur la nouvelle religion qu'il a embrassée au mépris de celle de ses ancêtres; mais sa réponse leur fait bientôt comprendre qu'ils n'ont rien à gagner sur ce terrain, et ils se hâtent d'en venir au meurtre du serpent. Le chef, intimidé par les cris et les menaces des jogues, lui impose une amende. «Non pas, répond le généreux néophyte; en me soumettant à cette condamnation injuste je me confesserais coupable, et par conséquent je paraîtrais reconnaître que ce serpent a des titres à notre vénération, ce qui serait une lâcheté et un crime; si l'on veut me tourmenter, j'accepterai pour l'amour de Jésus-Christ les supplices et la mort même; jamais je ne consentirai à m'avouer coupable. »
Le juge croit se tirer d'embarras en lui proposant de don-

ner seulement un fanon (six sous). « Pas un centime, réplique le néophyte; il ne s'agit pas de la quantité, mais du principe. » On le menace de le dépouiller de tous ses biens, de ses troupeaux et de ses fermes, il reste inflexible; enfin on demande qu'au moins en se retirant il fasse une révérence à l'assemblée des jogues. « Je ne dois de révérence, répond-il qu'à Dieu, à mon gourou et à mes supérieurs. » Le juge craint de se compromettre, et renvoie l'affaire au gouverneur-général de la province. Le chrétien part donc accompagné de ses accusateurs, qui perdant tout espoir de l'intimider et prévoyant une nouvelle humiliation, se dispersent l'un après l'autre. Resté seul, l'accusé s'en retourne paisiblement dans sa maison et trouve sa femme pleine d'assurance et digne de partager son triomphe. Pendant qu'on traînait le néophyte devant le juge, d'autres jogues étaient allés chez elle pour en extorquer une somme d'argent, sous le prétexte de délivrer son époux. Ils ne lui avaient épargné ni les caresses, ni les injures, ni les menaces, et en avaient reçu cette courageuse réponse : « Dieu saura bien défendre mon mari; mais s'il est destiné à souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ, ce sera pour lui et pour moi le plus grand bonheur et la plus belle gloire que nous puissions désirer en ce monde. »

Dans la province de Manapar, au sud-ouest de Tirouchirapalli, un néophyte, paria de caste et esclave de condition, confessa Jésus-Christ avec tant de magnanimité, qu'il triompha de ses persécuteurs et s'attira leur respect et leur bienveillance. — Dans la même contrée, deux enfants persécutés par leurs parents glorifièrent la foi par leur constance. L'un d'eux parvint à se dérober à la persécution par la fuite; l'autre eut le corps déchiré par des tenailles. L'orage s'étant calmé, ils rentrèrent dans leurs familles et trouvèrent un peu de repos. Ils avaient soin de

se retirer ensemble dans les bois pour y vaquer à leurs exercices de piété ; ils espéraient par là se soustraire aux regards et aux violences des païens ; mais ils ne jouirent pas longtemps de cette consolation. Tandis qu'au fond de leur retraite ils récitaient leurs prières, le malin esprit s'emparait d'une personne du village et publiait par sa bouche tout ce que faisaient et disaient au même instant les jeunes néophytes. Une circonstance remarquable, c'est que la possession diabolique n'avait pas lieu quand retirés dans la forêt ils n'y pratiquaient aucun acte religieux. Ces révélations perfides ayant rallumé contre eux la persécution de leurs parents, les généreux enfants, résolus de sauver leur ame à tout prix, s'enfuirent secrètement de leur pays et se fixèrent dans une province voisine, où ils vivent pauvres et exilés, mais heureux et tranquilles dans le service de Dieu.

Dans la province du sud, le catéchiste Constant, que nous avions envoyé à Cajétar pour consoler et fortifier cette chrétienté, fut mis en prison, subit de cruelles tortures et versa une partie de son sang pour la foi qu'il prêchait. Plusieurs néophytes eurent part à la gloire de ses tourments et imitèrent sa constance. Un jeune homme de dix-huit ans, dont les parents étaient prêtres des idoles, se distingua par sa générosité. Il fut jeté dans les cachots, chargé de chaînes, déchiré dans tout le corps avec des tenailles rougies au feu, sans laisser échapper aucun signe de faiblesse ou de douleur. Enfin, les gentils changeant de tactique, le prennent par la douceur et le conjurent de vouloir au moins mettre sur le feu un vase de riz destiné au sacrifice. Le jeune chrétien, persuadé que c'est là une action indifférente, y consent et a soin de faire le signe de la croix sur le vase. On a beau attiser le feu, une force invisible semble arrêter son action. Un des assistants qui

s'est aperçu du signe religieux, le dénonce à l'assemblée; on ordonne au néophyte de recommencer la cérémonie. Il remplit son vase de nouveau riz, y verse de l'eau et un peu de lait et le replace sur le feu en faisant secrètement le signe de la croix. Les païens redoublent d'attention et d'activité, soufflent et attisent.... ; vains efforts ! le riz refuse de bouillir ; ils en sont tellement consternés, qu'ils se dispersent sans oser inquiéter davantage le néophyte. Il triomphait d'abord de son succès et de la confusion des idolâtres ; mais un ami lui ayant dit qu'en agissant ainsi il avait réellement participé à un acte d'idolâtrie, il en conçut une si vive douleur que depuis ce moment on n'a pas encore pu le consoler : il s'accuse, il pleure, il gémit et se proclame indigne du nom de chrétien ; le missionnaire touché de compassion lui a déjà envoyé plusieurs messages pour le rassurer et l'engager à venir le trouver, il n'a pas encore osé paraître en sa présence et continue à se désoler.

Tout semble annoncer que les persécutions dont je viens de vous parler ne sont que le commencement des épreuves que Dieu réserve à cette mission ; l'heure du martyre n'est peut-être pas éloignée. Je puis assurer qu'il est pour la plupart de nos chrétiens un objet de désirs ; quant aux missionnaires, ai-je besoin de le dire? Vous savez ce que nous avons cherché en renonçant aux richesses et aux amitiés du monde, à la paix et à la tendresse de nos frères d'Europe, pour venir à travers les mers et les tempêtes dans ces lieux de privations et de souffrances. Le salut des ames et la gloire de Dieu sont notre consolation et notre récompense ; mais la couronne du martyre serait le comble de notre bonheur ! D'ailleurs, nous sommes persuadés que cette terre, déjà depuis longtemps arrosée par des sueurs, demande du sang pour devenir vraiment fertile et produire tous les fruits qu'en attend la divine miséricorde. Veuillez

nous obtenir la grâce de mériter cette mort glorieuse par une vie de zèle et de dévouement. Nous nous recommandons à vos SS. SS., et demandons votre bénédiction.

ANT. DE PROENZA.

LETTRE DU P. ANT. DE PROENZA, MISSIONNAIRE DU MADURÉ, AU R. P. GOSVIN NIKEL, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Tirouchirapalli 1659.

Mon très-révérend Père, P. C.

Dans ma dernière lettre je vous ai raconté les épreuves et les combats de la mission du Maduré ; je veux vous présenter aujourd'hui un sujet plus consolant, le récit de ses joies et de ses conquêtes. Quoique la désolation générale ait considérablement entravé l'œuvre des missionnaires, les résultats démontrent que la divine providence ne nous a point abandonnés. La grâce a suppléé à notre impuissance ; la vertu de la croix et les exemples édifiants de nos braves néophytes ont fécondé le champ évangélique et la récolte n'a pas été moins abondante que dans des années plus paisibles. Voici le relevé général des conversions opérées dans la partie du nord depuis 1656 jusqu'à 1659.

Tirouchirapalli		2,347
Tanjaour		2,268
Sattiamangalam		1,639
Terres des voleurs,	Candelour	1,192
Idem,	Pâcour	1,400
	Total	8,846

A ce nombre on peut ajouter plus de mille païens

baptisés à l'heure de la mort par nos chrétiens ou nos catéchistes, et qui pour cettte raison n'ont pas été inscrits sur les catalogues.] En somme, près de dix mille ames arrachées à l'idolâtrie : voilà nos conquêtes, voilà notre récompense... *magna nimis !*

Parmi ces conversions il en est beaucoup qui vous offriraient des circonstances fort intéressantes ; mais le temps et l'espace me manquent ; je me bornerai à quelques-unes des plus importantes. Commençons par celle de *Meicondôno*, l'un des chefs de la caste des voleurs, homme célèbre dans tout le pays, et dont la fierté fait trembler les plus braves. Il apprit un jour qu'un jeune chrétien très-habile à manier l'épée avait ouvert une école d'escrime non loin de sa maison. Comme lui-même se faisait une gloire d'exceller dans cet art, son amour-propre fut flatté de trouver un digne adversaire. Il le fit appeler et l'invita à se mesurer avec lui ; le néophyte crut devoir esquiver une proposition plus dangereuse encore qu'elle n'était honorable, et donna pour excuse la bassesse de sa condition qui ne lui permettait pas de se battre avec un homme si noble et si distingué. Son véritable motif était la crainte trop fondée que le terrible adversaire emporté par son caractère impétueux, à la première égratignure qu'il recevrait, ne laissât de côté toutes les lois de l'escrime et ne se prévalût de sa puissance pour venger sa vanité. Meicondôno devina cette appréhension : « Ne craignez pas, lui dit-il, je veux que vous usiez des avantages de votre art avec une pleine liberté et sans réserve, je m'engage de mon côté à me contenir rigoureusement dans l'observation des règles. » Le maître d'armes rassuré par cette franche déclaration accepte le défi, prend en main l'épée, fait les honneurs du salut et exécute avec grâce le cérémonial minutieux

voulu par l'usage ; puis il se pose et le combat commence. Il se tient d'abord sur la défensive et se borne à parer les coups de son antagoniste, dont l'adresse n'égale pas la vigueur et l'agilité. Ensuite, prenant à son tour l'offensive, il fait assaut et porte un coup qui prouve son habileté tout en épargnant l'adversaire. Aussitôt qu'il se sent blessé, Meicondôno saisi d'admiration jette son épée, se précipite au cou du jeune chrétien et déclare que dès ce moment il le choisit pour son maître. Le néophyte le remercie de l'honneur qu'il veut bien lui faire et accepte sa proposition dans l'espérance de lui porter au cœur des coups invisibles et plus salutaires.

Dans ce dessein le maître habile déploie à la fois et les rares industries de son art et l'amabilité de son caractère ; il s'efforce d'abord de gagner l'estime et l'affection de son nouveau disciple, puis il profite des intervalles de repos pour lui insinuer des avis spirituels. Quand il le juge assez préparé, il le prend à part et lui déclare que, touché de sa généreuse bienveillance, il ne peut plus lui tenir caché un secret de la plus haute importance, dont jusqu'à présent il a toujours hésité à l'entretenir. Après avoir ainsi excité la curiosité de Meicondôno, et cédant à ses vives instances, il lui demande d'un ton mystérieux, s'il n'a pas entendu parler de certains pandarams étrangers, de leur vie admirable, de la doctrine qu'ils prêchent, des raisons qu'ils apportent pour démontrer la fausseté de toutes les sectes du pays, etc. Et en faisant ces questions, il développe de son mieux les principales vérités du christianisme. Il n'a garde pourtant de fatiguer son élève, il est sobre dans ses exposés, ne les présente que par forme de récréation et avec un certain laisser-aller. Ces précautions deviennent bien-

tôt inutiles; l'élève est le premier à suspendre l'exercice des armes pour inviter son maître à l'entretenir de religion, et il l'écoute avec un plaisir et une émotion qui se peignent sur sa figure. Ravi de son succès, le jeune néophyte comprend qu'il peut porter son dernier coup : « Mon cher ami, lui dit-il, tout ce que je vous ai enseigné jusqu'à présent ne renferme que les premiers éléments de cette loi céleste; si vous voulez en connaître pleinement les beautés et les mystères, je vous amènerai un docteur capable de vous les expliquer d'une manière plus satisfaisante. » L'offre est acceptée avec empressement, le chrétien suspend son chapelet au cou du disciple comme un gage de son prompt retour et court annoncer au missionnaire la belle conquête qu'il vient de préparer.

Le catéchiste Pierre-Xavier fut chargé d'achever l'œuvre si heureusement commencée. En peu de jours, il s'opéra dans les mœurs et dans le caractère de Meicondôno un changement qui étonna tout le monde. Il fit aussitôt construire sur ses propriétés un presbytère et une église qui est devenue un centre où tous les chrétiens se réunissent en pleine sécurité; avec lui se sont fait instruire son frère, deux de ses fils, une de ses femmes et quelques parents. La constance de sa foi a été mise aux plus rudes épreuves. Depuis qu'il a commencé à suivre les instructions, il a perdu deux de ses enfants qu'il aimait passionnément. Les Pères craignirent que la douleur ne lui troublât la raison, ou ne l'entraînât à l'apostasie; mais loin de se démentir, sa foi n'en est devenue que plus éclatante; dans les obsèques de ses fils, qu'il a célébrées avec une pompe extraordinaire, on l'a vu marcher à la tête du convoi sans verser une seule larme. Là ne se sont pas bornés ses chagrins : il a été lui-

même affligé d'un mal d'yeux dont il n'est pas encore guéri ; il a fait plusieurs chutes très-dangereuses ; de puissants personnages se sont déclarés ses ennemis ; les ministres du démon lui ont réitéré plusieurs fois en son nom des menaces effrayantes. Tout cela n'a pu ébranler sa constance ni son affection pour la loi de Jésus-Christ. Il n'y a pas danger que les païens ou les jogues viennent lui reprocher sa conduite ou lui parler contre la religion ; ils craignent trop de provoquer ce terrible dialecticien, dont la logique argumente à tour de bras et à bâtons rompus. Un certain malavisé, qui ne connaissait pas l'homme, osa toucher cette matière en sa présence et se retira les os brisés.

Un gouverneur du pays, faisant sa ronde pour lever les contributions, lui dit un jour qu'il s'étonnait qu'un homme de sa condition eût embrassé une loi si infâme ; et là-dessus, il répétait diverses calomnies contre le christianisme et contre les missionnaires. « Et moi, répliqua Meicondôno en le regardant avec fierté, je m'étonne beaucoup que vous parliez de crimes, vous dont on raconte telles et telles infamies... » Le seigneur resta interdit, comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre ; les assistants se regardaient avec étonnement, et l'un d'entre eux se mit en devoir de défendre son maître. « Je ne prétends pas, reprit alors l'intrépide néophyte, que la chose soit ainsi, je raconte seulement ce que l'on dit ; et si vous jugez que de pareils bruits ne méritent pas qu'on leur prête l'oreille, comment osez-vous écouter et répéter les bruits calomnieux qu'on débite contre nos prêtres ? » On vit par là que son intention était plutôt de disculper le souami que d'inculper le gouverneur, et l'on s'en réjouit, car on n'aimait pas demander raison de ses paroles à un homme de cette trempe. Cette conversion a été

un vrai coup de providence pour notre mission, elle nous procure un asile assuré dans les bois des voleurs, où le nom seul de Meicondôno est un sauf-conduit.

Voici une autre conquête qui a fait grand bruit et a eu des suites très-heureuses : c'est celle d'une dame de haute condition, mais plus célèbre encore par l'étendue de ses connaissances, l'éclat de sa beauté, le charme de sa voix et par son adresse dans les exercices de la danse et de la musique. Des qualités aussi dangereuses pour elle-même que pour les autres lui avaient conquis, avec une funeste réputation, l'estime et l'affection des seigneurs de la contrée. Enfin devenue l'épouse du gouverneur de la province, elle vivait dans la compagnie de ses parentes et de ses domestiques, qu'elle entretenait avec magnificence.

Comme elle se piquait de générosité, son palais était le rendez-vous chéri des brames et des jogues. Elle aimait à s'entretenir avec eux des sciences et des livres de leurs sectes, et à donner des preuves de son érudition. La pénétration de son esprit l'avait conduite à reconnaître l'unité de Dieu et la fausseté des idoles ridicules qu'on proposait à son adoration. Plus d'une fois, embarrassés par ses objections, les brames lui avaient avoué qu'il n'y avait en effet qu'une seule cause première ; mais, ajoutaient-ils, cet Etre suprême inaccessible à l'intelligence créée, avait ordonné aux hommes d'adorer les dieux inférieurs. Cette réponse l'avait réduite au silence, sans la satisfaire. Sur ces entrefaites, un de ses parents converti à la religion chrétienne lui parle de la nouvelle loi et du seul vrai Dieu créateur de toutes choses. Ces paroles sont pour elle comme un éclair qui en illuminant son intelligence, allume dans son cœur un ardent désir de posséder la vérité. Elle demande aussitôt où se trouvent les maîtres de cette

doctrine ; son parent lui indique Tirouchirapalli : à l'instant elle expédie ses gens avec une lettre adressée au catéchiste, et le conjure instamment de lui envoyer un homme qui puisse lui faire connaître le vrai Dieu.

A la lecture de cette lettre les missionnaires furent comblés de joie ; mais ils jugèrent à propos de dissimuler quelque temps afin d'éprouver l'illustre catéchumène; persuadés que si c'était l'esprit de Dieu qui la poussait, les obstacles et les délais ne feraient qu'accroître l'ardeur de ses désirs. Ils ne se trompèrent pas ; *Sandaï* (c'était le nom de cette dame) écrit bientôt une seconde lettre plus pressante que la première. Le catéchiste lui répond avec bonté, l'encourage à persévérer dans ses pieuses dispositions et lui promet d'aller l'instruire aussitôt qu'il en aura la permission de son gourou. Elle reçoit cette lettre, la pose avec respect sur sa tête, l'applique sur ses yeux et ne peut se rassasier de la relire. Cependant le catéchiste n'arrive pas aussi vite qu'il semblait l'avoir promis ; impatiente d'attendre, elle fait partir de nouveau son courrier avec ordre de procurer au docteur tout ce qui sera nécessaire au voyage, et surtout de ne pas revenir sans lui. Les Pères jugent alors qu'elle a donné assez de preuves de sa sincérité et qu'il y aurait danger à différer plus longtemps ; ils lui envoient donc le catéchiste Amator, celui même qui a déjà répondu à ses lettres. Il est accueilli avec une joie et une vénération extrêmes : mais voulant se ménager un appui contre toutes les oppositions qu'il prévoit, il rend visite au gouverneur qui, se levant en sa présence, le reçoit avec respect et le fait asseoir sur un siége égal au sien. Après quelques compliments, le catéchiste tourne la conversation vers son sujet principal, et parle avec tant de dignité que le prince lui accorde pleine liberté d'instruire son

épouse, et l'invite même à venir souvent le voir pour l'entretenir des vérités du saint Evangile.

Après avoir pris toutes ces précautions, Amator commença le cours de ses instructions dans la maison de Sandaï. Elle fit de rapides progrès dans une étude si chère à son cœur ; mais l'ennemi du salut ne put voir sans frémir ce triomphe de la foi. Les jogues se soulevèrent de toutes parts, ils gagnèrent le premier ministre, et par son moyen parvinrent à ébranler le gouverneur.

Effrayé des menaces et des préparatifs de révolte, il ordonna à Sandaï de congédier le catéchiste ; elle eut beau prendre avec chaleur la défense de son maître et de la religion chrétienne, ses raisons ne purent rien sur un homme qui n'agissait que par une impulsion étrangère. De son côté, Amator crut qu'il n'était pas temps de braver les attaques des ennemis, et, après avoir tracé à sa néophyte une ligne de conduite pour sa propre sanctification et pour la propagation du saint Evangile, il lui conféra le baptême.

Dès ce moment Sandaï commença une vie nouvelle : tous ses livres, qu'elle avait jusqu'alors tant aimés, furent livrés aux flammes, et ses idoles mises en pièces ; elle cessa de fréquenter les temples et d'observer les cérémonies idolâtriques, et renonça au monde, où sa beauté et ses grâces lui avaient acquis une célébrité qui n'était plus pour elle qu'un sujet de larmes et de repentir. Les brames n'ont rien négligé pour reconquérir leur ancienne influence ; mais elle les couvrit, dès la première dispute, d'une telle confusion, elle dévoila avec tant de liberté l'infamie de leurs mystères et la grossièreté de leurs impostures, qu'ils n'osent plus même parler en sa présence. Elle consacre tous les jours une partie de son temps aux exercices spirituels et s'y livre avec une ferveur qui ne connaît aucun ménagement : « Si les autres chrétiens, dit-elle, prient à

genoux, pourquoi me permettrai-je de le faire assise ? » Son désir de voir les missionnaires et d'assister aux cérémonies religieuses est si vif, qu'elle voudrait acheter ce bonheur au prix de tous les sacrifices. Quand les Pères profitent d'une occasion pour lui adresser quelques mots d'encouragement, elle reçoit ces paroles comme si un ange les lui apportait du ciel, s'étonnant que les maîtres de la divine loi daignent penser à elle. Son château, qui pendant si longtemps a été un lieu de plaisirs et de mondanités, ressemble aujourd'hui à un monastère de vierges; la plupart de ses parents et de ses domestiques ont déjà reçu le baptême et les autres s'y disposent. Les néophytes de tous les environs la regardent comme leur protectrice, leur reine et leur mère, et se rendent assidument auprès d'elle pour assister aux exercices de piété, qui se font publiquement dans son palais avec une régularité digne d'une maison religieuse.

Déja elle a éteint par son influence le feu d'une persécution qui s'était allumée dans le voisinage contre les chrétiens; avertie des mauvais traitements qu'ils souffraient, elle courut auprès du gouverneur son époux, et demanda grâce pour ses frères : « Je viens, lui dit-elle, en appeler à votre justice et à votre raison ; puisque vous tolérez sur vos terres tant de sectes contradictoires, dont l'une rejette ce que l'autre adore ; pourquoi vous obstinez-vous à persécuter une religion si conforme à la saine raison, quoiqu'elle n'admette pas les divinités que vous adorez dans la vôtre. » Vaincu par la force de cet argument, le gouverneur donna ordre d'arrêter la persécution et permit aux chrétiens de suivre en paix la loi qu'ils avaient embrassée.

Un évènement qui a frappé le prince et tout le monde avec lui, c'est la mort malheureuse du premier ministre : en moins d'un mois il a expié la part qu'il avait prise à l'expul-

sion du catéchiste. Ce châtiment si prompt joint aux raisons solides que Sandaï ne cesse de lui présenter produit une vive impression sur son esprit. Tout nous fait espérer que cette femme qui a été pour tant d'ames une occasion de ruine, sera pour un plus grand nombre un instrument de la divine miséricorde. Elle consacre aujourd'hui au service de Dieu et à la propagation de la foi la puissance de ses charmes et de ses talents. Les païens eux-mêmes sont ravis de l'entendre déclamer nos poésies religieuses ou chanter des hymnes sacrés, en s'accompagnant de sa guitare qu'elle touche en perfection ; ses yeux, ses gestes et tous ses traits s'animent alors d'un sentiment de piété et d'enthousiasme qui électrise tous les assistants. Le gouverneur, dont la plus douce jouissance est de l'entendre, s'affectionne insensiblement par son moyen aux beautés et aux mystères de notre sainte religion. Déjà le christianisme aurait établi son empire dans cette province, sans l'opposition des brames, qui effraient les princes et retiennent les peuples dans l'aveugle obstination de leurs sectes. Espérons que la grâce ne tardera pas à triompher de ses ennemis.

Non loin de la ville qu'habite Sandaï vivait un jeune vellage attaché au service d'une pagode. Le hazard, ou pour mieux dire, la providence le mit en rapport avec un soldat chrétien, et bientôt la sympathie des caractères forma entre eux une étroite amitié. Le soldat voyant qu'il avait gagné la confiance de son ami, se mit un jour à l'entretenir de la loi spirituelle, et vit avec surprise que chacune de ses paroles était comme une étincelle tombant sur une matière inflammable. Charmé de ces heureuses dispositions, il lui parle à cœur ouvert et lui explique les grandeurs et les mystères du christianisme. Aussitôt le païen conçoit un si ardent désir de connaître à fond cette loi sainte, que, sans plus différer, il renonce à tons les avan-

tages de sa position et à tous les biens de ce monde, pour acheter la pierre précieuse de l'Evangile. Il demande à qui il doit s'adresser pour se procurer ce trésor. Le soldat chrétien obligé de le quitter pour continuer son voyage, lui répond qu'il trouvera l'objet de ses vœux à Candelour ou à Maduré. L'impatience du désir ne laisse pas aû vellage le temps de s'informer de la position de Candelour et il se surprend sur la route avant d'avoir pensé à fixer son terme. Craignant alors d'éveiller des soupçons par des questions indiscrètes, il se rend à Maduré qui lui était connu. Il parcourt les rues de cette ville, demandant partout les sanniassis et les pandarams qui enseignent la loi sainte. Cependant les chrétiens, auxquels les persécutions inspirent la défiance, n'osent se découvrir à un étranger; ils lui répondent d'une manière évasive, ou font semblant de ne point le comprendre. Après plusieurs jours de recherches, le vellage apprend qu'en effet les sanniassis ont autrefois habité Maduré, mais qu'ils n'y sont pas actuellement. Désolé de cette nouvelle, il a recours à la seconde ville qu'on lui a nommée, mais au lieu de *Candelour* sa mémoire infidèle lui suggère *Pandelour*.

Il recommence donc à nouveaux frais ses investigations, ns que personne puisse lui indiquer où se trouve cette ville. Enfin il se présente un homme capable de lui tracer sa feuille de route. Un vieux aventurier, dont l'oreille a été frappée du son de Pandelour, s'arrête et fixe notre jeune homme d'un œil qui semble sonder la force de ses jarrets. « Tu veux aller à Pandelour ? A la bonne heure, mais arme-toi de courage. » Là-dessus, relevant fièrement sa moustache et étendant le bras vers le nord-ouest: « Voilà ta route, lui dit-il; en marchant constamment dans cette direction pendant trois ou quatre semaines, tu arriveras au royaume de Zamorin où se trouve Pandelour;

d'ici là prépare-toi à gravir des montagnes escarpées et à traverser d'immenses forêts peuplées de tigres et de bêtes féroces. »

Ces indications n'étaient pas encourageantes ; mais l'intrépide vellage, uniquement occupé de son objet et comptant pour rien les fatigues et les dangers, n'hésita pas un instant. Pour faciliter le voyage, il prit l'habit de jogue et se mit en route avec la ferme confiance que le Dieu qui l'appelait à lui le soutiendrait et le préserverait de tout accident. Il supporta généreusement toutes les fatigues, évita tous les dangers et parvint heureusement à Pandelour. Son premier soin fut de chercher les maîtres de la loi spirituelle ; pendant plusieurs jours il ne fit que courir dans les divers quartiers de la ville, demandant à tous les passants des nouvelles de la divine religion. Ses questions ne furent comprises de personne et il dut se convaincre qu'il s'était trompé. On peut se figurer la douleur dont il fut accablé en se voyant frustré d'un bien qu'il poursuivait depuis si longtemps et à travers tant de périls. Il se trouvait loin de sa famille et de ses parents, hors de sa patrie, au milieu d'une nation étrangère, presque sans argent, sans ressources. Que faire ? Reprendre la route qu'il venait de parcourir ? Il frémissait à la seule pensée des dangers auxquels il avait échappé et des souffrances qu'il avait endurées. Rester dans ce pays ? c'était se dévouer à tous les genres de privations et de misères ; mais surtout c'était renoncer au trésor sans lequel il lui semblait impossible de vivre. Continuer son voyage en prenant une autre direction ? mais de quel côté se diriger ? Comment voyager sans avoir un terme connu, sans savoir le chemin ni même la langue des contrées qu'il devait traverser ? Ces inquiétudes le jetèrent dans une mélancolie qui dura plusieurs jours. Tout-à-coup un rayon d'espérance vint dissiper ses craintes, il sentit renaître

dans son cœur une nouvelle énergie, sans pouvoir se rendre compte du changement opéré en lui, et il prit sa route vers le nord-est.

Après les vicissitudes d'un voyage de six mois, dont le récit me conduirait trop loin, il entra dans le royaume de Sattiamangalam. Il n'était pas éloigné des chrétientés que nous cultivons dans ces provinces ; mais n'en ayant aucune connaissance, il ne pouvait penser à les chercher. Cependant, la bonté divine touchée de sa constance, voulut enfin la récompenser. Un jour qu'il s'était arrêté sur son chemin dans une pagode, il y rencontra plusieurs jogues, dont chacun célébrait les louanges de sa secte et de ses maîtres spirituels. Un d'entre eux fixa son attention ; il le prit à part et lui fit quelques questions sur son système religieux : « Tout ce que vous venez d'entendre de la bouche de nos confrères, lui dit ce jogue, est à mon avis un tissu de sottises et d'impostures ; pour moi, j'adore un seul Dieu, Créateur et Seigneur du ciel et de la terre ; mon maître est un sanniassi qui m'enseigne à éviter tous les péchés et à pratiquer toutes les vertus ; et ce qu'il m'enseigne par ses paroles, il le confirme par ses exemples. » Voilà précisément, s'écrie le vellage saisi d'étonnement ; voilà ce que je cherche depuis si longtemps ! Il s'attache à son nouveau Mentor, résolu de ne point s'en séparer qu'il n'ait atteint l'objet de ses vœux ; il lui demande de plus amples explications, et le prie de lui réciter quelques-unes de ses prières. Le jogue lui expose longuement et avec emphase les grandeurs et la sainteté de la religion qu'il professe, et termine en faisant le signe de la croix. Le jeune pélerin est ravi d'admiration ; chacune des paroles qu'il entend est un trait de feu qui pénètre son cœur, et un rayon de lumière qui éclaire son esprit ; mais à la vue du signe de la croix, sa joie est à son comble; il y a reconnu la religion du soldat

chrétien. Il raconte à son ami ses projets et ses aventures, et le conjure de lui indiquer le lieu où il pourra trouver les maîtres de cette loi céleste. Le jogue lui promet de satisfaire ses désirs. En effet, après quelques semaines de marche, il le ramène à Tirouchirapalli, le conduit à la maison des missionnaires, la lui montre : « C'est là qu'habitent les docteurs que tu désires, » et en prononçant ces mots il disparaît subitement.

A la vue de cette maison, le pélerin ne peut se contenir, il entre avec précipitation et demande à parler aux sanniassis. Comme plus d'une fois les pandarams s'étaient ainsi présentés pour faire naître un prétexte de nous susciter de nouvelles tracasseries, les chrétiens, trompés par le costume de cet inconnu, lui répondent froidement que ce lieu n'est pas fait pour les personnages de sa condition et qu'il doit chercher ailleurs. Comprenant que cet accueil s'adresse à son accoutrement de jogue, le jeune vellage se retire sans dire mot, se dépouille de ses toiles jaunes et de ses chapelets à gros grains, fait disparaître la cendre qui lui couvre le front, les bras et la poitrine, et reparaît bientôt dans son nouveau costume. Il est alors accueilli avec bienveillance et dirigé vers Candelour où réside le missionnaire. Ce nom de Candelour lui rappelle et lui explique l'erreur qui lui a coûté tant de fatigues ; mais oubliant toutes ses peines, il s'y rend avec plus d'ardeur que le cerf altéré ne court à la source des eaux pures.

Quel n'est pas son étonnement, quand le catéchiste annonce qu'avant de recevoir le baptême il doit aller se marier, puis venir se ranger au nombre des catéchumènes ! Pour comprendre cette étrange décision, il faut observer que les païens refusent de donner leurs filles à nos néophytes ; d'où il résulte que dans les contrées et dans les castes où il n'y a que très-peu de chrétiens, le mariage

des enfants est d'une très-grande difficulté et devient pour plusieurs une véritable tentation. C'est pourquoi on n'admet qu'avec beaucoup de réserve au saint baptême les jeunes gens non mariés, surtout quand leur âge, leur condition et leur extérieur font craindre pour eux ce danger ; on les engage alors à se marier dans la gentilité et à venir ensuite demander le baptême avec leur épouse. Il est vrai que cela même peut susciter de nouvelles oppositions de la part de cette épouse ou de ses parents. Mais l'expérience prouve que ces obstacles sont moins difficiles à vaincre ; d'ailleurs, lors même que la femme s'obstine, les enfants sont baptisés et la famille appartient au christianisme. Ce nouveau retard fut extrêmement sensible au jeune catéchumène qui s'était cru au terme de ses épreuves. Cependant, il ne s'en découragea point ; après tout, il ne s'agissait que d'un court délai ; il était tout près de son pays et il savait désormais où chercher son bonheur. Il se hâta donc de se procurer, par la générosité de ses amis et par sa propre industrie, la modique somme d'argent nécessaire à son mariage.

Pendant cet intervalle, il subit de nouvelles tracasseries ; ses parents et ses amis voulurent l'obliger à reprendre les signes de l'idolâtrie et à participer aux sacrifices païens. Son courage triompha de leurs attaques. Un Brame ayant entrepris de le persuader par ses arguments, notre catéchumène, qui ne savait ni lire ni écrire, qui n'avait pas même assisté aux instructions de la doctrine chrétienne, confondit son savant controversiste. Il fit plus, il lui exposa avec tant de force et d'onction la grandeur de Dieu, la vérité et la sainteté de la religion chrétienne, que le Brame vaincu avoua qu'elle était la seule vraie religion, et que lui-même il serait disposé à l'embrasser, s'il ne craignait de mourir de faim, en renonçant aux cérémonies

qui étaient pour lui une source de richesses. Depuis ce moment on laissa tranquille le fervent catéchumène ; après avoir trouvé une épouse, il courut à Candelour où il fut reçu avec bonté, instruit, baptisé et admis à toutes les faveurs de la chrétienté.

En admirant dans l'histoire de ce jeune païen, son courage héroïque et sa fidèle correspondance à la grâce, on ne peut s'empêcher de faire un triste retour sur la lâcheté et l'ingratitude de tant de chrétiens de l'Europe. Combien parmi eux, qui, loin d'acheter au prix de généreux sacrifices les trésors célestes, repoussent avec dédain ceux que Dieu leur met entre les mains, et semblent employer toute leur énergie à fuir la grâce qui les poursuit ! Hélas ! si nos contrées de l'Inde avaient la centième partie des moyens de salut prodigués en Europe, que d'ames seraient sauvées ! que de gloire serait rendue à Dieu !

La divine Providence supplée à ce défaut des moyens ordinaires de salut par des grâces prodigieuses, qui contribuent puissamment à vaincre l'obstination des gentils et à soutenir le courage et la foi des néophytes. Vous en avez vu des preuves nombreuses dans les lettres précédentes ; je vais en citer quelques nouveaux exemples.

Dans la résidence de Tanjaour vivait une femme depuis longtemps tourmentée par le démon ; elle avait consumé sa fortune à payer les secours impuissants de la magie et de la superstition. Réduite au désespoir, elle entendit parler de la vertu du saint Evangile et vint se ranger parmi les catéchumènes. Mais l'esprit infernal, voulant l'intimider et lui arracher toute espérance, choisissait précisément l'heure des instructions pour la saisir et la tourmenter plus horriblement que jamais. Comme le missionnaire et le catéchiste étaient absents, les chrétiens gémissaient de l'inutilité de leurs efforts et de l'opprobre qui en rejaillissait

sur la religion. Un néophyte d'un village voisin, soldat de profession, célèbre par sa bravoure, mais plus recommandable encore par la vivacité de sa foi et la générosité de son dévouement, ne put supporter la honte d'une telle défaite. « Non, il ne sera pas dit que le démon se soit moqué en vain de la puissance de Jésus-Christ ! Malgré ma faiblesse, dit-il, je m'offre à combattre contre les ennemis de notre sainte religion ; avertissez-moi dès que vous apercevrez les premiers indices de la possession. » Le lendemain, la possession a lieu, aussitôt le soldat est appelé, il accourt ; mais l'ennemi, craignant sans doute de lutter avec un homme de foi, a soin de se retirer à temps, et notre exorciste à son arrivée trouve la catéchumène dans un état de parfaite liberté. Il s'en retourne chez lui, et les vexations recommencent ; il revient, et elles disparaissent. Après avoir continué ce jeu pendant quelques jours, le soldat s'impatiente : « Désormais, dit-il aux chrétiens, dès que le démon donnera des signes de sa présence, vous lui direz avec une foi vive et d'un ton ferme : au nom de la très-sainte vierge Marie, nous t'ordonnons de rester dans ce corps jusqu'à l'arrivée de notre frère. » Le jour suivant, pendant qu'on explique la création et la chute des anges rebelles, le démon s'empare de la catéchumène et la tourmente avec une rage extraordinaire. On lui fait le commandement prescrit, on donne avis au soldat, il arrive plein de confiance et trouve la femme païenne en état d'entière possession, entourée d'une foule de gentils désireux d'assister à ce combat.

Alors s'engage entre le courageux néophyte et la possédée le dialogue suivant : « Qui es-tu et quel est ton nom ? — Je suis Alaghi (c'est le nom d'une idole célèbre). — Pourquoi es-tu entré dans ce corps ? — Pour enlever son ame, car je n'ai pas d'autre office que celui de perdre les ames.

— Où est ta demeure? — Dans l'enfer, dit l'énergumène, murmurant à voix basse.—Réponds à haute voix, que tout le monde t'entende. — Dans l'enfer! s'écrie-t-elle alors d'une voix terrible.—Donne-moi des nouvelles de Péroumâl, de Vichnou et de Rutren.—Nous sommes tous ensemble en enfer, et les trente-trois millions de dieux qu'on adore dans ce pays sont avec nous. » Ici le soldat se tournant vers les païens profite de ces aveux pour leur adresser une vive exhortation; puis apostrophant de nouveau le démon, il lui commande d'un ton solennel et au nom de Dieu de quitter ce corps et de n'avoir plus l'audace d'y rentrer. « Je ne puis sortir, répond l'esprit infernal; par l'ordre de votre Vierge, les anges m'ont enchaîné dans ce corps, où ils me font souffrir d'horribles tourments; » le chrétien élevant alors les yeux et les mains vers le ciel, conjure la divine Mère, et au même instant le démon laisse la catéchumène en parfaite liberté et tous les assistants dans un profond étonnement.

Une femme païenne paraissait possédée depuis sa première enfance. Poussée par cette influence irrésistible, elle n'avait cessé d'attaquer le christianisme avec une rage vraiment satanique. Vers la fin de sa vie, son tyran lui faisait souffrir des douleurs atroces, comme pour lui donner un avant-goût des tourments qu'il lui réservait. Pendant que les gentils ses parents lui témoignaient une pitié stérile, ou lui prodiguaient d'inutiles remèdes, les chrétiens touchés d'une tendre compassion priaient pour elle, et le catéchiste faisait tous ses efforts pour la décider à chercher son salut dans la religion chrétienne. Mais l'infortunée fermant son cœur à toute espérance repoussait ces charitables invitations: « Son malheur, disait-elle, était sans remède; le démon la tourmentait ainsi parce qu'elle était née son esclave; depuis cinquante-deux ans elle traînait ses chaînes, com-

ment à présent prétendre les briser? Si elle avait l'audace d'assister une seule fois au catéchisme des chrétiens, le démon la tuerait sur-le-champ; elle en avait la certitude.» Le catéchiste la rassura contre ces vaines terreurs par la raison et par des exemples récents, et réussit à la persuader. Elle vint donc se faire instruire; le premier jour fut consacré à l'exposition des principales vérités de la foi; la grâce toucha son cœur et lui inspira la confiance et le désir d'être à Jésus-Christ. Elle déclara qu'elle ne voulait pas s'en retourner chez elle avant d'avoir reçu le baptême; « car, disait-elle, ce sacrement dissipera toutes mes craintes, sa vertu arrêtera le pouvoir du mauvais esprit et l'empêchera de me toucher à l'avenir, ou du moins si le démon me donne la mort, j'irai droit au ciel et j'échapperai pour toujours à son empire.» Elle toucha si vivement le catéchiste par ses prières et ses larmes, qu'il consentit à lui conférer le baptême. Aussitôt qu'elle l'eut reçu elle se trouva délivrée de ses douleurs et de ses craintes; elle se rendit plus tard à l'église pour se faire suppléer les cérémonies du sacrement et continue depuis lors à vivre en parfaite chrétienne.

Les habitants d'un village dédié à une idole se disaient infestés par un mauvais génie dont ils souffraient toutes sortes de vexations. Il lançait contre leurs maisons une grêle de pierres, portait le ravage dans leurs troupeaux et avait tué déjà plusieurs personnes. Tandis qu'ils gémissaient des désastres auxquels ils ne voyaient aucun remède, un catéchiste vint à passer par leur village. Pleins de confiance dans le pouvoir exercé sur les démons par nos néophytes, ils appellent le catéchiste, lui racontent leurs tribulations et lui demandent quelques secours. « Je ne connais qu'un seul moyen de vous délivrer, répond le catéchiste, mais il est infaillible : c'est de vous faire chrétiens. » Aussitôt

quinze d'entre eux suivent son conseil et assistent aux instructions. A partir de ce moment ils jouissent d'une parfaite sécurité, pendant que les mêmes vexations continuent à poursuivre les autres habitants du village. Et chose remarquable ! ces quinze catéchumènes arrêtent les grêles de pierres et les autres effets de la magie dans toutes les maisons, même des païens, où ils vont réciter leurs prières et porter leur eau bénite, et ils guérissent par les mêmes moyens les animaux attaqués de maladies.

On connaît la coutume barbare qui existe dans l'Inde de brûler les femmes avec le cadavre de leur mari ; et l'on s'étonne du courage héroïque que font souvent éclater ces victimes du fanatisme indien ; on s'étonnerait moins, si l'on savait la part qu'a le démon dans ces cruelles cérémonies. Un cas de ce genre arriva dernièrement à Tirouchirapalli : Une femme voulait être consumée sur le bûcher de son mari, ses parents, désireux de sauver la vie à l'enfant qu'elle portait dans son sein, faisaient tous leurs efforts pour l'en dissuader ; leurs prières et leurs instances furent inutiles ; en vain le chef du village vint lui-même se jeter à ses pieds et lui promettre d'avoir soin d'elle jusqu'à sa mort. Rien ne put vaincre son opiniâtreté, soutenue d'ailleurs par les lois du pays, qui défendent d'employer la force pour empêcher ces actes barbares. Enfin on a recours au catéchiste Pierre-Xavier ; il leur donne un peu de cendre bénite, et leur prescrit d'en faire avaler la moitié à la femme obstinée et de répandre sur elle l'autre moitié sans qu'elle puisse s'en apercevoir. Ils suivent ce conseil et à l'instant même la veuve, complètement changée, se met à pleurer et renonce à sa résolution désespérée. Les païens étonnés demandaient l'explication d'un changement si prodigieux : « La chose est bien simple, répondit le catéchiste, une obstination si contraire au sentiment naturel ne

peut venir que d'une action secrète du démon; or, cette influence diabolique est neutralisée par la vertu de cette cendre bénite. Ce remède étant connu et divulgué fut employé peu de temps après avec le même succès dans une province voisine.

Une bramine de Maduré éprouvait depuis deux ans les atteintes d'une maladie inexplicable, qui avait déjoué tous les efforts de l'art et de la magie. A la fin l'oracle consulté de nouveau répondit que le seul remède efficace pourrait être donné par un sanniassi arrivé depuis peu de jours, habitant tel quartier de la ville et portant tel costume. On courut à la recherche du sanniassi. C'était le P. Jos. Arcolini venu à Maduré pour se perfectionner dans la langue sanscrite. Aussitôt le mari de la malade, puissant seigneur de la cour, envoie son propre frère auprès du missionnaire pour lui exposer l'objet de sa peine et le motif de sa confiance. Comme ces gentils lui sont adressés par l'esprit de ténèbres, le Père craint d'abord quelque piége et hésite longtemps; mais vaincu par les instances de toute la famille, il expédie son brame avec une formule de prière écrite sur une plaque métallique. Le brame attache cette plaque au cou de la malade et lui fait boire un peu d'eau bénite. A l'instant elle est saisie d'une crise violente, qui met un terme à ses douleurs et en peu de jours cette femme, depuis longtemps réduite à une espèce d'agonie, est rendue à une santé parfaite. Les médecins de la cour témoins de cette guérison, furent les premiers à reconnaître et à proclamer le prodige.

Quelques jours après, on vient annoncer au missionnaire que la bramine et son mari sont tourmentés par le démon. Le catéchiste est envoyé de nouveau; il interroge les deux époux et reconnaît qu'ayant renfermé la feuille métallique dans un bijou en or, ils lui ont fait partager les honneurs

du sacrifice qu'ils offraient à leur idole. Il les réprimande de cet acte idolâtrique, leur enseigne la manière d'honorer la feuille métallique ou plutôt la sentence de l'Ecriture sainte qu'elle porte gravée, les bénit, les délivre et les laisse remplis de joie. Malgré tant de preuves de la bonté divine, ils ne se sont pas encore décidés à chercher dans le baptême la guérison de leurs ames... Hélas! ils ont le malheur d'être des grands de ce monde!

Un jeune homme de Tanjaour s'étant fait chrétien eut à souffrir les persécutions de sa famille, qui employa pour le pervertir les promesses, les menaces et toutes sortes de mauvais traitements. Tous ces efforts étant inutiles, il fut livré à l'un de ses parents qui se chargea de le ramener au culte des idoles. C'était un magicien renommé; voyant que ses sophismes ne faisaient qu'exciter la pitié du néophyte, il eut recours à son art et promit de prouver la vérité de sa secte par la voie des prodiges. Le premier miracle qu'il proposa consistait à faire marcher une meule de moulin. Il se place donc en présence de cette pierre, au milieu d'une foule de spectateurs attirés par la curiosité et tout prêts à célébrer le prodige. Le chrétien commence par faire ostensiblement le signe de la croix et continue à prier Dieu de vouloir confondre le démon et désabuser ces idolâtres. De son côté le magicien s'évertue à réciter je ne sais quelles formules mystérieuses, à tracer mille caractères cabalistiques, à faire mille gestes et mille contorsions ridicules....; et la pierre reste immobile. Il recommence deux et trois fois ses cérémonies et sa pantomime, en y ajoutant les nouvelles bizarreries que son imagination peut inventer. Enfin épuisé de fatigues et couvert de honte, il s'avoue vaincu et s'enfuit. Sa défaite l'humilia sans le convertir; mais il n'osa plus dès ce jour aborder le néophyte et les gentils cessèrent de le molester.

Un païen de Tirouchirapalli souffrait depuis longtemps une maladie très-douloureuse. Touché du récit de plusieurs guérisons opérées par la vertu du baptême, il résolut de se faire chrétien, et vint se présenter à notre église. « Très-bien, lui dit le catéchiste, mais le désir d'une guérison corporelle ne suffit pas pour être admis au nombre des serviteurs de Jésus-Christ; » le malade insiste, proteste qu'il veut aussi et avant tout le salut de son ame et les biens du ciel, et il se range parmi les catéchumènes. Dès les premiers jours ses douleurs se calment et en recevant le baptême il est pleinement guéri. La même chose est arrivée à plusieurs autres gentils, et pour l'ordinaire ces faveurs sont suivies de la conversion de toute la famille du malade. C'est ainsi qu'un des principaux jogues de Tirouchirapalli, da la secte des linganistes, se convertit avec toute sa maison en voyant sa fille guérie instantanément d'une maladie désespérée de tous les médecins. Ces guérisons sont si nombreuses qu'il faudrait un volume pour vous en faire le récit; elles sont du reste si avérées, que les païens viennent porter leurs malades à l'église avec une confiance qui ne sait pas douter.

Les néophytes opèrent aussi une foule de guérisons en récitant quelque prière et en employant l'eau ou la cendre bénite. Un chrétien de Pâcour s'est acquis en ce point une grande réputation : les païens attaqués d'une maladie ou piqués par un serpent courent à sa maison et sont guéris; quelquefois en son absence, sa femme récite la prière et obtient la grâce. Ces bons Indiens sont vraiment des enfants gâtés; ils se sont tellement familiarisés avec ces faveurs, qu'ils semblent se jouer avec les prodiges. Vous comprenez cependant que nous sommes loin d'ajouter foi à tout ce qu'ils nous racontent de ces merveilles;

les meilleures choses prêtent aux abus, la simplicité et l'amour du merveilleux peuvent exagérer les circonstances et quelquefois le fond même des choses. Aussi tâchons-nous dans nos relations de nous borner à citer des faits publics, dûment constatés; et ces faits mêmes nous ne les présentons que comme des évènements historiques que nous livrons à votre appréciation.

Le temps ne me permet pas de vous rapporter en détail les exemples d'édification que nous offrent ces chers néophytes. Il suffit de dire en général qu'ils sont dignes en tout des éloges qui ont été si souvent donnés à leur innocence, à leur douceur, à leur piété et à leur patience au milieu de tous les genres de tribulations. Frappés de ce spectacle les païens admettent communément comme un principe que le péché et le nom de chrétien sont choses incompatibles et, quand ils ont épuisé tous les moyens de corriger un enfant ou un esclave, on les voit quelquefois en désespoir de cause les forcer d'assister au catéchisme. C'est ce que fit dernièrement un maniacaren à l'égard d'un domestique adonné à l'ivrognerie et aux désordres qui en sont les suites; il nous l'envoya contre son gré en nous priant d'en faire un chrétien. Cédant à la crainte des châtiments et aux instances de son maître qui lui promettait de le nourrir pendant tout le cours des instructions, le malheureux vint se mettre au rang des catéchumènes. En peu de jours on vit en lui un changement qui parut merveilleux : ce qu'il n'avait commencé que par force, il le continua de si bon cœur, que le maniacaren ayant manqué à sa promesse, il n'en fut pas moins assidu à fréquenter les exercices du catéchuménat. On lui suggéra de sommer son maître de lui fournir sa nourriture comme

il s'y était engagé : « Non, répondit le catéchumène, mon maître ne me doit rien ; c'est moi plutôt qui lui ai d'immenses obligations pour m'avoir contraint à connaître une loi si sainte et si aimable. S'il m'offrait aujourd'hui tout son or pour me persuader de la quitter et de me livrer à mes anciens désordres, jamais il ne pourrait me le faire accepter. » Le maniacaren a été si satisfait de cette conversion, qu'il a déjà eu recours au même remède pour plusieurs autres individus : des pères de famille l'ont employé avec un égal succès à l'égard de leurs enfants incorrigibles.

Ce sont là des merveilles de la grâce plus admirables que les guérisons corporelles et les autres évènements extérieurs qui font plus d'impression sur nos sens. Veuillez nous aider à témoigner à Dieu une juste reconnaissance pour tant de bienfaits, et nous obtenir la grâce de correspondre fidèlement aux vues de la divine miséricorde.

En demandant votre bénédiction, etc.

Votre très-humble serviteur,

Ant. de Proenza.

LETTRE DU P. ANT. DE PROENZA, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AU R. P. GOSVIN NIKEL, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE

Tirouchirapalli, 1660.

Mon Très-Révérend Père, P. C.

Nous ne vivons sur la terre que pour aller au ciel, et les fatigues de notre mission n'ont d'autre but que d'y conduire une multitude des enfants de Dieu. La mort,

qui est le passage à cette vie céleste, n'a donc rien d'affligeant pour nous; et quand nous voyons tomber à nos côtés nos enfants ou nos confrères, la foi nous encourage et nous dit qu'ils sont entrés dans le séjour du repos et de la gloire auquel nous aspirons tous. Si d'une part nous gémissons de voir la mission privée de vaillants ouvriers, de l'autre, la foi nous console encore en nous montrant en eux de puissants intercesseurs. Voilà, mon Révérend Père, les sentiments qui m'animent en commençant cette lettre, qui ne sera qu'un article de nécrologie, un juste tribut payé à ceux dont nous regrettons la perte, mais dont nous envions le bonheur.

On vous a souvent entretenu dans les lettres précédentes de plusieurs de nos néophytes recommandables par leurs vertus et par les services rendus à la mission. Je sais que vous leur portez un vif intérêt, ils sont de la famille ; vous me saurez gré sans doute de vous dire un mot sur quelques-uns d'entre eux qui ne paraîtront plus dans les annales de ce monde. C'est par eux que je commencerai.

Et d'abord se présente le brave Gaudence, dont il a été parlé dans les lettres précédentes (1), ce Tobie du Maduré qui s'était acquis ce nom par son zèle à ensevelir les morts. Sa foi brillait surtout quand il allait confier à la terre le corps de quelque enfant chrétien. Il l'ornait de son mieux, le couronnait de fleurs, le prenait sur ses bras, comme une mère eût porté son enfant, et marchait ainsi, rayonnant de joie et comme en triomphe, à travers les rues les plus fréquentées de la ville, à la tête d'un nombreux cortége de néophytes qui récitaient des prières et

(1) *Voyez* t. 2, p. 356, 374.

faisaient retentir leurs instruments de musique. Les païens étonnés s'arrêtaient pour contempler cette pompe extraordinaire et notre Tobie profitait de cette admiration pour leur insinuer des avis salutaires : « C'est ainsi, leur disait-il, que nous ornons ceux qui vont au céleste banquet. » Sans être catéchiste d'office, il était comme le père de tous les néophytes, les recevait chez lui lorsqu'ils arrivaient des environs pour se confesser, les disposait à ce sacrement, allait les visiter dans leurs villages pour les animer et les encourager, surtout pendant les persécutions. Tous les ans il préparait un festin commun à ses enfants spirituels, c'est à dire à ses filleuls, qui étaient fort nombreux ; puis, à la fin du repas il leur adressait quelques paroles pleines d'onction et de piété et leur donnait sa bénédiction. L'arrivée d'un nouveau missionnaire lui faisait verser des larmes de joie, et il ne manquait pas de réciter pour lui tous les jours un *Salve Regina*, afin que la sainte Vierge lui accordât de rapides progrès dans la langue du pays. Cet empressement lui venait de son ardent désir de la conversion des idolâtres ; et il s'y dévouait lui-même avec un zèle que couronnaient souvent des succès merveilleux. Son amour pour les missionnaires était si tendre, qu'on n'avait pu lui refuser la permission de visiter tous les jours celui qui se trouverait dans la chrétienté. Il est mort en odeur de sainteté, chargé de mérites et portant intacte la robe d'innocence qu'il avait reçue dans le baptême, environ seize ans auparavant.

Une seconde perte qui a sensiblement affligé nos chrétiens est celle du catéchiste Daïriam (Constant), homme d'un zèle ardent, d'une activité infatigable, d'une patience à toute épreuve, d'un courage que n'effrayaient ni les fatigues ni les dangers. Il a plus d'une fois souffert en témoignage de l'Evangile, jusqu'à être baigné de son sang sous

les coups des persécuteurs. Il était surtout cher aux églises de Sattiamangalam, théâtre principal de son zèle. Sentant approcher sa dernière heure, il se fit porter au milieu des néophytes, leur adressa une exhortation très-touchante, et mourut pour ainsi dire dans l'exercice de la prédication. Les païens furent étonnés de la pompe extraordinaire avec laquelle les chrétiens célébrèrent ses funérailles, et plus encore des sentiments de tendresse filiale qu'ils manifestèrent. Deux de nos Pères qui se trouvèrent présents voulurent que ses obsèques fussent accompagnées des honneurs et des priviléges jusque-là réservés aux missionnaires; et cette règle générale fut établie pour l'avenir en faveur des catéchistes.

Ces pertes ne sont qu'une légère partie de celles qu'a éprouvées la mission. La main de Dieu, toujours adorable jusque dans ses rigueurs, nous a porté des coups bien sensibles! J'ai à vous signaler, dans cette seule lettre, pour un espace de trois ans, plus de victimes de la mort que la mission n'en comptait depuis son origine, c'est-à-dire, depuis cinquante ans!

Celui qui ouvre cette marche funèbre sera le P. Simon Moirato; sans avoir été précisément assigné à notre mission, il lui a rendu des services précieux pendant le séjour de neuf ans qu'il a fait à Maduré, en qualité de Père des Paravas et avec l'habit de la Compagnie. Il était vénéré comme un saint par tous nos chrétiens, même des hautes castes, qui se faisaient un bonheur de le voir et de lui parler. Les missionnaires de Maduré l'ont pleuré comme un ami et un père.

Après lui vient le P. Etienne d'Arési, supérieur actuel de la mission. Né à Monciche dans le royaume d'Algarve, en Portugal, il fit ses études et fut reçu dans la Compagnie à Evora; il fut envoyé aux Indes en 1647, et entra au

Maduré en 1649. Doué de talents extraordinaires et d'une prudence qui éclata dans les divers ministères dont il fut chargé depuis son noviciat, il avait été accordé à cette mission comme un sujet capable d'en devenir le soutien. La divine Providence en a disposé autrement. Il contracta sa dernière maladie dans un voyage qu'il fit à Maduré par les ordres du P. provincial pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Dieu voulut lui donner tout le mérite de son sacrifice, en permettant qu'il ressentît une violente répugnance à entreprendre ce voyage. Il eut même un pressentiment de sa mort si distinct, qu'il dit en partant : « Je vais par obéissance, heureux de mourir dans la pratique de cette vertu et au service de la Compagnie. » En effet, à son retour, il tomba malade avec les trois Indiens qui l'avaient accompagné. Plusieurs missionnaires eurent la consolation de se trouver réunis auprès de son lit de mort et de recevoir ses derniers soupirs. Comme ils le conjuraient de leur laisser quelques avis spirituels, il leur recommanda l'obéissance, en répétant avec délices ces paroles de saint Grégoire : « L'obéissance est la seule vertu qui produit et conserve dans l'ame toutes les autres. » Il récita avec ses frères la prière : *Anima Christi*, et s'endormit dans la paix du Seigneur, le 20 avril 1659, dans la quarantième année de sa vie, la dix-huitième de sa vie religieuse et la dixième de sa vie apostolique au Maduré.

La même année nous enleva le P. Gabriel Lentecoski. Né à Orsa en Lithuanie, de parents illustres et pieux, il se distingua dans ses études, consacra sa brillante fortune à la fondation du collége d'Orsa, et à plusieurs autres œuvres pies non moins importantes, et entra au noviciat de la Compagnie de Jésus. Les guerres de la Pologne en ayant dévasté les villes et détruit les colléges, le Frère Gabriel fut envoyé à Rome pour y étudier la philosophie et la théo-

logie. Il y donna des preuves d'un beau talent, et se trouvait à la dernière année de son cours quand le P. Antoine Veloso vint à Rome comme procureur de la province Malabare. Le P. Gabriel conçut un vif désir de se consacrer à la mission des Indes et en fit la demande au général. Il fut exaucé, s'offrit à subir son examen *de Universa*, parut devant ses examinateurs trois jours après avoir reçu ses points, étonna tous les assistants par la clarté et la solidité de ses réponses, et partit avec le P. Veloso. A son arrivée à Cochin on voulut le retenir comme professeur de théologie, mais son zèle triompha de tous les obstacles et il entra au Maduré dans le moment où l'invasion des Musulmans remplissait le pays de confusion et obligeait les missionnaires à errer dans les bois. Il partagea leur sort avec joie, et se félicita, comme d'une faveur spéciale, de commencer sa carrière en tombant entre les mains des ennemis, qui le dépouillèrent et à la cruauté desquels il n'échappa que par une attention de la divine Providence. Frappés de ses talents, de ses vertus et surtout d'une douceur singulière qu'il savait allier à une rare fermeté, tous les missionnaires s'accordaient à dire qu'on ne pouvait désirer un caractère plus capable de grandes choses dans la culture d'une mission si difficile. Mais tandis que nous nous réjouissions de cette acquisition, Dieu, dont les jugements sont impénétrables, nous demanda le sacrifice de nos plus chères espérances. Ce nouveau genre de vie, dont les privations et les souffrances étaient aggravées par les troubles et les ravages de la guerre, lui occasionna une maladie qui, dans le cours de deux mois, consuma ses forces et le réduisit à la dernière extrémité. Muni des sacrements et entouré de ses frères, il passa paisiblement au repos du ciel, le 3 août 1659, quatre mois après avoir pris l'habit des sanniassis.

Ces deux sacrifices avaient été précédés par deux autres coups plus sensibles et plus douloureux, quoique moins imprévus; je veux parler de la mort de deux Pères dont les noms seront à jamais précieux à la mission du Maduré; des PP. Robert de' Nobili et Emmanuel Martinz. On peut dire de ces deux hommes apostoliques, destinés par la Providence à la fondation de cette église, que le P. Robert de' Nobili plantait, et que le P. Emm. Martinz arrosait. Le premier était admirable par son talent à conduire les païens à la foi; le second possédait mille industries pour conserver et faire fructifier cette foi dans les néophytes. On pourrait ajouter, en étendant ce parallèle aux sentiments dont les chrétiens étaient pénétrés, que tout en aimant et respectant l'un et l'autre de ces deux généreux missionnaires, les chrétiens témoignaient plus de respect et de vénération au P. de' Nobili comme à un père, et plus de confiance et d'amour au P. Martinz comme à une mère. Mais il est juste d'entrer dans de plus amples détails :

Notice sur le P. Em. Martinz.

Le P. Emm. Martinz naquit à Alvito, en Portugal, fit ses études et entra dans la Compagnie de Jésus à Evora, demanda la mission des Indes avec de vives instances et l'obtint en 1624. Arrivé à Cochin en 1625, il passa au Maduré en qualité de sanniassi brame. Les lettres précédentes donnent une idée de ses travaux, de ses souffrances et de ses vertus; il suffit d'en recueillir les principaux traits. Sans parler des injures et des outrages qui étaient comme son pain quotidien, ni des dangers de mort auxquels il n'échappa que par une espèce de miracle, il fut quatre fois emprisonné en haine du saint Evangile : la

première fois en compagnie du P. Lopez à Maduré, où ils furent souvent battus de verges avec la dernière cruauté ; la seconde fois à Tirouchirapalli, où il fut tourmenté au point d'être couvert de son sang ; la troisième fois à Sattiamangalam, où il reçut tant de coups qu'au sortir de la prison sa figure livide et enflée le rendait méconnaissable ; la quatrième fois dans la même province avec des traitements à peu près semblables. De plus il fut quatre fois exilé : deux fois de Tirouchirapalli avec tant d'ignominie que les païens eux-mêmes en étaient touchés de compassion ; une autre fois on le chassa après lui avoir attaché au cou, par dérision, un collier de feuilles et de cailloux. Les enfants et la populace le traitèrent comme un insensé et joignirent la cruauté à la dérision jusqu'à lui faire couler le sang de tout le corps. Au milieu de ces tourments et de ces opprobres, l'ame de cet homme apostolique jubilait de consolation.

Disons un mot de ses vertus. Le principe de sa sainteté était l'esprit de prière et d'union continuelle à Dieu, qu'il entretenait sans cesse par sa vigilance sur lui-même et que Dieu récompensait souvent par des grâces extraordinaires. De là cet empire qu'il avait sur ses passions et sur tous les mouvements de son cœur, empire si absolu qu'on n'a jamais remarqué en lui, non-seulement un mouvement de colère ou d'impatience, mais pas même un signe d'altération. Si l'on réfléchit aux fréquentes occasions où se trouve le missionnaire, à la multiplicité et aux embarras des affaires, à la foule et au caractère des personnes, etc., on reconnaîtra dans cette impassibilité la preuve d'une vertu consommée. De là aussi la sérénité de son visage, l'amabilité et la douceur de ses paroles, qui gagnaient tous les cœurs et les portaient naturellement à Dieu.

Mais sa vertu favorite était la charité : Il aimait les chrétiens comme une mère et avait pour eux cette tendre sollicitude dont notre divin modèle nous donne une si vive image, en la comparant à l'amour de la poule pour ses poussins. Son bonheur était d'être au milieu de ses néophytes ; tous les jours il leur adressait une instruction et faisait avec eux la méditation et l'examen de conscience. Jamais un chrétien ne se présenta sans être admis et écouté ; il était si prodigue du peu qu'il possédait, qu'on fut obligé de recourir à la sainte obéissance pour l'empêcher de se dépouiller entièrement. Dieu seconda efficacement les efforts de son zèle : on distingue entre tous les chrétiens ceux que le P. Martinz a formés et dirigés, et je ne crains pas de dire qu'ils ne le cèdent en rien à de fervents novices.

La pauvreté du P. Martinz était extrême. A sa mort on ne trouva sur lui que les objets suivants : Une image très-dévote de la sainte Vierge, son crucifix, un encrier, un étui renfermant une plume, une aiguille, du fil et un morceau de toile pour raccommoder lui-même ses habits, un briquet, un peu de cire d'Espagne, un vieux bréviaire, deux livres spirituels, et quelques ouvrages composés par lui en tamoul.

Sa mortification ne se contentait pas des privations qu'impose la condition des sanniassis brames, à laquelle il s'était astreint par un vœu spécial, à l'exemple du P. Robert de' Nobili. Le seul repas qu'il faisait par jour, vers le soir, consistait le plus souvent en un peu de millet. Dans sa dernière maladie, quatre de ses confrères, réunis autour de lui, jugèrent nécessaire de lui procurer un lit, et comme il n'y en avait pas un seul dans la maison, ils firent demander à un chrétien une espèce de cadre sur lequel étaient tendues des cordes ; ils cherchèrent ensuite un chevet sur

lequel le malade pût reposer sa tête un peu moins durement, et ce pauvre chevet ne put se trouver. Sentant sa fin approcher, le malade pria ses frères de le déposer sur la terre nue, voulant, disait-il, mourir comme il avait vécu, dans la pratique de la pauvreté et de l'humilité. Ce lit misérable, que personne en Europe n'eût ramassé au coin d'une rue, si ce n'est pour jeter au feu les quatre morceaux de bois dont il était composé, il le regardait comme un excès de délicatesse ! Les trois derniers jours de sa vie furent consacrés presque sans interruption à des colloques affectueux dans lesquels il semblait goûter d'avance les délices du ciel. Enfin, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur le crucifix, la parole et la raison parfaitement libres, la figure rayonnante de paix et de joie, il s'endormit dans le baiser du Seigneur, à Tirouchirapalli, le 22 août 1656. Il était âgé de soixante-trois ans, dont il avait passé trente-un dans la mission du Maduré.

Les fatigues de l'administration ne suffisaient pas à son zèle, il voulut encore se rendre utile par la composition de plusieurs excellents ouvrages tamouls, dont voici la liste.

1° *Méditations propres à exciter et à nourrir la dévotion.*

2° *Dialogues entre un chrétien et un gentil.*

3° *Exposition du mystère ineffable de la très-sainte Trinité.*

4° *Bouquet de fleurs spirituelles.*

5° *Collier d'unions spirituelles.*

6° *Mépris du monde.*

7° *Diverses vies de Saints.*

8° *Doctrine chrétienne ex... ...raite du cardinal Bellarmin et du P. Marc Geor...*

9° *Miroir d'exemples.*

Il laissa de plus un grand nombre de petits opuscules et de prières diverses.

Notice sur le P. Robert de' Nobili.

Le P. Robert de' Nobili, neveu du cardinal Robert de' Nobili, petit neveu de Jules III, et parent du cardinal Bellarmin, chercha dans la Compagnie de Jésus un asile contre les grandeurs du monde et les dignités ecclésiastiques, auxquelles l'exposait sa naissance. Il entra au noviciat l'an 1596. Pendant le cours de ses études, le P. Orlandini, historiographe de la même Compagnie, lui prédit qu'il irait à la mission des Indes, où il rendrait de grands services à la religion. Dès ce moment ses pensées et ses désirs se tournèrent vers ces contrées. Après son cours de théologie, qu'il fit avec beaucoup de distinction, il demanda au P. Aquaviva la faveur de se consacrer à la conversion des Indiens. Le P. Général ne pouvait se résoudre à priver la province d'un sujet si précieux, mais pressé par les raisons du P. Orlandini pour lequel il avait une haute estime, il accorda enfin la grâce tant désirée. Je n'essaierai pas de peindre les transports de joie du P. de' Nobili, l'émotion de ses frères, l'étonnement et les discours de ses amis et d'une foule de personnages du monde, qui ne pouvaient comprendre une telle démarche, et prétendaient y opposer les intérêts de Dieu même, enfin la désolation et les larmes de sa famille et de tous ses parents, qui jusqu'alors avaient trouvé dans ses avis spirituels le dédommagement du sacrifice qu'ils avaient fait en le donnant à Dieu. Après avoir satisfait à tous les devoirs de convenance, consolé la douleur des uns, répondu aux raisons des autres, et édifié tout le monde, le P. de' Nobili partit pour les Indes

vers l'an 1603, et commença ses travaux à Maduré en 1606. Inutile de rappeler ses vertus, ses fatigues et ses combats pendant les quarante-deux années qu'il employa à la fondation et au développement de cette mission; les lettres précédentes en offrent un tableau suffisant, je me contenterai donc d'ajouter ici quelques particularités sur la vie de cet homme apostolique depuis son départ de Maduré jusqu'à sa mort.

Dans l'espérance de conserver à la mission un ouvrier dont la vie était si importante et qui dans ses infirmités même rendait des services inappréciables par les ouvrages que son génie fécond ne cessait de lui dicter, les supérieurs résolurent de le soustraire, au moins pour quelque temps, aux travaux de l'administration. Ils l'envoyèrent à Ceylan, où il devait trouver une température plus modérée, et des secours de l'art plus efficaces. Cette île célèbre par ses richesses, sa fertilité et son climat délicieux est au pouvoir des Portugais depuis 1506. S. François-Xavier planta la foi dans la partie septentrionale, où il convertit le roi et ses sujets; les missionnaires de la Compagnie qui lui succédèrent s'étendirent peu à peu, et y formèrent une chrétienté très-considérable. Le P. Robert de' Nobili nommé supérieur des missionnaires de Ceylan se rendit à Jafnapatam accompagné de quatre brames, qui lui servaient d'instruments pour la conversion des gentils et la culture des chrétiens, en même temps qu'ils lui rendaient d'importants services en écrivant sous sa dictée les ouvrages qu'il composait. Devancé par sa réputation, il fut accueilli avec amour et vénération par les missionnaires et tous les néophytes. En changeant de climat, il n'avait rien changé à ses austérités; son zèle le lança bientôt dans des œuvres apostoliques aussi fatigantes que celles dont les supérieurs voulaient le soulager. Son genre de vie, si con-

forme à l'idée que ces peuples se font de la noblesse, de la sainteté et du caractère de l'apôtre, le charme de sa parole et la beauté de son talent lui gagnèrent tous les cœurs. Il fit en peu de temps de nombreuses conversions, soit parmi les chrétiens qu'il rappelait à la sainteté de leur vocation, soit parmi les idolâtres qu'il conduisait à la foi. Sa vertu brillait d'un tel éclat, qu'on ne le désignait généralement que par le nom de *Saint Père*. Souvent les chrétiens et les gentils touchés de le voir marcher dans les rues péniblement et à tâtons, car il était presque aveugle, se pressaient autour de lui, le soulevaient sur leurs bras et l'emportaient comme en triomphe jusqu'à l'église.

Les fruits abondants que le P. Robert recueillait dans cette nouvelle terre inondaient son ame de joie, mais devaient nécessairement affaiblir de plus en plus son corps. Le Provincial en ayant été informé, crut devoir l'envoyer à Meilapour, afin de le soustraire plus efficacement aux fatigues du ministère et lui procurer un traitement plus convenable et des médecins plus habiles. Cette disposition, en éloignant le P. de' Nobili de son cher Maduré et en lui ôtant toute espérance de le revoir, imposait à son cœur un sacrifice douloureux, mais l'obéissance avait toujours été la règle de son zèle et de toutes ses autres vertus. Il se soumit donc à la volonté des supérieurs sans dire un seul mot, et consola sa douleur par la perspective de se préparer à la mort dans le lieu même que l'apôtre des Indes avait sanctifié par la sienne. Cette pensée de la mort fut dès-lors sa compagne inséparable; ses délices étaient de vaquer à l'oraison dans la grotte où la tradition porte que S. Thomas se retirait pour prier. Afin d'avoir plus de liberté de s'unir à Dieu par l'oraison et de continuer le genre de vie qu'il observait scrupuleusement depuis son entrée dans la mission, il se bâtit, dans un jardin situé hors

de la citadelle, une petite cabane de terre couverte en feuilles de palmiers. Il s'y fixa avec ses quatre brames, et partagea son temps entre le travail, la prière et la pénitence.

Comme les mondains qui demandent leur béatitude à la sensualité, se tourmentent sans cesse à chercher de nouveaux assaisonnements pour exciter leurs sens émoussés par l'abus du plaisir ; ainsi les Saints qui ont mis leur bonheur dans la pénitence, semblent s'irriter contre leur corps, lorsque, par une longue habitude, il devient peu à peu insensible à la privation et à la souffrance, et ils exercent leur industrie à inventer de nouveaux moyens de réveiller en eux le sentiment de la douleur. La vie des sanniassis brames, dont l'idée seule fait frémir la nature non moins que les austérités des anachorètes du désert, cette vie que le P. de' Nobili pratiquait depuis près de quarante-cinq ans, ne suffisait plus à sa mortification. En interdisant toutes les autres délicatesses, elle permettait cependant l'usage du riz, du beurre et du lait. Déjà il avait souvent renoncé à cet usage par esprit de pauvreté et de pénitence, mais arrivé à Meilapour il se l'interdit d'une manière absolue, réduisant toute sa nourriture à un seul repas d'herbes amères, cuites à l'eau et assaisonnées tout au plus d'un peu de sel et de quelques épices. Scrupuleux observateur des ordres des médecins, qui lui recommandaient le repos et l'éloignement de la lumière et du grand air, il se tenait habituellement renfermé et comme enseveli dans sa cabane. Dans cette espèce de tombeau, son ame goûtait les délices du ciel par l'exercice de la prière et de la contemplation, qu'il n'interrompait que pour se livrer à la composition de ses ouvrages. Enfin Dieu, voulant soumettre à une dernière épreuve cette ame généreuse, permit qu'il perdît entièrement la vue, et qu'il fût par là privé du plus pré-

cieux trésor qu'il pût posséder en cette vie : je veux dire du bonheur de célébrer la sainte Messe. Il s'en consola par l'occasion qui lui était donnée de faire à Dieu un grand sacrifice, et par la réception quotidienne de la sainte communion. Cette cécité complète ne fit qu'augmenter son assiduité à l'oraison. Elle ne l'empêcha pas même de continuer ses travaux, et de dicter ses compositions aux brames qui le servaient.

Le sujet ordinaire de ses méditations et de ses discours était la préparation à la mort et les délices du ciel. Il aurait ardemment désiré mourir dans sa cabane, mais un accident vint l'obliger encore de renoncer à ce désir. Les idolâtres, irrités par les railleries imprudentes des chrétiens, se jetèrent sur eux et les poursuivirent avec acharnement ; ils furent attirés par les fuyards vers la cabane du P. de' Nobili, et se préparaient à le maltraiter, quand les soldats portugais, avertis à temps de l'émeute, vinrent les disperser. Cet accident inspira des inquiétudes aux supérieurs et ils ordonnèrent au P. de' Nobili d'abandonner cette retraite et de se réunir à ses confrères. Il obéit, mais ce sacrifice fut pour lui plus sensible qu'on ne peut l'imaginer. En faisant ses adieux à son ermitage, il prononça ces paroles remarquables : « Adieu, chère cabane, on veut que je te quitte parce que tu n'es pas, dit-on, un asile assez sûr ; et moi je déclare que tu resteras debout et intacte à côté des ruines de cette ville et de cette forteresse, dont les murs seront renversés et les pierres dissipées. » Quelques jours après il terminait sa carrière et allait recevoir sa couronne.

Des évènements tout-à-fait imprévus ne tardèrent pas à révéler le sens prophétique des paroles qu'on avait d'abord attribuées à la douleur de s'arracher à ce pauvre réduit. Les Français de Pondichéry, sous le prétexte de ven-

ger je ne sais quelle injure, vinrent fondre sur Meilapour, en chassèrent les Portugais et s'emparèrent de la citadelle. Mais le roi de Golconde, allié du Portugal, accourut avec son armée et obligèa les Français à se retirer, après une longue et vigoureuse résistance. Rentré en possession de la ville et du fort, il comprit ce qu'il devait craindre d'un voisin si audacieux; et, pour lui ôter l'envie de venir de nouveau l'inquiéter en s'emparant de cette position avantageuse, il fit lui-même raser les murs des maisons et de la citadelle, et transporter toutes les pierres dans l'intérieur des terres. On vit alors avec étonnement la cabane du P. de Nobili debout et intacte à côté de ces ruines, vérifier parfaitement sa prédiction.

On raconte de lui plusieurs autres traits de ce genre; mais ce qui prouve sa sainteté plus que toutes ces merveilles, ce sont les fruits qu'il en a produits, et les vertus dont sa vie n'a été qu'un exercice continuel. Cette austérité de pénitence dont il ne se départit jamais, cette grandeur d'ame qui le rendit supérieur à tous les dangers et à toutes les souffrances; une incroyable mansuétude qui lui faisait accepter, non-seulement de la part des payens, mais même de la part des hommes vertueux et savants, toute espèce de mépris, d'accusations et d'opprobres, sans ressentir contre eux le plus léger mouvement de colère ou d'amertume, comme il l'avoua ingénûment; une tendre dévotion envers la sainte Vierge; un ardent amour de Jésus crucifié; une union constante avec Dieu au milieu des fatigues et des soucis de la vie la plus dissipante; l'humilité et l'obéissance qui brillent dans presque toutes ses lettres et qui éclatèrent encore mieux dans toute sa conduite; enfin l'empire constant sur lui-même, la sérénité de visage et l'affabilité de manières qui, jointes à la dignité d'une haute stature et à la noblesse d'un port majestueux,

inspiraient la bienveillance et commandaient une espèce de vénération à tous ceux qui traitaient avec lui : voilà ce qui constitua la sainteté de cet homme vraiment apostolique, l'un des plus grands missionnaires qu'ait eus la Compagnie de Jésus.

Je joins ici le catalogue des principaux ouvrages que le P. de' Nobili a composés, ouvrages admirables pour le fond, et dont le style, au jugement des Indiens les plus savants, est d'une perfection classique. Ce qui ajoute beaucoup à son mérite, c'est d'avoir puisé dans la connaissance parfaite du sanscrit une richesse et une exactitude d'expressions qui étonnent les Indiens eux-mêmes.

1° *Candam*. C'est son grand ouvrage *De la doctrine chrétienne*. Il renferme quatre gros volumes qui forment une vraie théologie. L'auteur s'y propose de convertir les païens et de confirmer les néophytes dans les principes de la foi. Le style en est simple, un peu diffus, mais conforme au goût des Indiens.

2° *Abrégé* du précédent ouvrage, avec l'addition de trente-deux sermons ou méditations développées.

3° *Attoumanireianam* (la science de l'ame). Le Père y expose l'origine, la nature, la dignité et la fin de l'ame, et combat le fatalisme et la métempsycose. Cet ouvrage est beaucoup plus relevé que le précédent ; c'est une philosophie profonde, serrée et adaptée aux dispositions et au génie de ses lecteurs. Le style en est plus noble et plus concis ; la nature du sujet l'a obligé d'emprunter du sanscrit une foule de mots dont manquait la langue tamoule; souvent même il use de la facilité de composition qu'offre le sanscrit pour créer un grand nombre d'expressions toutes nouvelles, mais qui, malgré leur nouveauté, sont aisément comprises de ceux qui connaissent le sanscrit.

4° *Toûchana-adikkaram* (réfutation des calomnies). Le P. de' Nobili y réunit toutes les objections que les païens portent contre la religion chrétienne, il les pulvérise ou les *anéantit*, selon la force du mot *adikkaram*; en même temps il éclaircit tous les points obscurs que peut présenter la loi divine. Il profite de cette occasion pour dévoiler au grand jour, d'une manière indirecte et comme en passant, toutes les absurdités et les turpitudes des sectes païennes; il les confond par le ridicule et les écrase par le poids du raisonnement.

5° *Les signes ou motifs de crédibilité de la religion révélée de Dieu pour conduire les hommes au salut.* L'auteur en établit douze, et prouve que les sectes païennes en sont privées.

6° *Le flambeau spirituel pour discerner la vérité du mensonge.*

7° *Dialogues sur la vie éternelle.*

8° *Règles de perfection*, écrites pour une jeune vierge et destinées surtout aux veuves qui veulent embrasser la vie religieuse. L'usage de l'Inde est de marier les enfants très-jeunes, et d'interdire les secondes noces aux veuves, d'où il arrive qu'un grand nombre de ces jeunes veuves embrassent ces règles de perfection, tout en restant dans la maison de leurs parents.

9° *Cantiques spirituels*; le P. de' Nobili les composa pour se conformer au génie et au goût des Indiens, qui, sans avoir aucun sentiment de notre musique européenne, ont cependant une sorte de fureur pour leurs chants et leurs poésies. On est vraiment étonné de voir avec quelle facilité un chantre fixe en un instant l'attention de la foule pressée autour de lui, s'empare de ses auditeurs, fait passer dans leurs ames, briller sur leurs figures et souvent dans leurs gestes tous les sentiments qu'il dépeint dans ses

vers et dont il est lui-même une expression vivante. Les poésies ou cantiques spirituels du P. de' Nobili peuvent se diviser en trois classes : la première a pour objet la nature et les perfections de Dieu et la religion en général ; la deuxième se rapporte à la personne adorable et aux mystères de notre Seigneur Jésus-Christ ; la troisième contient les louanges de la très-sainte Vierge, pour laquelle il avait et inspirait à tous les chrétiens une tendre dévotion.

Ces ouvrages produisent tous les jours des fruits merveilleux parmi les païens, qu'ils convertissent en grand nombre, et parmi les chrétiens et les catéchistes qu'ils instruisent et conduisent efficacement à la pratique de toutes les vertus. Malheureusement tous ces écrits si importants ne sont confiés jusqu'à présent qu'aux feuilles de palmier, qui sont le papier des Indes, et risquent de périr entièrement, ce qui serait pour la mission une perte irréparable. Le P. Hyacinthe de Magistris parti pour Rome en qualité de procureur de la province Malabare, est chargé de nous apporter une imprimerie avec des caractères tamouls, et d'intéresser à cette bonne œuvre la charité de quelques princes romains.

Ant. de Proenza.

LETTRE DU P. ANT. DE PROENZA, MISSIONNAIRE DU MADURÉ, AU R. P. PAUL OLIVA, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Tirouchirapalli, 1662.

Mon très-révérend Père,

P. C.

Les guerres continuelles des Hollandais contre les Portugais nous avaient privés des nouvelles de l'Europe ; enfin la lettre de votre paternité est venue nous réjouir et ranimer notre ardeur. Il est juste que pour vous témoigner notre reconnaissance nous vous communiquions les nouvelles de vos enfants relégués au bout du monde, mais heureux d'être toujours présents à votre souvenir. Je commence cette lettre par une exposition rapide des évènements politiques dont nous n'avons que trop ressenti les contre-coups.

Les Musulmans, sous la conduite de Sagosi et Moula, généraux de l'Idalcan, occupaient depuis deux ans les royaumes de Gingi et de Tanjaour, et semblaient vouloir y fixer leur domination. Les populations ne s'en tourmentaient pas beaucoup ; elles s'accommodaient même assez du joug d'un conquérant, en qui elles trouvaient moins de cruauté et plus de justice que dans leurs propres souverains. Pour nous, la haine que ces fanatiques portent au nom chrétien, nous inspirait de graves inquiétudes. Voici comment la divine Providence nous en a délivrés.

Les bouleversements et les dévastations de la guerre devaient nécessairement nous conduire à la famine ; elle fut extrême dans toute cette contrée ; les habitants se retirèrent vers les provinces de Maduré et de Sattiamangalam, où

les ravages étaient moins effrayants. Les Musulmans étaient la cause du fléau, ils en furent les premières victimes : la famine leur enlevait les hommes et les chevaux en si grand nombre que n'ayant pas le temps de les enterrer ou de les brûler, ils entassèrent les cadavres au milieu des champs ; cette imprudence engendra des maladies et augmenta la mortalité. Enfin, la désunion survenue entre les généraux et les officiers de l'armée, mit le comble au désordre.

Moula effrayé du triste état de ses troupes, offrit aux Nayakers d'abandonner le pays à condition qu'ils lui payassent le tribut de trois années. Il s'adressait à des hommes trop bien informés de sa détresse pour répondre à sa proposition. Le Nayaker de Tanjaour n'ayant rien à perdre ni à donner, se tint paisiblement dans ses bois ; celui de Maduré se confia dans les fortifications de Tirouchirapalli, défendues par Lingama-Nayaken à la tête d'une forte garnison. La famine et la contagion forcèrent Moula d'abandonner Tanjaour ; il vint assiéger Tirouchirapalli avec l'élite de ses soldats. Mais d'une part, la vue de cette citadelle protégée par la nature, environnée de murailles élevées et d'un fossé très-profond, de l'autre, le courage des assiégés et la vigilance des sentinelles lui ôtèrent bientôt tout espoir de la surprendre par la ruse ou de l'emporter par la force. Il se mit à dévaster la campagne, mais c'était ravager un désert, avec beaucoup de peine et sans nul profit ; d'ailleurs, il était harcelé par les voleurs, qui, sortant de leurs bois pendant la nuit, tombaient sur les détachements de l'armée, pénétraient jusqu'au camp et s'enfuyaient chargés de butin, avant qu'on pût les poursuivre : après des pertes considérables, il se vit obligé d'accepter une somme modique offerte par le Nayaken et de se retirer au-delà des monts.

Mouttouvirappa-Nayaken ne jouit pas longtemps d'une paix obtenue à si bon marché. Ce prince qui, au commencement de son règne s'était montré plus vaillant que son père Tiroumalei-Nayaken, se livra aux plaisirs et à la volupté avec une telle fureur qu'il y perdit d'abord toute l'énergie de son caractère et bientôt après la santé et la vie. Il mourut d'une maladie contractée dans ses désordres et laissa le trône à son fils Socca-Linga-Nayaken. Ce prince, âgé de seize ans, transporta sa cour de Madûré à Tirouchirapalli. Il avait pour premier ministre un brame éminent par sa capacité et son expérience; son secrétaire était un ancien confident du roi défunt. Ces deux hommes, abusant de la jeunesse de leur maître, s'emparèrent de toute l'autorité, et pour assurer leur pouvoir, ils éloignèrent l'un après l'autre; par l'exil et par la prison les seigneurs et les capitaines qui pouvaient leur faire ombrage. Le jeune roi aidé de son brame avait conçu un projet hardi, dont l'exécution ne surpassait pas les ressources de son génie. Il avait entrepris de chasser les Mogols de toutes les contrées qu'ils avaient envahies, de rétablir dans ses états l'ancien roi de Bisnagar, de rendre Gingi à son Nayaken et de réparer ainsi les maux qu'avait causés la fausse politique de Tiroumalei-Nayaken.

Dans ce dessein il expédia Lingama-Nayaken à la tête de quarante mille hommes avec ordre de combattre le général Sagasi et de s'emparer de Gingi. Le capitaine était renommé par sa bravoure et son talent militaire; il pouvait assurer le succès de son expédition et réaliser le plan du brame et de son prince; mais, gagné par les présents du général ennemi, il épuisa le trésor royal dans une campagne longue et stérile. Cependant les deux ministres règnent seuls à Tirouchirapalli et excitent l'indignation des habitants par leurs cruautés. Le Nayaken ré-

volté des désordres commis en son nom, se voit dans l'impossibilité d'y remédier; son palais est devenu une prison où les ministres le tiennent renfermé sans lui laisser aucun moyen de communiquer avec ses sujets. Il cherche à s'affranchir d'une telle servitude et laisse entrevoir qu'il n'entend pas se contenter du rôle qu'on lui impose; mais alors les deux traîtres prennent la résolution de le déposer et de lui substituer son frère encore enfant, sous le nom duquel ils espèrent gouverner plus despotiquement. Ils associent à leur complot Lingama-Nayaken, et pour en faciliter l'exécution, ils écartent ou emprisonnent tous les seigneurs demeurés fidèles. Le prince informé de cette conjuration par une dame de la cour, expédie secrètement un ordre à deux capitaines exilés à cause de leur dévouement. Aussitôt ceux-ci rassemblent une compagnie de soldats, viennent à l'improviste attaquer les deux ministres, mettent en pièces le secrétaire, et crèvent les yeux au brame, que sa qualité soustrait à un châtiment plus rigoureux.

Le Nayaken délivré par cet heureux coup de main s'empresse d'appeler autour de lui les courtisans dont l'exil et les cachots ont prouvé la fidélité. Trop faible pour punir Lingama-Nayaken, il prend le parti de dissimuler, et le reçoit avec des démonstrations d'amitié; quelques mois plus tard il veut se saisir de sa personne, mais le traître que sa conscience rend soupçonneux ne peut être surpris, il s'échappe et va rejoindre Sagasi. Bientôt il revient avec lui à la tête de douze mille fantassins et de sept mille cavaliers pour assiéger Tirouchirapalli. L'armée du Nayaken compte plus de cinquante mille hommes; mais la perfidie du nouveau brame, successeur et complice du précédent ministre, sème la division et jette le trouble parmi les soldats. De concert avec les ennemis, il fait tomber dans des piéges les ca-

pitaines de l'armée les plus braves et les plus dévoués, qui sont massacrés ou faits prisonniers. Enhardi par ce premier succès, le traître lève le masque, se tourne contre la ville avec une partie des troupes et veut s'emparer du roi pour le déposer. Le Nayaken trahi pour la seconde fois, jure de ne jamais plus se fier aux brames et cherche son salut dans le reste de l'armée, dont il prend lui-même le commandement. Cette démarche hardie électrise les soldats, les rebelles abandonnés prennent la fuite, Lingama-Nayaken et Sagasi se réfugient à Tanjaour dont le Nayaken a favorisé leur projet.

La présence de Socca-Linga-Nayaken rétablit la confiance dans l'armée, et de toutes parts les soldats accourent pour se ranger sous son étendart. Dès son début dans la carrière, il déploie le talent et la valeur d'un vieux capitaine, sa justice et la sagesse de ses règlements le font aimer de tous, en même temps que son audace et son inflexible sévérité inspirent un respect et une crainte salutaires. Sa réputation attire à lui les soldats de l'armée ennemie, toujours prêts à se donner à celui qui leur offre les chances de la victoire. A la tête de plus de soixante-dix mille guerriers bien disciplinés il marche contre Tanjaour; les deux généraux s'enfuient vers Gingi, et le Nayaken se soumet aux conditions du vainqueur. Tel est à grands traits le tableau des évènements politiques, dont il serait inutile de vous retracer tous les détails.

Mais comment vous peindre les angoisses et les cruelles souffrances de nos chrétiens, errants sur les montagnes comme autant de squelettes vivants, en proie aux horreurs de la guerre et à la détresse de la famine! un seul trait suffira pour vous en donner une idée; c'est que d'après nos calculs le nombre de nos néophytes morts de misère s'élève au-dessus de dix mille! Cette circonstance de la famine mit le comble à la désolation des chrétiens en les

empêchant de se tenir réunis autour de leurs missionnaires, qui jusqu'alors avaient été leur consolation et leur providence. La faim les força de se disperser pour chercher au milieu des idolâtres quelques moyens de subsistance ; ainsi, privés des secours de la religion, plusieurs d'entre eux se relâchèrent sensiblement de leur première ferveur et se laissèrent entraîner dans les désordres du paganisme. Les missionnaires et les catéchistes, presque entièrement absorbés dans le soin de leurs néophytes et surtout des vieillards et des orphelins, ne trouvaient ni le temps ni la force de se consacrer à la conversion des païens. Nous serions cependant ingrats envers la divine Providence si nous méconnaissions les bienfaits qu'elle nous a prodigués au milieu de nos malheurs : grâces infinies à ses soins paternels ! tous les missionnaires ont conservé la santé et le courage à travers des souffrances qui semblaient au-dessus des forces humaines ; nos néophytes nous ont généralement édifiés par leur constance et leur résignation ; et les progrès du saint Evangile ont dépassé tout ce qu'il était possible d'espérer dans un tel bouleversement. Passons aux détails.

La province de Tanjaour est celle qui a le plus souffert ; la plupart de nos néophytes ont dû quitter le pays ; ceux que n'avait pu chasser la crainte des Mahométans le furent par la famine, et ceux qui ne purent se décider à partir, moururent de faim. Un grand nombre des émigrés se dirigèrent sur Tirouchirapalli où la guerre et la faim les poursuivirent ; d'autres se refugièrent à San-Thomé, où la charité des chrétiens et le zèle de nos Pères leur prodiguèrent les secours corporels et spirituels. Mais honte, honte éternelle aux Hollandais qui eurent la cruauté de spéculer sur la misère des Indiens ! Ils les attiraient sur la côte par l'appât d'une abondante nourriture ; puis quand leur nombre était assez considérable et leurs forces un peu rétablies,

ils les entassaient sur des navires et les transportaient dans d'autres pays pour les vendre comme des esclaves ! Oui, honte aux barbares ! Beaucoup de chrétiens se réfugièrent dans les bois auprès de l'église de Sandacarei, où ils furent secourus et consolés par le P. André Freire, chargé de cette résidence après la mort du P. Etienne d'Arési. Dans le peu de temps qu'il y resta, il baptisa deux cent trois païens, sans compter plusieurs autres qui reçurent cette faveur à l'article de la mort. . . . .

Parmi ces derniers, il en est un dont la conversion mérite de vous être racontée. Il avait l'emploi d'intendant des jardins du roi et de la pagode, et s'était acquis à Tanjaour une certaine renommée par le fanatisme de sa dévotion, l'emphase de ses manières et le charlatanisme de son éloquence. Son service lui donnait libre entrée au palais et lui avait gagné les faveurs du prince, auquel il présentait ses fleurs. Il y fit là connaissance d'un page chrétien nommé Pierre, dont la conversation lui donna une idée confuse de la religion. Quoiqu'il n'eût aucune envie d'abandonner les superstitions de sa secte, il conçut quelque affection pour notre église, et venait offrir des fleurs pour l'orner. C'est peut-être en récompense de cet acte de piété que la sainte Vierge lui obtint la grâce d'une bonne mort. La guerre ayant désolé le pays, l'intendant-jardinier suivit la cour dans les bois ; mais comme il n'y trouva ni jardins à cultiver ni fleurs à présenter au roi, il ne tarda pas à être entièrement oublié et à souffrir les rigueurs de la faim. Il rencontra un jour son ancien ami, qui eut peine à le reconnaître, tant la misère avait altéré ses traits. Le jeune page l'accueille avec bonté et le conduit chez lui dans l'espérance d'être utile à son ame encore plus qu'à son corps. Il lui parle de Dieu, du salut, du bonheur du ciel ; le païen touché de sa charité autant

que de ses paroles, demande le baptême ; mais la crainte que cette demande ne soit suggérée par des motifs humains en fait retarder l'accomplissement. Cependant, l'usage peu modéré d'une nourriture abondante, après une si longue privation, cause à notre catéchumène un dérangement d'estomac qui paraît assez léger. Dès qu'il se sent indisposé, il renouvelle ses instances. Pierre hésitant entre le désir de le sauver et la crainte de le voir retomber dans ses anciennes superstitions, lui manifeste la raison de sa perplexité : « Ne craignez pas, lui dit le malade, jamais je n'ai regardé nos idoles comme de vraies divinités ; tout ce que j'ai fait à leur égard, je l'ai fait pour gagner ma vie. » Une telle réponse n'était pas très-rassurante. Pierre continue à instruire son jardinier et à exciter en lui le désir du baptême, sans oser néanmoins le lui conférer. Le croyant encore plein de forces, il le quitte pour aller prendre un peu de repos. Vers minuit il voit en songe le P. d'Arési, qui lui apparaît distinctement, le réveille et le presse d'aller consoler son malade ; pendant qu'il se lève et se prosterne dans un sentiment de respect mêlé de frayeur, la vision s'évanouit et il se persuade qu'elle est l'effet de son imagination agitée par la préoccupation de la veille. Cependant, avant de se rendormir, il va visiter le malade et le trouve comme il l'a laissé la veille plein de vie et demandant toujours le baptême. Touché de ses instances et impressionné par le songe mystérieux, il appelle le catéchiste, le catéchumène est régénéré dans les eaux du sacrement et se livre aux doux sentiments de la joie et de la reconnaissance. Le lendemain Pierre veut aller féliciter son cher néophyte ; il s'était envolé dans le ciel. — J'ai voulu vous exposer plus en détail les circonstances de cet évènement, afin de vous donner un exemple de la réserve avec laquelle nous avons coutume de procéder dans la conversion des païens.

Après le départ des Mahométans, les chrétiens sous la direction du P. André Freire cherchèrent à rétablir leurs affaires ; mais la famine qui survint et les voleurs qui commencèrent à infester tout le royaume obligèrent le missionnaire à se retirer à Tirouchirapalli, accompagné de ses chers néophytes. Ses efforts, joints à ceux du P. Supérieur qu'il rencontra dans cette ville, ne purent soustraire ces malheureux aux horreurs du fléau qui les poursuivait. Après s'être recommandés à Dieu et avoir confié les plus faibles au missionnaire qu'ils laissaient dans cette résidence, ils assemblèrent tous ceux qui étaient en état de voyager et les conduisirent dans le royaume de Sattiamangalam, où ils passèrent avec eux une année entière.

Dans cet intervalle, les gentils mirent le feu à l'église et au presbytère de Sandacarei, pour se venger des chrétiens, auxquels ils attribuaient tous les maux qui affligeaient le pays. Le même sort échut à une autre église éloignée de quatre lieues de Tanjaour ; c'était dans les temps de persécutions l'asile du P. d'Arési, placé sous la protection du fameux voleur Meicondono dont il a été parlé dans les lettres précédentes. Voici l'histoire de sa ruine. Tandis que tous les habitants cherchaient leur salut dans la fuite et abandonnaient à l'ennemi leurs maisons et leurs terres, Meicondono sut se conserver dans la possession de ses domaines ; il fut assailli plusieurs fois par des détachements de cavalerie, et les repoussa si vigoureusement, que, étonnés de sa bravoure, ils le laissèrent en paix et lui donnèrent le nom de roi de la forêt. Après le départ des armées de l'Idalcan, les voleurs ses voisins et ses parents, dont la lâcheté prenait ombrage de sa valeur et de sa gloire, lui suscitèrent de continuelles tracasseries ; il en résulta des guerres partielles très-sanglantes, dont Meicondono sortait toujours vainqueur. Il en attribuait tout l'hon-

neur à la protection divine ; avant d'attaquer l'ennemi, il tombait à genoux avec tous ses soldats, tant gentils que chrétiens, et invoquait le saint nom de Jésus, qui devenait leur cri de guerre pendant la bataille. Au milieu des désordres et du pillage, il ordonnait de faire grâce aux chrétiens qui se trouvaient parmi les vaincus ; les églises étaient des asiles assurés pour tous ceux qui s'y étaient réfugiés. Quant à ceux qui, saisis hors de ces asiles étaient voués à la mort, il les faisait instruire et baptiser, s'ils consentaient à recevoir cette grâce, puis les livrait au bourreau, de peur que le désir de sauver la vie temporelle ne fît des conversions hypocrites. Tant de bravoure et de succès avaient répandu partout la terreur de son nom. Enfin les chefs des voleurs humiliés d'une telle supériorité et ayant presque tous à venger la honte d'une défaite, réunirent leurs forces et s'avancèrent contre l'ennemi commun. Il les attendait dans sa citadelle avec le calme dédaigneux que lui inspirait la conscience de sa force ; mais sa valeur ne sut pas assez se mettre en garde contre la trahison. Pendant qu'il bravait les efforts des assiégeants, des traîtres leur livraient la place ; ils s'y précipitèrent à l'instant et la remplirent de carnage. Meicondono suivi de son frère et de quelques braves se fraya un passage et se retira dans un lieu de sûreté. Les vainqueurs s'en consolèrent en livrant le village aux flammes, qui consumèrent l'église et le presbytère. Cette satisfaction leur coûta cher : pour mieux jouir de leur triomphe et savourer le plaisir de la vengeance, ils s'étaient réunis dans la maison du chef redouté et voulurent y mettre le feu de leurs propres mains ; la flamme pénétra dans un magasin de poudre caché sous leurs pieds et l'explosion les fit sauter en l'air, au nombre de quarante. Les soldats saisis de frayeur, s'enfuirent en pleurant la mort de leurs principaux officiers et de leur général.

L'église de Gingi, qui dépend de la résidence de Tanjaour, n'ayant pu être visitée au milieu de ces troubles par son missionnaire, le P. Phil. Grandi de la résidence de Meilapour touché de la désolation de ces chrétiens, demanda aux supérieurs la permission d'aller les consoler. Pendant un mois qu'il y passa, il baptisa deux cent soixante païens. La plupart d'entre eux s'étaient engagés spécialement au service du démon et conservaient dans leurs maisons des toiles et des schalls précieux qui lui étaient consacrés; après leur baptême, ils portèrent toutes ces étoffes aux pieds du missionnaire, offrirent les plus belles pour la décoration de l'église et firent bénir les autres pour les employer à leur propre usage.

Malgré les guerres et la famine, la chrétienté de Tirouchirapalli a constamment possédé un missionnaire et plusieurs catéchistes qui se sont dévoués au soulagement des chrétiens dans leurs nécessités spirituelles et corporelles. Le jeune roi Socca-Linga-Nayaken étant venu de Maduré à Tirouchirapalli, donna un banquet public aux pauvres accourus par milliers de tous les pays environnants. Une vaste plaine, située sur les bords du Cavéry, formait la salle du festin; des assiettes du pays, c'est-à-dire des feuilles de bananiers, étaient disposées sur plusieurs rangs; de distance en distance s'élevaient des monceaux de riz autour desquels étaient préparés divers assaisonnements, selon l'usage des Indiens; des troupes d'hommes et de femmes étaient chargées de distribuer la nourriture aux convives, assis chacun devant son assiette sur diverses files parallèles. Au commencement du repas, le prince arriva monté sur son cheval et entouré de sa cour. Il parcourait l'intervalle des rangs et prenait plaisir à voir fonctionner ces pauvres affamés. Les secours abondants qui

furent distribués ne purent suffire aux besoins ; des milliers de personnes périrent de faim et de misère.

Les troubles de la guerre ont été pour nous l'occasion de plusieurs nouveaux établissements. A l'arrivée des Mahométans je m'empressai de chercher un centre où les néophytes pussent se réunir sans s'exposer au danger d'être inquiétés par l'ennemi. Je m'avançai sur la route de Maduré, et à huit lieues de Tirouchirapalli je trouvai près de Vatrapondi une position qui me parut convenable. Je construisis dans un bosquet touffu une petite hutte et une chapelle pour la célébration de la sainte Messe. Les branches et les feuilles des arbres qui me protégeaient de leur ombre, firent tous les frais de ces constructions improvisées.

J'y passai deux mois pendant lesquels je baptisai quarante païens. Encouragé par ces heureux commencements je résolus de construire une église et un presbytère. Je visitai dans cette fin le petit roi ou seigneur du pays, qui me reçut avec beaucoup de bienveillance et me donna par écrit la faculté de choisir le lieu qui me conviendrait ; ensuite il vint avec sa cour me rendre visite et invita ses sujets à favoriser toutes mes entreprises. Nous commençâmes donc à bâtir l'église avec le plein agrément des habitants ; déjà la construction touchait à sa fin , quand tout-à-coup l'ennemi change les dispositions des esprits et soulève contre nous un orage menaçant. Les gentils s'avancent en tumulte pour arrêter les travaux et me chasser de la province ; la seule raison qu'ils donnent d'un changement si subit et d'une animosité si étrange est la crainte de voir tout le monde se faire chrétien et abandonner le culte de la grande déesse du village.

Etes-vous curieux de connaître l'histoire de cette divinité ? La voici en peu de mots : Elamen , femme d'un célèbre pénitent, fut choisie pour être la mère de Vichnou,

dans une de ses incarnations. Pendant que le dieu, sous le nom de *Parasouran*, réprimait l'insolence de quelques rois du Malabar, il apprend que sa mère a violé la foi conjugale. Cédant au premier mouvement d'indignation et au désir de venger son père, il accourt et tranche la tête à cette adultère; mais ensuite, touché de compassion pour celle qui lui a donné le jour, il la ressuscite et lui accorde l'immortalité. C'est cette femme impudique qui est la déesse de cette aveugle population. Une statue de terre cuite, placée au milieu de son temple, la représente décapitée, et au fond du sanctuaire une seconde statue la montre ressuscitée et immortelle. Ses prêtres sont des sakkiliers ou cordonniers, l'une des castes les plus méprisées de l'Inde. Le symbole que portent ses adorateurs est un morceau de vieille semelle de souliers. Ils célèbrent en son honneur plusieurs fêtes durant le cours de l'année. Dans la plus solennelle, un de leurs chefs immole un agneau dont il suce le sang; à l'instant il tombe dans une espèce d'ivresse, donne tous les signes d'une possession diabolique, et rend ses oracles à tous ceux qui l'interrogent. Les chrétiens qui m'accompagnaient, touchés de compassion pour ces infortunés, s'efforcèrent de leur faire comprendre la honte d'un tel culte. Après bien des efforts inutiles, ils parvinrent à persuader quelques-uns d'entre eux qui, rougissant de leur idole, rejetèrent avec mépris le morceau de cuir que jusqu'alors ils avaient porté au cou comme un bijoux précieux. Les prêtres et les chefs de la caste, à la vue de cette défection jugèrent que bientôt tous les habitants abandonneraient une secte si contraire à la raison et à la pudeur, et c'est pour prévenir cette ruine entière qu'ils recoururent à la violence.

Dans notre détresse nous implorâmes la protection du seigneur du pays. Mais, comme il craignait d'irriter ce

peuple dont les contributions forment une partie de ses ressources, il nous répondit que le meilleur parti pour nous était d'entrer en accommodement avec la population. Nous suivîmes son conseil, nous gagnâmes les principaux par des présents, et nous pûmes achever tranquillement la construction de notre église. J'y célébrai la première messe le jour de Pâques, et nous déployâmes toute la pompe que nous permit notre pauvreté. Le prince voulut lui-même assister aux cérémonies de la fête et fut ravi d'admiration en contemplant l'éclat et la magnificence de notre autel. Les habitants virent avec peine la supériorité de nos cérémonies et l'honneur extraordinaire que nous accordait leur seigneur ; mais, comme nous étions sous sa protection, ils n'osèrent rien entreprendre contre nous. La paix ne dura pas longtemps : une nouvelle tempête s'éleva plus furieuse que la première, à la suite des circonstances que je vais raconter :

Un arbre séculaire d'une élévation prodigieuse, placé devant la pagode et participant pour cette raison au culte superstitieux des païens, fut déraciné par un vent impétueux. Les dévots observèrent avec surprise qu'il était tombé dans un sens contraire à la direction du vent. C'en fut assez pour conclure que la chute de l'arbre devait s'attribuer à la puissance de mes magies. L'alarme fut portée à son comble par une femme qui se mit à parcourir le village comme une énergumène : « Il fallait, disait-elle, nous chasser à l'instant du pays ; nous ne pouvions habiter auprès de la pagode ; le lieu où nous avions bâti notre église était justement celui où la déesse avait coutume de prendre ses récréations ; les plus terribles châtiments allaient fondre sur la contrée si l'on ne se hâtait de nous expulser. »

A ces cris de désespoir tous les habitants entrent dans

des transports de fureur, et s'excitent mutuellement à la vengeance ; les voisins se joignent à eux et s'étant réunis en grand nombre, ils vont porter leurs plaintes et leurs supplications au seigneur de la province. Ils nous accusent : 1° de fermer la bouche à leur déesse, qui depuis notre arrivée a cessé de rendre ses oracles ; 2° d'avoir par nos sortiléges renversé le grand arbre qui était l'ornement de leur pagode ; 3° d'avoir arrêté les pluies et ruiné le pays. En conséquence ils le prient de considérer s'il aime mieux accueillir sur ses terres un inconnu que de conserver ses anciens et fidèles sujets.

Le prince ayant écouté leurs plaintes, les traite avec beaucoup d'amitié, leur fait servir un bon repas, protestant qu'il est loin de leur préférer un étranger. Quand il les voit un peu calmés il leur adresse ses observations : la sécheresse est générale dans toutes ces contrées et dans une foule de villages où l'inconnu n'a pas mis le pied, il serait donc injuste d'attribuer cette calamité à sa présence ; le coup de vent qui a renversé l'arbre en a déraciné une quantité d'autres, sur lesquels on ne peut supposer l'action magique de l'étranger ; s'il avait le pouvoir de fermer la bouche aux dieux, il l'aurait certainement fermée aux hommes, et surtout à ses accusateurs, car ce serait avoir des dieux une idée bien mesquine que de les croire moins puissants que des hommes. Au reste, ils peuvent vivre parfaitement tranquilles, assurément cet étranger n'a ni le pouvoir ni la volonté de leur faire le moindre mal. D'un autre côté leur honneur et sa propre gloire ne leur permettent pas d'inquiéter un saint personnage qui, fuyant les troubles de la guerre, est venu se réfugier sous sa protection ; enfin il n'est pas de leur intérêt de chasser ce sanniassi, parce que si pour se venger de leurs injustices et de leur persécution,

il lançait sa malédiction sur eux, elle produirait infailliblement les plus terribles fléaux.

Ces raisons les satisfirent, mais la dernière surtout les désarma complètement, et depuis lors ils nous ont laissés dans une entière liberté, quoique le nombre des convertis s'élève déjà à quatre cents. Si nous pouvions fixer dans cette résidence un missionnaire qui en fût chargé d'une manière spéciale, il recueillerait des fruits abondants sous la protection de ce seigneur. Son caractère est droit, bon, porté à la vertu. Il me retint un jour dans son palais, et nous passâmes presque toute la nuit à nous entretenir des choses du ciel. Le catéchiste Gaudence, qui m'accompagnait dans cette expédition, eut avec lui de fréquentes conférences sur les vérités de la foi, résolut tous ses doutes et lui donna une telle connaissance de notre sainte religion, qu'aujourd'hui il la prêche et la défend par ses arguments quand l'occasion s'en présente. Ce qui a beaucoup contribué à nous l'affectionner, c'est qu'il a vu dans son propre palais des effets merveilleux opérés par la vertu divine. Il ne s'est pas encore décidé à embrasser la loi de Jésus-Christ : la vanité, le respect humain, les passions sont des obstacles que Dieu seul peut vaincre par la puissance de sa grâce.

Je suis bien aise d'offrir ici un tribut de reconnaissance au P. Gaspard Pereira, qui vient de mourir avec le mérite des missionnaires, sans avoir jamais été dans cette mission ; c'est par les secours de sa libéralité qu'était entretenu depuis sept ans le catéchiste Gaudence qui a opéré la plupart des conversions dont je viens de parler, et gagné à Jésus-Christ plus de deux mille païens. Puisse notre Seigneur réparer la perte d'un si généreux bienfaiteur en inspirant à d'autres le désir d'imiter son exemple!

Après avoir terminé les affaires de Vatrapondi, je pro-

fitai de la paix pour revenir à Tirouchirapalli et remettre sur pied cette chrétienté si cruellement éprouvée. Je commençai par rebâtir l'église de S. François-Xavier, qui renferme les dépouilles des PP. Emm. Martinz et Gabriel Lentecoski. Grâce à la justice et à la bonne administration du jeune roi, nous pûmes continuer nos ministères avec une liberté et une paix dont nous n'aurions certainement pas joui si le secrétaire dont j'ai parlé au commencement avait réussi dans ses projets ambitieux.

La lâcheté de quatre néophytes qui, cédant aux séductions de leurs parents idolâtres, cherchèrent dans l'apostasie un vain soulagement à leurs souffrances, augmenta notre affliction; mais Dieu nous dédommagea de cette perte par le bonheur de baptiser dix-huit cents païens, sans compter ceux qui ont reçu cette faveur à l'article de la mort. Nous avons trouvé un autre sujet de consolation dans la générosité et la vertu de la plupart de nos chers néophytes. Permettez-moi de vous en citer quelques traits.

Une femme nommée Souami-Adial (servante du Seigneur) possédait avant son baptême de vastes propriétés et une fortune considérable. Ruinée par les malheurs de la guerre, elle essaya de faire rentrer les sommes qu'elle avait prêtées durant sa prospérité; mais comme elle n'avait aucun écrit, les débiteurs nièrent leurs dettes et les témoins sur lesquels reposait toute sa sécurité refusèrent d'attester en sa faveur. A tous ces malheurs se joignit la mort de son mari et de son fils aîné, et elle resta avec quatre petits enfants, sans aucune ressource pour les élever. Tous ses parents, encore païens, la repoussèrent avec mépris, et la chassèrent de la caste: ils lui reprochaient amèrement son attachement opiniâtre à une religion qui était la cause de toutes ses disgrâces, et lui offraient toutes sortes d'avantages si elle consentait à l'abandonner. Au milieu de ses angoisses elle

n'hésita pas un instant dans la résolution qu'elle avait prise; elle préféra le christianisme avec ses misères et son humiliation à l'idolâtrie couronnée de gloire et de prospérité; ferme contre toutes les tentatives des séducteurs, elle triompha tout à la fois des promesses, des menaces et des persécutions. Aussi la divine providence ne l'a-t-elle pas abandonnée : elle vit heureuse et contente au sein de sa pauvreté, entourée de ses enfants, qu'elle élève avec un soin et dans des sentiments dignes de leur naissance.

A Alampatti, quatre lieues sud de Tirouchirapalli, vit une jeune femme qui, baptisée contre la volonté de son père, n'avait cessé depuis lors d'être l'objet de ses persécutions. L'époux, la mère et toute la famille se joignaient à lui pour séduire l'infortunée néophyte. Le motif principal de leur ressentiment était la honte de sa stérilité, qu'ils lui reprochaient avec amertume et attribuaient à sa nouvelle religion. Profondément affligée de son état, mais inébranlable dans sa foi, elle vint me confier ses peines et me demanda un remède contre le démon à l'action duquel elle attribuait sa disgrâce. Je lui recommandai la patience et la résignation à la volonté de Dieu, et lui donnai une prière écrite sur une feuille de palmier. Elle la reçut avec foi, se l'attacha au cou avec cette confiance qui obtient les miracles, et s'en alla chez elle aussi joyeuse que si déjà la grâce lui avait été accordée. En effet elle ne tarda pas à être exaucée, et son père admirant la puissance du Dieu que nous adorons, se réconcilia peu à peu avec notre sainte religion, il fut ensuite instruit, reçut le baptême, et depuis ce moment il mène une vie exemplaire.

Alitourei, petit village situé à une lieue ouest de Tirouchirapalli, possède un vrai trésor dans une néophyte nommée Patience, âgée de quatre-vingts ans, l'un des premiers fruits de cette mission. L'innocence de sa vie, sa charité et

son zèle ardent pour la propagation de la foi sont au-dessus de tout éloge ; mais ce qui a surtout rendu son nom célèbre, ce sont les faveurs extraordinaires obtenues par ses prières. Les gentils la vénèrent, recourent à elle dans leurs maladies et en reçoivent la guérison, sans autre remède que l'imposition de ses mains sur la partie malade. Il peut y avoir de l'exagération dans les merveilles qu'on en raconte; mais bien certainement il y a beaucoup de réalité. Ce qui m'en est une preuve, c'est qu'elle a gagné à Jésus-Christ plus de mille idolâtres dans son village et dans les environs ; j'en ai une autre preuve non moins convaincante dans sa profonde humilité et dans son admirable simplicité. Ces jours derniers elle perdit son chapelet auquel est attaché un petit reliquiaire, et ses soupçons tombèrent sur un païen qui sortait de chez elle. Aussitôt elle va le trouver ; il nie le vol et confirme son mensonge par un serment. N'ayant aucun moyen de le convaincre, la néophyte rentre chez elle toute éplorée et s'adresse à Dieu selon sa coutume. A l'instant le voleur saisi d'une maladie violente reconnaît la punition de son crime et renvoie le chapelet; cependant la fièvre continue et prend un caractère alarmant ; Patience en est informée, visite le malade, lui donne quelques avis spirituels, l'exhorte à la confiance et se retire en disant que Dieu le guérira. Elle est à peine dans la rue, que le malade se lève en parfaite santé et court après sa bienfaitrice pour la remercier. Une foule de païens furent témoins de ce prodige.

Le même don de guérir les malades par l'imposition des mains semble accordée à une autre chrétienne qui demeure dans les environs d'Alitorei, où elle mène avec sa fille une vie d'innocence, de ferveur et de charité. Comme elles avaient scrupule de s'employer à la guérison des païens qui les appellent continuellement dans leurs

maladies, elles vinrent me demander conseil et me remplirent d'admiration. Elles sont si simples et si humbles qu'elles n'ont pas même l'idée de s'attribuer la moindre part des œuvres que la vertu divine opère par leur moyen. Que Dieu est admirable dans ses saints!

Voici un fait bien plus extraordinaire, sur lequel je n'ose porter mon jugement; vous en penserez ce que vous voudrez, je ne le présente ici que comme un évènement qui a produit une grande sensation dans la chrétienté. J'étais allé dernièrement confesser et administrer un malade à Zakacouri, village situé à l'ouest de Tirouchirapalli. Je le laissai presque expirant, pour courir à d'autres devoirs urgents de mon ministère; peu de temps après mon départ il mourut en donnant des marques d'une vive contrition, et les parents se consolaient par la vue d'une si belle mort. Après tous les préparatifs de la sépulture, on vient prendre le corps. Au moment où on le touche, le mort se lève, comme s'il se réveillait d'un profond sommeil, et augmente l'étonnement général par les paroles qu'il adresse aux assistants : « A mon dernier soupir, leur dit-il avec assurance, j'ai été conduit au tribunal suprême; Jésus-Christ me montrant un visage irrité m'a condamné à l'enfer pour avoir caché un péché dans mes confessions; mais au même instant la sainte Vierge, intercédant auprès de son divin Fils a demandé pour moi le temps nécessaire à une bonne confession; Jésus-Christ a exaucé la prière de sa sainte Mère, et en conséquence je suis rendu à la vie pour quelques jours seulement. » Il ajoute que le péché pour lequel il avait mérité d'être condamné est d'avoir nourri longtemps contre quelqu'un une haine qu'il n'a pas osé déclarer à son confesseur. Puis il demande quelque chose à manger, et mange en effet de très-bon appétit, lui qui depuis plusieurs jours n'avait

pu prendre la moindre nourriture. La mère du ressuscité vint aussitôt me rendre compte de ce qui était arrivé, et me conjura d'aller absoudre son fils. Comme les Indiens sont portés à l'exagération dans leurs récits, surtout quand il y entre du merveilleux, je ne crus pas pouvoir ajouter foi à la narration de cette femme, ni paraître autoriser cette histoire en me rendant sur les lieux. J'y envoyai donc un catéchiste sage et instruit; il prit les plus scrupuleuses informations, et à son retour il me confirma l'exacte vérité de tout ce que la mère avait d'abord raconté. Il ajouta que les païens accouraient de tous les environs pour voir de leurs yeux un prodige dont le bruit excitait l'admiration de tout le pays.

Après avoir pris ces précautions, je vais moi-même examiner le fait; j'interroge le jeune homme, qui me répète tout ce qu'on m'a dit. Je lui demande comment étaient la figure et les vêtements de la sainte Vierge et de Notre Seigneur, quelles étaient la disposition et la décoration du lieu. A ces questions il me répond qu'il n'y a pas de paroles au monde pour exprimer ces choses-là; qu'il a vu des merveilles qu'un ange seul pourrait décrire. Enfin, j'entends sa confession, je lui donne l'absolution, et le laisse comblé de joie; quelques instants après mon départ, il expire paisiblement sans aucun signe de douleur et de maladie. Cet évènement fut public, et forma pendant longtemps le sujet de toutes les conversations. Le caractère simple et innocent du néophyte, la nature de sa maladie, le changement opéré en lui par cet état extatique, sa mort calme arrivée au moment où il l'avait annoncée : toutes ces circonstances ne permettent pas d'attribuer ce fait à une supercherie ni à une léthargie naturelle; il y a selon moi une action manifeste de la divine miséricorde en faveur de cette ame bienheureuse.

Quoiqu'il en soit, ce prodige a rempli de stupeur la multitude des assistants, accourus d'abord pour les funérailles du défunt, et attirés ensuite en beaucoup plus grand nombre par la curiosité ; il a pénétré nos chrétiens de joie, de consolation et de confiance en Dieu ; il a inspiré aux gentils une très-haute idée de notre sainte religion.

La résidence de Candelour a été séparée de Tirouchirapalli, depuis que le nombre des chrétiens s'y est considérablement accru et que l'arrivée de nouveaux missionnaires a permis de confier au P. Rodriguez cette intéressante chrétienté. Cependant elle ne nous offre rien d'important cette année pour une raison que vous ont expliquée les lettres précédentes. Les Mahométans, irrités par l'insolence et les aggressions nocturnes des voleurs, les attaquèrent dans leurs bois. Au milieu de cette lutte, une partie de nos chrétiens réfugiés dans cet asile périrent par le fer ou par la misère ; le missionnaire conduisit les autres dans les provinces de l'ouest. Dès que les troubles de la guerre et les rigueurs de la famine furent passés, les néophytes revinrent avec leur Père, reconstruisirent leur église, et en peu de mois quatre-vingt-quatre païens y furent baptisés.

Deux autres églises dépendent de Candelour. La première est celle de Villapatti. Asile salutaire dans les guerres précédentes, cette église compte aujourd'hui peu de chrétiens, parce que ceux qui s'y étaient réfugiés sont rentrés en possession de leurs anciennes propriétés. La seconde est celle de Pérambéiour, à six lieues au sud de Candelour ; je n'en rapporterai ici que le fait suivant :

Je fus appelé pour administrer la femme d'un canacapoullei (receveur de contributions) ; comme j'étais à une journée et demie de distance, je ne pus arriver que le troisième jour. Pendant cet intervalle les douleurs et les

dangers de la maladie augmentant, les chrétiens vont fouiller dans une maison du village où ils savent que sont conservés quelques objets de l'église. Ils y trouvent une boîte aux saintes huiles. Aussitôt ils décident entre eux que l'extrême nécessité les autorise à ne pas tenir compte des sévères recommandations que je leur avais faites, en tout cas ils en seront quittes pour me demander pardon ; ils prennent donc respectueusement la boîte, l'ouvrent avec une foi vive, font en commun une prière fervente, et oignent la malade en se servant d'une plume pour appliquer l'huile sainte. Au même instant la malade se lève et le lendemain elle venait m'accueillir en parfaite santé. Tout en remerciant notre Seigneur qui avait eu égard à la simplicité de ces bons néophytes, je crus devoir leur adresser une petite réprimande, afin de prévenir les abus; mais jugez s'il m'était possible de me fâcher sérieusement contre ceux dont le bon Maître venait de récompenser la foi.

La chrétienté de Pâcour a été pareillement détachée de Tirouchirapalli, parce que se trouvant au nord du Cavéry et du Coleron, il était très-difficile de l'administrer pendant une partie de l'année. Elle s'est tellement développée qu'elle suffit à elle seule pour occuper trois missionnaires, elle a de l'ouest à l'est vingt lieues de longueur. Elle fut la première exposée aux ravages de la guerre ; mais ses habitants souffrirent moins que les autres, parce que, ne comptant sur aucun appui, ils se hâtèrent de s'enfuir vers les montagnes, en emportant avec eux toutes leurs richesses. Le P. Em. Alvarez, spécialement chargé de cette église, se retira avec les chrétiens vers l'ouest et construisit une église et un presbytère à Cangoupatti. Les païens et surtout les jogues essayèrent de traverser l'œuvre de la conversion de ces peuples. Ils gagnèrent les ministres de

la cour et portèrent contre le missionnaire des plaintes si violentes et des calomnies si atroces, que le roi se crut obligé de l'exiler. Au moment du départ, le P. Alvarez alla rendre visite au prince, comme pour prendre congé de lui, et profita de l'occasion pour lui parler de notre manière de vivre, des vérités et des préceptes de notre sainte religion. Le roi en fut frappé et désira entendre le missionnaire disputer avec ses brames. Après la discussion il applaudit à son triomphe, le pria de rester dans son église et lui promit sa protection.

Dans la même province, mais un peu plus vers le nord, a été construite une nouvelle église avec des circonstances qui méritent de trouver ici leur place. Une vallée située au pied d'une haute montagne et couverte d'une belle forêt possédait autrefois un riche village ; mais, au dire des païens, les génies malfaisants vinrent infester cette terre, tuèrent les bestiaux et assaillirent les habitants par une grêle de pierres ; ceux qui échappèrent à la mort furent obligés de s'enfuir, et depuis cette époque ce canton, d'ailleurs agréable et fertile, fut entièrement abandonné. Les chrétiens, pressés par la famine et chassés de leurs pays par les guerres, résolurent d'affronter les démons, persuadés qu'ils ne pourraient pas leur faire plus de mal que les hommes dont ils fuyaient la cruauté. Dans ce dessein, ils s'adressèrent au seigneur, propriétaire de cette vallée ; celui-ci leur représenta d'abord les dangers auxquels ils s'exposaient, et leur cita une série d'évènements tragiques dont avaient été victimes tous ceux qui avaient eu l'audace de les braver. Mais voyant leur courageuse détermination, il fut enchanté d'essayer encore une fois de peupler une contrée qui lui était devenue inutile depuis tant d'années, et il leur accorda les conditions les plus avantageuses. Les chrétiens commencèrent donc à couper

les arbres et à défricher les terres où ils voulaient établir leur village. L'enfer ne tarda pas à les inquiéter, mais ils avaient soin de s'armer constamment de la prière et de divers objets de piété, qui semblaient opposer un rempart impénétrable à toutes ses attaques. Un soir l'un de ces néophytes, surpris par le sommeil avant de s'être acquitté de ses exercices de piété, est bientôt éveillé par un fracas épouvantable. Sa cabane tremble et le toit semble crouler; se rappelant alors sa prière qu'il a oubliée, il reconnaît les ruses du démon : Grand merci, lui crie-t-il, sans toi le sommeil allait me faire manquer à ma prière ; il se met à genoux et récite ses prières accoutumées, mais, comme on le peut croire, avec une ferveur plus qu'ordinaire. A mesure qu'il prie, le bruit et le tremblement diminuent, si bien qu'en achevant il trouve tout parfaitement tranquille et s'endort paisiblement.

Il faut avouer cependant que tous les chrétiens ne montrèrent pas la même intrépidité; il n'y eut qu'un petit nombre des plus fervents et des plus braves qui osèrent affronter ainsi l'ennemi ; les autres, partagés entre la crainte et l'espérance, se tenaient prudemment en observation. Quand ils virent qu'aucun malheur n'était arrivé aux plus hardis, ils prirent peu à peu courage et confiance en Dieu, et allèrent se réunir aux premiers. Bientôt les païens eux-mêmes se joignirent à eux sans éprouver aucun accident : et aujourd'hui, ce pays est un des plus habités, à la grande satisfaction du propriétaire. Cet évènement fit sensation dans tout le royaume ; le seigneur d'une province voisine, dont les domaines sont aussi déserts en partie depuis longues années et pour le même motif, accourut s'assurer du fait et conjura nos néophytes d'aller s'établir sur ses terres. Ils se firent longtemps prier, exigèrent l'assurance que dans tout le pays qu'on leur cédait on n'éri-

gerait jamais au démon ni statue ni pagode, et qu'eux-mêmes seraient exempts de toutes les charges qui ont rapport au culte idolâtrique. Tout leur fut accordé, et une partie des chrétiens se détacha pour aller fonder cette seconde colonie ; mais continuons l'histoire de la première.

Les démons étaient vaincus et les terres défrichées ; une chose essentielle cependant manquait encore aux néophytes : ils avaient creusé sur tous les points sans rencontrer une goutte d'eau potable. Dans cette nouvelle nécessité ils ont recours à la protection de S. François-Xavier. Réunis à ses pieds, ils lui adressent une prière fervente et s'engagent par un vœu solennel, puis se levant pleins de confiance, comme si Dieu eût remis l'affaire à leur discrétion, ils choisissent l'endroit où ils désirent placer leur puits et se mettent à creuser. Déjà le travail continué depuis plusieurs jours est arrivé à une grande profondeur, mais plus ils avancent et plus la terre leur paraît aride. La confiance commence à s'ébranler, le découragement s'empare des cœurs et paralyse les bras, ils abandonnent l'un après l'autre une entreprise qu'ils regardent comme une folie ou comme une présomption téméraire. Enfin l'un d'entre eux, resté seul à l'œuvre, sent naître en son ame une confiance extraordinaire, il va trouver ses compagnons, leur reproche leur peu de foi, les exhorte à la persévérance et réussit à les ramener au travail. Ils réitèrent leur prière et leur vœu et recommencent à creuser avec un nouveau courage. Chose admirable ! à peine ont-ils frappé quelques coups sur cette terre desséchée, qu'ils voient jaillir sous leurs pieds une abondante source d'une eau délicieuse. Pénétrés de joie et de reconnaissance, ils rendent aussitôt de vives actions de grâces à leur puissant protecteur, et les gentils eux-mêmes frappés de ce prodige con-

çoivent pour le saint un sentiment de dévotion qui les conduira bientôt, je l'espère, aux eaux vives du salut.

Les chrétiens s'empressèrent ensuite de régulariser et d'orner de constructions élégantes *le puits de saint François-Xavier*; ils achevèrent de bâtir leurs maisons, l'église et le presbytère, et donnèrent au village le nom de Bethléem. Le bruit de toutes ces merveilles attirait une foule de curieux, gentils et chrétiens; la nouvelle église devint un pélerinage célèbre, et sa réputation s'accrut encore par la pompe que déploya le P. Alvarez dans la célébration de la fête de Pâques et dans la représentation des mystères de la mort du Sauveur. Un grand nombre de païens s'y convertirent et reçurent le baptême.

S. François-Xavier continue à récompenser la foi de ces braves néophytes par de fréquentes preuves de sa protection; je me contenterai d'en rapporter ici un ou deux exemples. Une jeune fille, de parents idolâtres, tomba malade et était désespérée des médecins. Le père et la mère de l'enfant, touchés des grâces que Dieu accordait aux chrétiens, promirent de recevoir le baptême s'il rendait la santé à leur fille; leur prière fut exaucée, l'enfant baptisée guérit parfaitement, et pour accomplir leur promesse ils assistèrent aux instructions. Sur ces entrefaites la catéchumène est saisie de violentes douleurs, les parents, effrayés de son état et du danger qui menace sa vie, pressent le mari de recourir aux idoles. Fidèle à sa foi et désirant se soustraire aux importunités des gentils, il se retire dans un coin du jardin, se prosterne devant Dieu et le conjure par l'intercession de S. François-Xavier de sauver son épouse. Au milieu de sa prière, il entend un vagissement et les cris d'allégresse qui le suivent lui annoncent l'heureuse nouvelle. Transporté de joie, il se lève, il

accourt ; un enfant lui est né , c'est un fils , il s'appellera Xavier !

Le second exemple est plus frappant : une petite fille jouant avec des enfants de son âge tombe dans le puits de S. François-Xavier. Les compagnes accourent ; mais la voyant tantôt s'enfoncer dans l'eau, tantôt reparaître sur la surface , elles s'imaginent que c'est un jeu , et ne conçoivent pas l'idée du danger. Bientôt l'enfant disparaît entièrement ; alors ses compagnes épouvantées jettent un cri d'alarme et se hâtent d'annoncer cette triste nouvelle aux parents de l'infortunée. Malheureusement pas un homme ne se trouve dans le village. Plus d'une heure se perd en vaines tentatives ; enfin plusieurs néophytes attirés par les cris accourent et se prosternent en se recommandant à S. François-Xavier ; l'un d'entre eux descend dans le puits et après avoir longtemps cherché , après avoir plongé à plusieurs reprises , il reparaît avec le corps de l'enfant ; tous les assistants l'accueillent par des lamentations funèbres , s'attendant à n'y retrouver qu'un cadavre ; quel n'est pas leur étonnement lorsqu'ils voient la petite fille sortir de l'eau pleine de vie , ouvrir les yeux et parler librement !

Ces faveurs de la bonté divine n'ont pas peu contribué à augmenter le nombre de conversions : neuf cent cinquante idolâtres ont reçu le baptême dans cette chretienté naissante et sept chapelles ont été construites dans les populations environnantes.

La chrétienté de Sattiamangalam a été de toutes la plus tranquille et la plus heureuse ; préservée des dévastations de la guerre et de la famine , elle a offert un asile charitable aux chrétiens des autres résidences. Ce district renferme quinze églises disséminées sur une étendue de vingt-cinq lieues. Les païens , frappés de la majesté de nos fêtes et

des progrès rapides du saint Evangile, avouent eux-mêmes que le Dieu des chrétiens est trop puissant pour qu'on essaie de détruire sa religion ou d'en arrêter les développements. Ces aveux et cette persuasion presque générale ne les ont pas empêchés de susciter à nos néophytes plusieurs persécutions partielles et domestiques. En voici une qui mérite d'être citée :

Quelques familles ayant embrassé le christianisme, leurs parents et les autres habitants du village exercèrent contre les néophytes toutes sortes de vexations, ils leur intentèrent des procès calomnieux et les firent injustement condamner. Poussant ensuite l'audace jusqu'à forcer leurs maisons, ils enlèvent leurs richesses et les accablent de coups et d'outrages, les généreux soldats de Jésus-Christ protestent qu'on peut bien les faire mourir, mais non les obliger à honorer le démon. Enfin les persécuteurs prennent une résolution digne de celui dont ils sont les ministres : ils saisissent tous les néophytes, les conduisent devant l'idole, déclarent aux maris que s'ils refusent de l'adorer leurs femmes vont être maltraitées, et à l'instant même ils se disposent à exécuter sous leurs yeux cette affreuse menace. A cette vue, ces pauvres chrétiens, dont la constance a triomphé de tous les tourments, ne peuvent résister au mouvement d'horreur qui les saisit, et pour sauver l'honneur de leurs épouses ils lèvent tous ensemble leurs mains vers le ciel et vers l'idole. Les païens, contents de cet acte et joyeux de les avoir vaincus, leur rendent la liberté et les laissent en paix. Mais quelle paix ! ils ont faibli devant l'ennemi ! leur lâcheté passe pour une apostasie ! Cette pensée est comme un poignard qui leur déchire le cœur. Ils envoient aussitôt vers le P. Arcolini un chrétien des environs pour lui confesser leur chute, lui exprimer leur repentir et lui demander en grâce de leur permettre d'aller

en recevoir la pénitence et l'absolution. Une faute dans laquelle les avait involontairement entraînés un sentiment si naturel et si louable, méritait plus de compassion que de rigueur; cependant, afin de leur inspirer une extrême horreur pour toutes les infidélités de ce genre, le missionnaire leur répond qu'il ne peut reconnaître pour ses disciples des hommes qui ont adoré le démon. Frappés comme d'un coup de foudre ils se renferment dans leurs maisons, et passent les jours entiers dans les larmes sans oser se montrer en public.

Cependant le P. Balthasar da Costa, supérieur, étant venu faire sa visite à Sattiamangalam, les néophytes députèrent vers lui pour implorer sa miséricorde; il leur répondit avec bonté, tout en leur faisant comprendre la gravité de leur faute : « Le Seigneur, ajouta-t-il, est plein de miséricorde; mais le scandale ayant été public, la réparation doit l'être aussi. » Encouragés par l'espérance du pardon, les coupables choisissent la circonstance d'une fête où le roi se montrait au milieu des populations. Le jour venu et la multitude assemblée, ils paraissent, percent la foule, s'avancent jusqu'auprès du prince, et en présence de la cour et de leurs parents, ils élèvent la voix, et proclament qu'ils sont chrétiens, adorateurs du vrai Dieu. Le roi, stupéfait d'une démarche si imprévue, leur demande quel est le Dieu qu'ils adorent et la loi qu'ils professent; ils répondent avec intrépidité, en récitant les textes de leur catéchisme où se trouvent développées les attributions de Dieu et ses divins commandements. Ils déclarent qu'ils sont disposés à mourir pour la foi de Jésus-Christ; ils défient leurs adversaires de les convaincre d'aucune faute, et en prononçant ces paroles ils jettent leurs toques aux pieds de leurs persécuteurs (1). Personne

(1) C'est un acte solennel par lequel un accusé défie son accusateur ; si

n'osa accepter le défi et, selon la coutume, les chrétiens furent déclarés libres de toute charge. Non content de les absoudre, le roi frappé de leur générosité les prit à son service, persuadé que des hommes si fidèles à leur Dieu ne le seraient pas moins à leur prince, et sauraient dans l'occasion déployer, en sa faveur, la bravoure héroïque dont ils venaient de faire preuve. Inutile d'ajouter qu'après une profession de foi si solennelle ils furent admis à la réconciliation et reçus avec empressement dans l'église. L'ennemi perdit dans cette occasion bien plus qu'il n'avait espéré gagner; une foule de païens embrassèrent la foi, et de ce nombre se trouvèrent plusieurs des persécuteurs.

Voici un autre exemple de la sévérité que nous croyons devoir employer quelquefois dans l'administration de nos chrétientés, à l'exemple de l'église primitive. Les néophytes d'un village situé à cinq milles du centre où réside le missonnaire ont coutume de venir à l'église tous les dimanches. Il arriva qu'un samedi les habitants s'étant réunis pour une partie de chasse, se laissèrent entraîner si avant dans la nuit que le dimanche matin ils n'eurent ni le temps ni le courage de se mettre en route pour aller entendre la sainte messe. Ils se contentèrent donc de réciter quelques prières dans leur chapelle et se disposèrent à faire grand festin du gibier qu'ils avaient pris en abondance. Un seul d'entre eux se rendit à la messe; le missionnaire lui demanda pourquoi les autres ne venaient pas, et sur sa réponse, il lui ordonna de leur annoncer de sa part que puisque un peu de gibier avait plus de prix à leurs yeux que l'adorable sacrifice où l'Homme-Dieu

celui-ci ramasse la toque, il s'engage à prouver juridiquement son accusation sous peine de subir le châtiment dû au crime faussement imputé : si personne ne relève la toque, l'accusé est réputé innocent.

s'offre à son Père pour obtenir aux hommes des trésors de grâces et de bénédictions, ils pouvaient se dispenser de se présenter le dimanche suivant, parce que aussi bien ils ne seraient pas admis à l'église. Vous comprenez que l'intention du missionnaire était de les éprouver plutôt que de les interdire réellement. Il obtint ce qu'il voulait : les néophytes ayant reçu ce message à l'heure de midi, au moment où ils s'apprêtaient à manger leurs cerfs et leurs lièvres, furent tellement saisis des paroles du gourou que, mesurant la gravité de leur faute sur la sévérité du châtiment, ils abandonnèrent leur dîner sans y toucher, et résolurent de ne manger qu'après s'être réconciliés avec Dieu. Ils partent donc à jeun ; tous sans exception : hommes, femmes et enfants, font ce voyage de cinq milles sous les ardeurs d'un soleil brûlant, et arrivent, épuisés de fatigue, mais plus accablés encore par la douleur de leur faute et par la pensée d'avoir irrité leur Père; n'osant se présenter devant lui, ils envoient d'autres chrétiens pour intercéder en leur faveur. Afin de leur faire mieux sentir leur faute, le missionnaire refuse de les admettre en sa présence et les laisse supplier et pleurer jusqu'à la nuit.

Cependant les chrétiens du village, sachant que ces malheureux sont encore à jeun, s'empressent de leur offrir à manger; c'est en vain, pas un ne veut toucher à aucun aliment avant d'avoir reçu son pardon. Enfin le missionnaire touché de leur douleur et des larmes de leurs intercesseurs les admet en sa présence; après une réprimande paternelle, il les assure qu'il oublie lour faute et les regarde désormais comme ses enfants; il leur permet de venir à l'église et leur donne sa bénédiction. Impossible de vous peindre les transports de joie qui éclatent en ce moment et le bonheur qui brille sur tous les visages;

n'ayant plus rien à désirer, ils se remettent en route de nuit et ne rompent leur jeûne qu'après être rentrés dans leurs maisons. Ainsi la faute même servit à leur inspirer une plus haute estime du saint sacrifice de la messe et un plus ardent désir d'y assister. Je suis bien aise de vous montrer par tous ces détails les petites industries que nous employons pour faire pénétrer les sentiments de foi et de dévotion dans le cœur de ces bonnes gens ; il faut souvent les conduire comme des enfants ; mais ces industries elles-mêmes vous prouvent que nous travaillons sur un fond déjà solide, car de tels moyens ne pourraient pas s'appliquer à tout le monde.

Dans un autre village situé à dix milles du centre, les chrétiens sont généralement dispensés de venir à la messe, à cause de la distance et de la difficulté des chemins. Le missionnaire va les consoler aussi souvent qu'il peut et en son absence ils ont coutume de se réunir tous les jours pour les prières du matin et du soir, et tous les dimanches pour réciter les prières de la messe. Un dimanche, pendant que tous les habitants s'étaient rassemblés dans leur chapelle, on remarqua l'absence de deux jeunes gens. Leur passion bien connue pour la chasse et la disparition de leurs armes ne laissèrent à leurs parents aucun doute sur la cause de cette absence. Malheureux enfants, s'écrient-ils, ils vont sans doute confirmer à leurs dépens les avis que nous leur avons si souvent répétés, et fournir un nouvel exemple de la justice de Dieu contre les transgresseurs de sa loi ! On s'inquiète, on s'afflige, et les jeunes chasseurs ne reparaissent point ; on se met à leur recherche et on les retrouve le lendemain tous les deux étendus par terre, avec leurs armes brisées dans leurs mains, respirant encore, mais cruellement mutilés par un énorme sanglier, contre lequel ils avaient soutenu une lutte acharnée.

Puisque j'en suis à cette chrétienté, je veux vous raconter comment notre Seigneur a converti ce village. Il ne comptait dans les commencements que quelques familles chrétiennes ; les autres habitants étaient païens et pour la plupart adonnés à la magie, qu'ils exploitaient très-efficacement pour se nuire les uns aux autres, car l'ennemi commun les servait tour-à-tour pour le malheur de tous. Un de ces magiciens ayant jeté un sort sur le fils de son voisin, le démon s'empare du jeune homme, l'enlève dans les airs, et le laisse tomber au milieu des champs. Quelques païens, attirés par ses cris, s'approchent et touchés de compassion, veulent le transporter chez eux pour en prendre soin ; mais, à leur grand étonnement, malgré leurs efforts réunis, ils ne peuvent pas même le soulever. Ils reconnaissent à ce signe une action surnaturelle, et sachant le pouvoir que les chrétiens exercent souvent contre ces sortes de magies, il les prient de venir porter secours à ce malheureux. Les néophytes accourent auprès de lui, font leur prière et le portent sans éprouver la moindre résistance. Cependant, persuadés que s'ils le laissent entre les mains des gentils, le démon continuera de le tourmenter, ils le conduisent à l'église, où, après avoir été instruit, il reçoit le baptême et est rendu à la liberté.

L'esprit infernal voulut s'en dédommager sur les autres habitants du village : il les effrayait pendant la nuit par ses apparitions, et faisait trembler leurs maisons avec un fracas épouvantable. Les païens ne trouvèrent d'autre remède contre ces persécutions que de prier les néophytes de venir passer la nuit chez eux. L'on observa que toutes les maisons qui avaient le bonheur de posséder un chrétien jouissaient d'une pleine tranquillité, tandis que les autres étaient assaillies par toutes les vexations dont je

viens de parler : On remarqua même que si une maison, après avoir joui de la paix pendant plusieurs jours sous la sauvegarde sacrée, croyait pouvoir s'en passer une seule nuit, elle était aussitôt attaquée par l'ennemi, qui lui faisait payer au centuple le mal qu'il n'avait pu lui causer les jours précédents. Convaincus par des preuves si palpables et de la faiblesse du démon qu'ils avaient adoré et de la puissance du Dieu des chrétiens, les gentils brisèrent leurs idoles, renoncèrent à leurs sectes, se firent instruire et reçurent le saint baptême à l'exception d'un seul qui quitta le pays. Ainsi ce village, qui était un des boulevards de l'enfer, est aujourd'hui tout entier consacré à notre Seigneur et trouve dans les bénédictions du ciel la récompense de sa piété et de sa ferveur.

Je citerai encore un trait du même genre, qui a puissamment contribué à cet heureux résultat. Un jeune païen était depuis longtemps le jouet du démon et n'avait pu se soustraire à ses vexations par les sacrifices qu'il ne cessait de lui offrir pour l'apaiser. Souvent une force invisible l'emportait dans les airs et le jetait loin de sa maison au milieu des bois où on le retrouvait demi-mort après plusieurs jours d'absence ; quelquefois elle le déposait sur la pointe d'un rocher escarpé ou sur la cîme d'un arbre très-élevé. Tant de tourments avaient réduit l'infortuné à un tel état d'exténuation qu'il ressemblait plus à un squelette qu'à un être vivant. Enfin, persuadé par les conseils d'un chrétien, il vint de quatre journées de distance trouver le missionnaire, assista aux instructions des catéchumènes, et reçut le baptême. De retour chez lui il foula aux pieds et brisa toutes ses idoles, jouit d'une parfaite tranquillité et recouvra en peu de jours ses forces et son embonpoint. Les gentils furent d'autant plus frappés de sa guérison subite qu'ils avaient été depuis plusieurs années témoins de ses souffrances.

Un néophyte qui se trouvait seul dans un village de païens fut piqué par un serpent, et en peu d'instants la force du poison le fit tomber évanoui. Ses parents idolâtres accourent avec les remèdes superstitieux et les cérémonies des magiciens. Dès qu'il les voit entrer, sa foi lui rendant des forces, il se lève, les repousse en protestant qu'il aime mieux mourir chrétien que devoir la vie au démon; et après les avoir chassés il s'enferme dans sa cabane. Tout le village le regarde comme un homme perdu et commence à faire pour lui dans la rue les lamentations d'usage. Un chrétien, ami du malade, passant devant sa maison, demande ce que signifient ces pleurs; en ayant appris la cause, il s'approche, frappe à la porte et appelle le malade. Celui-ci, quoique étourdi par la douleur, reconnaît la voix, et se traîne jusqu'à sa porte pour l'ouvrir. Son ami entre, l'exhorte à la confiance en Dieu, et tous deux se mettent à réciter avec une foi vive le *Credo* et diverses autres prières; à l'instant même le poison, qui déjà s'était emparé de tout le corps, se retire insensiblement et disparaît tout-à-fait. Les deux néophytes, remplis de joie, sortent de la cabane en glorifiant Dieu, et annoncent aux païens qu'ils n'ont plus besoin de pleurer comme mort celui à qui la toute-puissance divine a rendu la vie et la santé.

Pendant que les campagnes donnaient les plus belles espérances d'une abondante moisson, des nuées de sauterelles vinrent fondre sur les champs et dévoraient toutes les plantes. Les chrétiens effrayés coururent se jeter aux pieds du missionnaire et lui demandèrent quelques paroles de l'Ecriture sainte écrites sur des plaques de métal ou sur des feuilles de palmiers; les ayant reçues ils se hâtèrent d'attacher ces feuilles au bout de petits bâtons qu'ils plantèrent au milieu de leurs champs; le lendemain ils

trouvèrent le sol couvert de ces sauterelles mortes pendant la nuit.

Un gentil avait une fille de trois ans qui, malgré tous ses soins, n'avait pas encore pu marcher ni même se tenir debout. Pressé par les instances d'un néophyte, il se présenta pour assister aux instructions des catéchumènes. Son cœur, s'ouvrant peu à peu à des sentiments de foi et de piété, lui suggéra de donner à ses enfants des noms chrétiens, même avant de les présenter au saint baptême. La petite estropiée reçut celui de Magdeleine, et ce jour même, le père l'ayant appelée par ce nom, l'enfant se leva et courut à lui sans aucune difficulté. Transporté de joie, il prend sa fille entre ses bras, et s'écrie qu'il ne veut pas d'autres preuves pour reconnaître la puissance du Dieu des chrétiens et la vérité de sa religion.

Grâces à la bonté divine, dont ces faveurs sont une preuve, la moisson évangélique a dépassé, ici comme ailleurs, les espérances que nous pouvions concevoir dans des circonstances si difficiles : neuf cent quarante idolâtres ont été baptisés et un nombre considérable de catéchumènes attendent le même bonheur.

La résidence de Maduré possède un Père brame et deux Pères pandarams, sans compter le Père chargé de l'église des Paravas et qui a rendu d'importants services à nos néophytes.

Des évènements extraordinaires ont jeté la terreur dans tous les habitants de cette province : plusieurs enfants sont nés avec les dents toutes formées; les loups, les ours et les tigres, sortant des forêts se répandaient dans les campagnes, souvent pénétraient dans la ville de Maduré et jusque dans l'enceinte du terrain de notre église; beaucoup de personnes mouraient subitement sans qu'on pût reconnaître en elles aucun symptôme de maladie; des

nuées d'insectes malfaisants, dont la puanteur était aussi insupportable que leur morsure était douloureuse, obscurcissaient les airs, s'abattaient sur les maisons et infectaient toute la contrée. Les païens s'imaginent voir dans ces espèces de prodiges le présage des fléaux dont ils se croient menacés.

Le nombre des idolâtres baptisés dans cette résidence s'élève à huit cent soixante-dix, et ces conversions sont plus remarquables par la qualité des personnes que par leur nombre. Plusieurs avaient été de cruels persécuteurs de notre sainte religion ; quelques-uns étaient prêtres des idoles; d'autres ont demandé le baptême pour se soustraire aux persécutions du démon; et, ce qui est vraiment prodigieux, il en est qui, dans l'acte même de la possession, criaient à leurs parents idolâtres que le seul moyen de les délivrer était de les présenter à notre église pour recevoir le saint baptême. C'est ainsi que l'ennemi des ames était forcé, sans doute par la divine puissance, de conduire à la voie du salut ces victimes de sa cruauté. Dans une famille nombreuse et distinguée par sa noblesse, sept personnes avaient succombé dans l'espace de quinze jours à des attaques qu'on attribuait à une action diabolique. La huitième victime, déjà atteinte du mal et presque à l'agonie, céda aux conseils de quelques chrétiens et se fit conduire au missionnaire. Celui-ci lui remit une sentence de l'Evangile écrite sur une lame métallique, et au moment où elle se l'attachait au bras elle se trouva parfaitement guérie. En reconnaissance de ce bienfait, elle embrassa la foi de Jésus-Christ avec douze de ses parents.

Quelques néophytes de cette résidence furent persécutés par les gentils, mais Dieu punit sévèrement la cruauté des persécuteurs en les livrant à la rage du démon, qui s'em-

para d'eux et les tourmenta horriblement. Ne trouvant aucun moyen de se soustraire à sa tyrannie, ils s'adressèrent à une pieuse néophyte et la conjurèrent d'avoir pitié d'eux ; elle répondit que ce châtiment leur étant infligé pour avoir maltraité leurs parents chrétiens, le meilleur remède était d'aller se réconcilier avec eux, leur demander pardon et se recommander à leurs prières. Ils suivirent son conseil et furent délivrés à l'instant même.

Ces faits et beaucoup d'autres que je laisse de côté, prouvent à l'évidence, que la divine bonté réalise en faveur de nos néophytes les promesses de Jésus-Christ. Ils fortifient la foi des chrétiens, éclairent et attirent au saint Evangile un grand nombre de païens et nous offrent à nous-mêmes de puissants motifs de confiance.

Je ne vous parlerai pas aujourd'hui d'Outtamapaleam., situé à l'ouest de Maduré, ni de Cajétar et de Tencassi, au sud de la même ville; je n'ai pas sur ces chrétientés des détails assez exacts. Le catéchiste Jean entretenu par la charité du P. Em. da Cugna, recteur de Manapar, sur la côte de la Pêcherie, a soin de ces églises du sud; il m'annonce quatre-vingt-treize baptêmes conférés à Outtamapaleam, et soixante catéchumènes préparés à Cajétar.

Il me raconte plusieurs faits merveilleux, que je ne veux pas reproduire avant d'en avoir examiné moi-même les circonstances. En réunissant les chiffres indiqués dans le cours de cette lettre, on aura la somme de cinq mille six cents conversions ; résultat bien consolant, si nous considérons la difficulté des temps, le petit nombre des missionnaires et l'impossibilité d'augmenter celui des catéchistes. A Dieu seul toute la gloire et la reconnaissance ! Je me recommande aux prières de votre paternité.

Ant. de Proenza.

LETTRE DU P. ANT. DE PROENZA, MISSIONNAIRE DU MADURÉ, AU R. P. PAUL OLIVA, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Cangoupatti, 1665.

Mon très-révérend Père,

Le plaisir que votre paternité témoigne avoir pris à la lecture des relations précédentes sur cette chère mission du Maduré est pour moi un doux encouragement à vous écrire la présente. Suivant le même ordre, je commence par une rapide exposition de l'état politique de ces contrées.

La crainte que nous avions de voir arriver les Mahométans ne tarda pas à se vérifier ; le récit des désordres et des cruautés qu'ils commettaient et de la désolation qu'ils répandaient partout sur leur passage jeta l'effroi dans tous les cœurs. La valeur guerrière et la sage administration de Socca-Linga-Nayaken entretenaient cependant un reste d'espérance. Enfin l'armée de l'Idalcan arriva commandée par Vanamian, le plus vaillant de ses capitaines, et s'arrêta auprès de Tirouchirapalli, qui est comme la clef des états de Maduré. Le général ennemi essaya d'abord d'effrayer le roi par ses menaces et l'appareil de sa puissance ; s'apercevant qu'il ne gagnait rien par ces moyens, il livra successivement plusieurs assauts et fut constamment repoussé avec perte par l'artillerie du fort. Mais dans ses attaques il détruisit tous les faubourgs, et notre église qui se trouvait dans l'un d'eux fut complètement dévastée. Moi-même je courus un grand danger : poursuivi par quatre cavaliers je fuyais vers la ville avec plusieurs disciples, et nous allions tomber entre leurs mains quand quelques bombes lancées par les assiégés éclatèrent auprès de nous

et décidèrent les ennemis à se retirer. Ayant fait d'inutiles efforts contre la citadelle, les assiégeants se répandirent dans les campagnes, dévastèrent les moissons, brûlèrent les villages et saisirent les habitants pour en faire des esclaves.

Il est impossible de décrire les scènes d'horreurs qui couvrirent alors ce malheureux pays. Les nobles Indiens, regardant comme une infamie de tomber au pouvoir de ces êtres méprisables, ne craignaient pas de chercher leur refuge dans la mort, moins affreuse à leurs yeux qu'un tel déshonneur. Un grand nombre après avoir immolé leurs femmes et leurs enfants s'enfonçaient le glaive dans le sein et tombaient sur leurs cadavres. On vit des populations entières se vouer à cette mort tragique. Dans d'autres villages, les habitants se réunirent dans plusieurs maisons auxquelles ils mirent le feu et périrent au milieu des flammes. Une femme chrétienne ayant été ainsi traînée dans un vaste édifice pour partager le sort commun, fut retrouvée en vie sous un monceau de quatre cents cadavres. Ces traits vous feront comprendre jusqu'où va l'entêtement des Indiens pour les prérogatives et l'honneur de leurs castes. Les Musulmans ayant ramassé tout ce qu'ils pouvaient se promettre du pillage, et ne voyant plus désormais que des dépenses à faire sans aucun profit, songèrent à se retirer. Ils entrèrent en négociations avec le Nayaken, qui fut bien aise de s'en délivrer au prix d'une grosse somme d'argent qu'il leur paya en titre de contribution.

Débarrassé de cet ennemi, Socca-Lingam songe à se venger du roi de Tanjaour, qui l'a trahi de nouveau dans cette circonstance en s'unissant aux Mogols contre la foi des traités. Il part donc à la tête d'une puissante armée, se présente devant la ville de Tanjaour, et après divers combats de peu d'importance, il s'empare de Vallam,

citadelle très-importante par sa position et par la richesse des terres qui en dépendent. Il fait alors la paix avec son ennemi vaincu, aux conditions qu'il lui plaît de lui imposer, et se retire en laissant une bonne garnison dans la forteresse qu'il vient de conquérir.

Il profite de l'ardeur de ses troupes victorieuses pour aller punir son vassal le roi du Marava, qui, dans l'invasion des Musulmans, lui a refusé le secours de ses armes. Il s'empare de Tiroupattour, de Poudoucottei, de Mânamadurei et de quelques autres places moins considérables; il pénètre ensuite dans l'intérieur des bois et prend le fort de Caléarcoïl. Le roi du Marava, auquel la perte de ses places fortes n'a rien ôté de son audace, se retire plein de confiance au milieu de ses forêts. Le Nayaker ennuyé d'une guerre de brigands, pressé d'ailleurs de se rendre à Maduré pour y célébrer diverses cérémonies, laisse à quelques capitaines le soin de terminer cette expédition. Mais son départ change bientôt la face des affaires. Le Maraver sait profiter des avantages que lui donnent la connaissance des lieux et l'habitude du combat dans ces positions toutes nouvelles pour ses adversaires, et remporte sur eux plusieurs victoires. Le Nayaken renonce au projet d'humilier l'orgueil de son vassal et se contente de conserver les principales forteresses du Marava.

Tels sont les principaux évènements politiques; passons à ceux de la mission.

Malgré les troubles de la guerre, la chrétienté de Tanjaour s'est assez bien conservée dans sa ferveur; les vides causés par la famine ont été en partie comblés par la conversion de huit cent soixante-dix-huit idolâtres; nos succès auraient de beaucoup dépassé ce chiffre sans la mort de Jésouadien, un des premiers disciples du P. de' Nobili et l'un de nos meilleurs catéchistes. Les services qu'il a rendus

à la chrétienté lui méritent une place dans nos annales. Il était préposé aux jardins du Nayaken de Tirouchirapalli, quand il eut l'occasion de connaître le P. de' Nobili, qui le convertit à la foi de Jésus-Christ. Son premier soin fut de faire partager ce bonheur à son ami intime, qui prit le nom d'Amator et devint avec lui un des plus zélés catéchistes de cette mission. Cet emploi aussi laborieux qu'il est méritoire, Jésouadien le remplit jusqu'à une extrême vieillesse avec une exactitude et une générosité qui excitaient l'admiration de tout le monde ; qu'il s'agît de l'instruction des néophytes, ou de la conversion des païens, on le trouvait toujours prêt. Il déployait surtout pour le salut de ces derniers un art et une industrie que le Ciel se plaisait à bénir. Sa candeur et sa simplicité lui gagnaient tous les cœurs. Doué d'une mémoire heureuse, il savait toutes les prières et les cantiques spirituels composés par nos Pères, et il les récitait ou les chantait avec un tel sentiment de dévotion que je n'ai jamais pu l'entendre sans en être attendri. Il ne laissa aucun héritier de ses vertus ; car sa femme ayant résisté à tous les efforts qu'il fit constamment pour l'arracher à l'erreur, il l'abandonna et passa toute sa vie dans une parfaite continence. Dieu l'en dédommagea par le grand nombre d'enfants spirituels dont il réjouit son apostolat.

Nous avons perdu en outre plusieurs chrétiens distingués, qui offriraient une abondante matière à un récit édifiant ; mais je n'ai pas le temps de m'y arrêter. Je me contenterai de dire quelques mots d'une petite fille dont la vertu a quelque chose de prodigieux. Mouttammâl ou Marguerite, fille d'un vadhouguen du royaume de Gingi était un ange en qui la grâce avait devancé les années. Agée de quatre ans, on la voyait tous les soirs allumer une lampe placée devant l'autel domestique où brillait l'image

du Sauveur, puis se mettre à genoux et réciter ses prières avec une piété et une expression de foi qu'on eût admirées dans l'âge mûr. Le fruit de cet amour de Dieu était une charité sans borne pour le prochain : dès qu'un pauvre se présentait à la porte, elle courait à lui et n'avait de repos qu'après l'avoir consolé par une large aumône. Ses paroles et tout son extérieur unissaient la gravité de la raison à l'amabilité de l'enfance. Son amour pour la virginité était évidemment l'effet d'une grâce spéciale et comme une sorte d'instinct tout céleste : vous dirai-je que cette enfant de quatre ans poussait la délicatesse jusqu'à ne pouvoir dormir dans l'appartement de son papa ! Loin de s'en offenser, celui-ci admirait en elle les trésors de la grâce divine et la traitait avec une tendresse mêlée de respect. C'est ma perle, disait-il souvent, elle n'est pas née pour la terre. En effet, Dieu se hâta de l'appeler à lui, dans la crainte sans doute que le souffle de ce monde n'en ternît l'éclat. Aussitôt qu'elle sentit les premières atteintes de la maladie, elle fit ses adieux à ses parents, les pria de la conduire dans son petit oratoire, au pied de l'autel si souvent témoin de ses ardeurs célestes ; c'est là qu'elle voulait rendre son ame à Dieu ; à peine y fut-elle transportée, que cet ange s'envola vers le ciel.

La crainte de vous fatiguer par des récits trop analogues à ceux de ma précédente lettre me fait passer sous silence une foule de traits qui attestent l'empire de nos néophytes sur les démons. Je veux cependant vous citer un fait qui pourra vous divertir et sera une preuve du mépris qu'ont nos chrétiens pour ces puissances infernales.

Un néophyte appelé Nellatambi, dont la ferveur et la foi égalaient la bravoure guerrière, servait sous les drapeaux d'un seigneur idolâtre dans les terres des voleurs.

Une nuit il est éveillé en sursaut par des cris d'alarme, et le son des trompettes et des tambours. Il se lève avec précipitation et trouve le camp en confusion et toute l'armée, officiers et soldats saisis d'effroi et s'armant de toutes pièces ; il demande la raison de tout ce tumulte; on lui répond qu'on n'a rien à craindre des hommes, mais que le dieu ou le diable qui réside dans le bois voisin a des desseins hostiles contre l'armée et que c'est là le motif de cette alarme. « Quoi ! pour un diable tant de tapage ! reprend Nellatambi ; en vérité, c'est se donner par trop de peine et lui accorder trop d'honneur. Laissez-moi faire, non-seulement je soutiendrai seul tous ses assauts, mais j'irai moi-même l'attaquer dans sa citadelle. » Ces paroles sont rapportées au capitaine. Il le fait appeler et lui demande s'il se sent le courage de se mesurer avec ce terrible adversaire. « Terrible ! répond le soldat chrétien d'un air de pitié, il n'est terrible que pour ceux qui veulent bien le craindre. Qu'on m'indique sa retraite et je vais vous montrer la vertu de la foi que je professe et la puissance du Dieu que j'adore. » Mais qui osera se faire son guide? Après bien des hésitations l'un des plus braves s'offre à le conduire au lieu du danger. Ils s'enfoncent donc tous les deux dans ces épaisses forêts, l'un tressaillant de joie et d'ardeur, l'autre tremblant de tous ses membres devant les fantômes de son imagination. Ils arrivent enfin. Le conducteur recueille tout ce qui lui reste de courage, tire son épée et s'arrêtant le plus loin possible : « Il est là, murmure-t-il d'une voix étouffée par la peur, il est là. » Aussitôt le néophyte fait le signe de la croix, s'avance intrépide et découvre en effet une statue colossale de je ne sais quel démon, entourée d'une foule d'autres petites statues. Du premier coup de sa massue il fait sauter la tête au grand colosse, il brise en morceaux

le reste de la statue ainsi que toutes les autres figures idolâtriques, et revient portant en main la tête de son Goliath. Le guide retrouve alors toute sa bravoure, et, devançant le triomphateur, il court, impatient d'aller raconter à ses camarades un exploit auquel il a pris une si belle part et dont il saura si bien partager la gloire. Arrivé au camp, Nellatambi jette la tête de l'idole devant la foule des spectateurs interdits, et le capitaine, pénétré d'admiration pour la puissance du Dieu des chrétiens, rend les plus grands honneurs au libérateur de son armée.

Voilà un héros à bon marché, car au fond il fallait un médiocre courage pour affronter une statue de terre cuite ; il en faut un tout autre pour triompher de la tribulation par la patience. C'est par ce genre de courage que se signala un catéchumène de très-haute caste. Dès que ses parents s'aperçurent qu'il assistait aux instructions, ils se mirent à le persécuter avec acharnement pour lui faire abandonner la foi ; ils l'excommunièrent de la caste, défendirent au barbier et au blanchisseur de lui rendre aucun service et le chassèrent enfin comme un pestiféré. Le missionnaire l'ayant rencontré dans cet état l'encouragea par l'espérance du bonheur céleste ; le néophyte l'écoutait avec une respectueuse attention, et bientôt, ne pouvant plus contenir ses sentiments, il l'interrompit par ces paroles entrecoupées de sanglots : « O mon Dieu et mon Seigneur, oh! qu'ils sont malheureux les hommes qui ne vous connaissent pas ! » Il oubliait ses propres peines pour ne penser qu'au malheur de ses parents, en comparaison desquels il se croyait le plus heureux des hommes.

Avant de passer à une autre province, permettez-moi d'interrompre ma narration et d'égayer mon récit par un petit trait du Nayaken de Tanjaour. Après avoir été battu

et rançonné par Socca-Lingam qu'il avait indignement trahi, il ne savait plus à quoi consacrer ses glorieux loisirs; ses brames lui persuadèrent qu'il n'avait rien de mieux à faire que de renaître. Aussitôt on se met à l'œuvre; une vache colossale est jetée au moule, et le roi se renferme dans son sein. Après maintes cérémonies qu'il serait trop long de décrire, la merveille s'opère : l'animal de bronze met au monde un autre animal tout vivant. L'épouse du grand brame, gourou du Nayaken, fait l'office de sage-femme; elle le reçoit entre ses bras, le berce sur ses genoux, le carresse sur son sein; et pour que rien ne manque à la farce, le gros enfant cherche à imiter les pleurs et les vagissements d'un véritable nouveau-né. Ce qu'il y avait de plus risible dans cette comédie, c'était le sérieux qu'y mettaient tous les acteurs. Les spectateurs en riaient sous cape, les voisins en riaient tout haut; mais ceux qui durent en rire de meilleur cœur furent les brames, à qui la cérémonie rapporta des sommes énormes.

Je vais maintenant vous raconter plus en détail une persécution soulevée contre le P. André Freire. Quelques chrétiens de Tanjaour s'étaient retirés pendant les guerres et la famine, à Sciangamam, citadelle du royaume de Gingi, et avaient été accueillis avec bonté par un homme distingué nommé Nandi-Pandaram. Ce dernier éprouvait depuis longtemps des douleurs d'estomac qui avaient résisté à tous les remèdes. Un des néophytes, voulant récompenser la charité de son hôte en lui procurant le bonheur de connaître le vrai Dieu, se met à lui parler de la religion chrétienne, de ses mystères et de sa puissance, et il l'exhorte à y chercher en même temps la santé du corps et le salut de l'ame. Le païen est frappé de ce qu'il entend, la grâce agit sur son cœur, il se convertit sincèrement et se trouve en peu de jours délivré de sa maladie. Se levant

alors plein de joie et de reconnaissance, il brise ses idoles, se fait pleinement instruire, reçoit le baptême avec toute sa famille et une trentaine de parents et devient, sous le nom de Sattianaden, une colonne de la foi dans cette contrée. Cette conversion excita la rage d'un Pandaram appelé Sciangarâyen, redoutable par l'autorité et l'influence qu'il exerçait sur ces peuples. Sous le prétexte de venger l'honneur du Lingam, mais plus réellement dans l'espérance de rétablir son autorité et de défendre ses propres intérêts, il s'arme de tout son crédit et de ses ruses. Il s'adresse d'abord au capitaine de la forteresse, présente en forme d'accusation un tissu de calomnies et fait appuyer ses intrigues par ses puissants amis. Sattianaden reste inébranlable au milieu de tant d'assauts, il méprise les tracasseries et les menaces, et avec la grâce de Dieu il triomphe de ses ennemis. Furieux de n'avoir pu réussir dans ses projets contre le néophyte, Sciangarâyen s'attaque au missionnaire lui-même, et ne comptant pas assez sur le capitaine, qui est Musulman, il a recours à l'influence des juges. Voici la relation que m'envoya sur ce sujet le P. André, à peine sorti de cette tempête. Sa lettre est datée de Tiroumatam.

« Au moment où je me disposais à vous faire le récit de mon voyage je fus assailli par une persécution des jogues qui pouvait avoir des suites bien fâcheuses, si Dieu n'était venu à notre secours. Cinq jours après vous avoir quitté à Congoupatti j'arrivai à Sciangamam où je trouvai tous nos chrétiens dans la paix et la sécurité, je m'y arrêtai pour administrer les sacrements aux néophytes baptisés l'année dernière, et instruire vingt-cinq nouveaux catéchumènes. On célébrait alors à la pagode une fête à laquelle les gentils étaient accourus en foule de tous les environs. Les jogues y étaient réunis en bon nombre et je

fus averti par un Mahométan, parent du capitaine, commandant de la forteresse, qu'ils prenaient contre nous des mesures hostiles. Un vendredi, pendant que j'étais occupé à instruire les catéchumènes, et que je m'étais un peu retiré à l'écart pour mieux me faire entendre d'un pauvre vieillard, on m'annonça l'arrivée d'une troupe de jogues. Je m'avançai vers eux et leur demandai l'objet de leur visite. La réponse, peu conforme aux lois de la bienséance, me fit comprendre leur dessein. Prenant alors un ton plus sérieux, je leur déclarai que s'ils avaient des plaintes à porter contre moi ou contre mes disciples, ils pouvaient me suivre chez le commandant, en présence duquel nous allions nous expliquer. Pendant que je me disposais à partir, deux soldats payés par les jogues enlevèrent mon cheval, mais sans me déconcerter je me mis en route à pied. Les jogues m'accompagnèrent et cherchaient à m'entraîner vers une certain lieu où m'attendaient les insultes de tous les complices réunis en embuscade. Sans pouvoir clairement pénétrer leur projet, j'en conçus dès-lors quelque soupçon et les quittai brusquement pour suivre une autre route qui me conduisît directement à la forteresse. L'argent de mes adversaires avait gagné tous les cœurs et fermé toutes les oreilles; n'ayant plus rien à espérer du côté des hommes, j'abandonnai l'affaire aux soins de la divine providence, et je rentrai dans ma cabane après avoir encouragé mes chers néophytes.

» Cependant l'agitation et le tumulte croissaient: le brame, premier ministre du commandant, m'envoya l'ordre de sortir de la ville; cette sommation fut bientôt suivie d'une seconde, et un instant après arriva un ordre du commandant. Il fallut donc me résoudre à partir; mais je voulus attendre la troisième sommation du brame, afin de gagner

du temps. Cette détermination déconcerta les jogues qui avaient juré de ne se séparer qu'après m'avoir ignominieusement chassé. Ils restèrent toute la nuit devant la pagode, sans permettre à aucun d'entre eux de se retirer. De grand matin, je me dirigeai vers la forteresse; Sattianaden s'adressa au brame, qui l'accueillit plus favorablement que la veille et me fit restituer mon cheval. Le commandant auquel je fus présenté me reçut avec civilité; après un long entretien sur la religion, je le priai d'agréer un petit éventail chinois, en m'excusant de n'avoir pas à lui offrir un objet plus digne de lui : « Pas d'excuse, me répondit-il avec une grâce et une délicatesse charmantes, les présents d'un grand personnage ne sont jamais petits. » Je pris congé de lui, je fis mes adieux à mes néophytes et sortis de la citadelle accompagné de seize catéchumènes, que je baptisai dans une église voisine.

» Fiers de mon départ, les jogues pour compléter leur triomphe se portèrent à la maison de Sattianaden, où s'étaient réunis les chrétiens effrayés par la persécution; leur dessein était de tout livrer au pillage et d'exterminer le christianisme. Mais le commandant ne fut point de cet avis; en connivant à mon expulsion, il avait rempli tous ses engagements; d'ailleurs il tenait en main la somme d'argent et le magnifique cheval de Sciangarâyen, et n'avait plus rien à recevoir; il réprima donc la fureur des jogues, leur adressa des reproches très-sévères et fit publiquement l'éloge du maître dont Sattianaden avait embrassé la doctrine. Ainsi nos persécuteurs en furent pour leurs frais; leur chef a perdu son cheval sans obtenir le mien sur lequel il comptait; en somme, les vainqueurs sont les dupes.

» J'ai été chassé, il est vrai; mais comme dans son marché le commandant ne s'est engagé à me chasser qu'une

seule fois, rien ne m'empêche de rentrer quand je le voudrai; nos ennemis n'ont pas toujours des chevaux à donner, d'ailleurs ils sont restés trop confus de leur premier triomphe, pour tenter les chances d'une pareille victoire. Nos néophytes ont montré dans cette épreuve une généreuse constance, et tout me fait espérer que leur nombre augmentera rapidement. »

Je passe à la résidence de Tirouchirapalli qui m'est échue en partage. Elle a fait une perte sensible dans la personne du catéchiste Mouttioudeian, dont les lettres précédentes ont plus d'une fois montré le zèle et la patience héroïques. Paria de naissance, mais docteur célèbre dans la gentilité, il attirait à ses leçons une foule de personnages des castes les plus nobles. Il comptait parmi ses disciples Jésouadien et un cammalen souvent mentionné dans nos lettres; convertis à la foi de Jésus-Christ par la prédication du P. de Nobili, ils s'empressèrent de communiquer ce précieux trésor à leur ancien maître et l'engagèrent à lire un ouvrage que ce Père avait composé. La vérité ne rencontra pas d'obstacles dans sa volonté, il accomplit pour l'embrasser les sacrifices les plus difficiles : il s'arracha son lingam, foula aux pieds les honneurs et l'estime du monde, et se dévoua gaîment aux mépris, à la pauvreté et aux tourments. Les préjugés des castes ne permettant pas au Sanniassi-brame de donner publiquement le baptême à un paria, il reçut ce sacrement en secret, pendant la nuit, dans une petite pagode située hors des remparts de Tirouchirapalli; Dieu semblait se complaire à choisir ce lieu consacré au démon pour lui arracher ce disciple généreux et digne d'un meilleur maître. A peine baptisé, Mouttioudeian se dévoua tout entier à l'office de catéchiste, dont il remplit les devoirs avec un zèle et un dévouement que les infirmités de la vieillesse n'ont pu ralentir. Dieu

l'en récompensa en lui accordant la consolation de voir avant sa mort plus de cinq mille chrétiens parias dans cette ville qui n'en possédait pas un seul au moment de son baptême. Il conserva jusqu'au tombeau son innocence baptismale et fut constamment un modèle accompli de toutes les vertus. Aussi l'amour, l'estime et la vénération qui environnèrent sa vie, lui préparèrent-ils après sa mort des obsèques d'une pompe et d'une solennité extraordinaires.

Dieu est magnifique dans les récompenses qu'il accorde aux justes; mais il est plus admirable encore dans les industries de sa miséricorde envers les pécheurs. Au nord du Cavéry, à dix lieues de Tirouchirapalli, vivait un paria fameux par ses brigandages : sa bravoure ou plutôt sa férocité le rendait redoutable dans tout le pays et lui procurait souvent l'occasion de mettre ses crimes au service des vengeances et des haines d'autrui. A mesure que le poids des années courbait son front, les vices l'abandonnèrent avec la force de s'y livrer ; mais une ardeur incroyable pour les superstitions idolâtriques prit tout à coup dans son ame la place de ses passions éteintes et semblait le retenir plus que jamais sous le joug de Satan. Il parvint ainsi à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sentant alors que la vie présente lui échappait, il songea sérieusement à s'assurer le bonheur dans la vie future, à laquelle il croyait comme presque tous les païens. Mais il eut beau multiplier les sacrifices, s'adresser à ses idoles et à ses gouroux, le paganisme ne répondit à ses soupirs que par une accablante incertitude qui lui rendait plus terrible l'approche de la mort. Dans ces cruelles anxiétés, il se souvient qu'on lui a parlé autrefois d'un célèbre Sanniassi résidant à Tirouchirapalli, qui enseignait, disait-on, la voie du bonheur éternel. Pressé par ses désirs et attiré sans doute par la puissance de la grâce, il se met en route,

marche pendant trois jours et arrive exténué de fatigue aux portes de la ville. Ignorant l'habitation du Sanniassi, il se traîne tout le jour dans les faubourgs, demande à tous ceux qu'il rencontre où demeure le pandaram du Dieu créateur de toutes choses. Il continue ses recherches bien avant dans la nuit et tombe dans le fossé de la citadelle. Pendant que des personnes charitables le retirent à demi-mort, il recueille ce qui lui reste de forces pour demander encore une fois où est la maison du pandaram du Dieu créateur. Ces paroles frappent l'oreille du catéchiste Rayappen, qui par hasard passe à cet instant auprès du vieillard; il s'arrête, l'interroge, le conduit dans sa demeure, et lui donne des aliments propres à ranimer ses forces épuisées; puis il commence à l'instruire des vérités principales du christianisme, passe la nuit dans cet exercice de zèle, et le matin, satisfait de ses bonnes dispositions, il lui confère le baptême. Le vieillard ne peut contenir la joie et le bonheur qui inondent son ame, il se livre aux transports de sa ferveur, ne cesse de répéter des actes de contrition et d'amour de Dieu et expire vers midi. Le même jour était mort un chrétien de même caste, mais riche et honoré parmi les siens; le nouveau baptisé enterré avec lui participa à la solennité de ses funérailles, et nos Indiens, qui attachent un si grand prix à la pompe des cérémonies funèbres, ne manquèrent pas de voir dans cette heureuse coïncidence une nouvelle preuve de la bonté divine.

Tirouchirapalli a été de tout temps une terre féconde en persécutions, nous venons encore de cueillir un de ses fruits. Le chef des douanes nommé Valcian animé d'une haine implacable contre nous avait résolu d'anéantir cette chrétienté, et il pressa l'exécution de son projet avec une adresse et une activité que sa fureur seule pouvait égaler.

L'autorité que lui donnait sa charge, la faveur des grands gagnés par ses présents, les intérêts du trésor royal dont il avait l'art de couvrir ses desseins : tels étaient les ressorts puissants qu'il avait à sa disposition, et avec de tels moyens il pouvait d'avance compter sur son triomphe, dans un pays où la justice, livrée au trafic par l'avarice des princes, se pèse et se vend au poids de l'or. Pour mieux assurer ses succès et se préparer des instruments dévoués, il s'associa les Valeiars ses parents (1), qui depuis vingt ans habitent près de notre église sans en devenir meilleurs ni plus affectionnés aux chrétiens. Il les assemble tous avec une solennité qui flatte leur amour-propre et leur fait concevoir les plus brillantes espérances. Après avoir provoqué leurs doléances, il y répond avec un faste et une bienveillance calculés : il ne convient pas en effet qu'un pradani (ministre du roi), la perle et la lumière de sa caste, ait des parents livrés aux rigueurs de l'indigence ; il va sérieusement s'occuper de leur sort... Au reste, s'il ne leur a pas témoigné plus tôt sa libéralité, ils doivent s'en prendre à eux-mêmes... A ces mots les pauvres gens de se confondre en excuses et en prostrations, de demander en quoi ils ont eu le malheur de déplaire à leur père, à leur roi, ils auraient presque dit à leur Dieu... Des cœurs si bien disposés n'avaient pas besoin d'une longue exhortation ; un léger reproche de leur indifférence à souffrir auprès d'eux cette église des chrétiens suffit pour en faire des exécuteurs intrépides de toutes ses volontés. Ils parurent même si ardents, que Valeian dans la crainte de se compromettre crut devoir les modérer et leur recommanda

(1) Les Valeiars forment une des divisions les plus infimes de la caste des choutres ; ils tirent leur nom du mot *valei* (filet), parce que leur profession est la pêche ou la chasse au filet.

de n'agir que d'après ses ordres ; l'entreprise était délicate : pour réussir plus sûrement il fallait s'appuyer sur l'autorité du roi, se ménager auprès de lui des complices, ou du moins des protecteurs.

Je n'entrerai pas dans tous les détails des intrigues qui furent tramées. Déjà plusieurs tentatives essayées par les conjurés avaient été déjouées par la divine providence. Averti à temps je m'étais réfugié à Candelour, après avoir mis en sûreté tous les objets de quelque valeur. Un temps assez long s'était écoulé sans que nos ennemis fissent le moindre mouvement; j'en conclus que le danger était passé et je me rendis à Tirouchirapalli, où j'avais des malades à visiter et des catéchumènes à baptiser. Parmi ces derniers je trouvai un valeian avec sa femme ; il demandait le baptême, dans l'espérance, disait-il, d'être délivré d'une obsession diabolique. Dans les circonstances actuelles on pouvait naturellement soupçonner quelque piége ; cependant les catéchistes poussés par leur zèle et d'ailleurs habitués à des cas semblables, n'avaient fait aucune difficulté à recevoir ces malheureux. Pendant que je m'occupais de l'administration des chrétiens, un catéchiste instruisait les catéchumènes. A la tombée de la nuit il renvoya les femmes, selon notre coutume, conserva auprès de lui les hommes pour continuer à les préparer, et comme le valeian n'avait encore pu rien apprendre, il prit de lui un soin tout particulier.

C'est le moment qu'attendait le traître ; il se lève en fureur, se précipite dans la rue en jetant de grands cris et faisant d'horribles contorsions ; le catéchiste croyant voir en lui un véritable énergumène, tel qu'il lui arrive si souvent d'en rencontrer, prie un chrétien d'aller l'arrêter et de lui jeter de l'eau bénite pour le calmer, et lui-même se met à sa poursuite. Le faux énergumène redouble ses

cris et ses contorsions, attire le catéchiste dans la rue des Valeiars et se met alors à vomir des injures et des calomnies atroces contre les chrétiens et contre le Souami. Les Valeiars, auteurs du complot, se répandent à l'instant dans la ville, sur les places publiques, au palais et dans les maisons particulières, semant partout ces diffamations et ajoutant qu'ils ont des témoins oculaires de tout ce qu'ils avancent. Le catéchiste arraché avec beaucoup de peine à leur fureur, vient m'avertir de ce qui est arrivé ; je reconnais le piége ; mais informé trop tard pour remédier au mal, je m'abandonne à la divine Providence ; c'est notre conduite ordinaire dans ces sortes d'avanies auxquelles nous sommes continuellement exposés. La nuit fut pleine d'agitation pour nos ennemis et de cruelle anxiété pour nous.

Le lendemain les Valeiars poursuivent avec ardeur l'exécution du plan dressé d'avance : ils conduisent au chef des douanes le catéchumène, principal acteur de cette tragédie, pour faire à son tribunal une déposition juridique contre les chrétiens. Valeian, accompagné d'un certain Ondaken, capitaine de la garde, se rend auprès du gouverneur Sivandiappen, ennemi juré du christianisme et parent de ce secrétaire brame qui fut mis en pièces par ordre du Nayaken, en punition de sa perfidie. Ces trois personnages étaient les inventeurs de l'intrigue, ils n'eurent donc pas besoin d'un long examen.

Craignant de perdre par des retards une occasion si favorable, Valeian court au presbytère à la tête d'une troupe de pions, afin de m'arrêter ; la porte était fermée, il ordonne à ses gens d'escalader le mur, de m'assommer si je fais la moindre résistance et de me traîner dans la rue par les cheveux. Ces forcenés se précipitent en poussant des hurlements féroces, pénètrent dans l'enceinte, enfoncent les portes, fouillent dans tous les coins de ma cabane......

Vains efforts ! grâce à une inspiration soudaine, j'étais sorti un quart d'heure avant cet assaut, pour me cacher dans une maison située à l'extrémité opposée de la ville. Il est facile de concevoir le dépit de Valeian, frustré de la proie qu'il croyait déjà tenir dans ses mains. Il décharge d'abord sa colère sur les ambulacarers, chefs des Valeiars, et fait à l'instant même saisir les deux principaux avec ordre de les charger de chaînes ; il pille ma maison, où il ne trouve que mon cheval et deux peaux de cerfs qui me servent de lit et de chaise ; puis il poste des sentinelles dans tous les quartiers de la citadelle et met sur pieds une armée d'espions pour découvrir le lieu de ma retraite.

Dans l'impuissance d'atteindre ma personne, mes ennemis s'en dédommagèrent en déchirant ma réputation par des calomnies si atroces que je rougirais de les répéter. La chose en vint au point que les païens eux-mêmes, si peu délicats en cette matière, n'osaient paraître en public, par la seule raison qu'ils avaient un chrétien dans leur famille ; tant la calomnie la plus invraisemblante et la plus absurde a de puissance sur l'opinion ! ceux mêmes qui n'y croient pas subissent l'impression d'un je ne sais quel public ; souvent imaginaire, auquel ils supposent cette croyance. Les chrétiens consternés se cachaient dans leurs maisons, ou se réunissaient secrètement dans les églises, et conjuraient avec larmes notre Seigneur d'avoir pitié d'eux et de les sauver de la tempête. La plupart me conjuraient de me soustraire par la fuite ; bien des raisons me conseillaient ce parti, mais des motifs plus puissants me déterminèrent à rester ; je m'abandonnai aux soins du divin Maître, dont j'avais déjà si souvent éprouvé les attentions toutes paternelles.

Cependant une ressource humaine me restait encore ; c'était la protection du général Adiappa-Nayaken, dont les

ancêtres ont toujours favorisé les missionnaires ; il était proche parent du roi, et en son absence, il jouissait d'une grande autorité. Mais comment recourir à lui ? comment tromper la vigilance de mes ennemis ? Trois jours entiers s'étaient passés dans ces inquiétudes, quand on vint m'avertir que Valeian avait découvert mon asile et arrivait pour m'arrêter ; quelques moments après, un bruit se fait entendre à ma porte ; persuadé que c'est Valeian à la tête de ses brigands, j'offre à Dieu mon sacrifice, prêt à tout souffrir pour son amour. La porte s'ouvre et je vois entrer un envoyé du brave général, qui, informé de ma position me prend sous sa sauvegarde et m'invite à me réfugier dans son palais. J'échappe ainsi pour la deuxième fois à Valeian qui arrivait avec sa bande, et je suis présenté à mon libérateur vers onze heures du soir. Le général m'attendait entouré de ses capitaines et de ses soldats ; il m'accueille avec honneur, me fait asseoir à sa droite sur le même tapis, et, d'un air plein de bienveillance, il me demande ce que je désire de lui. Je lui expose en peu de mots ma situation et les intrigues de mes ennemis : « Soyez tranquille, reprend-il, je me charge de votre affaire ; vous pouvez sans aucune crainte rentrer dans votre maison. » « Seigneur, lui dis-je, les choses en sont venues à une telle extrémité, que mon honneur ne me permet pas de paraître dans la ville, avant d'avoir prouvé publiquement la fausseté des calomnies qu'on a répandues contre moi. »

Adiappan-Nayaken accédant à mes vœux, convoque dans son palais quelques magistrats et envoie chercher Valeian, en lui ordonnant de soutenir les accusations qu'il a portées contre moi. Mes juges m'invitent fort poliment à m'asseoir sur leur propre siége ; mon accusateur, ne trouvant à ce tribunal aucun complice de ses iniquités, parle avec une profonde humilité et s'excuse sur les devoirs de sa charge :

comme ministre de la justice il a dû faire des enquêtes sur les accusations portées contre moi.... Je réponds en peu de mots et les juges condamnent Valeian à me restituer mon cheval et à me reconduire lui-même avec pompe jusqu'à mon presbytère, afin de donner au public une preuve manifeste de mon innocence. Cette sentence fut aussitôt exécutée ; mais mon adversaire n'était pas au bout de ses artifices. Il fit prévenir le gouverneur de tout ce qui s'était passé et du piége qu'il allait me tendre, puis au moment où nous passions devant le palais de Sivandiappen, je me vis entraîné dans la salle de cet ennemi juré, complice de la conspiration tramée contre nous. Il commença par annuler la première sentence et évoqua l'affaire à son tribunal. Je ne vous dirai pas tout ce que j'eus à subir d'injures, d'affronts, d'ignominies..... j'en fus rassasié : Valeian était si heureux de se venger sur moi des humiliations qu'il avait souffertes chez le général ! Quant au jugement, ma cause était toute jugée, on prenait déjà la liste de mes néophytes, dont plusieurs étaient présents ; Valeian qui les connaissait voulait surtout sévir contre mes disciples et mon catéchiste, auxquels il avait juré de couper le nez et les oreilles. Une chose cependant arrêtait le gouverneur et les juges, c'était la crainte d'Adiappen, qu'on ne bravait pas impunément. Ils lui avaient expédié un négociateur habile pour le persuader de se désister de cette affaire : il n'avait, disaient-ils, rien à y gagner ; d'ailleurs le cas était fort compromettant pour lui, le trésor royal y était intéressé et devait en retirer plusieurs milliers d'écus. Mais ces vaines raisons ne peuvent plus trouver accès auprès du général exactement informé des procédés du gouverneur : on a empiété sur ses droits, méprisé son autorité, on l'a blessé dans la partie la plus sensible ; c'est désormais sa propre cause qui est en jeu ; il s'agit pour lui

de l'honneur. Aussi, sans daigner répondre à la députation, il expédie à la hâte quelques-uns de ses braves ; ils entrent précipitamment dans la salle au moment où je me croyais perdu sans ressource ; ils s'avancent avec fierté, jettent sur le gouverneur et sur les juges des regards menaçants et viennent me prendre respectueusement pour me conduire à leur maître. Sivandiappen comprit à ce trait l'indignation de son rival, et sachant ce qu'il avait à redouter d'un homme de cette trempe, il s'empressa de lui députer un brame pour lui faire ses humbles excuses. Le général reçut cet envoyé en ma présence ; sa colère se répandit en invectives contre le gouverneur, auquel il reprocha dans les termes les plus énergiques son orgueil, son avarice, son arrogance, funeste héritage sans doute de ce fameux secrétaire dont la fin cependant devrait lui inspirer plus de modestie ; puis se posant comme mon avocat, il fit l'éloge des missionnaires et dévoila l'insigne mauvaise foi de ceux qui prétendaient intéresser le trésor royal dans ces sortes de spoliations ; comme si des pénitents, qui font profession de la plus rigoureuse pauvreté, pouvaient posséder chez eux des trésors ! comme si déjà plusieurs fois les investigations faites dans leurs maisons par l'injustice de leurs ennemis n'avaient pas mis en évidence leur parfait renoncement aux biens de ce monde !

Tels furent les évènements de la première journée. Pendant la nuit suivante les deux partis expédièrent des courriers à Maduré vers le pradani ; c'est, sous le titre de premier ministre du roi, le gouverneur ou plutôt le despote de tout le royaume. Nous avions tout à craindre de sa décision, car nous ne mettions dans la balance que notre droit et notre innocence, tandis que nos adversaires offraient des raisons plus décisives. Le pradani, sans s'arrêter aux plaintes que les deux autorités rivales portaient

l'une contre l'autre, répondit qu'on eût à examiner ma cause et à lui envoyer les pièces du procès avant d'en venir à aucune exécution. A la vue de ces dépêches, notre protecteur voulant ôter à nos adversaires tout moyen d'échapper et me procurer une réparation proportionnée à l'injure, décida que l'examen serait public; dès-lors je pouvais tout espérer, son honneur l'intéressant à justifier un homme dont il avait si hautement pris la défense. Il envoie donc au gouverneur, aux juges et à tous les grands personnages l'ordre de se rendre immédiatement au palais; lui-même s'y transporte avec toute la pompe qu'il peut déployer. Sur sa route il rencontre le catéchumène et sa femme, les deux acteurs et les deux témoins principaux du procès. Il s'arrête, les interroge attentivement; le catéchumène déclare que tout ce qu'il a dit et fait, il l'a dit et fait par l'ordre des ambulacarers, qui l'ont payé pour mentir et calomnier; l'épouse ajoute que toutes les accusations sont en effet d'insignes calomnies et proteste qu'en preuve de la vérité de son témoignage, elle est prête à subir l'épreuve du feu.

Satisfait de ces dépositions et indigné contre Valeian, Adiappa-Nayaken continue sa route, et quelques instants après, ayant aperçu l'infâme calomniateur, il s'arrête de nouveau pour l'apostropher en présence de la foule. Arrivé au palais, il trouve les juges et les seigneurs qui l'attendent au milieu d'un concours immense de personnes de toutes conditions. Le gouverneur propose d'abord de me faire comparaître. « Non, répond le général, cela ne convient pas à la dignité du sanniassi; son délégué est présent, c'est assez. » Un ton si décidé terrorifie le gouverneur. Le défaut de témoins et l'injustice manifeste de la cause qu'il protége le jettent dans un sérieux embarras. Après quelques préambules insignifiants, sans oser enta-

mer les informations du procès, il décide que l'accusation est rejetée faute de preuves; il ajoute que l'accusateur et l'accusé sont innocents, et il finit par les condamner tous deux à l'exil. Le général accueille avec un sourire de mépris et d'indignation cette sentence absurde; puis prenant un air grave et menaçant : « Je ne suis pas venu ici, s'écrie-t-il, pour assister à une comédie ; telle n'est pas l'intention, tels ne sont pas les ordres du pradani. Qu'on fasse paraître les témoins et qu'on examine la question en toute rigueur, afin de punir le coupable et d'absoudre l'innocent. Je suis parfaitement désintéressé dans cette cause, car je jure que je n'ai reçu ni présent ni promesse aucune. »

Le gouverneur, serré de si près, veut au moins essayer d'intimider les témoins pour les obliger à déposer selon ses désirs. Dans cette vue il appelle d'abord Valeian dont le témoignage doit servir d'exemple aux autres; mais Valeian commence à craindre les résultats d'une cause qui prend une si mauvaise tournure ; il oublie ses conventions et ses promesses; il se hâte de se décharger de toute responsabilité, et déclare ne savoir que ce que lui ont dénoncé les ambulacarers; ces derniers n'ont d'autres témoignages à présenter que les cris et les déclamations du catéchumène, le catéchumène et sa femme répètent publiquement les dépositions qu'ils ont faites un peu auparavant. Le général ne pouvant plus contenir sa colère, se lève et adresse au gouverneur des reproches sanglants : « Est-ce donc ma faute? répond celui-ci ; ces misérables nient maintenant ce qu'ils m'avaient d'abord assuré! » Pour confondre cette excuse, le général ordonne qu'on rappelle le témoin. Il arrive tout tremblant ; le gouverneur jetant sur lui un regard menaçant, lui demande pourquoi il nie ce qu'il a auparavant déclaré à lui-même?

« A vous? réplique le catéchumène, je ne vous ai jamais rien dit, je ne vous connais pas. » A ces mots toute l'assemblée éclate de rire ; Adiappa-Nayaken se retire avec un air de mépris qui trahit sa joie ; Valeian se tournant vers la pagode prend dévotement ses dieux en témoignage de l'injustice dont il est victime, et le gouverneur reste immobile et sans parole, la rougeur sur le front et la rage dans l'ame.

Toute la procédure fut expédiée à Maduré, d'où revint bientôt le jugement. Il proclamait mon innocence et condamnait les ambulacarers à une amende de quelques milliers d'écus, dont la plus grande partie dut être déboursée par Valeian. Le général voulait me reconduire chez moi en triomphe, mais cette démarche pouvait faire naître des soupçons contre son intégrité, et devait exaspérer mes ennemis déjà trop humiliés; je me contentai donc d'un modeste cortége.

Vous me pardonnerez de vous avoir entretenu trop longuement peut-être des détails de cette affaire ; j'ai pensé qu'ils serviraient à vous faire mieux connaître la position du missionnaire et les mœurs des peuples au milieu desquels nous vivons. Ils serviront aussi à vous montrer les soins paternels de l'aimable Providence. Qu'elle soit bénie à jamais et que la vie qu'elle nous conserve soit consacrée toute entière à la gloire de Dieu et au salut de ses enfants !

Je continuai l'administration des chrétiens de Tirouchirapalli, mais je m'aperçus bientôt que Valeian, dont la haine était aigrie par la honte de sa défaite, ourdissait à la cour même de nouvelles trames qui devaient me rendre inutile la protection d'Adiappa-Nayaken. Afin de prévenir et déjouer ses intrigues je partis pour Maduré et de-

mandai une audience. Le Nayaken, plongé dans un noir chagrin par la nouvelle des honteuses défaites que ses capitaines avaient essuyées dans le Marava ne recevait aucune visite; je ne pus donc le voir, mais il m'accorda un sauf-conduit semblable à celui que Tiroumalei-Nayaken nous avait donné. Je dus cette faveur au zèle de Mouttou-Couravappa-Nayaken, neveu du général, qui lui avait adressé en notre faveur la lettre suivante : « Vous connaissez l'amitié que j'ai vouée au sanniassi romain et la bienveillance singulière que notre oncle a toujours témoignée à ces respectables personnages; c'est pourquoi, le traitant vous-même avec une égale bonté et lui rendant de justes honneurs, vous le présenterez au roi et lui ferez délivrer un sauf-conduit semblable à celui de l'ancien Nayaken. Vous me donnerez avis de tout ce que vous aurez fait pour le sanniassi. » Il écrivit dans le même sens à son frère, à son cousin et à son chargé d'affaires. Muni de ce nouveau décret royal, je repris la route de Tirouchirapalli et le présentai au général, qui s'empressa de le proclamer avec solennité. L'orgueil et le ressentiment du gouverneur furent ainsi réduits à l'impuissance et je pus continuer en paix l'administration de la chrétienté. De nouveaux Pères étant arrivés dans la mission, je fus chargé de les rejoindre à Congoupatti pour les aider dans l'étude de la langue malabare.

Vers la fin de l'année le Nayaken revint fixer sa cour à Tirouchirapalli. La présence d'un grand nombre de seigneurs et de courtisans diminuait l'autorité d'Adiappa-Nayaken notre protecteur, et ranimait les espérances de nos ennemis. Valeian renoua ses intrigues avec le gouverneur; un brame de la cour, bouffon du roi, entra dans le complot. Un jour qu'il débitait avec chaleur toutes les calomnies inventées contre nous, le prince indigné

s'écria qu'un homme coupable de tels crimes méritait qu'on lui coupât les oreilles. Ces paroles, prononcées dans le vague et sans aucune intention déterminée, fut accueillie comme une sentence, et aussitôt le brame accompagné de Valeian et d'une escorte armée courut à notre église pour exécuter la prétendue sentence royale ; heureusement je venais de quitter le presbytère pour me réfugier à Candelour.

Depuis ce moment nous avons jugé nécessaire d'abandonner ce poste trop périlleux, et de ne paraître dans cette ville que quand les besoins de la chrétienté et le soin des malades nous y appellent. Les dispositions des esprits y sont cependant beaucoup améliorées ; le roi a fait publiquement notre éloge, le brame bouffon ne conserve pas de rancune contre nous ; Valeian, il est vrai, a toute la rage de l'enfer dans son cœur ; il a intimé à ses ambulacarers l'ordre de nous donner la chasse et de nous tuer partout où ils nous trouveront ; mais les Valeiars savent ce qu'ils ont gagné à se faire les instruments de sa haine ; d'un autre côté il paraît que la justice divine commence à s'appesantir sur lui : on m'annonce qu'il a été dépouillé de son emploi par un rival, qui l'a mis aux fers pour le forcer à rendre compte de son administration. Au milieu de toutes ces vicissitudes nos néophytes se sont maintenus dans leur ferveur, et le nombre des conversions et des baptêmes monte à mille cent sept.

Vous n'avez pas oublié l'église de Vatrapondi dont l'établissement avait offert des circonstances assez remarquables. L'enfer a triomphé pour le moment, sans que nous ayons toutefois à pleurer notre défaite. Les gentils voyant dans cette église la ruine de leur pagode, et confirmés de plus en plus dans leurs craintes par les nombreuses conversions qui éclaircissaient leurs rangs et par

les prétendues menaces de leur idole irritée, mirent le feu à l'église, qui fut en un instant consumée. Les chrétiens s'empressèrent de la reconstruire, et déjà ils étaient sur le point de l'achever, quand les païens abandonnèrent leur village, se campèrent dans la plaine avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, et envoyèrent de là une ambassade au souverain du pays pour lui annoncer leur détermination de quitter à jamais ses terres, si l'on ne se hâtait de détruire la nouvelle église. Ce seigneur m'était fort attaché ; mais il s'agissait ici des intérêts de son domaine qui allait être dépeuplé ; il prit donc un parti propre à contenter tout le monde : il nous assigna un emplacement très-avantageux, situé à deux lieues au sud du précédent, et nous permit d'y établir sous sa protection l'église et le village de Moullipadi. Telle est l'origine de cette nouvelle chrétienté qui sera désormais un centre de résidence.

La chrétienté de Candelour a joui d'une paix constante, grâce à la bienveillance des voleurs, au milieu desquels elle est placée. Un grand nombre d'entre eux ont reçu le baptême, ceux-mêmes qui sont encore idolâtres nous accordent une protection que nous ne trouvons nulle part ailleurs. Le P. Emmanuel Rodriguez qui est chargé de cette église y a baptisé cinq cent quatre-vingt-quatre païens. La caste des voleurs est sensiblement déchue de son ancienne puissance ; c'est un effet des guerres qui ont affligé ce royaume et plus encore des divisions qui se sont formées parmi eux. Plusieurs Indiens se réjouissent de l'affaiblissement de cette république de brigands, qui venaient attaquer et piller des villages entiers avec une audace et une bravoure auxquelles rien ne pouvait résister. D'autres regardent leur décadence comme un malheur pour le pays, parce que dans les temps de guerre, une troupe de ces

braves valait une armée. Il est certain que les musulmans pendant leur invasion redoutaient ces voleurs beaucoup plus que les armées du roi. Personne comme eux n'est capable d'un coup de main : Unissant au courage l'adresse et l'agilité, ils sortent de leurs bois par petites bandes, se répandent dans les campagnes et se dispersent déguisés et toujours prêts à se réunir au premier coup de sifflet. S'agit-il d'enlever un cheval ? le voleur n'a besoin que d'un instant pour accourir comme l'éclair, se lancer sur le coursier et emporter sa proie. Sans aucune bride, il le domine et le pousse où il veut, rien ne peut l'en détacher, on dirait qu'il ne fait plus avec lui qu'un même être; bientôt entouré de cent adversaires qui se précipitent sur lui, il s'élance comme la foudre à travers leurs rangs et disparaît au milieu d'un nuage de poussière. La même audace servie par la même adresse accompagne le voleur quand il va piller le camp d'une armée endormie; je pourrais vous citer à ce sujet une foule d'anecdotes vraiment curieuses, mais ces détails m'entraîneraient trop loin.

La résidence de Pâcour prendra désormais son nom de Congoupatti, bourgade située à quatre journées à l'ouest de la précédente ; le P. Alvarez s'y est fixé pour se soustraire aux fréquentes incursions des ennemis. Aux avantages qu'offre cette nouvelle position se joint la faveur du seigneur de la contrée, nommé Kittimoudeliar. Le fervent missionnaire, après avoir fondé cette église ainsi que celles de Bethléem et de Singampatti, est allé recevoir la récompense de ses fatigues et de ses vertus; il vivra dans notre amour, il est juste qu'il ait aussi une place dans nos annales.

Le P. Emmanuel Alvarez, né à Negapatam de parents riches et honorables, reçut son éducation dans notre collége de Jafnapatam et donna dès sa plus tendre jeunesse

des preuves de sa vertu et de son détachement des biens de ce monde.

Un de nos Pères, qui avant son entrée dans la Compagnie habitait Jafna et avait des rapports fréquents avec la famille Alvarez, nous a raconté un trait qui fait honneur au P. Emmanuel. Dans sa jeunesse il avait coutume, à certains jours de la semaine, de sortir vers le coucher du soleil et de rentrer plus tard qu'à l'ordinaire ; son père s'en étant aperçu lui fit une réprimande qui ne produisit pas tout l'effet qu'il en avait attendu. Quoique l'innocence et la vertu du petit Emmanuel le missent à l'abri de tout mauvais soupçon, son père ne pouvant se défendre d'une certaine inquiétude, voulut s'assurer par lui-même de l'objet de ces excursions mystérieuses. Il suivit son fils sans en être aperçu et le vit, à la tombée de la nuit, se retirer dans un bosquet touffu et se donner une rude discipline. Frappé d'admiration et pénétré de joie en découvrant une vertu si rare à cet âge, il conçut une nouvelle tendresse pour lui et l'éleva dès-lors avec des soins tout particuliers, jusqu'à ce qu'il eut le bonheur de le voir se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus, l'an 1630.

Pendant son noviciat le Frère Alvarez paraissait habituellement mélancolique ; mais dès qu'il eut prononcé les vœux, sa tristesse se convertit en une joie qui brillait constamment sur sa figure, et il m'avoua depuis que la seule cause de cette mélancolie avait été la crainte de n'être pas admis dans la Société. Pendant qu'il étudiait la théologie, il apprit que le P. Balth. da Costa demandait un compagnon ; il conçut aussitôt le désir de partager les travaux de ce généreux missionnaire ; la crainte de se lancer dans cette carrière avant d'avoir terminé ses études, l'arrêta quelques temps, mais le F. Pierre de Basto, qui jouissait d'une réputation de sainteté, le consola en l'assurant

qu'il trouverait dans les livres du P. de' Nobili toute la théologie dont il avait besoin ; il demanda donc et obtint, en 1643, la mission du Maduré en qualité de pandaram. Je ne parlerai pas ici de son zèle infatigable, ni des souffrances qu'il endura, ni des dangers qu'il courut, ni des courses continuelles qu'il entreprenait, ordinairement pieds-nus et quelquefois en portant lui-même toute sa chapelle. Vous savez, par nos lettres précédentes, qu'il souffrit une dure prison, qu'il fut exilé et souvent exposé aux cruels traitements des gentils.

Sa vertu favorite était la charité, il se privait du nécessaire pour soulager les pauvres, et quand il n'avait plus rien, il empruntait en leur faveur, puis se jetant aux pieds de son crucifix : « Seigneur, disait-il avec une admirable simplicité, voilà des dettes que j'ai contractées pour votre amour, et par la confiance que j'ai dans votre providence, à vous maintenant de liquider mes comptes. » Et Dieu répondant à cette confiance de son serviteur ne manquait jamais de lui faire parvenir, et quelquefois par des voies extraordinaires, des aumônes abondantes. Cependant les supérieurs crurent devoir assigner des limites aux élans de sa charité, de peur que la confiance ne dégénérât en présomption. Afin de soulager les malades il s'était appliqué à la médecine et composait lui-même certains remèdes très-efficaces, qui contribuaient beaucoup à lui gagner l'affection des idolâtres aussi bien que des chrétiens. Il était naturellement colère, mais ses efforts constants aidés de la grâce, lui avaient acquis un merveilleux empire sur ses passions. Comme le zèle et l'humilité lui avaient fait renoncer à son examen général de théologie et aux degrés de la Compagnie, le P. Général voulant récompenser sa vertu et son mérite lui envoya l'ordre de faire la profession des trois vœux solennels.

L'excès de ses travaux lui avait depuis longtemps épuisé les forces et occasionné de graves infirmités, qu'il supportait avec une invincible patience. Une maladie accidentelle s'étant jointe à ses indispositions habituelles, il s'était arrêté à Singampatti pour soigner sa santé; les chrétiens parias de Sattiamangalam vinrent l'y trouver, et lui présentèrent un billet du P. Supérieur, qui, sans connaître son état, le priait de satisfaire à leurs désirs. Le zèle et l'obéissance lui firent oublier ses douleurs, il se mit en route et administra toutes ces chrétientés; mais ces fatigues excessives augmentèrent la violence de la maladie et il succomba à son retour à Singampatti, le 18 juin 1664, âgé de cinquante-un ans dont il avait passé trente-quatre dans la Compagnie, et vingt-un au Maduré. Il fut vivement regretté par les chrétiens, et son tombeau devint un lieu de pèlerinage, surtout après les faveurs signalées que les fidèles publièrent y avoir reçues par son intercession.

Le P. Alvarez voulut partager la récompense avec son catéchiste, compagnon inséparable de ses travaux et fidèle imitateur de ses vertus. Aroulappen fut une conquête glorieuse de la grâce. Sa sœur convertie la première s'efforça de gagner à Jésus-Christ toute sa famille : elle réussit sans peine auprès de ses deux frères aînés, mais le plus jeune lui opposa d'abord une résistance insurmontable et fut longtemps l'instrument du démon pour reconquérir ses frères à l'idole dont il était l'esclave et le ministre. Cependant la grâce triompha de son obstination et changea ce persécuteur de la foi en un zélé prédicateur. Résolu de se consacrer tout entier à la conversion des idolâtres, il embrassa l'état de continence, dans lequel il persévéra jusqu'à la mort. Il prit à tâche de copier exactement le modèle parfait qu'il trouvait dans le P. Emmanuel : comme lui il se signala par son zèle et sa charité; comme lui il

devint médecin renommé et infirmier plein de sollicitude pour ses malades; comme lui aussi il gagna l'affection et la confiance de tous les chrétiens. Plongés dans la désolation, ils répétaient en pleurant que jamais ils ne trouveraient plus un père et un catéchiste comme ceux que la mort leur avait enlevés.

La douleur de cette perte fut adoucie par l'arrivée des PP. Emm. de Britto et Dom. d'Almeida; le premier sachant déjà suffisamment la langue fut nommé successeur du P. Alvarez dans cette résidence. Ses coups d'essai ont été des coups de maître : il a baptisé cette année neuf cent soixante-cinq idolâtres et construit à Tiroupilli une nouvelle église qui est la cinquième de ce district.

L'église de Bethléem, dont la fondation avait été si intéressante, est aujourd'hui presque abandonnée. Le seigneur de la contrée, jaloux de la prospérité des chrétiens et désireux d'accroître ses revenus, a violé ses engagements. Les néophytes indignés de sa mauvaise foi, attirés d'ailleurs vers leurs anciennes propriétés par le retour de la paix et les invitations de leurs parents, abandonnèrent les domaines de ce prince ingrat et despote. Néanmoins l'église se conserve intacte au milieu de ce désert; c'est un lieu de pèlerinage pour les chrétiens et un objet de vénération pour les gentils eux-mêmes. Cette vénération s'est grandement accrue depuis divers évènements que l'opinion publique regarde comme des châtiments infligés par S. Fr. Xavier aux profanateurs de son sanctuaire. Vous en jugerez par les traits suivants :

Un berger, trouvant cette église abandonnée, emporta la balustrade qui sépare le chœur de l'endroit où se tiennent les parias pour entendre la sainte messe. Mais à peine arrivé chez lui, il fut saisi d'un vomissement de sang et mourut au milieu d'horribles convulsions.—Un autre païen,

qui n'avait pas connaissance de ce châtiment ou qui l'attribuait au hazard, voulut s'emparer d'une seconde balustrade, et à l'instant même il fut attaqué d'une maladie violente dont il mourut le lendemain. — Un troisième ayant enlevé une planche de cette église, tomba pareillement malade; mais reconnaissant la main qui le frappait, il se repentit de sa faute, recourut aux prières des chrétiens et à l'intercession de S. Fr. Xavier et obtint sa guérison.

Ces évènements ont inspiré une telle crainte aux gentils, qu'ils n'oseraient plus toucher à une paille de ce sanctuaire. Le prince lui-même ayant visité ces lieux, autrefois si sauvages et aujourd'hui si agréables, a offert aux néophytes de contribuer de son argent à l'entretien et à la décoration de l'église; les pélerins, gentils et chrétiens, s'y rendent en foule pour se recommander à S. Fr. Xavier et boire l'eau de son puits, réputée très-salutaire.

La résidence de Sattiamangalam est la plus florissante de toute cette mission, Les chrétiens y jouissent d'une entière liberté, les fêtes de la religion s'y célèbrent avec autant de solennité et de paix qu'on pourrait le faire en Europe. Cette tranquillité est due à la multitude des néophytes qui, formant un corps respectable dans chacune de leurs castes, sont en état de comprimer et même de prévenir toutes les insolences des idolâtres. Mais il faut l'attribuer aussi en grande partie à l'autorité et à la vénération que se sont conciliées les Pères brames chargés de cette chrétienté. Je suis bien aise d'opposer ici cette observation aux préjugés de plusieurs de nos Pères. S'imaginant que nos sanniassis brames sont dans la mission des espèces de chanoines, de hauts personnages environnés de gloire, dont l'occupation se réduit à protéger, à l'ombre de leur autorité, les personnes et les œuvres des missionnaires pan-

darams ; ils se portent de toute leur ame vers la condition de ces derniers et répugnent à subir celle des premiers, qu'ils regardent comme peu conforme à l'humilité religieuse. Je ne puis que me féliciter de ma profession de pandaram ; mais, je dois le dire, je suis bien désabusé de la fausse opinion que je viens de signaler. Quand nos Pères brames ne feraient autre chose que de protéger et soutenir les autres missionnaires, ils seraient déjà très-utiles et nécessaires aux succès de cette mission ; mais leur œuvre ne se réduit pas à cet avantage. Un seul Père brame le P. Franç. Arcolini cultive ici des milliers de chrétiens disséminés dans toute la province et groupés autour de vingt églises dont il est l'ame. Ses succès répondent à ses fatigues ; et pour cette annuelle il présente un contingent de plus de mille païens baptisés, tous de hautes castes. Il s'est acquis une telle estime auprès des grands de cette contrée, que les seigneurs et les gouverneurs s'empressent de lui offrir des emplacements pour les nouvelles chrétientés qu'il veut fonder.

La paix de cette église a été cependant troublée par plusieurs orages partiels et passagers, dont Dieu a su tirer sa gloire. Le premier fut soulevé par les brames : jaloux de la réputation et des succès du P. Arcolini, ils mirent tout en œuvre pour l'exiler ou lui interdire tout commerce avec leur caste. Dans ce dessein ils s'adressèrent à Ariappâyer, chef de tous les brames et tout-puissant par les emplois qu'il occupe dans le royaume. Ils envenimèrent tellement son esprit par leurs calomnies, qu'il se transporta lui-même à Canavacarei, résidence ordinaire du missionnaire, dans le dessein de le chasser et de le dégrader. Mais dès son premier entretien avec le Père il fut changé et pleinement convaincu que c'était un vrai brame et non pas un prangui, comme le disaient ses accusateurs.

Il admira surtout la sublimité de sa doctrine, le combla d'honneur, le choisit pour son maître et ordonna à tous les autres brames de le traiter comme tel.

La traduction d'une lettre qu'il lui adressait va vous offrir un échantillon du style indien, ou plutôt des hyperboles de nos insipides flagorneurs. « Aux divins pieds de rose de celui qui est le Seigneur de la sagesse et s'appelle Gnanandiren (nom tamoul du P. Arcolini), du très-heureux et très-excellent cygne, du maître de tous les sanniassis, orné de toutes les belles qualités, du docteur qui enseigne parfaitement les sciences.... moi Ariappâyen, faisant la prostration des six membres avec la soumission, la vénération et la dévotion que j'ai pour lui, j'adresse mon humble parole. Par la miséricorde de votre seigneurie et l'excellence de vos prières, méditations et sacrifices, je jouis d'une bonne santé. Ayez la bonté de me faire connaître vos intentions, à moi votre disciple. J'ai reçu la pierre contre-poison (bézoar) que vous avez daigné m'envoyer. A vrai dire, pour dissiper tous les poisons je n'avais pas besoin de cette pierre, puisque la force de vos prières et de vos conseils et l'efficacité de votre protection me suffisent et sont un remède tout-puissant. Je sais que votre bon plaisir et votre gloire consistent à ce que je vive conformément à vos conseils et à votre zèle ; c'est pourquoi je vous conjure de m'envoyer votre direction. »

Ceux qui ne connaissent pas le style et le caractère indien, croiront, en lisant cette lettre, voir un homme déjà tout converti ; ils se tromperaient ; cette lettre dit seulement que le Brame reconnaît dans le P. Arcolini une supériorité qu'il n'ose lui contester ; et je vous assure que c'est beaucoup, à son avis ; tout le reste, ce sont de purs compliments qu'il lui envoie en paiement du bézoar. Mais ces compliments eux-mêmes ont leur utilité, car ils en

imposent aux autres brames et contribuent ainsi aux succès et à la tranquillité de la religion. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les auteurs de cette intrigue, honteux de se voir pris dans leurs filets, se gardèrent bien de recommencer la partie.

Voici quelle fut l'occasion de la seconde émeute excitée contre nous. Les païens de Sattiamangalam avaient été irrités par le zèle imprudent de quelques néophytes, qui prenaient plaisir à déshonorer publiquement le lingam qu'ils avaient porté avant leur baptême. Plusieurs fois les chefs et les juges de la secte s'en étaient plaints au roi sans obtenir aucune satisfaction. Leur ressentiment parvint à son comble lorsque le prince, non content d'accueillir honorablement le P. Arcolini, déposa lui-même son propre lingam ; enfin un nouvel incident vint déterminer l'explosion de ces colères amoncelées. Un chrétien s'étant un jour échauffé dans une dispute avec les gentils, qui avaient exalté la terrible puissance de leur idole, résolut de répondre par le fait à leurs vains arguments. Il se lève dans la nuit, s'arme d'un bâton, pénètre secrètement dans la pagode, tranche la tête à ce dieu redoutable, et s'en fait un vase qu'il remplit d'immondices et laisse au milieu du temple. De grand matin le brame arrive avec ses parfums et ses huiles balsamiques pour offrir son sacrifice à l'idole.... Imaginez son étonnement et ses cris de désespoir ! Dans un instant toute la ville est en émoi ; la consternation, la rage sont dans tous les cœurs. Et en effet, le cas est grave : habitués à confondre la divinité avec la statue qu'ils adorent, et à mesurer sa puissance par les effets sensibles qu'ils lui attribuent, ils sont forcés de reconnaître dans l'outrage infligé à leur idole un argument invincible de son impuissance.

Au lieu d'accepter cette conséquence de leurs principes, ils se font les vengeurs d'un dieu qui n'a pas su se défendre

lui-même, se répandent en tumulte dans la ville et courent au palais pour obtenir une vengeance éclatante. « Soyez tranquille, répond le roi, l'idole saura bien se venger elle-même ; au reste, dans l'intérêt de sa réputation, il ne convient pas de divulguer ainsi l'affront qu'elle vient de subir. »

Peu satisfaits de cette réponse, les païens jurent de laver l'outrage dans le sang de son auteur. Evidemment ce ne peut être qu'un chrétien ; les soupçons tombent naturellement sur celui qui s'est signalé la veille par son ardeur dans la dispute ; sa femme, encore païenne, les confirme, en déclarant qu'en effet il est sorti de sa maison pendant la nuit. Aussitôt on saisit le coupable, on le suspend en l'air par les pieds et on le frappe cruellement avec des verges de tamarin, le sommant à chaque instant de renoncer à Jésus-Christ et d'invoquer l'idole. Le néophyte ne répond que par les noms de Jésus et de Marie, et est déchiré de coups, jusqu'à ce que, succombant à la douleur, il tombe évanoui et soit laissé étendu sur la terre sans aucun signe de vie. Les gentils s'étant retirés, il se relève et se traîne à l'église pour y chercher quelque soulagement. Mais le missionnaire, dissimulant sa tendresse pour un soldat de Jésus-Christ dont la générosité avait si glorieusement expié l'imprudence, lui interdit l'entrée de l'église et lui reproche publiquement d'avoir compromis toute la chrétienté en violant ses recommandations si souvent répétées. Le pauvre néophyte, frappé lui-même du danger auquel il a exposé ses frères, retourne auprès des gentils : « Je reconnais ma faute, leur dit-il humblement, quoique l'idole soit à mes yeux une fausse divinité, j'ai eu tort de vous irriter par ma conduite ; le souami, loin d'approuver de pareils excès, les a toujours prohibés ; c'est moi qui suis coupable, j'ai agi par emportement de colère. »

Les païens, qui n'osaient se promettre une réparation plus éclatante, furent enchantés d'accepter celle que leur offrait leur adversaire. Quelques-uns d'entr'eux vinrent même demander sa grâce au P. Arcolini. Ce dénouement vous étonnera ; il est cependant une conséquence naturelle du caractère indien : si l'on eût opposé la force à leur fureur d'enfants, elle les aurait portés à tous les excès, et dans leurs transports ils étaient capables de se laisser couper en pièces plutôt que de céder; mais quelques ménagements adroits en calmant l'irritation du moment, les rendaient à leur raison et à leur caractère naturellement timide. Cette observation renferme pour le missionnaire un principe de sagesse et une règle de conduite de la plus haute importance.

Ces deux orages furent bientôt suivis d'une tempête plus générale et plus menaçante ; je vais la raconter d'après une lettre du P. Arcolini et le récit de plusieurs chrétiens, témoins oculaires. Cette chrétienté compte un grand nombre de tisserands recommandables par leur fortune et leur noblesse, avantages funestes qui deviennent souvent une source de jalousies et de disputes entre les chrétiens et les idolâtres de même caste. Après avoir supporté pendant plusieurs années les vexations d'un certain gentil nommé *Chicanen*, les chrétiens se décidèrent à porter plainte contre lui au tribunal du roi. L'accusé n'osant courir les risques d'un jugement, s'exécuta de bonne grâce et offrit une satisfaction pécuniaire ; mais, pour couvrir la honte de sa défaite, il produisit à son tour une plainte qu'il appuya sur une pièce supposée. A cette vue, les chrétiens indignés se récrient contre la falsification de cette pièce et jettent leurs toques aux pieds de l'accusateur. Il n'a garde d'accepter le défi ; il tergiverse quelque temps, se coupe plusieurs fois, et finit par proposer à ses adversaires l'épreuve du

beurre bouillant, en témoignage de leur innocence et de la vérité de leur religion. Entraînés par la chaleur de la dispute, les chrétiens, avec plus de courage que de prudence, acceptent la proposition.

La cérémonie est fixée au lendemain, fête de l'apôtre S. André. Toute la population, les nobles et les seigneurs aussi bien que le peuple, sont assemblés sur la place publique, où elle doit avoir lieu; Chicanen attise le feu sur lequel est placé un grand vase plein de beurre bouillant. Les chrétiens s'avancent ayant à leur tête un nommé Papo, célèbre par son zèle et son dévouement. Les gentils jettent d'abord sur le beurre une fleur qui est à l'instant consumée; des cris de triomphe s'élèvent aussitôt, car les païens se contentent quelquefois de faire l'épreuve sur cette fleur et prétendent qu'en témoignage de la vérité elle doit surnager et conserver sa fraîcheur. Papo, protestant contre ce vain triomphe et montrant sa main destinée à l'épreuve, s'avance vers le brasier. On le dépouille de ses toiles, on dénoue le toupet de ses cheveux, on lui coupe les ongles, pour rendre impossible toute espèce de supercherie. Il s'arme alors du signe de la croix, déclare solennellement que son objet est de prouver la vérité de la religion et la fausseté des accusations de Chicanen, et en disant ces paroles, il plonge la main dans le beurre bouillant. Tous les yeux sont fixés sur son visage et n'y découvrent pas le moindre signe de douleur. Il retire la main et la montre à l'assemblée aussi saine qu'elle était avant l'épreuve. Puis répétant sa protestation, il replonge son bras encore plus avant que la première fois et le retire frais et intact. Les ministres de la justice, après avoir examiné attentivement la main, l'enveloppent d'un linge, y apposent le sceau royal selon la coutume, et conduisent le chrétien au palais. Il marche d'un air triomphant et pour attester

qu'il n'éprouve aucune douleur il montre et agite son bras dans tous les sens. Il est accompagné d'une foule de chrétiens et de gentils, les premiers, exaltés par leur triomphe, les derniers, humiliés par leur défaite.

Quand on jugea que le feu avait produit tout l'effet qu'on pouvait en attendre, on découvrit la main, et la trouvant toujours parfaitement saine, la justice décida en faveur des chrétiens et condamna Chicanen à cent cinquante écus d'amende. Celui-ci s'avoua vaincu et paya sans hésiter; alors les juges demandèrent aux chrétiens la gratification du vainqueur. C'est un usage sacré dans l'Inde que dans tout procès les deux parties doivent payer la justice; toute la différence consiste en ce que les vaincus paient en titre d'amende et les vainqueurs en titre de gratification. Les chrétiens répondirent que dans une telle cause ils ne donneraient pas un centime, parce que ce serait faire injure à leur foi qui s'y trouvait principalement intéressée. Les ministres ne l'entendaient pas ainsi; ils insistèrent fortement, car ils avaient pour eux la loi de la coutume et l'opinion des grands de la cour, étonnés d'une telle obstination. En conséquence on arrêta de nouveau le vainqueur Papo, sans autre intention que de forcer les chrétiens à payer. Mais le lendemain Chicanen, profitant de la mauvaise humeur du juge, lui met en main cinquante écus pour l'engager à le seconder dans l'exécution de son projet : il s'agit tout simplement de jeter sur la main de Papo une poudre corrosive dont l'effet est de produire sur la chair des plaies envenimées. Le juge accepte la proposition, appelle Papo, feint d'examiner sa main, qui se trouve en parfait état, et en la touchant il a soin d'y répandre la poudre préparée à cet effet. Une heure après, il le fait de nouveau comparaître, découvre sa main en présence de nombreux témoins et remarque deux ou

trois petits points dans la jointure des doigts. Les païens s'écrient que la main est attaquée par le feu, et pendant que Papo proteste contre cette assertion, il voit ces points d'abord imperceptibles s'envenimer et grossir au contact de l'air, jusqu'à devenir de vraies pustules qui crèvent et produisent de légères plaies. Aussitôt Chicanen et ses amis proclament leur triomphe et les chrétiens sont condamnés à une amende de cent cinquante écus.

La sentence était évidemment injuste; car le beurre bouillant, qui n'avait produit aucun effet pendant tout le jour, ne pouvait commencer à agir après vingt-quatre heures; d'ailleurs la main toute entière avait été plongée avec l'avant-bras dans ce bain de feu, et les petites pustules ne se manifestaient qu'à deux ou trois endroits, laissant tout le reste de la main parfaitement sain. Mais l'évidence n'est rien pour l'iniquité qui a la force en main, ni pour l'opinion publique aveugle par sa nature. En conséquence les choses changèrent subitement de face, les gentils firent sonner toutes les trompettes de la renommée et étouffèrent dans leurs clameurs toutes les réclamations de la justice et de la vérité; le bruit s'en répandit aussitôt dans la ville et dans les provinces environnantes. D'abord on publia que la main de Papo avait été brûlée; plus loin on annonçait que le bras était tombé en lambeaux; enfin on ajoutait que Papo lui-même avait été mis aux fers, et tous les chrétiens exilés. Il est impossible d'exprimer la consternation des néophytes et les insultes auxquelles ils furent exposés de la part des idolâtres.

Le P. Arcolini apprit cette nouvelle avec d'autant plus de douleur, qu'il comprenait mieux que personne les conséquences que pouvait avoir cette exaltation des esprits. Cependant, en homme habitué au combat, il dissimule ses inquiétudes et remonte le courage de ses néophytes. Il

leur adresse de sévères réprimandes : leur présomption téméraire, en transgressant ses recommandations expresses, aurait dû leur attirer un châtiment plus rigoureux ; mais la divine miséricorde les a épargnés et même protégés par une faveur peu méritée ; si Dieu a voulu ensuite les humilier, c'est sans doute pour réprimer l'orgueil et la jactance que la victoire leur avait inspirés. Puis il leur montre les signes de la matière corrosive qui a produit ces pustules et indique la manière de prouver aux autres ce fait évident. Les ayant ainsi consolés et encouragés, il ordonne à Papo de parcourir la ville et les villages voisins, de montrer sa main à tout le monde, de proclamer partout la réalité de la préservation contre l'action du feu et l'iniquité de tout ce que les païens ont fait et dit dans cette circonstance. Quelque temps après, celui qui avait préparé la substance corrosive déclara juridiquement en présence de deux chefs de la caste tout ce qui s'était passé dans l'affaire de Papo. Ce témoignage ne put encore détruire tout l'effet de la calomnie ; mais il convainquit tellement les personnages les plus influents, qu'indignés d'une telle injustice, ils rendirent leur amitié aux chrétiens et promirent de ne plus les inquiéter.

Je termine cette lettre un peu longue et cependant fort incomplète, en bénissant Dieu, et des épreuves qu'il nous ménage, et des succès qu'il nous accorde, et des secours qu'il nous envoie. Quatre nouveaux missionnaires sont arrivés pour partager nos fatigues et étendre davantage le champ de notre apostolat : Ce sont les PP. Dominique d'Almeida, Emm. de Britto, Domm. de Novais et Benoît da Costa, sanniassi brame. Ce nombre est encore loin de suffire, car la moisson est surabondante. Un moyen de suppléer au défaut des missionnaires serait de multiplier les catéchistes ; mais la modicité de nos ressources ne nous le permet pas,

c'est donc à vous et à tous nos Pères d'Europe que nous avons recours. Combien de familles riches et pieuses se feraient un bonheur de contribuer à cette œuvre, si elles en connaissaient l'importance! Sans doute on ne peut que louer la charité qui a inspiré et fondé dans toutes les nations de l'Europe tant de belles institutions en faveur des orphelins, des infirmes, des esclaves, des aveugles, des pauvres... Mais qui est plus orphelin que l'idolâtre qui ne connaît pas Dieu pour son père? qui est plus infirme que celui qui n'a pas reçu la vie de la grâce? qui est plus esclave que celui qui gémit sous le joug de Satan? qui est plus aveugle que celui dont les yeux ne se sont pas encore ouverts à la lumière véritable? qui est plus pauvre que celui qui ne possède aucun des biens célestes? Voilà certes un objet digne de la charité des ames généreuses. Ne sera-t-il pas un jour la condamnation de tant de chrétiens lâches et inconsidérés? Ces sommes qu'ils accordent si facilement au plaisir, au caprice, à des vanités, à des convenances souvent imaginaires, oh! quels fruits admirables elles produiraient ici pour eux-mêmes, pour la gloire de Dieu et pour le salut de tant de milliers d'ames!

Les chiffres indiqués dans cette lettre, joints à ceux des autres districts dont je n'ai pas le temps d'exposer les œuvres, présentent un nombre total de cinq mille trois cents païens baptisés. Cinq mille trois cents ames gagnées à Jésus-Christ, arrachées à l'enfer et placées sur la voie du bonheur éternel! quelle consolation! Mais en même temps quelle douleur, quand nous pensons que ce nombre pourrait être doublé, quadruplé, décuplé, si nous avions des ressources plus abondantes!

Daignez agréer l'hommage de notre amour filial et nous accorder votre bénédiction paternelle.

Ant. de Proenza.

LETTRE DU P. ANDRÉ FREIRE, MISSIONNAIRE DU MADURÉ, AU R. P. PAUL OLIVA, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Candelour, 1666.

Mon Très-Révérend Père, P. C.

La charité des supérieurs m'a relégué dans la solitude de Candelour, pour y rétablir ma santé. Ce repos forcé me devient cher, puisqu'il me procure le plaisir de m'entretenir avec mon tendre Père, et de lui rappeler les travaux et les succès de ses enfants du Maduré. Puisse ce tableau entremêler quelques instants de recréation et de joie paternelle à une existence vouée toute entière aux sollicitudes du gouvernement !

Les trois royaumes dans lesquels est comprise cette mission continuent à être gouvernés : le Maduré par Socca-Linga-Nayaken, le Tanjaour par Vissaraya-Nayaken et Gingi par trois capitaines de l'Idalcan. Tous les évènements politiques de cette année se réduisent à quelques changements de ministres. Le pradani de Tanjaour, pour remplir le trésor royal et faire sa propre fortune, avait donné à un brame l'autorisation de dépouiller tous les vassaux sans aucune forme de procès. Quiconque, à force de fatigue et d'industrie, était parvenu à recueillir quelque somme d'argent, était par cela seul un des coupables voués aux poursuites du ministre. En portant ce décret il n'avait en vue que les fortunes plus considérables, mais le brame qui avait aussi une bourse à remplir, étendit l'arrêt à toutes les conditions; et il employa pour l'exécuter des moyens si violents et si cruels, que les habitants saisis d'effroi cherchèrent leur salut dans la fuite. Les

artisans suspendirent leurs travaux, les marchands fermèrent leurs boutiques, la plupart abandonnèrent leurs maisons, et le royaume présenta l'image d'un désert. Le roi ne pouvait ignorer tant de barbaries; mais possédé lui-même de la soif de l'or, il dissimulait dans l'espérance de recueillir les fruits de ces rapines; puis, quand il crut le moment favorable pour frapper son coup, il reconnut que le ministre avait su prendre ses mesures et soustraire ses trésors. Il s'en vengea en le livrant au ressentiment du peuple; c'était le châtiment le plus juste et le plus sévère qu'il pût lui infliger; car rien de plus terrible que la colère du faible quand l'impunité lui est assurée.

Le pradani de Maduré coupable des mêmes exactions eût mérité le même supplice; le Nayaken, sans lui ôter son emploi, se contenta de lui imposer une amende de trois cent mille écus. C'était punir ses sujets des crimes dont ils avaient été les victimes, car le ministre redoubla de cruauté pour extorquer la somme qu'il devait payer au roi. Voilà où ont abouti les heureux commencements de ce règne, qui faisait espérer à tous un âge d'or, un gouvernement plein de sagesse et d'équité. Les passions en corrompant le cœur du jeune prince ont énervé son courage et aveuglé son esprit. Il s'amuse à bâtir un château somptueux à Tirouchirapalli; dans ce but il a détruit en partie le magnifique palais que Tiroumalei-Nayaken avait construit à Maduré, et en fait transporter les matériaux les plus précieux, parmi lesquels on remarque des colonnes de pierre noire d'une rare beauté. Il ruine ainsi le plus majestueux monument qui existât dans ces contrées, pour construire, au prix des larmes et du sang de ses sujets, un édifice qui jamais ne pourra être comparé à celui qu'il démolit.

Mais rien ne peut égaler les cruautés qu'exercent les

Musulmans dans le gouvernement de Gingi; les expressions me manquent pour raconter les atrocités que j'ai sous les yeux; et si je pouvais les décrire, la vérité serait incroyable. A l'horreur du présent se joignent les craintes de l'avenir; car on annonce que l'Idalcan expédie une puissante armée pour lever par la force les contributions auxquelles les Nayakers se sont engagés.

Détournons les yeux d'un si triste spectacle pour les reposer sur des tableaux plus consolants, et admirons comment au milieu de tant de ruines la providence fait germer et croître des fruits de salut.

Tanjaour. Sous un gouvernement si arbitraire et si bizarre, vous comprendrez aisément la prudence et les industries dont le missionnaire doit s'armer, pour secourir ses néophytes sans exciter la haine ou éveiller la cupidité de tant d'ennemis; je puis bien dire qua ma vie est celle d'un vrai Protée, prenant toutes les formes, recourant à toutes les ruses, passant partout et ne s'arrêtant nulle part. Le nombre des païens baptisés cette année dans ce district s'élève à quatre cent-un.

Une partie de ces nouveaux enfants de Dieu appartiennent à un petit village, qui l'année dernière ne possédait pas un chrétien et aujourd'hui ne renferme plus un seul idolâtre. J'en gagnai d'abord quelques-uns et leur construisis une église dédiée à la sainte Vierge; les gentils quoique dévoués à une idole dont la pagode faisait l'ornement de leur bourgade, n'exercèrent aucune violence contre les néophytes, et c'est sans doute à cette rare modération qu'ils dûrent la grâce qui les a soustraits au joug du démon : Une sécheresse effrayante, prolongée au-delà de la saison des pluies, annonçait la perte totale des récoltes et plongeait toute la contrée dans une indicible désolation. Nos chrétiens commencèrent des supplications

publiques dans la nouvelle église et aux pieds de la statue de Marie. Les païens frappés de leur confiance extraordinaire les suivaient avec curiosité et attendaient avec inquiétude le résultat de leurs prières. Le dernier jour de la neuvaine, on porte processionnellement la statue de la sainte Vierge : le ciel jusqu'alors sans nuage s'obscurcit tout-à-coup, et, à l'instant où les néophytes rentrés dans le sanctuaire déposent la statue sur son autel, l'orage éclate et verse des torrents de pluie, qui en remplissant les étangs assurent la récolte de l'année. Une si éclatante protection gagna tous les habitants, ils demandèrent et reçurent le baptême.

On admira surtout la puissance de la grâce dans la conversion d'un Cingare et de sa femme. Les Cingares sont des espèces de Bohémiens; ils se glorifient d'être parents du dieu Siven, qui épousa une Cingare nommée Valiammâl. Il eut d'elle un fils appelé Coumâra-Sami, digne de son père par la dissolution de ses mœurs; aussi est-il reconnu et adoré comme une divinité. Valiammâl reçut le même honneur, et c'est elle qui est l'objet du culte des Cingares; c'est elle qu'ils invoquent dans leurs cérémonies ridicules, toutes les fois qu'ils sont appelés à dire la bonne aventure ; ils ont soin de mêler son nom à toutes leurs réponses, et dès-lors elles sont reçues comme autant d'oracles; les évènements qui prouvent tous les jours la fausseté des prédictions sont impuissants à détruire la sotte confiance des peuples qu'ils abusent. On les cherche, on les craint, on les vénère comme des êtres surnaturels; ils trouvent dans leur condition le bien-être, les honneurs et les richesses, obstacles presque insurmontables à leur conversion. Ces raisons nous engagèrent à prolonger les épreuves des deux catéchumènes; ils persévérèrent dans leur première résolution et furent baptisés. Quelques jours

après, un brame rencontrant le nouveau néophyte débarrassé de tous les symboles d'idolâtrie, lui demanda s'il était devenu fou. « Non, répondit-il, mais après avoir passé toute ma vie dans la folie, j'ai trouvé un remède qui m'a rendu la sagesse ; » et il prononça ces paroles d'un ton si décidé, que le brame étonné comprit qu'il perdrait son temps à disputer avec lui.

Une autre conversion frappante par les circonstances qui l'accompagnèrent, fut celle d'une personne de la caste des voleurs, mariée depuis peu et établie dans les bois à l'ouest de Tanjaour. On avait répandu sur son compte des bruits peu honorables, et ces calomnies affligèrent d'autant plus la jeune épouse qu'elles étaient accréditées et divulguées par sa nouvelle famille. Après avoir quelque temps gémi sur son sort, elle crut ne pouvoir donner une preuve plus évidente de son horreur pour les désordres qui lui étaient imputés, qu'en faisant publiquement profession du christianisme. Son époux, dont l'honneur était intéressé à cette démarche, lui laissa une entière liberté. Mais dès qu'elle fut au nombre des catéchumènes, sa mère et ses frères accoururent pour s'opposer à l'exécution de son projet. Discussions, prières, promesses, menaces et outrages, rien ne put ébranler la constance de la nouvelle catéchumène. « Je vous plains, leur disait-elle sans s'émouvoir de leurs cruautés, je plains votre aveuglement; vous ignorez les trésors de grâces et de consolations que Dieu communique à ceux qui le servent. » Dans un accès de colère sa mère alla jusqu'à lui brûler la chair avec un fer rouge. Mais vaincus par son courage et son impassibilité, tous ses parents se persuadèrent que tant de force ne pouvait lui venir que du Dieu qui la soutenait, et la laissèrent en paix ; elle fut baptisée et reçut le nom de Mar-

guérite. J'omets beaucoup d'autres conversions semblables et soumises à des épreuves analogues.

Une famille chrétienne de Tanjaour possède un petit prodige dans un enfant nommé Iésouadien : Dès l'âge de quatre ans il savait par cœur les mystères de la foi, les prières et le catéchisme. Les jours de fête, mon plaisir était de le produire au milieu de l'église en présence des fidèles, de lui faire réciter son catéchisme et de lui proposer des questions qui auraient embarrassé les plus âgés, même en Europe ; on était ravi de l'entendre répondre à tout avec tant de justesse et de précision. Il fréquente une école publique sous un maître païen ; jamais ses camarades n'ont pu l'engager à prendre part à aucun de leurs exercices idolâtriques ; il a soin dans ces occasions de se retirer à l'écart avec quelques autres condisciples, chrétiens comme lui, pour se moquer avec eux des folies païennes. Un jour que tous les enfants se trouvaient réunis, ils virent passer dans les airs un de ces aigles que les Indiens vénèrent comme une divinité, et qu'ils donnent pour monture à Vichnou, de même qu'ils assignent le taureau à Siven, le chien à Vaïraven, le cygne à Carouma, le paon à Coumara-Sami, etc. A la vue de cet aigle, tous les enfants païens se lèvent et le saluent, selon la coutume, en se frappant les deux joues et joignant ensuite les mains pour lui faire leur révérence. Iésouadien seul demeure immobile et indifférent à cette cérémonie. Ses camarades lui en font un reproche : « Comment voulez-vous, leur répond-il, que j'adore comme un Dieu ce méchant oiseau de proie qui n'est bon qu'à m'enlever mes petits poulets, quand il peut les saisir entre ses serres. »

Près du fleuve Coléron vit un jeune homme avec sa femme, tous deux nouvellement baptisés et abandonnés seuls au milieu des idolâtres. Ils furent dernièrement atta-

qués d'une singulière maladie que les païens attribuaient à la colère de l'idole ; les parents, réunis autour des deux malades réduits à la dernière extrémité, décidèrent qu'il fallait les forcer à sacrifier. Déjà les préparatifs du sacrifice étaient achevés ; les deux néophytes cependant résistaient courageusement et protestaient contre la complicité d'un pareil attentat. Sur ces entrefaites arrive une fervente chrétienne nommée Pétronille ; elle adresse de vifs reproches aux gentils, et déclare que le seul moyen de rendre la santé aux deux époux est de les présenter au Souami. La mère du jeune homme, qui désirait ardemment la guérison de son fils, se laisse persuader et malgré l'opposition des assistants, elle fait transporter les malades à notre église. Dès qu'ils y arrivent ils se sentent comme délivrés d'un poids énorme et sont parfaitement guéris. La mère transportée de joie et de reconnaissance se fait instruire, reçoit le baptême et commence avec ses enfants une vie nouvelle.

On vous a parlé l'année dernière des persécutions suscitées dans le royaume de Gingi par un jogue nommé Sciangarâyen. Nos ennemis poussèrent leur haine et leur triomphe au-delà de toutes mes prévisions : non contents de m'avoir chassé de Sciangamam, ils s'acharnèrent à la ruine totale du christianisme dans cette citadelle, et n'épargnèrent aucun sacrifice pour la consommer. Sattianaden et son fils furent mis en prison et chargés de chaînes, sa maison fut livrée au pillage, puis on lui imposa une somme considérable à titre de rançon. Il pouvait peut-être la fournir, car dans ce pays, ceux qui ont de l'argent sont industrieux à le cacher ; mais évidemment cette spoliation volontaire ne pouvait arrêter la persécution, il préféra donc souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. Le gouverneur, après l'avoir accablé d'injures et menacé de la mort, fit étaler sous ses yeux les divers instruments de supplice et

fixa le jour de l'exécution. Mais ce jour-là même le grand brame, ministre du royaume de Gingi, se présente aux portes de la citadelle, à la tête d'un corps de cavalerie, pour venger son frère outragé par le gouverneur. Le persécuteur, pressé par cet ennemi redoutable, saute sur son cheval et s'enfuit à toute bride, sans suite et sans provision, vers une montagne dont le seigneur lui offre un asile. Ce coup de providence rend la liberté à Sattianaden; mais bientôt le brame s'étant retiré, le gouverneur revient prendre son poste, et Sattianaden est obligé de prévenir de nouvelles violences en se réfugiant sur les terres d'un seigneur voisin qui le prend sous sa protection.

Nos ennemis ne jouirent pas longtemps de leur triomphe. Les deux personnages qui s'étaient ligués avec notre persécuteur furent dépouillés de leur fortune et cruellement maltraités Assez heureux pour s'échapper, ils jurèrent la mort de Sciangarâyen qui les avait trahis; le traître prit la fuite, passa la chaîne des monts et s'enfonça dans les contrées de l'ouest où il erre inconnu, sans appui et sans ressources. Le gouverneur lui-même eut son tour : le ministre de Gingi, non content d'avoir délivré le brame son frère, avait écrit à la cour de l'Idalcan et en avait reçu l'ordre d'instruire lui-même le procès contre son accusé. A cette nouvelle le gouverneur voyant sa perte assurée, chercha pareillement son salut dans l'exil, où il mène une vie malheureuse, toujours tremblant à la pensée du brame dont la vengeance le poursuit, et de l'Idalcan dont il a encouru la disgrâce.

Tel fut le dénouement de cette persécution; il frappa si vivement les gentils, que ceux-mêmes qui s'étaient déclarés contre nos néophytes ne purent s'empêcher d'y reconnaître l'action de la justice divine. Afin de se soustraire

à ses coups, ils se hâtèrent d'envoyer une députation à Sattianaden et l'invitèrent à rentrer paisiblement en possession de tous ses biens; son retour fut un vrai triomphe : les païens accueillirent les néophytes avec honneur, firent la paix avec eux, protestèrent qu'ils se repentaient de la part qu'ils avaient prise à la persécution, et me pressèrent de revenir dans la citadelle pour y construire une église.

Déjà plusieurs idolâtres, éclairés par ces évènements et pénétrés d'admiration pour la vertu de Sattianaden, ont demandé le baptême ; tout fait espérer que cette chrétienté ne tardera pas à recueillir le fruit des tribulations qui ont entouré son berceau.

Tirouchirapalli. Le P. Balt. da Costa chargé de ce district continue à résider à Candelour, pour se soustraire à la fureur des idolâtres. Cependant la divine providence semble nous préparer des jours moins orageux. Le fameux Valeian, le plus acharné de nos ennemis, a été frappé au moment même où il ourdissait de nouvelles trames. Le Nayaken informé de ses malversations a porté contre lui un ordre sévère; et cet ordre a été exécuté avec d'autant plus de rigueur que les ministres de la justice avaient des haines personnelles à satisfaire et des offenses à venger; je ne sais s'il a survécu au supplice ; on dit qu'en sortant des mains de ses bourreaux, tout son corps n'était qu'une plaie.

La paix n'a cependant pas été complète : un gouverneur, s'imaginant que l'emprisonnement du P. Balthasar lui vaudrait une grosse rançon, avait donné ordre de l'arrêter ; mais prévenu à temps le missionnaire put s'échapper. Il s'adressa à Lingama-Nayaken, beau-père du roi de Maduré, et en obtint deux lettres, l'une signée de Lingama, l'autre de Sinnatambi-Moudeliar, gouverneur-général du royaume; elles enjoignaient au com-

mandant de Tirouchirapalli de traiter les missionnaires avec bienveillance et de les appuyer en tout de son autorité. Il n'en fallut pas davantage pour étouffer tous les projets des ennemis et dissiper nos craintes.

Ces longues absences du missionnaire furent bien cruelles pour nos chers néophytes ; ils suppléaient en partie par les prières et les lectures spirituelles faites en commun ; mais rien ne pouvait les consoler de la privation des sacrements et de l'adorable sacrifice ; aussi quand un Père passait par leur ville, tombaient-ils sur lui comme des affamés se jettent sur un morceau de pain. Il m'arriva d'en faire l'expérience : Je traversais un jour Tirouchirapalli, et, comme en ce moment la persécution était violente, je défendis aux chrétiens d'accourir en foule à l'église pour recevoir les sacrements, selon leur coutume, et je déclarai que je ne confesserais que les infirmes, dans leurs propres demeures. Aussitôt on se mit à me conduire chez les malades ; je fus d'abord étonné d'en rencontrer un si grand nombre ; bientôt je m'aperçus que mes malades étaient en fort bonne santé, malgré les signes de douleur qu'ils avaient soin d'exagérer pour mieux m'en imposer. Une morale sévère aurait trouvé là quelque chose qui ne ressemble pas mal au mensonge ; mais ces braves gens le faisaient avec tant de bonne foi et par un si bon motif ! Je ne pus me résoudre à les priver d'une consolation si justement méritée et poussai jusqu'au bout la complaisance. Ainsi, nous jouâmes tous une espèce de comédie, mes malades pour me tromper, et moi pour leur laisser le plaisir de croire qu'ils y avaient réussi. Mais ce qui n'était certainement ni comédie ni fiction, c'était l'ardent désir qu'ils avaient du sacrement et la componction avec laquelle ils s'accusaient de leurs fautes. . . . . . .

Ce zèle pour la réception des sacrements, surtout à l'heure de la mort, suggère aux néophytes mille industries quand il s'agit de procurer ce bonheur à leurs parents ou à leurs amis. Souvent la crainte d'irriter les familles encore païennes, ou de blesser la susceptibilité des castes nous interdit l'entrée de la maison qui renferme le malade ; il faut alors user de ruse, soit pour ntroduire secrètement le missionnaire, soit pour transporter le malade dans un lieu où il puisse être administré. La liberté dont nous jouissons à Candelour nous dispense de toutes ces précautions.

La dévotion à S. Fr. Xavier continue à produire ses fruits : la vue des grâces extraordinaires qu'elle obtient inspire aux païens mêmes une confiance sans borne ; et Dieu se plaît souvent à l'exaucer, malgré les idées superstitieuses qu'ils ont coutume d'y mêler. C'est à cette dévotion et à ces faveurs que nous devons une partie des conversions opérées cette année et dont le nombre s'élève à cinq cent quarante-neuf. Nous avons admiré la conduite de la divine providence en faveur d'une bramine âgée de neuf ans. Cette enfant attaquée d'une maladie grave fut conduite à l'église de S. Fr. Xavier par une néophyte de la même caste, et reçut le baptême. Dieu lui accorda une grâce bien préférable à celle que désiraient ses parents encore païens. « Oh ! si vous saviez combien je suis heureuse ! leur disait-elle toute rayonnante de joie ; non, non, je ne veux pas guérir, je veux m'envoler de suite au ciel où Dieu m'attend ; vite, reportez-moi à l'église, c'est là que doit commencer mon bonheur. » Sa mère ne put résister à ses instantes prières, et dès qu'elle fut arrivée devant l'autel de S. Fr. Xavier, elle vit son enfant expirer entre ses bras. Mais la mort, au lieu d'altérer ses traits, avait

donné un nouvel éclat à sa figure, qui semblait respirer une paix toute céleste. Sa famille, attendrie jusqu'aux larmes et persuadée que cet ange était allé prendre possession de l'éternelle béatitude, voulut assister à son enterrement, quoiqu'il fût contraire aux lois et aux usages des gentils.

Tottiam. L'ancienne chrétienté de Pâcour s'est divisée en deux districts, dont les centres sont fixés à Tottiam et à Congoupatti. Le premier a été administré par le R. P. Ant. de Proënza, supérieur de la mission. Comme l'église qu'il a occupée jusqu'à présent, est construite sur les terres des brames, il ne pouvait y recevoir les parias et les pallers; il était donc obligé pour les consoler d'entreprendre des courses continuelles et de séjourner souvent dans des lieux malsains et dépourvus des choses les plus nécessaires à la vie. Il sortait à peine d'une maladie grave qui avait épuisé ses forces, lorsque son zèle l'entraîna dans une nouvelle excursion pour administrer des chrétientés depuis longtemps privées des secours de la religion. Sa maladie le reprit avec une violence qui lui fit comprendre que Dieu l'appelait au repos éternel. Le P. Balt. da Costa vola au secours de son bien-aimé supérieur, et le trouva dans un état peu inquiétant : c'était, disait-il, un épuisement de forces produit par des excès de fatigues, un peu de repos suffirait pour rétablir sa santé. « Non, non, répondit le malade, il n'y a plus pour moi de santé que dans le ciel. » En effet, il s'affaiblit insensiblement et s'éteignit heureux et paisible le quatorzième jour de cette maladie.

Le P. Ant. de Proënza était né à Guarda, de parents distingués autant par leur piété que par leur noblesse : il fit ses études à Evora dans le collége de *la Mère de Dieu*, fondé par ses ancêtres, et après avoir pris les degrés de

philosophie, il entra dans la Compagnie à l'âge de dix-neuf ans. Il demanda avec instance et obtint la mission des Indes; arrivé à Cochin en 1647, il termina ses études de théologie et fut chargé de divers ministères dont il s'acquitta à la grande satisfaction de tout le monde. Son caractère souple et ses manières aimables lui gagnaient les cœurs de tous ceux qui traitaient avec lui. Il était la consolation et la joie de tous ses confrères; quelques-uns d'entre eux tourmentés par des scrupules avouaient qu'il leur suffisait de parler avec le P. Proënza pour retrouver le calme, la paix et la joie.

Les travaux de la mission au lieu de l'exténuer lui avaient fait contracter un embonpoint qui devenait une infirmité et augmentait beaucoup la fatigue de ses courses continuelles. Il portait sa misère de très-bonne grâce; loin de se fâcher des innocentes plaisanteries que ses confrères lui adressaient sur ce point, il était le premier à en rire et à protester contre ce qu'il appelait une monstruosité dans un missionnaire du Maduré. Les chrétiens l'aimaient comme leur père, et il méritait bien ce nom, car sa charité les lui faisait regarder tous comme ses enfants. Il avait un zèle tout particulier pour les pauvres parias dispersés dans ces provinces et il allait les chercher avec des fatigues et des privations incroyables. C'est sans doute pour le récompenser que Dieu l'a invité au repos dans un moment où il se dévouait à ce ministère d'une manière si héroïque. Agé de quarante-deux ans, il en avait consacré treize au service de cette mission. Je n'entreprendrai pas de vous peindre la douleur et les larmes des néophytes et des missionnaires: tous perdaient en lui un père et un ami; et pour moi qui ai eu le bonheur de vivre longtemps en sa compagnie, d'apprécier ses rares qualités et surtout d'admirer ses vertus, je vous avoue que je ne

puis tracer ces lignes sans les arroser de mes larmes. Comme les terres des brames refusaient de recevoir ses dépouilles, on fut obligé de le transporter à une petite distance sur le bord d'une rivière, où il fut enterré avec toute la pompe que purent déployer ses disciples accourus en foule. Mais vingt-sept jours après sa sépulture, les chrétiens ne pouvant supporter l'idée que leur Père restât abandonné au milieu des champs, tinrent conseil entre eux et trois des plus courageux allèrent de nuit ouvrir son tombeau pour en retirer ce précieux dépôt. Ils remarquèrent avec une joie mêlée de surprise qne le corps était intact, sans corruption, sans odeur et aussi flexible que s'il eût été plein de vie. Ils l'emportèrent en triomphe au grand contentement de tous les chrétiens, qui s'empressaient à l'envi de couper quelques morceaux de ses vêtements pour s'en faire des reliques; son tombeau est aujourd'hui le principal ornement de l'église de Tottiam.

La mission ressentira longtemps la perte d'un si fervent ouvrier. Il avait baptisé cette année cent quatre-vingt-dix-huit païens et s'occupait à instruire un grand nombre de catéchumènes. Malheureusement l'œuvre de Dieu sera interrompue, car il n'y a personne en ce moment pour le remplacer. N'ayant pu connaître les détails de ses œuvres pendant cette année, je me contenterai de rapporter un trait providentiel qui eut lieu dans ce district.

Le frère du célèbre voleur Meicondono, dont il a été parlé dans les lettres précédentes, avait souvent assisté avec lui à nos cérémonies religieuses, et partageait ses sentiments et son affection pour le christianisme. Mais ses intrigues, ses haines et ses querelles avec les différents chefs des voleurs l'avaient toujours empêché de recevoir le baptême. Dieu voulut néanmoins récompenser les services qu'il avait rendus au saint Evangile. Il servait, au nord du Coléron,

un petit prince alors en guerre contre le Nayaken. Chargé de défendre un fort que l'ennemi vint attaquer, il résolut avec sa troupe de résister jusqu'à la dernière extrémité et de mourir plutôt que de se rendre. Pour se préparer à cette vigoureuse résistance il demanda le baptême et le reçut de la main d'un soldat chrétien. Dès cet instant il parut un autre homme ; il protesta que dans toute sa vie il n'avait goûté une consolation et une joie pareilles à celles qui inondaient son ame ; loin de craindre la mort il se regardait comme très-heureux de perdre cette vie sur la terre pour en trouver une meilleure dans le ciel. L'ennemi entra dans la forteresse, par la lâcheté de quelques traîtres, tous les assiégés furent massacrés, à l'exception de quelques-uns qui purent se soustraire aux vainqueurs. De ce nombre fut le chrétien qui avait baptisé le voleur et qui vint me raconter tous ces détails.

Congoupatti. — Ce district, confié au P. Em. de Britto, s'étend à l'ouest et au nord de Tottiam et comprend les provinces d'Omalour, de Dourgam et de Sélam. Les commencements de cette année furent heureux, les païens accouraient en foule pour se faire instruire et demander le baptême. Mais la persécution vint arrêter un peu le mouvement et confirmer par l'épreuve la foi des néophytes. Elle attaqua d'abord deux blanchisseurs qui venaient de recevoir le baptême avec leurs familles, composées de dix personnes. Le principal d'entre eux prit le nom de Pierre et se signala par son courage et par la vivacité d'une foi que Dieu récompensa par plusieurs faveurs extraordinaires. Le premier assaut que leur livrèrent les païens trouva dans eux une constance et une générosité si étonnantes, que les deux plus distingués parmi les persécuteurs, convaincus de la divinité d'une religion qui communiquait un tel héroïsme, demandèrent et re-

çurent le baptême. Les autres gentils n'en devinrent que plus furieux ; ils avaient à leur tête un brame nommé Tottiangourou, dont les néophytes avaient été les disciples. Par son ordre les maisons et les biens des chrétiens furent livrés au pillage et leurs familles mises en prison. Ensuite Tottiangourou faisant mine de vouloir engager une controverse provoqua les deux catéchistes à se rendre avec lui à Omalour pour disputer en présence du roi ; ils acceptèrent avec joie la proposition et se préparaient au voyage, quand le brame craignant les suites de la discussion leur envoya contre-ordre. Le P. Emm. de Britto était alors occupé à l'administration d'une chrétienté de l'autre côté du fleuve, et il se serait gardé de reparaître dans une telle circonstance ; mais ayant été appelé auprès d'un malade, dans le lieu même où les troubles avaient éclaté d'abord, il regarda cet évènement comme un avis de la providence, il se rendit dans la maison du moribond et de là au presbytère, en se résignant à tout ce que Dieu voudrait ordonner. Dès qu'il y fut entré, Tottiangourou accourut avec une troupe de forcenés et sans se montrer le somma au nom du roi de paraître devant son tribunal. Le Père soupçonna le piége et répondit qu'il obéirait aussitôt que la volonté du prince lui serait manifestée par un écrit signé de sa main. Le brame voyant son piége découvert, se présenta vers le soir avec ses gens armés, fit la même sommation et reçut la même réponse. La mort du missionnaire était résolue, mais une difficulté arrêtait le brame : Qui paierait l'amende que le roi imposerait en punition de ce crime ? Les autres chefs du complot le rassurèrent en prenant sur eux cette responsabilité. Restait un second obstacle : il s'agissait d'entrer dans le presbytère ; or d'après les superstitions des gentils, c'est une entreprise périlleuse que d'attaquer un Sanniassi dans sa mai-

son. Une circonstance vint bientôt augmenter leur perplexité ; quelques-uns d'entre eux ayant aperçu un enfant qui passait dans la rue lui demandèrent si le missionnaire avait auprès de lui des hommes armés ; l'enfant répondit que deux cents soldats se trouvaient postés entre l'église et le presbytère. Je ne sais qui put suggérer cette réponse à l'enfant ; dans la réalité, le Père seul, prosterné devant l'autel, offrait à Dieu son sacrifice et lui recommandait les néophytes que sa mort allait livrer à la rage des idolâtres. Quoiqu'il en soit, cette fausse alarme sauva le P. de Britto ; le brame et ses gens crurent d'autant plus facilement à cette fable, qu'elle leur expliquait la réponse ferme et courageuse qui leur avait été donnée. Quelques instants après, ils entendirent un chrétien qui criait à haute voix à ceux de la maison, qu'ils eussent à se tenir prêts. La terreur se mit parmi les assiégeants, et ils se retirèrent en silence, bien résolus de revenir à l'attaque le lendemain, quand le jour leur permettrait de s'assurer de la vérité. Après avoir passé encore quelques instants en oraison, le missionnaire se décida à partir de suite pour Omalour afin de se mettre sous la protection du roi ; il y fut reçu avec honneur et logé dans la forteresse. Tottiangourou qui dès la pointe du jour avait été informé de sa fuite et l'avait poursuivi, arriva bientôt à Omalour ; mais on refusa de l'introduire parce qu'il se présentait avec un appareil de guerre. Dans la journée suivante le roi fit venir en sa présence le brame et le P. de Britto, pour juger leur cause : le premier débita un long discours plein d'invectives contre la religion et ses prédicateurs ; le second répondit en peu de mots et ajouta qu'étant arrivé tout récemment dans ces contrées, il ne possédait pas encore assez la langue pour s'expliquer parfaitement ; mais qu'avec la permission du prince, l'un de ses disciples

parlerait en son nom, et pourrait pleinement le satisfaire. Le catéchiste fut introduit et exposa les mystères de la foi d'une manière solide et lumineuse ; tous les assistants confessèrent que cette religion était la véritable voie du salut éternel, le brame lui même fit cet aveu, « Mais, ajouta-t-il, il n'est pas juste de me priver des disciples qui me font vivre ; je leur enseigne mes doctrines pour la rétribution que j'en reçois, sans prétendre les conduire au salut. » Un tel aveu du docteur souleva l'indignation des païens : « Quoi, disaient-ils en murmurant, cet homme ne nous a-t-il pas sans cesse répété que sa doctrine était le chemin du ciel? et maintenant il déclare le contraire en présence de tout le monde ! »

Ainsi finit le premier acte de cette tragédie. Vous allez croire que la question était décidée en notre faveur ; vous vous trompez. Dans nos tribunaux pour gagner sa cause il faut autre chose que des raisons. Le brame qui connaissait le terrain ne perdit pas son temps : il grossit sa bande de tous les fanatiques qu'il put réunir, recueillit divers fragments de statues de terre cuite, qu'il avait probablement brisées lui-même sans aucun scrupule, en chargea un bœuf qu'il conduisit solennellement à travers les rues de la ville, en publiant que c'était là les débris de ses dieux détruits par les chrétiens. Pendant qu'il ameutait ainsi les sectateurs de Vichnou et de Siven, les seigneurs et officiers du palais, gagnés par ses présents, appelèrent le P. Britto et lui demandèrent, au nom du roi, s'il était vrai qu'il eût proféré des paroles outrageuses contre leurs dieux. Le Père équivoquant sur l'expression dont ils s'étaient servis, répondit que de telles paroles ne souillaient jamais sa bouche. Ils lui demandèrent alors s'il était disposé à se soumettre à la décision du roi ; oui, répondit-il, pourvu qu'il n'y ait rien de contraire à la loi de Dieu.

Enfin ils lui intimèrent deux ordres : le premier lui défendait d'enseigner la loi chrétienne aux disciples de Tottiangourou et aux linganistes ; le second lui enjoignait de livrer les deux blanchisseurs qui s'étaient faits ses disciples. « Mon devoir, reprit courageusement le missionnaire, est de prêcher la loi du vrai Dieu, et personne au monde n'a le droit de m'en empêcher. Quant aux deux néophytes que vous me demandez, je ne puis les livrer parce qu'ils sont mes disciples et les enfants de Dieu. »

De son côté Tottiangourou avait demandé une audience, et comme il ne s'était pas présenté les mains vides, il avait été accueilli avec honneur. Il sortit du palais tout triomphant et publia partout que le roi avait ordonné de massacrer les chrétiens et d'expulser le sanniassi étranger. A cette nouvelle tons les néophytes acoururent auprès de leur Père pour se confesser et se préparer au martyre. Le P. de Britto eut beau solliciter une audience ; l'entrée du palais lui fut fermée par ses adversaires, qui avaient acheté la faveur du gourou et de la reine-mère. Leurs instances et leurs menaces jointes aux présents du brame arrachèrent un ordre qui permettait à celui-ci de prendre les deux blanchisseurs et chassait le missionnaire hors du royaume pour l'espace de deux mois. Il n'a pas encore pu obtenir la faculté d'y rentrer, quoique le temps fixé soit déjà expiré. Cela ne l'a pas empêché d'y faire en secret plusieurs excursions pour consoler et soutenir les chrétiens. On peut facilement s'imaginer les vexations auxquelles furent exposés surtout les deux néophytes devenus comme les esclaves du brame. Après les avoir tourmentés de mille manières, il leur imprima sur les épaules la marque de Vichnou avec un fer rougi au feu. Loin de perdre courage, les deux soldats de Jésus-Christ n'ont fait que s'attacher plus fortement à la foi, et ils assuraient

le P. de Britto qu'ils étaient prêts à la sceller de leur sang Parmi les catéchumènes, quelques-uns furent effrayés de tant de cruautés et n'osèrent se déclarer; mais les autres, animés par le courage des néophytes, désirèrent partager leur sort, obtinrent la grâce du baptême, et portèrent à deux cent soixante-douze le nombre des conversions opérées cette année dans ce district.

Nous eûmes néanmoins à pleurer la chute de sept chrétiens qui faiblirent devant les persécuteurs. Ils tombèrent ensuite, par un juste châtiment de Dieu, dans des maladies et des disgrâces qui ne servirent qu'à augmenter leur aveuglement et leur crime : au lieu de reconnaître la main de Dieu qui les rappelait en les frappant, ils recoururent au démon et lui offrirent des sacrifices pour l'apaiser.

Dieu ne nous abandonna point au milieu de ces combats: pour soutenir le courage de nos néophytes et confondre nos adversaires, il daigna plus d'une fois faire éclater le pouvoir que la foi exerce sur le prince des ténèbres. Un médecin brame qui depuis plusieurs années avait essayé en vain tous les remèdes, eut un jour un long entretien avec un de nos catéchistes et conçut l'espoir de trouver dans la religion chrétienne, non pas le salut de son ame, c'était la chose à laquelle il pensait le moins, mais la délivrance de son épouse. Le catéchiste, après bien des excuses, cède enfin aux instances du brame et consent à visiter la malade. A son approche la bramine entre dans des convulsions qui révèlent l'action diabolique. Il n'a garde de perdre une si belle occasion de confirmer les vérités qu'il vient d'exposer. Il ranime sa confiance, et somme le malin esprit de lui dire s'il est Vichnou, Brama ou Rutren, et où est sa demeure. « Je suis tout cela, répond l'esprit invisible, et je brûle dans les enfers. » Le

catéchiste lutte quelques temps, redouble de ferveur et de prières, commande au démon de sortir de ce corps et imprime le signe de la croix sur le front de sa malheureuse victime : à l'instant même elle est parfaitement délivrée.

Et le brame, que pensez-vous qu'il va faire? se convertir? non. Admirer la puissance de Dieu? Non. Demander à connaître sa loi sainte? Vous n'y êtes pas. Le brame conjure le catéchiste de ne pas divulguer la réponse du démon, parce que, dit-il, elle ruinerait son crédit auprès de ses dévots...! C'était un brame.

Sattiamangalam est depuis longtemps la plus florissante et la plus paisible de toutes nos résidences du Maduré. Les Pères Sanniassis brames doivent à leur condition le respect et l'autorité qui les environnent et qui assurent cette tranquillité. La chrétienté est composée de cent et trente villages groupés autour de vingt-trois églises centrales. On vous a souvent parlé avec éloge de la ferveur de ces néophytes, de leur innocence, de leur assiduité aux exercices spirituels et de leur tendre dévotion envers les ames du purgatoire... Tous ces éloges n'ont rien d'exagéré ; et Dieu lui-même se plaît souvent à les justifier par les faveurs dont il récompense la foi de ses chers enfants.

Dernièrement encore un brame en proie depuis des années à une maladie qui l'avait réduit à la dernière extrémité, reçut du P. Arcolini une sentence de l'Ecriture sainte gravée sur une lame d'argent, et fut à l'instant rendu à une parfaite santé. Le bruit de cette guérison se répandit dans les provinces voisines, les gentils accoururent de toutes parts, les uns pour solliciter quelque faveur, les autres pour voir le célèbre sanniassi. Le missionnaire se prêta quelques jours à leur curiosité et à leur empressement ; mais voyant que les fruits de conversions

ne répondaient pas à ses désirs et à ses fatigues, il crut devoir se dérober à des importunités qui aboutissaient à une stérile admiration, et alla chercher ailleurs des fruits plus solides.

Une femme choutre fut plus fidèle à la grâce de Dieu. On la disait tourmentée depuis vingt ans par un génie malfaisant qui ne lui laissait presque pas un instant de repos. Pour la délivrer, son mari l'avait conduite en pélerinage à tous les sanctuaires les plus célèbres de l'Inde. Après avoir perdu sa peine et son argent, il vint enfin la présenter au P. Arcolini qui l'admit au nombre des catéchumènes. Dès la première instruction elle fut délivrée de l'hôte cruel qui l'opprimait; pénétrée de reconnaissance elle continua tous les exercices du catéchisme et reçut le baptême avec de vifs sentiments de foi et de piété. Les gentils ont depuis lors fait tous leurs efforts pour la ramener à leurs superstitions; mais rien n'a pu ébranler sa constance.

Je vais vous exposer en peu de mots une petite tracasserie qui vous donnera la mesure de la méchanceté et de la sottise de ces idolâtres. Un dévot fanatique de Vichnou, prétendant être insulté par un chrétien qui lui a refusé une aumône demandée au nom de son idole, entre dans des accès de fureur. Après les injures et les blasphèmes accompagnés de mille contorsions ridicules, il déclare qu'il va se donner la mort. Pour le faire avec plus de solennité, il commence par un jeûne rigoureux de trois jours, puis il porte au milieu de la place publique un monceau d'épines, sur lesquelles doit se consommer le grand sacrifice. Enfin, après avoir pris son bain avec beaucoup de cérémonies, il s'avance escorté d'une foule de curieux; il monte sur son autel d'épines, s'enfonce le couteau dans la

gorge, le sang coule à grands flots et la victime tombe. A l'instant les cris de la multitude s'élèvent, on exalte la magnanimité du héros, on fait son apothéose, sans oublier de vouer à l'exécration tous les chrétiens. Bientôt les prêtres de l'idole entourent la victime, et se livrent à des lamentations et à des cérémonies extravagantes. Après avoir célébré ses louanges, ils proclament qu'un si grand homme ne doit pas rester au nombre des morts, que leur idole doit le ressusciter, et que si elle fait des façons ils sauront bien l'y forcer. En attendant, on dresse autour du prétendu cadavre une espèce de pavillon pour le soustraire à la vue du public, et l'on commence les préparatifs du miracle de Vichnou. Les populations accourent de toutes parts, et pour leur donner le temps d'arriver, les brames annoncent qu'ils vont jeûner un jour entier.

Je ne m'arrête pas à décrire les folies et les impostures destinées à entretenir pendant cet intervalle la curiosité du peuple et à exciter sa haine contre les chrétiens. Il n'est pas besoin non plus de vous dire que quelques néophytes ayant eu la malice d'examiner de plus près et de regarder par les interstices des toiles qui formaient le pavillon funèbre, découvrirent que le miracle était déjà fait et que le mort assis sur ses épines n'attendait pas l'ordre de l'idole pour boire et manger de très-bon appétit. Cependant ils n'osèrent pas réclamer publiquement contre l'imposture, et ils firent prudemment, car rien n'est si dangereux que d'avoir trop raison contre une masse livrée à l'exaltation et au fanatisme.

Après avoir achevé leurs cérémonies, les brames et les pandarams se rendent processionnellement vers l'idole qui fait longtemps la sourde oreille ; mais ils ont

prévu le cas, et c'est pourquoi ils arrivent bien armés. Ils tirent donc leurs sabres, commandent impérieusement à leur dieu de faire le miracle, et le menacent, s'il refuse, de le décapiter. Déjà la multitude prenant au sérieux toutes ces folies qui vous feront sourire de pitié, tremble de voir tomber la tête de son dieu. Elle est bientôt rassurée ; le dieu obéit aux jogues et leur fait comprendre qu'il leur accorde le miracle. Ils se hâtent de proclamer l'heureuse nouvelle et se rendent en triomphe au son du tambour et des trompettes sur la place publique... Bref, après mille cérémonies comiques, ils soulèvent le pavillon et le mort se présente plein de vie. Imaginez les acclamations, les fêtes, les réjouissances, les galas en l'honneur du ressuscité.

Mais voici le côté sérieux de l'affaire : tout cela était dirigé contre les chrétiens et devait dans la pensée des agitateurs aboutir à la ruine de la religion. Et en effet, si cette foule avait été livrée à elle-même, ou plutôt si les pandarams qui la menaient à volonté avaient partagé l'exaltation qu'ils lui inspiraient, nos néophytes auraient été sans aucun doute massacrés. Heureusement les pandarams étaient de sang-froid et savaient ce qu'ils avaient à craindre du gouverneur de Sattiamangalam, qui a quelques sentiments de justice et professe de l'estime et de l'affection pour le P. Arcolini. Ils se dirigèrent donc avec toute la foule vers le palais du gouverneur en poussant de grands cris pour l'effrayer, et demandèrent hautement justice contre le sanniassi romain et contre ses disciples : il était temps de mettre un terme à toutes ces querelles, il fallait faire comparaître ce sanniassi et décider la question, non par des raisons, mais par une épreuve; leur idole avait ressuscité un homme tué, il fallait que le souami étranger

tuât pareillement un de ses disciples et le ressuscitât par la puissance du Dieu qu'il prêchait. Le gouverneur qui n'était pas dupe de leurs supercheries et qui voulait sauver le missionnaire, leur répondit avec fermeté que ce sanniassi était muni d'une patente du roi de Maïssour, qui le couvrait de sa protection et l'honorait de son amitié; qu'en conséquence il ne lui appartenait pas, à lui, de se mêler de cette dispute; que s'ils avaient des plaintes à porter contre leur rival, ils devaient s'adresser au roi, dont les ordres seraient fidèlement exécutés. Cette réponse déconcerta les pandarams; voyant qu'ils n'avaient rien à espérer du gouverneur, ils dissimulèrent leur confusion et se retirèrent en vomissant des injures et proférant des menaces contre les chrétiens. Mais le vent emporta toutes leurs paroles et le calme se rétablit peu à peu, sans que nous ayions eu rien à souffrir de cette bourrasque.

La joie que nous causa ce dénouement fut encore augmentée par un évènement de haute importance pour toute la chrétienté. Vous avez vu dans les lettres précédentes tout ce que nos néophytes Cérèz ont eu à souffrir de leurs parents idolâtres et surtout du fameux Chicanen. Cette année les chefs et les principaux personnages de la caste se sont réunis à Sattiamangalam pour traiter de leurs affaires; les chrétiens n'ont pas été admis dans cette assemblée générale; parce que depuis vingt ans on les a dépouillés de tous leurs droits. Cependant comme les disputes de l'année dernière, et surtout l'épreuve subie par le chrétien Papo, avaient dissipé les préjugés et excité l'intérêt de la plupart des personnages influents, la question fut sérieusement discutée. L'on décida que la religion chrétienne étant professée par un grand nombre de brames et de rajahs, il n'y avait

aucune raison de l'interdire dans leur caste, et qu'en conséquence tous ceux qui l'avaient embrassée jouiraient de leurs priviléges. Ensuite on réprimanda sévèrement Chicanen de sa conduite envers les chrétiens ; on rappela publiquement le fait de Papo, qu'on ne craignit pas de reconnaître comme un témoignage du ciel en faveur de l'innocence des chrétiens. Cette décision causa d'autant plus de joie à nos néophytes qu'ils ne s'y attendaient nullement et n'avaient fait aucune démarche pour l'obtenir. Depuis lors plusieurs Cérèz ont demandé et reçu le baptême. L'union et la bonne intelligence qui règnent entre tous, tant chrétiens que païens, nous fait espérer pour l'avenir une abondante moisson; celle de cette année nous a produit cinq cent quatorze conversions. Comme ce district était trop étendu, nous l'avons divisé en deux : celui de Sattiamangalam que le P. Fr. Arcolini continue d'administrer, et celui de Vanipâsour qui est confié au P. Benoit da Costa.

Moullipadi. Le P. Em. Rodriguez est chargé de cette chrétienté qui s'étend vers le sud jusqu'à Outtamapaleam, à trois journées de distance de son centre. Avant de vous parler des travaux et des succès de l'infatigable missionnaire, je veux vous raconter quelques particularités du voyage qu'il fit en passant de Sattiamangalam à son nouveau district de Moullipadi. Les provinces qu'il dut traverser étaient en proie aux troubles de la guerre et aux cruautés du grand Nayaken qui, à la tête de son armée, venait punir un de ses vassaux nommé Eléanayaken. Ce seigneur résolu de se défendre en désespéré, avait ordonné à ses gens de massacrer tous les étrangers qui entreraient sur ses terres et de lui apporter leurs dépouilles. Le P. Emmanuel ignorant ces circonstances se vit au milieu du danger avant d'avoir pu

le prévoir : il allait tomber entre les mains de ces brigands, lorsqu'on vint le prier de se détourner un instant de sa route pour secourir un malade. Il le trouva près d'expirer, le consola, l'instruisit le mieux qu'il put et lui conféra le baptême. Cet acte de charité, qui sauvait une ame, lui sauva la vie à lui-même : les soldats qui l'avaient aperçu de loin, s'étaient mis à sa poursuite et avaient passé par cet endroit précisément à l'instant où il était occupé à soulager son malade. Il se remet en route, admirant la bonté de la divine providence en faveur de ce pauvre mourant, lorsqu'il entend derrière lui une voix qui l'appelle ; il se retourne et voit accourir un chrétien qui lui découvre le danger auquel il vient d'échapper. Après avoir réfléchi quelques instants, il reconnaît l'impossibilité de se cacher avec les quatre disciples qui l'accompagnent. Averti d'ailleurs que dans toutes les directions il rencontrera des troupes chargées d'exécuter les ordres d'Eléanayaken, il se décide à aller droit à la forteresse pour se présenter à lui. Il espérait que sa profession de sanniassi suffirait pour le soustraire au danger ; et de tous les partis c'était sans doute le plus sage. Mais les gardes de la citadelle refusèrent de l'introduire, et pendant qu'ils exerçaient sa patience par toutes sortes d'outrages, l'un d'entre eux, vadhoughen de caste, courut annoncer au prince la riche capture ; il en reçut l'ordre de tuer les prisonniers et de lui porter tout l'or et l'argent qu'on trouverait dans leurs coffres. Le vadhoughen vint à la hâte communiquer cette sentence à deux soldats, et les chargea, vers la tombée de la nuit, d'accompagner les victimes jusqu'à un bois peu éloigné qui devait être le lieu de l'exécution.

L'un de ces deux soldats était chrétien ; lorsqu'il fut

hors de la portée de la forteresse, il s'approcha d'un des disciples et lui dit à l'oreille d'annoncer au sanniassi le sort qui l'attendait et la nécessité pour tous ses compagnons de voyage de se disposer à la mort. Aussitôt le Père s'arrête quelques instants pour entendre leurs confessions et leur inspirer le courage nécessaire dans une telle conjoncture. Dès qu'ils arrivent au lieu indiqué, huit ou dix soldats s'élancent sur eux comme des bêtes féroces, ils saisissent d'abord le P. Emmanuel ; ils le dépouillent, fouillent dans sa malle et n'y trouvent que quelques monnaies de peu de valeur, destinées aux dépenses du voyage. Les deux chefs de cette troupe fièrement assis dirigent les perquisitions, on arrache aux disciples leurs pendants d'oreille, sans toucher à ceux du Père ; puis une voix s'élève et commande de trancher la tête à tous les captifs. A l'instant le missionnaire tombe à genoux, étend les bras en forme de croix et présente sa tête ; les disciples imitent tous l'exemple du maître. Les soldats touchés et interdits à la vue d'une résignation et d'un courage si extraordinaires, se regardent sans qu'aucun ose exécuter l'arrêt barbare. Cependant les victimes, d'un air tranquille, les yeux fixés vers le ciel, priant Dieu et lui offrant leur sacrifice attendent le coup de la mort. « Levez-vous, s'écrie alors le chef principal, attendri d'un tel spectacle, levez-vous, je vous fais grâce. » Soit qu'il n'eût pas entendu, soit qu'il ne pût croire à une telle faveur, le P. Rodriguez restait immobile dans la même posture. Ne pouvant plus résister à son émotion, le chef court à lui, le prend entre ses bras, le conduit à sa place et le faisant asseoir à ses côtés, il l'interroge sur sa profession, sur l'objet de son voyage, sur la vertu de certaines racines trouvées dans sa malle, et enfin il le congédie avec beaucoup de politesse.

On ne peut s'empêcher de reconnaître dans cet évènement une protection spéciale de la divine providence. Il paraît certain cependant qu'après Dieu le P. Emmanuel dut son salut à son extrême pauvreté et aux prières du soldat chrétien, qui représenta au chef que ce n'était pas la peine de tuer des gens qui offraient si peu de butin et paraissaient d'ailleurs si inoffensifs. Une circonstance remarquable est qu'en examinant les effets, les soldats ne regardèrent que l'extérieur du calice qui était de cuivre ; s'ils avaient vu l'intérieur de la coupe, la dorure eût éveillé leur cupidité et peut-être auraient-ils pris une détermination toute contraire. Deux soldats accompagnèrent le missionnaire et ses disciples jusqu'au Cavéri. Arrivés sur la rive opposée et se voyant à l'abri des dangers qu'ils venaient de courir, ils rendirent des actions de grâces à notre Seigneur et continuèrent leur route le long du fleuve jusqu'au coucher du soleil. Excédés de faim et de fatigue, ils furent accueillis par un chrétien vadoughen, dont la charité leur fit oublier tout ce qu'ils avaient souffert.

Le P. Rodriguez a déjà recueilli des fruits précieux dans sa nouvelle mission : en peu de mois il a baptisé cent quatre-vingts idolâtres ; il préparait un nombre considérable de nouveaux catéchumènes, quand il fut obligé de les quitter momentanément pour visiter les chrétientés du sud depuis longtemps abandonnées.

Parmi les conversions qui ont eu lieu dans ce district se distingue celle d'un puissant seigneur du Marava, qui jouit d'une telle estime dans tout le pays qu'on l'appelle par excellence le capitaine. Quelques jours après son baptême, il fut pris avec plusieurs chefs des populations voisines et conduit à la cour du roi du Marava, qui voulait s'assurer de leurs personnes, parce

qu'il les soupçonnait de favoriser le Nayaker de Maduré. Sa femme, qui n'était encore que catéchumène, regardant cette arrestation comme une vengeance des idoles dont il avait abandonné le culte, se refroidit beaucoup envers la religion chrétienne et elle commençait à revenir à ses anciennes superstitions. Dès qu'il en fut averti, le capitaine lui écrivit pour soutenir sa foi chancelante; il ajoutait que si elle voulait rester avec lui, elle devait renoncer entièrement à l'idolâtrie. Encouragée par l'exemple de constance que lui donnait son mari, elle rentra en elle-même, partit pour Candelour afin de se faire mieux instruire et peu de temps après elle fut baptisée. Ce fervent néophyte a donné bien d'autres preuves de sa vertu et de sa générosité : le roi du Marava qui cherchait à se l'affectionner l'invitait souvent à dîner avec lui; ayant dû accepter l'invitation un jour d'abstinence, il ne voulut toucher à aucun des nombreux plats d'excellent gibier dont la table était chargée (1). Le roi étonné lui demanda la raison de cette singularité, et il lui répondit avec franchise et sans craindre la disgrâce à laquelle il s'exposait, que la religion chrétienne qu'il avait embrassée défendait ces genres de mets en certains jours déterminés. Il eut bientôt une occasion de montrer sa foi et sa patience. Il lui survint entre les deux épaules une tumeur qu'on appelle ici *Carboncle royal* et qu'on regarde comme mortelle. Les médecins les plus célèbres se présentèrent pour lui appliquer leurs remèdes et leurs pratiques idolâtriques; mais il les repoussa tous en protestant qu'il aimait mieux mourir que de consentir à leurs superstitions. La plaie devint ef-

(1) Les Maravers ne se font aucun scrupule de manger toutes espèce de viandes, excepté toutefois celle du bœuf et de la vache.

frayante, et rongea toutes les chairs ; tout le monde avait horreur de le voir et désespérait de sa vie ; pour lui, au milieu des douleurs aiguës qu'il endurait sans pouvoir prendre un instant de repos, il disait que tout ce qu'il souffrait était peu de chose en comparaison de ses péchés. Dieu qui avait voulu l'éprouver et faire briller l'héroïsme de sa patience daigna glorifier la puissance de la grâce en le guérissant sans aucun remède. Toute la pourriture et les vers qui remplissaient la plaie tombèrent d'eux-mêmes, les douleurs se calmèrent et bientôt une guérison complète excita l'admiration de tous les païens.

Il prit fantaisie à un dévot de Vichnou d'entreprendre un long pélerinage, pour porter une riche offrande à une idole célèbre dans toute l'Inde. Mais il lui fallait pour cela une somme qu'il n'avait pas ; il la demanda à ses deux fils ; ils répondirent que, pauvres comme ils étaient, cet argent serait mieux employé à nourrir et à élever leurs enfants. Irrité de ce refus, le père dénaturé s'adressa aux tribunaux du pays et les obligea par des moyens iniques à lui payer la contribution qu'il exigeait. Cette conduite révolta les jeunes païens contre leur père et contre les superstitions qui inspiraient et autorisaient de telles iniquités. Ils firent appeler un catéchiste et le prièrent de lui enseigner les mystères de la religion chrétienne. Celui-ci sut si bien profiter de la disposition des esprits pour leur prouver la vérité de la religion et l'absurdité des sectes païennes qu'il baptisa quatre-vingts personnes dans cette circonstance. L'un des deux frères avait jusqu'alors entretenu un commerce intime avec le démon, il gardait à cette fin dans sa maison divers objets dont il se servait toutes les fois qu'il entrait en communication avec son maître infernal. Quand il eut as-

sisté aux instructions du catéchiste, animé d'un désir sincère de recevoir le baptême, il déchira et mit en pièces tout ce qui lui avait servi dans la magie ou avait quelque rapport au culte idolâtrique.

J'ai fait cette année dans le district du sud deux excursions qui n'offrent pas assez d'intérêt pour mériter de trouver place dans cette relation. Je ne citerai qu'une petite particularité, qui sera comme une nuance dans le tableau général destiné à vous peindre les mœurs des peuples, et la position des missionnaires. Dans un village situé à quatre journées au sud de Maduré le catéchiste avait préparé deux cents païens qui m'attendaient avec impatience pour recevoir le baptême. La veille de mon arrivée on vint l'arrêter par les ordres du grand chef des jogues de toute la contrée. Selon l'usage, qui dans l'Inde a force de loi, tous les jogues sont obligés de se munir d'une patente, que ce chef ne délivre qu'au prix d'une contribution plus ou moins forte. Le catéchiste était accusé d'avoir transgressé cette loi; car l'influence qu'il exerçait et le grand nombre de personnes qui se réglaient d'après ses conseils le faisaient passer pour un jogue. Cette nouvelle m'affligea sensiblement, parce que la présence du catéchiste m'était nécessaire pour recueillir les fruits de mes voyages. Je fus bientôt consolé en le voyant arriver le lendemain à la tête d'une foule de catéchumènes triomphants de joie. Il avait réussi à prouver qu'il n'était pas un jogue, qu'il n'avait aucun disciple, et que son emploi se bornait à exécuter les ordres du missionnaire, qui seul était maître spirituel. Cet incident m'avertissait néanmoins de me tenir sur mes gardes. J'examinai les catéchumènes, qui tous étaient déjà bien préparés, et leur administrai le baptême, qu'ils reçurent avec une ferveur et une dévotion vraiment touchantes.

Au mois de juin je revins à Maduré pour aller de là visiter nos chrétiens d'Outtamapaleam vers les montagnes du Maleialam. Mais la guerre que le Nayaken de Maduré fait à ses vassaux de cette province, m'empêchèrent d'administrer la nombreuse chrétienté que nous y avons formée et qui pour la même raison se trouve depuis longtemps privée des secours de la religion.

La copie suivante d'une lettre du P. Em. Rodriguez, vous donnera les détails de la visite qu'il a faite dans ce district. « J'arrivai à Maduré au mois de novembre, et comme le Père chargé des Paravas était absent, je fis de mon mieux l'administration de sa chrétienté, visitant les infirmes et baptisant les enfants des parias pendant la nuit. Je commençai aussi l'administration de nos chrétiens de hautes castes, dont la ferveur m'édifia extrêmement. Voici un trait qui mérite d'être mentionné. Une veuve très-pauvre vint m'offrir une pièce d'or qu'elle avait trouvée sur la route, et me pria d'en disposer à ma volonté. Après lui avoir adressé quelques questions, je ne pus douter que ce petit trésor ne fût la propriété de quelque étranger qu'il serait impossible de découvrir; en conséquence je lui répondis que cet argent était la propriété des pauvres et qu'elle pouvait le garder pour soulager son indigence, puisque Dieu le lui avait envoyé. Elle ne voulut jamais y consentir malgré toutes les instances que je lui fis. Elle demanda d'abord que je l'acceptasse pour mon usage ; je répondis que je ne pouvais pas le prendre pour moi parce que c'était le bien des pauvres ; alors elle protesta qu'elle n'avait pas besoin de cet or, qu'elle n'y avait pas attaché son cœur, et qu'après tout il y avait des personnes plus indigentes qu'elle. Pour la contenter, je changeai cette pièce en monnaie, je la forçai d'en accepter le quart

et lui permis de distribuer le reste aux pauvres en ma présence, ce qu'elle fit avec une expression de bonheur qui montrait qu'elle jouissait plus des trois quarts qu'elle donnait que du quart qu'elle conservait pour elle-même.

» Des circonstances imprévues m'empêchèrent de continuer cette administration, et je partis pour aller célébrer les fêtes de Noël à Tencassi. C'était la saison des pluies ; les routes étaient affreuses, je fus obligé de faire à pied la plus grande partie de mon voyage ; mais l'affection et la joie avec lesquelles je fus accueilli par ces fervents néophytes adoucirent toutes mes fatigues. Je logeai chez l'excellent vadoughen nommé Canadapen ; il avait orné sa chapelle domestique avec un soin et une profusion de fleurs et de clinquants qui en faisaient un petit paradis. La crainte des païens et le défaut d'espace m'empêchèrent d'y réunir tous les chrétiens ; il fallut leur assigner séparément diverses heures du jour ; je baptisai un bon nombre de catéchumènes, et j'en instruisis plusieurs autres qui se présentaient de nouveau. Parmi ces catéchumènes se trouve une femme d'un courage viril ; elle reçoit la paye des soldats, en remplit tous les devoirs, et dans l'occasion sait se battre avec autant de bravoure que le plus vaillant guerrier. Elle eut connaissance de la religion par quelques néophytes qui habitent le même village, et pressée par un ardent désir du baptême, elle vint prier le catéchiste de l'instruire. Comme elle vivait dans une profession peu décente à son sexe et très-dangereuse pour les mœurs, je recommandai de procéder avec une extrême réserve et de ne pas se hâter de lui enseigner les mystères de la foi. Elle fut très-sensible à cette épreuve, mais son courage triompha de tous les obstacles ; au-

jourd'hui elle assiste régulièrement aux instructions et sa conduite la rend digne de la grâce du baptême.

» De Tencassi je passai à Couttapaleam, où je confessai ceux qui purent se présenter; car ces pauvres néophytes sont horriblement tyrannisés par le Maniacaren; la plupart cependant vinrent me trouver en secret pour se consoler et se fortifier par les secours de la religion. Dans un village nommé Panicoulam près de Cajétar vivent plusieurs familles chrétiennes de la caste des Maravers, qui ont souvent à souffrir de la part de leurs parents idolâtres au milieu desquels ils sont disséminés. Parmi ces persécuteurs domestiques se distinguait un homme très-influent et universellement redouté pour ses maléfices. Dieu touché des larmes de ses enfants, frappa leur ennemi; mais ici encore la miséricorde s'unit à la justice. La femme du fameux magicien fut attaquée d'une maladie extraordinaire et mourut au milieu d'horribles tourments; lui-même tomba dans un état affreux et fut bientôt réduit à l'extrémité; déjà ses parents faisaient les préparatifs nécessaires à ses funérailles et disposaient le bûcher où son cadavre devait être brûlé. Sur ces entrefaites le catéchiste Méiappen arrive dans ce village; aussitôt les chrétiens lui annoncent le malheureux état du malade et le conjurent d'aller le visiter, ajoutant qu'il a promis de suivre ses conseils s'il peut l'arracher à la mort. Le catéchiste ayant ranimé sa foi et imploré le secours de Dieu, se rend auprès du païen qu'il trouve expirant, il le bénit, récite quelques prières et parvient à se faire entendre de lui; il profite de ce moment que la divine miséricorde semble lui accorder, pour l'exciter à des sentiments de foi et de contrition, et lui fait promettre d'embrasser la vraie religion, si Dieu lui rend la vie.

La grâce se joignant à la crainte, le malade commence à ouvrir son cœur à la confiance, et à mesure qu'il se tourne vers Dieu, il se sent soulagé du poids qui l'accable. Le catéchiste encouragé par ces premiers succès, mais n'osant encore lui conférer le baptême, continue à l'instruire et à le fortifier. Le troisième jour les symptômes et les douleurs de la maladie disparaissent, et le maraver, rendu à la santé, demande le baptême et prend le nom de Xavier. Cette preuve de la puissance divine a fait une si vive impression sur les autres païens, qu'ils se disposent à embrasser la religion chrétienne.

» Les chrétiens de Cajétar vinrent en masse se confesser à Camanayakenpatti. La conversion récente d'un capitaine vellage les menace d'une nouvelle persécution; c'est là notre sort, de payer par un surcroît de tribulation les conquêtes que nous faisons sur l'enfer. Au reste celle dont je vous parle méritait d'être achetée à ce prix : c'est un des ennemis les plus acharnés du christianisme qui vient de se rendre aux poursuites de la grâce. Ce triomphe n'est pas le seul qui ait consolé cette année la chrétienté de Cajétar. Une fervente néophyte nommée Sandaï, véritable femme forte dont la générosité a été mise à l'épreuve par les vexations de sa caste, a gagné à Jésus-Christ deux jeunes époux qui appartiennent aux familles les plus influentes de la contrée. Les parents de ces jeunes catéchumènes ont épuisé contre eux tous les moyens de persécution, mais désarmés par leur héroïque constance et vaincus par les preuves éclatantes de justice et de miséricorde que la divine providence ne leur a pas épargnées, plusieurs d'entre eux ont déjà reçu le baptême et les autres ne tarderont pas à imiter leur exemple. Le nombre des gentils baptisés dans ces deux bourgs s'élève à quatre-

vingt-un : c'est peu si on les compte; mais si l'on considère leur condition et leurs qualités, il y a lieu de bénir infiniment la bonté divine. »

Quoique ma lettre soit déjà bien longue, permettez-moi d'ajouter quelques détails sur ces églises du sud, moins développées que celles du nord et pour cette raison un peu trop oubliées dans nos lettres précédentes.

Le P. Philippe Erandi visiteur de la mission, eut dernièrement occasion de parcourir ces provinces.

Comme il se rendait de Tencassi à Tirounelvély il fut assailli tout-à-coup par une bande de jogues, armés de lances, de haches et de bâtons, et marchant fièrement au son des tambours et des trompettes. Leur chef se précipite sur lui, saisit son cheval par la bride et lui ordonne de le suivre. Le Père croit un instant toucher à la palme du martyre; mais en fixant attentivement ses féroces agresseurs, il reconnaît bientôt à travers ces airs de fierté, le fond de lâcheté qui fait le caractère de ces êtres dégradés. « Que me voulez-vous, dit-il alors d'un ton d'autorité, et que signifient ces démonstrations étranges? si vous avez quelque plainte à porter contre moi, venez vous adresser au gouverneur, je vous cite à son tribunal; lui seul a droit de me demander compte de ma conduite et de ma doctrine. » En prononçant ces paroles, il pique son cheval pour se débarrasser de leurs importunités, sans néanmoins prendre la fuite. Les jogues effrayés au nom du magistrat invoqué par le missionnaire, se contentent de le suivre en l'accablant de menaces et d'injures. Ils marchent ainsi toute la matinée et arrivent vers midi à Marandei, où plusieurs catéchumènes de la caste des vadoughers viennent saluer leur sanniassi et l'accompagnent jusqu'au palais.

Le gouverneur ayant donné ordre d'introduire les accusateurs avec l'accusé, se lève pour accueillir le Père et le fait asseoir à sa droite; les jogues reçus froidement et sommés d'exposer leurs griefs les réduisent à un seul chef, c'est qu'on leur enlève leurs disciples. En réponse à cette accusation, le P. Erandi expose sommairement la doctrine qu'il enseigne : « Sans forcer personne, ajoute-t-il avec dignité, j'accepte tous ceux qui se présentent volontairement pour être mes disciples; et en agissant ainsi, j'use du droit sacré que la coutume du pays accorde à tous les maîtres des diverses sectes. Toute la différence qui existe entre eux et moi, c'est que j'enseigne gratuitement, fidèle au devoir du vrai gourou, qui est de chercher le salut éternel de ses disciples et non ses propres intérêts; vos gourous au contraire font consister leur ministère à amasser de l'argent, à imposer à leurs disciples de fortes contributions, à vendre le tinei, etc. (1) »

Le gouverneur interrompt le missionnaire en le comblant d'éloges, et adresse de sévères réprimandes aux jogues, qui ont eu la témérité d'arrêter sur sa route un sanniassi d'une si haute condition. Le P. Erandi, modeste dans son triomphe, représente au seigneur qui s'est fait son avocat, que ces jogues, auxquels il pardonne de tout son cœur, sont fatigués et à jeun : en conséquence il le prie de leur procurer un peu de nourriture. Sans prêter attention à cette demande, le gouverneur l'invite à venir lui-même partager son dîner. Le Père lui témoigne sa vive reconnaissance pour tant de bonté, le conjure de vouloir bien agréer ses excuses, lui recommande de nouveau d'avoir pitié des jogues, et

(1) Le tinei est la cérémonie d'initiation aux sectes païennes.

prend congé de lui en laissant tous les assistants dans l'étonnement et l'admiration : car cette manière de répondre à l'insulte par le pardon et à l'injustice par la charité leur apparaît comme un mystère jusqu'alors inconnu.

Sorti de ce danger le P. Erandi continua la visite des chrétientés avec toutes les précautions qu'exigeait l'état des choses, bien persuadé qu'il y aurait présomption à se flatter de rencontrer partout des juges aussi équitables et aussi bienveillants. Il baptisa dans cette excursion quatre cent quatre-vingt-cinq idolâtres.

Un autre missionnaire, qui a traversé ces mêmes contrées (anciennement le royaume de Tencassi, aujourd'hui la province de Palassam, sous la domination des Maravers), m'a envoyé une relation dont j'extrais le fait suivant : « M'étant arrêté à Ningolam, je vis accourir une population entière de parias qui demandaient à être instruits des vérités de la foi. Ces braves gens étaient nombreux et bien disposés, quelques-uns savaient déjà leurs prières. Je les répartis en trois classes que je confiai à mes trois catéchistes. Nous avions consacré tout le premier jour, partie aux exercices du catéchisme, partie aux instructions spirituelles, et le zèle de mes catéchumènes me comblait de joie. A la tombée de la nuit un orage affreux nous assaillit ; comme les parias ne peuvent entrer dans les maisons des hautes castes, une partie d'entre eux cherchent dans une pauvre cabane un abri bien insuffisant contre ce déluge de pluie ; pour comble de malheur la cabane croule tout entière sur leurs têtes et ils se trouvent au milieu de l'inondation sans savoir où se retirer, et sont obligés de passer toute la nuit dans la boue et dans l'eau sans pouvoir se coucher un seul instant.

Ces fatigues, jointes à l'inclination qu'ont les Indiens de voir en tout des augures sinistres, avaient ébranlé la constance d'un grand nombre, lorsque l'enfant du principal d'entre eux, qui était comme leur chef, tombe subitement malade sans donner signe de vie. A cette vue, une frayeur panique s'empare des esprits, c'est la vengeance de leurs dieux qui les poursuit; cette idée fait sur eux l'effet que produirait l'apparition d'un loup au milieu d'un troupeau de moutons. En un clin-d'œil ils sont dispersés et la plus grande partie ne reparaît plus. Le missionnaire continua d'instruire et baptisa ceux qui se montrèrent plus courageux. De ce nombre était le chef avec toute sa famille. Dieu se plut à récompenser sa constance en rendant subitement la santé à son enfant. La douleur que causa ce triste accident fut adoucie par la joie de baptiser deux cent quarante-deux idolâtres et par l'espérance de regagner en peu de temps tous les autres.

Voici quelques traits édifiants qui me paraissent dignes de vous être communiqués.

Un jogue païen du Marava s'était acquis une grande réputation et inspirait une terreur générale par la force de sa magie. Le ministre et le maître étaient merveilleusement d'accord pour satisfaire, l'un sa cupidité et l'autre sa haine contre les hommes. Dès que la bourse du jogue était épuisée, on pouvait s'attendre à voir quelque personnage du pays obsédé par le démon ou attaqué de quelque maladie extraordinaire qui l'amenait infailliblement aux pieds du magicien. C'est dans cet homme que Dieu prit plaisir à manifester sa puissance.

La naissance et l'éducation bien plus que la perversité du cœur l'avaient jeté dans cette horrible profession. Son esprit et son caractère avaient naturellement un

fond de droiture qui se développa sous l'action de la grâce. De longues et fréquentes disputes avec un de nos catéchistes le convainquirent de la vérité de notre sainte religion. Je ne vous peindrai pas les combats qu'il eut à soutenir contre son propre cœur, ses passions, ses habitudes, et surtout contre son redoutable tyran. Le démon n'épargna ni promesses, ni menaces, ni terreurs, ni séductions, pour conserver un serviteur jusque-là si dévoué; mais le catéchumène triompha de tous ses efforts, et reçut au baptême le nom d'Etienne. C'est dans cette province une des premières conquêtes du saint Evangile; il en est devenu l'apôtre zélé. Il prêche avec un succès qui tient du prodige; il chasse les démons et guérit les maladies par un simple signe de croix, ou par l'application d'un peu de cendre bénite avec beaucoup plus de facilité qu'il ne le faisait autrefois, quand il était d'intelligence avec l'auteur même de ces obsessions. A ce pouvoir merveilleux il joint les vertus opposées à ses anciens vices, et surtout le désintéressement apostolique, qui, en diminuant sa richesse, grandit sa réputation. Dernièrement on vint lui présenter une femme qu'on disait tourmentée par un mauvais esprit; elle ressemblait à un vrai cadavre. Etienne fit sur elle le signe de la croix, et à l'instant elle se leva aussi libre et aussi fraîche que si jamais elle n'eût rien souffert.

Les épreuves ne devaient pas manquer à une telle conversion. Le néophyte eut à subir les vexations du gouverneur du pays : sans autre prétexte que le changement de religion, il fut dépouillé de tous ses biens, et livré pendant quelque temps à l'humiliation et à la pauvreté. Loin de se démentir, sa foi brillant au milieu de l'adversité, commence à dissiper les épaisses té-

nèbres de l'idolâtrie ; il a converti un grand nombre de païens et fait construire une église dans cette province, où jusqu'à présent le christianisme n'avait pas osé se montrer publiquement.

Les desseins de la divine miséricorde sur le Marava se sont manifestés par la conversion d'un autre jogue de la même contrée. Bien différent du précédent, il s'était toujours distingué, même dans le paganisme, par une vie fort régulière ; la grâce trouvant en lui de si heureuses dispositions n'eut pas de peine à en faire un chrétien et un apôtre. Il contribue à la gloire et à la propagation du saint Evangile et par sa conduite édifiante et par les cures étonnantes que Dieu accorde à sa charité, car la guérison du corps lui fournit souvent le moyen d'opérer celle de l'ame. Il fut cependant moins heureux auprès du roi du Marava, atteint d'un mal qu'on nomme ici le *nérambou* (1) (le nerf). S'imaginant pouvoir commander à sa maladie comme il a coutume de le faire à ses esclaves, le prince avait tranché d'un coup de sabre la tête du furoncle, et payait son imprudence par des douleurs atroces et une inflammation générale qui mettait ses jours en danger. Le jogue chrétien fut appelé pour le soigner, il appliqua sur la jambe malade un peu de cendre bénite, récita ses prières et partit en promettant de revenir le lendemain. Aussitôt les dou-

(1) Le *nérambou* est une affection un peu analogue à celle que nous appelons le panaris. Un furoncle se forme, et parvenu à sa maturité pousse hors des chairs un petit filet semblable à un nerf ou à un ver très-délié, que l'on croit être un véritable animal. On tire délicatement ce fil ou ce ver à mesure qu'il cède, et on le ~~roule sur~~ une petite cheville posée en travers de la plaie. Il faut éviter soigneusement de ~~le rompre~~ ; car dans ce cas, il rentre dans les chairs et cause d'affreuses douleurs, jusqu'à ce qu'il s'ouvre une autre issue. Souvent ce ver emploie six mois à sortir et se trouve avoir une longueur de plusieurs pieds.

leurs se calmèrent, un sommeil paisible soulagea le malade, l'inflammation disparut et le médecin, à sa seconde visite, trouva la plaie en très-bon état. Le roi étonné d'une amélioration si subite, demanda quelle était cette prière qu'il avait récitée ; le jogue lui expliqua les mystères de la loi chrétienne renfermés en abrégé dans cette formule, et l'assura qu'à la troisième visite la guérison serait complète. Le bruit s'en étant répandu, un pandaram, gourou du prince, prévit que cette cure merveilleuse lui ferait perdre, avec la confiance de son royal disciple, les avantages qu'il en retirait ; il accourut auprès de lui, sut faire valoir l'honneur de la secte et surtout la puissance de l'idole et la terreur de ses vengeances. Effrayé de ces menaces, le Maraver accueillit la troisième visite de son médecin d'un air triste, et protesta qu'il ne pouvait plus consentir à se laisser traiter par un chrétien, parce que son gourou le lui avait défendu. « Mais, reprit le jogue, qui est-ce qui souffre ? qui est-ce qui court le danger, vous ou votre gourou ? — C'est bien moi, reprit le malade. — Votre résolution, répliqua le jogue, serait louable, si le remède que j'emploie avait en soi quelque chose d'illicite, mais rien ne peut être plus légitime, il est tout entier fondé sur la connaissance du vrai Dieu, qui seul mérite nos adorations et seul sait commander à la maladie, etc. » Il eut beau conjurer son malade, rien ne put vaincre son obstination. Le roi désira cependant témoigner sa reconnaissance et pria le jogue de demander tout ce qu'il voudrait. « Les guérisons que j'opère, répondit le chrétien, ne viennent pas de mon art, mais de la puissance du Dieu que j'invoque ; quant aux soins que je prends, ils ont déjà reçu leur récompense, plus grande qu'ils ne la méritent, plus belle que vous ne puissiez

jamais me l'offrir, puisque ces soins je les consacre à la gloire et à l'amour de mon Dieu. Loin de vous demander la récompense de mes peines, je n'oserais pas même en accepter aucune sans la permission de mon gourou. Si néanmoins vous voulez m'accorder une grâce, je recevrai avec bonheur le rachat de mon fils, que le malheur des temps a réduit à l'esclavage. » Le prince s'empressa de faire racheter le jeune homme, et le rendit à son père, tandis que lui-même il s'obstinait à rester l'esclave du démon et de ses vaines superstitions.

Il s'est formé depuis quelques années dans les provinces du sud une nouvelle secte qui prouve jusqu'où va l'aveuglement de ce peuple. Le dieu qu'elle a choisi est un certain *Tambikilan*, qu'on suppose avoir été un blanchisseur des parias, c'est-à-dire, de la plus vile des conditions. Son culte se réduit à des danses obscènes, où les adeptes, ayant à leur tête un blanchisseur, se livrent à mille orgies, courent les rues un flambeau à la main, et extorquent, de gré ou par la violence, des offrandes destinées à payer les frais de la fête. Comme nos chrétiens de Tirounelvely refusaient cette contribution, les sectaires, conduits par leur coryphée, accoururent en tumulte dans le dessein de piller leurs maisons. Le plus fervent des néophytes nommé Alexis s'avance courageusement à la rencontre de cette bande de furibonds, et se trouvant face à face devant leur chef, il fait sur lui quatre signes de croix. A l'instant l'énergumène s'arrête tout tremblant, les sectaires se retirent consternés, et dix d'entre eux renoncent à leurs superstitions pour embrasser la loi du vrai Dieu.

Je n'oserais consigner dans cette lettre le fait suivant, s'il n'était confirmé par le P. Balt. da Costa, dont vous connaissez la prudence. Un jogue de Paleancottei, con-

verti au christianisme, mais encore catéchumène, fut appelé par ses affaires à Tencassi, où il reçut l'hospitalité dans une famille chrétienne nouvellement baptisée. Les jeunes époux étaient plongés dans l'affliction : de deux enfants qu'ils avaient eus, l'un venait de mourir, l'autre était mourant. La douleur aigrie par les instances de leurs parents idolâtres avait fortement ébranlé leur constance. Le catéchumène s'efforça de les consoler, et il se retira pour prendre son repos dans un vestibule ouvert sur la cour intérieure de la maison. Vers minuit il est éveillé par une lumière éblouissante ; il se lève en sursaut pour aller crier au secours, persuadé que la maison est en feu ; mais il s'aperçoit bientôt que cette lumière est d'une nature supérieure à celle du feu. Il s'arrête stupéfait et voit au pied d'un arbre planté au milieu de la cour, deux jeunes gens d'une ravissante beauté, dont l'un agite une petite oriflamme et l'autre tient en main une espèce de harpe. Ils se dirigent de là vers une extrémité de la cour où l'un d'eux se baisse et trace une croix sur la terre ; puis ils s'avancent vers le catéchumène et lui font signe de se taire. Ils s'approchent ensuite de la chambre qui renferme le malade, et se tenant sur la porte, ils l'appellent par son nom. L'enfant sort de la chambre, se place entre les deux inconnus qui le prennent par la main, et s'avance avec eux au milieu de la cour, tenant dans ses mains deux cierges allumés, et rayonnant de joie et de splendeur. Enfin tous les trois s'élèvent majestueusement dans les airs.

Pendant que le catéchumène suit des yeux ce spectacle merveilleux, les pleurs et les lamentations des parents le confirment dans la persuasion que cette vision annonce la mort bienheureuse de l'enfant. Aussitôt il

court dans la chambre du deuil, suspend les gémissements et raconte ce qui vient de se passer sous ses yeux. Pour se convaincre de la vérité du récit, on s'empresse d'aller vérifier le signe qui en a été donné, et l'on trouve dans la cour une croix parfaitement tracée sur l'endroit où le premier enfant a été enseveli. Dès-lors le deuil se convertit en réjouissances, les parents confirmés dans leur foi bénissent le Seigneur et le catéchumène prend la résolution de se dévouer tout entier à la propagation du saint Evangile. Il a reçu au baptême le nom de Rayen (Pierre), et dans ce moment il se prépare au catéchisat par l'étude des sciences nécessaires. Dieu semble avoir voulu lui laisser un gage de la faveur qu'il lui a faite : sa vue, jusqu'alors excellente, a été sensiblement affaiblie, comme pour l'avertir que les objets de ce monde sont indignes de fixer les regards d'un homme qui a vu quelque chose de la gloire du ciel.

Je finis en recommandant cette mission aux prières et aux SS. SS. de votre Paternité et en demandant sa bénédiction, etc.

André Freire.

LETTRE DU P. ANDRÉ FREIRE, MISSIONNAIRE DU MADURÉ, AU R. P. PAUL OLIVA, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Colei, 1676.

Mon Très-Révérend Père.

Les dispositions de la divine Providence m'ont privé pendant quelques années du plaisir d'être auprès de votre Paternité l'interprète des missionnaires du Maduré. J'ai

dû interrompre mes travaux apostoliques pour aller diriger à Ambalacate l'impression des ouvrages tamouls du P. Robert de' Nobili ; j'ai consacré une année à cette œuvre importante et après en avoir achevé une partie, j'ai obtenu de revenir à mon poste. Cette narration renfermera donc les évènements qui ont eu lieu depuis ma dernière lettre de 1673 (1).

Le Nayaken de Maduré, après les guerres désastreuses dont cette lettre vous donnait le récit, s'était emparé du royaume de Tanjaour et avait tranché la tête au roi son ennemi. Cet acte barbare ne put lui conserver sa conquête. L'Idalcan informé de ces évènements, envoya une armée sous la conduite du général Ecogi, avec ordre de rétablir sur le trône de Tanjaour le fils du roi vaincu, qui était venu implorer son secours. Le Nayaken de Maduré avait confié le commandement du royaume conquis à son frère aîné, dont la bravoure arrêta d'abord l'impétuosité d'Ecogi. Celui-ci résolut de se ménager par la ruse une victoire qu'il n'osait espérer de la force : il se tint pendant une année entière sur les frontières du

(1) *Note de l'éditeur*. Cette lettre de 1673 ne nous est point parvenue, non plus que celles qui furent écrites depuis 1667 jusqu'en 1676, il paraît qu'elles se perdirent au milieu des troubles et des ravages occasionnés sur les côtes de l'Inde par la guerre entre les Portugais et les Hollandais. Le seul évènement que nous puissions signaler pendant cet intervalle, c'est que le P. Balthazar da Costa fut envoyé à Rome en qualité de procureur du Malabar et repartit du Portugal avec un renfort de seize Missionnaires. De leur nombre était le P. Jean de Britto destiné par la divine Providence à illustrer la mission du Maduré. Le P. Balth. da Costa n'eut pas la consolation de revoir son cher Maduré. Attaqué d'une fièvre cérébrale au passage de la ligne, il mourut le 21 avril 1673. Il mérite d'être rangé parmi les plus célèbres ouvriers de cette Mission ; il ouvrit la carrière des Missionnaires pandarams en faveur des parias, et vit ses efforts couronnés des succès les plus consolants. La série des lettres qui précèdent, depuis 1648 jusqu'à 1667 nous donne une haute idée de ses vertus apostoliques.

royaume, convaincu que l'imprudence et les jalousies mutuelles des deux frères lui fourniraient une occasion favorable d'accomplir ses desseins. Son attente ne fut pas trompée. Le Nayaken de Maduré se brouilla bientôt avec son frère, et Ecogi profitant de cette division, se mit en marche à la tête de ses troupes, fondit sur la ville de Tanjaour, la prit du premier assaut, s'empara de toutes ses dépendances et vint se présenter aux portes de Tirouchirapalli où se trouvait le roi de Maduré. La citadelle et tout le royaume devenaient sa conquête, si son audace eût égalé sa bonne fortune. Il craignit de compromettre ses succès en livrant immédiatement l'assaut; et cette hésitation donna au Nayaken le temps de se remettre de la terreur panique qui l'avait démoralisé : il put se défendre et conserver sa capitale, mais il fut dépouillé d'une grande partie de ses états et de toutes les places fortes de ses provinces.

Telle fut la juste punition d'un tyran qui ne connaissait d'autre loi que sa cupidité. Ses expoliations et ses cruautés avaient fait oublier le despotisme de tous ses devanciers et excité contre lui l'exécration de ses sujets; il méritait d'être traité comme il avait lui-même traité, non pas ses ennemis, mais ses propres vassaux.

Cette longue série de guerres a été suivie d'une famine générale, qui ravage surtout les environs de Maduré et le Marava : on ne rencontre partout que la dévastation et la solitude du tombeau; une partie des habitants a succombé à la faim, les autres se sont expatriés pour chercher ailleurs quelque ressource. D'un jour à l'autre Ecogi d'une part et le roi de Maïssour de l'autre vont achever d'absorber les derniers débris de ce royaume jadis si florissant. La conquête en sera bien facile, car

les populations regarderont l'ennemi, quel qu'il puisse être, comme leur véritable libérateur.

C'est ce qui vient d'arriver à Tanjaour. Le général Ecogi, au lieu de placer sur le trône le fils de l'ancien Nayaken, selon les ordres qu'en avait donnés l'Idalcan, a préféré usurper pour lui-même le titre et l'autorité de roi indépendant. Devenu ainsi maître absolu du pays, il cherche à se faire aimer des habitants et déjà il y a réussi. La justice et la sagesse de son gouvernement commencent à fermer les plaies du règne précédent, et à développer les ressources naturelles de cette contrée, l'une des plus remarquables de toute l'Inde par la fertilité de ses terres et la richesse de ses productions. En réparant les canaux et les étangs, il a rendu la fécondité à de vastes campagnes incultes depuis plusieurs années, et la dernière récolte a surpassé tout ce qu'on avait jamais vu. Malheureusement cette prospérité ne sera pas de longue durée, car d'un côté l'Idalcan expédie une armée pour punir la révolte de son général ; de l'autre le Nayaken de Maduré, si lâche quand il lui eût été facile de se joindre à son frère pour écraser Ecogi, s'est enfin réveillé de son apathie : il lève une armée formidable, de concert avec tous ses vassaux, qui ont oublié leurs propres querelles pour réunir leurs forces contre l'ennemi commun. En même temps le Maïssour qui ne peut voir sans inquiétude un peuple audacieux s'établir sur ses frontières, fortifie les citadelles qu'il a prises au Maduré dans les provinces du nord, rassemble de nouvelles troupes et fait de grands préparatifs de guerre. Sous prétexte de se fortifier contre les Musulmans, il paraît avoir en vue d'attaquer le royaume du Maduré, pendant que le Nayaken sera embarrassé dans sa guerre du Tanjaour. Tout nous an-

nonce que nous ne touchons pas encore à la fin de nos tribulations.

Le royaume de Gingi n'a pas moins souffert des guerres que les usurpateurs se sont faites entre eux. Un brame, frère du gouverneur de Gingi, avait formé une conspiration contre l'Idalcan, ou le souba du Décan. Ses trames furent découvertes, il tomba lui-même dans le piége qu'il avait tendu et fut tué par le souba au moment où il comptait lui porter le coup fatal. De graves soupçons pesant sur le frère du conspirateur, un autre général fut envoyé à la tête d'un détachement de soldats avec ordre de déposer le gouverneur actuel de Gingi et de prendre sa place. Mais il rencontra une si forte résistance qu'il fut obligé de se retirer. Il renonça donc à la capitale et tourna tous ses efforts sur les provinces. Il en résulta une série de combats acharnés qui achevèrent de ruiner cette malheureuse contrée, déjà réduite à une profonde misère par la tyrannie des trois ministres qui gouvernent ou plutôt qui ravagent ce royaume. Vous comprenez que tous ces bouleversements ont mis bien des entraves à la prédication du saint Evangile et diminué les résultats de nos fatigues. Je me hâte de vous exposer les œuvres de la mission. Commençons par la plus récente de nos résidences.

Colei est une petite bourgade appartenant aux états de Gingi. Le P. Philippe Erandi y fixa le centre d'un nouveau district, qu'il abandonna bientôt pour répandre la lumière de la foi dans tout le royaume. En attendant un autre missionnaire qui pût le remplacer, je fus chargé de partager mes soins entre ces chrétientés et celles de Tanjaour que j'administrais depuis quelque temps.

Comme on ne vous a pas encore parlé de cette église

naissante, je vais vous en donner l'histoire en peu de mots. Une soixantaine d'habitants de cette contrée avaient reçu le baptême à Tirouchirapalli ou à Maduré, dans les voyages qu'ils y avaient faits, et de retour dans leur pays ils s'étaient réunis à Vattavallam, ville située entre Gingi et Tirounamalei, environ quarante lieues au nord de Tanjaour. Ils y vivaient privés des secours religieux et exposés aux persécutions des gentils, qui, répondant à la vérité par la violence, avaient attenté à la vie de leur catéchiste. Ils vinrent m'exposer leur désolation et me conjurèrent de les secourir. Je laissai donc le district de Tanjaour aux soins du P. Dominique d'Almeida et je me mis en route avec ces braves néophytes.

Arrivé à Vattavallam, j'évitai de me montrer en public, pour ne pas exciter contre moi le fanatisme païen. La Providence semblait m'avoir préparé un asile sur un rocher situé à une petite distance de la ville. Son sommet présentait un joli plateau, au milieu duquel une grotte m'offrait un abri contre les pluies; une épaisse forêt qui ombrageait le pied et les flancs du monticule, me couvrait d'un voile mystérieux et faisait régner autour de moi une délicieuse solitude. Cependant cet isolement ne fut pas de longue durée : dès que le bruit de mon arrivée se fut répandu, tout le monde voulut voir le nouveau sanniassi. Le concours des visiteurs alla croissant pendant les quinze jours que je passai dans cet ermitage; depuis l'aurore jusqu'à la nuit j'étais entouré d'une multitude de païens de toutes les conditions. Il n'y manqua que les ministres des idoles, à qui la fierté ne permit pas de me visiter; ils se contentèrent de m'envoyer leurs disciples pour me proposer leurs questions et s'informer de la doctrine que je

prêchais; ils n'osèrent néanmoins me susciter aucune querelle.

Ma qualité de pénitent me valut de la part de ce bon peuple les témoignages d'une confiance et d'une vénération extraordinaires; les uns me baisaient humblement les pieds, les autres sollicitaient ma bénédiction, il fallut me prêter à leurs désirs. Je profitai de ces dispositions pour enseigner à tous la voie du salut et avec la grâce de Dieu j'eus la consolation de baptiser quarante catéchumènes qui se joignirent aux anciens néophytes; beaucoup d'autres continuèrent à s'instruire et vinrent plus tard me trouver pour recevoir la grâce de la régénération. En quittant Vattavallam je me rendis à l'église de Sandama située à vingt lieues à l'ouest de la précédente : la ferveur de ces nouveaux chrétiens était si grande que cette distance ne paraissait rien à leur désir de participer à nos saints mystères. Ils eurent à passer par l'épreuve des persécutions, mais en ce moment ils sont plus tranquilles, le gouverneur instruit par le catéchiste des vérités de notre sainte religion, a rejeté les procès calomnieux de nos ennemis et nous a donné pleine liberté d'annoncer publiquement le saint Evangile.

Les progrès de la foi furent encore plus rapides à Sandama; l'ébranlement des masses païennes fut si général dans ces provinces du nord que trois missionnaires ne pourraient suffire à recueillir la moisson qui nous y attend et à cultiver les chrétientés déjà fondées. Dans les deux ou trois années qui viennent de s'écouler, le nombre des païens baptisés dans ce district s'élève à onze cent cinquante-neuf, sans compter ceux que le saint baptême a réunis immédiatement à l'église triomphante. Les supérieurs m'ont accordé pour colla-

borateur le P. Jean de Britto, qui brûlait de se dévouer à la mission du Maduré. Il obtint cette faveur l'an dernier et m'accompagna à mon retour de la côte Malabare. Vous ne lirez pas sans quelque intérêt le récit de ce voyage.

Nous prîmes congé à Ambalacat du révérend P. Provincial, qui offrit un cheval au nouveau missionnaire pour adoucir la fatigue. « Pas tant d'adoucissements, répondit le généreux disciple de S. François-Xavier ; je ne suis pas venu chercher mes aises, mais des privations et des souffrances. » Nous nous mîmes donc en route à l'apostolique ; quelques Indiens étaient chargés de nous montrer le chemin et de nous défendre, au besoin, contre les voleurs qui infestent ces montagnes. Après une journée de marche forcée, une pluie abondante vient nous inonder et nous barre à chaque pas la route par de profonds torrents. Cependant la nuit nous presse de chercher un gîte ; nous entrons chez un haut personnage du pays, et nous sommes bientôt entourés par une foule de curieux qu'attire la nouveauté de notre costume et de nos figures. C'est un nouvel orage qu'il faut subir, comme une grêle de questions insipides qui nous tourmente pendant une bonne partie de la nuit : qui nous sommes, et d'où nous venons? et où nous allons? et pourquoi? et où sont nos parents? et si nous avons des frères, des sœurs, et combien? et si nous sommes mariés? et mille autre interrogations du même intérêt. Puis on fouille nos malles, non pas pour nous voler, notez bien, mais pour nous demander quel est l'usage de chacun des objets qu'elles contiennent, et tout cela par amitié, par bienveillance. Jugez combien cette cérémonie nous amusait! mais il fallait s'y résigner, car tel est le caractère de l'Indien. Enfin on nous laissa

tranquilles, mais sans nous offrir une poignée de riz, probablement parce qu'on n'eut pas foi à la noblesse de notre caste; on crut même nous faire une grâce en nous permettant de passer le reste de la nuit, tout mouillés et grelottants de froid, dans un misérable vestibule de la maison, sur la terre nue, sans natte et sans feu.

Ce fut le premier essai pour le P. de Britto; il était proportionné à son courage. Le lendemain, impatients de nous soustraire à l'importune curiosité de nos hôtes, nous nous enfonçâmes dans une forêt voisine, où nous fîmes sécher nos vêtements. Les brames qui nous accompagnaient, soit envie de se reposer, soit honte de voyager en notre compagnie, nous firent perdre sous divers prétextes une bonne partie de la journée; il fallut compenser ce retard en marchant toute la nuit suivante à travers les bois, exposés à être dévorés par les tigres, les ours et les éléphants. Le P. Jean de Britto, peu accoutumé à des marches si pénibles, sentait bien que la fatigue était au-dessus de ses forces; mais emporté par son ardeur et soutenu par la grâce, il suivait courageusement nos guides impitoyables. Déjà nous avions franchi un espace de neuf lieues, sans qu'il donnât le moindre signe de souffrance, mais il fut obligé de se rendre, et d'avouer qu'il n'en pouvait plus. C'est alors seulement que je vis l'état affreux de ses jambes enflées et couvertes de plaies profondes. Je déplorai amèrement ma négligence et mon peu de ménagement envers mon cher compagnon de voyage; je fis faire halte, et nous prîmes quelques instants de repos. Cependant il nous restait encore plus de la moitié du chemin pour arriver à la première de nos chrétientés de Sattiamangalam; et jusque-là nous ne pouvions nous promettre

aucun véritable soulagement. Malgré sa faiblesse et ses souffrances, le P. de Britto voulut continuer la route : « car, disait-il, dès qu'il me sera donné de voir des chrétiens du Maduré, la consolation que j'en éprouverai dissipera toutes mes douleurs et guérira toutes mes blessures. » Nous arrivâmes, épuisés de fatigues, à Sattiamangalam, et la joie du cœur semblait en effet avoir adouci la souffrance et renouvelé les forces de l'excellent Père. Mais la nature ne put résister à de si violentes secousses, il fut atteint d'une maladie très-grave qui le conduisit aux portes de la mort. Dieu eut pitié de nos chrétientés, et leur conserva, d'une manière presque miraculeuse, un ouvrier qui nous donne de si brillantes espérances.

Après un mois de repos et de convalescence, nous continuâmes notre voyage à travers des montagnes non moins escarpées ni moins sauvages que les précédentes ; plus d'une fois nous fûmes obligés de nous aider de nos mains pour gravir les rochers ; une bande de tigres s'avança contre nous jusqu'à la distance d'une portée de fusil, et je ne sais comment nous échappâmes à ce danger, si ce n'est par la vertu du signe de la croix qui fut notre seule arme et notre seul refuge. Une bien douce consolation nous attendait à Darmaboury ; nous eûmes le bonheur d'y rencontrer les PP. Antoine Ribeira et Joseph Moucciarelli, missionnaires du Maïssour, qui nous accueillirent avec une charité inexprimable ; nous passâmes quelques jours avec eux, et nous nous arrachâmes à leur délicieuse compagnie pour venir célébrer la fête de notre saint fondateur dans cette résidence de Colei, au milieu de nos chers néophytes.

Bientôt le P. Ignace da Costa vint nous y rejoindre pour se livrer à l'étude de la langue. Son voyage ne

fut pas moins pénible que celui du P. Jean de Britto. Il s'était embarqué à Tuticorin, avait passé le détroit de Ramanancor, et après avoir salué Tranquebar, il s'était dirigé sur Porto-Novo, qui n'est qu'à une très-petite distance de cette ville. Au moment où la barque se préparait à prendre terre, elle fut repoussée en pleine mer par la violence du courant et plus encore par la crainte d'un navire corsaire aperçu près de la côte. Elle tombait de Carybde en Scylla : au danger des pirates succéda celui de la tempête ; un vent de terre, connu par ses ravages, souleva soudainement les flots et emporta la frêle embarcation. Elle lutta pendant huit jours entiers, jouet des vagues furieuses ou des courants contraires, et menacée à chaque instant d'être engloutie par l'abîme, et cependant le patron, comptant arriver en quelques heures, n'avait pris des vivres que pour un jour. Déjà le P. da Costa, épuisé de fatigues et mourant de faim, offrait le sacrifice de sa vie, quand un vent favorable vint l'arracher à la mort. Il se prosterna sur le rivage pour remercier la divine providence qui l'avait sauvé, et bientôt après nous le serrions entre nos bras, et nous tâchions de lui faire oublier ses souffrances dans les douceurs de la charité fraternelle.

Je reviens à nos chers néophytes. Une population située à trois lieues d'ici et composée de chrétiens et d'idolâtres fut atteinte d'une maladie contagieuse qui frappa indistinctement tous les habitants. Aussitôt les jogues de publier que ce fléau est une vengeance des dieux irrités, et que le seul remède est de forcer les chrétiens à reprendre les anciennes pratiques de leur secte. Le chef des néophytes nommé Gaudence, celui dont la conversion miraculeuse a été racontée dans la lettre de 1673, se lève avec le courage d'un lion pour repousser

les attaques des gentils et soutenir la foi de ses frères; il les visite, les encourage et les prémunit contre les piéges des ennemis; il s'épuise, il s'expose... enfin il est atteint lui-même et succombe. Quelle épreuve pour cette chrétienté! la consternation se répand dans les cœurs et déjà les gentils célèbrent leur victoire. Mais Dieu n'a pas oublié ses enfants : sa puissance n'est jamais plus admirable que quand ses instruments sont plus faibles. C'est une pauvre veuve qu'il choisit pour confondre l'orgueil des païens et ranimer la confiance des chrétiens. Attaquée de la maladie, elle voit accourir auprès d'elle les jogues avec leurs cendres sacrées; à cette vue son indignation lui rendant des forces, elle se lève brusquement, les chasse de sa maison et ferme sa porte : « Si je veux des cendres, leur crie-t-elle d'un ton d'ironie, j'en trouverai dans mon foyer; quant à vos idoles, sachez que je méprise leur protection non moins que leur colère. Je ne désire la santé qu'autant que Dieu voudra me l'accorder, et si telle est sa volonté, il n'a que faire de vos cendres et de vos puériles superstitions. » Les jogues se retirent couverts de confusion, la malade animée d'une foi vive prie pour elle-même et pour ses enfants étendus à ses côtés; et à l'instant ils sont tous rendus à une parfaite santé.

Dieu, qui avait récompensé la constance de cette femme forte, punit sévèrement l'apostasie d'une autre néophyte. Avant d'avoir ressenti la moindre atteinte de la maladie, elle se laissa effrayer par les jogues, céda à leurs instances, reçut leurs cendres et adora l'idole pour se préserver de la contagion, et au même instant elle fut frappée de mort.

Le feu avait pris au palais d'un seigneur, et l'incendie menaçait de le consumer tout entier; un jeune chré-

tien, neveu de ce prince et élevé chez lui, accourut armé de son crucifix et s'avança hardiment contre les flammes. Au grand étonnement de tous les assistants, les flammes se retirèrent devant la puissance de la croix et l'incendie fut subitement étouffé. L'oncle pénétré d'admiration voulait acheter à tout prix un objet si merveilleux, mais le jeune homme déclara qu'il ne se dessaisirait jamais de son trésor et que d'ailleurs sa religion lui défendait d'abandonner une chose sainte entre les mains des idolâtres.

Je fus appelé dernièrement auprès d'une malade; après l'avoir administrée, je la quittai en la recommandant aux soins de quelques néophytes et du catéchiste chargé de l'assister jusqu'à son dernier soupir. Vers minuit la malade se lève, se met à genoux sur sa natte et dit aux assistants : « Prosternez-vous tous, car voici venir les chœurs des anges et des vierges. » En prononçant ces paroles, elle étend ses mains vers le ciel, répète les noms de Jésus et de Marie et expire paisiblement. Ce qui me porte à voir dans cet évènement une grâce signalée plutôt que le fruit d'une imagination exaltée, c'est que, depuis quatre ans que cette pieuse femme a reçu le baptême, je puis rendre témoignage qu'elle a constamment mené la vie d'un ange.

Tanjaour et *Nandavanam*. Les troubles et les persécutions qui bouleversent depuis huit ans le royaume de Tanjaour nous ont forcés de transporter le centre de ce district à Nandavanam, petite bourgade située au milieu des bois, vers le sud-ouest de la capitale, sur les confins du royaume de Maduré. Le P. Dominique d'Almeida, chargé de cette église, a su pleinement gagner l'affection des voleurs, même de ceux que l'amour de leur profession retient dans l'idolâtrie. Loin d'inquiéter

nos néophytes, ils ont plus d'une fois pris les armes pour les défendre contre les brigands des contrées voisines. Cependant cette sécurité ne dédommage pas nos chrétiens de la position incommode de cette résidence, éloignée de dix et quinze lieues des principales chrétientés de ce district. Cette considération faisait désirer au P. Em. Correa, supérieur actuel de la mission, de rétablir le centre à Tanjaour. Dans ce dessein il rendit visite à Ecogi, qui lui accorda la permission de se fixer dans cette ville; mais bientôt nos ennemis réussirent, par leurs intrigues et leurs calomnies, à changer les dispositions du prince, et il fallut renoncer pour le moment à ce projet.

En attendant des circonstances plus heureuses, le P. d'Almeida improvisa une seconde résidence, dans le village qui nous avait servi d'asile à l'époque de la première invasion des Musulmans, et il y construisit une chapelle sous l'invocation des *saintes plaies*. Ce nom et le souvenir qu'il rappelle sont bien propres à consoler le missionnaire des privations et des souffrances qui sont ici son partage ! Le nombre des païens baptisés pendant ces trois années dans ce district de Tanjaour s'élève à onze cent quatre-vingt-dix-huit; c'est plus que nous ne pouvions espérer dans des temps si difficiles : les persécutions ont tellement désolé ces provinces qu'on rencontre aujourd'hui des chrétiens de Tanjaour dans toutes les contrées de l'Inde et même à Ceylan et à Malacca. Ils ont porté avec eux la bonne odeur de Jésus-Christ, et nous avons la consolation d'apprendre que partout ils persévèrent dans la foi et dans la fidélité aux pratiques religieuses. Une veuve de haute condition nommée Marguerite mérite d'être citée ici avec éloge. Pendant les premières années de sa con-

version, elle avait soutenu de violents combats, triomphé des païens et converti son époux. Après la mort de ce dernier, les gentils voulant se venger, ordonnèrent à la veuve de choisir entre l'apostasie et l'exil. Elle n'hésita pas un instant, elle accepta joyeusement la persécution, partit pour l'exil sans autre trésor que sa foi et ses cinq enfants encore en bas âge et se retira à Sattiamangalam, où sa vertu continue à glorifier la religion.

Tirouchirapalli. Le P. Roger d'Abréo chargé de cette chrétienté continue à résider à Candelour. C'est de là qu'il administre aussi les chrétiens du Marava, où la violence des païens n'a pas encore permis aux missionnaires de se fixer. Ces braves Maravers arrivent par troupes nombreuses après un voyage de douze et quinze lieues, et nous édifient par un courage que n'arrêtent ni les fatigues ni les privations. De leur nombre se trouvait l'an dernier un seigneur, capitaine de la cour. Il montra tant de zèle et de générosité que le P. Correa ne put résister à ses instances et abrégea pour lui le temps ordinaire des épreuves. Le nombre des païens baptisés pendant ces trois années dans ce district monte à douze cent vingt-huit.

Cette chrétienté vient de perdre un fervent néophyte, qui sans avoir le titre de catéchiste en a rempli les fonctions pendant trente années avec un zèle digne d'admiration. Il s'appelait Maria Dassi (serviteur de Marie); il avait professé dans sa jeunesse une secte infâme par ses dissolutions, même aux yeux des païens; le baptême en fit un homme nouveau et depuis cet instant sa vie fut constamment un modèle d'innocence et de pureté angélique. Nous sommes tous persuadés que dans cette carrière de trente ans il n'a jamais terni l'éclat de sa

robe baptismale. Les fautes de sa jeunesse devinrent pour lui le principe et l'aliment d'une profonde humilité ; c'était aussi une espèce de retranchement où il se retirait toutes les fois qu'on lui adressait des louanges : pour mieux cacher ce qu'il était il se plaisait à raconter ce qu'il avait été. Parmi ses vertus brillait surtout l'obéissance ; nous admirions la promptitude et la joie avec lesquelles il exécutait tous les ordres des missionnaires, quelque pénibles qu'ils pussent être. Un jour qu'il avait la fièvre, un Père, ignorant son indisposition, lui commanda d'aller assister un malade dans un village très-éloigné : à l'instant il se leva et partit sans dire un mot de sa propre maladie. Dieu voulut récompenser sa générosité : la fièvre le quitta au milieu du voyage et il se sentit pleinement guéri, comme il l'avoua depuis avec sa simplicité ordinaire. Non content de vivre d'aumônes, il trouvait moyen de partager avec les pauvres les secours que lui donnait la charité des fidèles. Les lettres précédentes vous ont parlé de son désir du martyre, que l'on peut appeler sa passion dominante. Il eut le bonheur d'être mis en prison et chargé de chaînes en haine de la foi : je ne sais ce qui fut plus admirable, ou sa joie au milieu de ces tourments, ou sa douleur quand on le força de reprendre sa liberté ; il ne cessa depuis lors de gémir et de se confondre de ce qu'il n'avait pas été jugé digne de souffrir la mort pour l'amour de Jésus-Christ.

On était frappé de la piété et du profond respect qui accompagnaient toutes ses prières ; âgé de plus de soixante-dix ans, il priait toujours à genoux et avec un recueillement qui touchait les assistants. Dans les dernières années de sa vie il devint sourd et aveugle, comme si Dieu avait voulu le faire mourir d'avance à

tous les objets de cette terre pour l'occuper tout entier de son amour et de la gloire du ciel. Enfin à l'âge de quatre-vingts ans, après nous avoir édifiés par ses vertus, muni de tous les sacrements, ce paria vil et méprisable aux yeux du monde, mais grand et noble aux yeux de Dieu, alla occuper le trône qui lui était préparé et d'où il jugera un jour nos brames orgueilleux.

Vadougarpatti et *Aneicareipaleam.* Par suite des guerres qui ont éclaté entre le roi de Maïssour et celui de Maduré, ces deux nouvelles résidences ont été substituées à celles de Tottiam et de Congoupatti. La guerre dans ces contrées n'étant autre chose qu'un brigandage exécuté sur une plus grande échelle, son premier effet est de dépeupler tout le pays par la fuite des habitants. Au malheur de ces hostilités se joignit pour ces chrétientés jusqu'à présent si florissantes un funeste abandon causé par la mort des Pères Ant. de Proenza et Emm. de Britto, qui ne purent être immédiatement remplacés. Enfin le P. Emm. Rodriguez, supérieur actuel de la Mission, vint au secours de ces chrétiens délaissés et construisit une église et un presbytère à Vadougarpatti. Dans le même temps une seconde résidence fut fondée à Aneicareipaleam par le P. Vincent Douarte. C'est un ancien missionnaire du Maïssour, qui, après avoir été rappelé à Goa pour y rétablir sa santé, a demandé et obtenu la mission du Maduré. Malgré les troubles et les fléaux qui ont désolé cette portion du champ évangélique, elle a le bonheur d'offrir au maître de la moisson seize cent quarante-sept idolâtres baptisés pendant ces trois années.

Canavacarei et *Vanipâsour.* Le vaste district de Sattiamangalam a été divisé en deux : le P. Arcolini a con-

servé le premier, dont il a fixé le centre à Canavacarei ; le second, groupé autour de Vanipâsour, a été confié au P. Ant. Amadio. Ce généreux missionnaire, échangeant les délicieuses villa de Rome et les riantes collines de Frescati contre les bois épineux et sauvages du Maduré, s'était d'abord arrêté dans la nouvelle résidence des *saintes plaies* et avait travaillé pendant quelques mois avec un zèle infatigable à la conversion des voleurs. De là il fut envoyé par le supérieur à Sattiamangalam et incarcéré sur sa route par un maniacaren dont il traversait le village. Mais un noble néophyte, officier du grand Nayaken, averti de cet outrage, accourut visiter le missionnaire dans sa prison ; la vénération qu'il lui témoigna remplit d'effroi le persécuteur, et le prisonnier rendu à la liberté continua son voyage. Il tomba bientôt entre les mains des soldats maïssouriens, dont cependant il n'eut pas trop à se plaindre. Mais ce qui affligea plus vivement son cœur, fut la vue des désordres où étaient tombées quelques-unes de ces chrétientés, depuis longtemps abandonnées au milieu des troubles de la guerre. Voyant que ses paroles ne produisaient pas tout le fruit qu'il désirait, il eut recours à un moyen que sa charité seule pouvait lui suggérer. Il invite tous les néophytes à une céréromie extraordinaire qui aura lieu le lendemain, la curiosité attire ceux que n'eût pas émus la dévotion. Quand il les voit tous réunis, il parle avec force contre les abus dont quelques-uns d'entre eux se sont rendus coupables et contre la lâche connivence des autres qui n'usent pas de leur autorité pour exterminer ces scandales. Il gronde, il prie, il pleure, puis cédant à son émotion, il se découvre les épaules et se donne une rude discipline. La voix du sang qui jaillit sous ses coups pé-

nètre les cœurs les plus endurcis, l'église retentit de gémissements et de cris ; tous les fidèles se précipitent aux pieds du zélé missionnaire, promettent une sincère conversion, et s'engagent entre eux par un contrat solennel à rétablir dans la chrétienté la ferveur et l'innocence des mœurs qui avaient fait si longtemps leur caractère et leur gloire.

Dans le même temps des marchands de sel formant une nombreuse caravane se déterminèrent à suivre les instructions du P. Amadio et reçurent le baptême. Les gentils après avoir épuisé contre eux les menaces et les persécutions recoururent à la séduction, et promirent au principal d'entre eux de le constituer chef de toute la caste, dignité qui dans l'opinion des Indiens équivaut à une espèce de royauté ; mais ils ne purent lui faire acheter les honneurs qu'ils lui offraient au prix de la foi qu'il venait d'embrasser. Loin de se laisser ébranler, les néophytes attirèrent à notre sainte religion plusieurs de ceux qui les attaquaient et composèrent ainsi une chrétienté ambulante de trois cent quatre-vingt-dix personnes.

L'autre portion de l'ancien district de Sattiamangalam perdit, bientôt après sa séparation, le P. Jos. Arcolini, qui avait rendu des services si précieux à toutes ces chrétientés du nord. Joignant aux vertus apostoliques les ressources d'un rare talent et d'un caractère magnanime, il avait su commander le respect et inspirer de la bienveillance aux brames et aux personnages les plus puissants du royaume. Sa mort fut une vraie calamité pour cette mission. Après plusieurs mois d'abandon, la résidence fut administrée par le P. Emm. Correa, que sa qualité de supérieur appela bientôt à la visite des autres districts. Son successeur le P. d'Abreu

n'y fit pas un plus long séjour, obligé de se rendre à Ambalacate pour y rédiger l'impression des œuvres du P. de' Nobili. Les provinces que renferme cette mission sont depuis longtemps dépendantes du roi de Maïssour; leur tranquillité n'est pas troublée par les guerres, dont le théâtre est toujours porté dans les états actuels de Maduré. Aussi les chrétiens y célèbrent-ils leurs fêtes avec une pompe et une solennité qui ne laissent rien à désirer. L'autorité des missionnaires brames et la protection des gouverneurs sont un rempart qui les met à l'abri contre toutes les attaques des païens. Nous avons soin d'entretenir par quelques présents cette bienveillance des grands. Dernièrement le P. Supérieur offrit dans cette vue au gouverneur de Sattiamangalam une pierre-bézoard regardée comme un contre-poison infaillible. Le seigneur voulut en éprouver la vertu : aussitôt on lui amena un homme qu'on avait à dessein fait piquer par un serpent; la pierre fut appliquée, les douleurs disparurent et une prompte guérison remplit d'étonnement le gouverneur et tous les assistants.

Les gentils de Coïmbatour, ville située à douze lieues au sud de Sattiamangalam profitèrent de la mort du P. Arcolini pour susciter une nouvelle persécution. Ils saisirent deux chrétiens et leur attachèrent au cou le lingam; les néophytes n'osant rejeter cette idole infâme, de peur d'être traduits devant les tribunaux et punis selon la loi comme des profanateurs, se rendirent auprès du missionnaire. Celui-ci, informé de ce qui s'était passé, arracha le lingam et conseilla aux deux chrétiens d'aller se présenter au chef des jogues et de déclarer publiquement qu'ils étaient chrétiens. Ils obéirent généreusement, et les jogues en prirent occasion de soulever une tempête contre nous. Sans m'arrêter aux dé-

tails, qui n'ont rien de bien intéressant, je me contente de vous en indiquer le dénouement. Le gouverneur qui s'était d'abord laissé prévenir par la calomnie et nous avait inspiré de vives alarmes, écouta ensuite avec bonté les raisons et les témoignages du P. Correa ; il s'indigna contre les téméraires qui avaient osé le tromper et leur imposa une forte amende.

La résidence de Moullipadi offrit au P. Emm. Rodriguez une abondante moisson préparée par les fatigues et la persécution. Le P. Damei, son successeur, n'eut pas moins à souffrir de la part des idolâtres. Un riche marchand de Manaparei, irrité par la conversion de son gendre, se joignit à plusieurs vadoughers qui avaient à venger des injures du même genre et envoya des hommes armés pour massacrer le missionnaire. Par une heureuse disposition de la Providence, le P. Damei venait de quitter son presbytère ; le P. Rodriguez averti du danger, accourut sur les lieux, s'adressa au gouverneur du pays qui lui avait toujours témoigné beaucoup d'amitié, et en obtint des ordres qui réprimèrent l'audace des persécuteurs. Néanmoins le P. Damei ne put revenir à son poste ; arrêté d'abord à Candelour pour assister le P. Supérieur gravement malade, il fut plus tard rappelé sur la côte de la pêcherie.

Le révérend P. Provincial étant venu nous visiter s'est arrêté à Maduré, et y a convoqué tous les missionnaires pour traiter avec eux des grands intérêts de la mission.

Le P. Boniface da Costa, qui administre depuis bien des années l'église portugaise de cette capitale, subit plus que jamais les conséquences de la fausse position où le met sa qualité d'étranger et de portugais. Depuis le commencement de la mission les Pères chargés de cette

église n'ont cessé d'être méprisés par les Indiens des hautes castes, auprès desquels leur ministère était frappé de stérilité. Cependant l'appui du gouvernement portugais, respecté même par le Nayaken de Maduré, était pour eux une sauvegarde contre la haine et l'audace des idolâtres. Tandis que les Pères-sanniassis étaient exposés aux plus cruelles persécutions de la part des brames, les Pères portugais jouissaient d'une parfaite tranquillité ; souvent même ils recevaient des nobles Indiens les expressions flatteuses d'une hypocrite bienveillance. Ceux qui ne connaissaient pas à fond les dispositions des indigènes étaient alors tentés de croire que le moyen de consolider nos missions serait de les appuyer un peu plus sur la protection du roi de Portugal. Pauvre appui que celui qui n'a pas ses fondements dans les sympathies nationales ! Une autorité étrangère peut inspirer la crainte et commander des révérences ; l'Indien vous paiera sans peine ce tribut mensonger de la flatterie et de la servitude, il vous fera des prostrations jusqu'à terre, tout en conservant dans le cœur un souverain mépris pour votre personne et votre condition. Mais la conversion du cœur sera-t-elle jamais le fruit de cette force extérieure ? Et si cette protection étrangère porte avec elle le mépris, n'est-elle pas le plus grand obstacle à la régénération des peuples ? Grâces au P. de' Nobili, notre mission, fondée sur un principe plus vrai, s'étend et se consolide tous les jours sous le coup des persécutions continuelles, tandis que l'église portugaise de Maduré tombera infailliblement avec l'autorité et l'influence du Portugal. Déjà elle commence à chanceler. Le P. Boniface reçoit le contre-coup de tous les échecs qu'éprouve la puissance portugaise : il a été maltraité, mis en prison et dépouillé de tout ; le Nayaken

n'a répondu à ses réclamations que par de vaines paroles. Plût à Dieu que cette résidence portugaise eût disparu avec tout le commerce des paravas et des topas dès le temps du P. de' Nobili! sa mission n'eût pas rencontré tant d'obstacles et son œuvre se fût développée sous ses successeurs avec plus de rapidité.

Les troubles et les vicissitudes de la mission m'ont empêché d'obtenir le relevé des conversions opérées dans plusieurs districts; celles des autres offrent le nombre de six mille trois cent trois. Nos besoins se multiplient à mesure que notre œuvre se développe. Renfermée d'abord dans les royaumes de Maduré, de Tanjaour et de Gingi, la mission commence à pénétrer dans ceux de Bisnagar et de Golconde; toutes ces régions, jusqu'à présent ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie, semblent inviter les missionnaires et leur promettre des succès non moins abondants que le Maduré.

Veuillez nous accorder votre bénédiction et me croire, etc.

André Freire.

LETTRE DU P. ANDRÉ FREIRE, MISSIONNAIRE DU MADURÉ, AU R. P. PAUL OLIVA, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Viranam, dans le royaume de Gingi, 1678.

Mon Révérend Père.

Je commence cette lettre, selon ma coutume, par l'exposition des évènements politiques, dont notre mission a dû subir l'influence. Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, le Nayaken de Maduré se préparait à la guerre contre Ecogi, ancien capitaine de l'Idalcan, au-

jourd'hui maître indépendant du Tanjaour et d'une partie de Gingi. Sur ces entrefaites le bruit courut que Sabagi, frère aîné d'Ecogi, depuis quelque temps révolté contre son souverain, s'était emparé de plusieurs provinces du Bisnagar et s'avançait à la tête d'une puissante armée (1). Cette nouvelle parut incroyable; comment se persuader que Sabagi pût franchir une distance de plusieurs centaines de lieues, à travers les populations belliqueuses du Décan et de Golconde, pour porter la guerre dans nos contrées? Pendant qu'on raisonnait sur la probabilité de ce bruit, Sabagi trancha la question en tombant comme la foudre sur la citadelle de Gingi qu'il emporta du premier assaut. Il dut ce succès si facile aux divisions qui régnaient, et aux nombreuses intelligences qu'il avait eu soin d'entretenir parmi les Musulmans.

Après avoir soumis le royaume de Gingi, le nouveau conquérant feint de respecter les provinces qu'y possède son frère, et s'avance comme pour lui rendre une visite d'amitié. Ecogi, plein de confiance, vient joyeusement à sa rencontre et le trouve au-delà du Coléron à trois lieues de Tanjaour. Mais les sentiments de la nature sont étouffés par l'avarice et l'ambition; le traître se saisit de son frère et le charge de chaînes, pour le forcer à lui livrer tous les trésors recueillis dans l'exploitation du royaume de Tanjaour. Ecogi assez heureux pour s'évader traverse le fleuve à la nage et va se cacher dans les bois; Sabagi s'en dédommage en s'emparant de toutes les provinces situées au nord du Coléron. Puis il confie le gros de son armée à un autre de ses frères nommé Santogi, le plus

(1) *Note de l'éditeur*. Ce Sabagi, que d'autres écrivains nomment Sévagi, est le fondateur de la puissance des Marattes, dont nous avons parlé dans le tom. I. p. 34. et suiv.

vaillant capitaine qui ait paru dans ces contrées, lui donne pour conseiller un brame dont la sagesse et l'expérience égalent le dévouement, le charge de défendre ses conquêtes et vole dans le nord au secours de son fils vivement pressé par les troupes du grand Mogol.

Ecogi profitant de cette diversion pour rétablir ses affaires, rassemble ses soldats, passe le fleuve et entre sur les terres de Gingi. Santogi vient lui présenter la bataille à la tête d'une armée supérieure en nombre et commandée par des capitaines habiles et intrépides ; mais il vient attaquer des hommes dont il a déshonoré les femmes et massacré les enfants dans le sac de Gingi ; le désir de la vengeance exalte leur courage naturel ; transportés de fureur ils fondent sur l'armée ennemie comme des lions, enfoncent les rangs, répandent partout le carnage et font pencher la victoire de leur côté. Mais tout à coup l'art et la ruse arrachent le triomphe au courage aveugle. Santogi, obligé de fuir, conserve assez de sang-froid pour placer en embuscade un gros détachement ; les vainqueurs emportés par l'ardeur du succès donnent dans le piége, pris à dos par ce détachement, ils voient à l'instant les fuyards se retourner contre eux avec une impétuosité irrésistible. Après quelques heures d'un combat acharné, ils sont enfoncés, et laissent le champ de bataille et l'honneur de la victoire à Santogi, dont les pertes sont néanmoins beaucoup plus considérables que celles des vaincus.

Tandis que les deux armées étaient aux prises, le Nayaken de Maduré arrivait à la tête de ses troupes contre Ecogi. L'occasion était belle pour s'emparer de Tanjaour ; il ne sut pas en profiter. Les vaincus repassèrent le Coléron sous ses yeux et rentrèrent en désordre dans leur forteresse. Au lieu de les attaquer ou de pénétrer avec

eux dans la ville pour y imposer sa loi, il perdit son temps à hésiter ; puis il se ligua avec Santogi qui lui promit de lui livrer la citadelle et tout le royaume de Tanjaour moyennant une somme d'argent destinée à l'entretien de son armée. Mais Ecogi dont le trésor était plus en état de satisfaire la cupidité de Sabagi, fit sa paix avec lui, et conserva la possession de ses états. Le lâche et imprudent Nayaken en fut pour ses frais et alla cacher sa honte dans la citadelle de Tirouchirapalli.

Santogi ayant assuré ses conquêtes rejoignit son frère, occupé au siége de Vélour, autrefois capitale du Bisnagar. Après une année de blocus, Sabagi s'en rendit maître et devint par là souverain d'une grande partie du royaume, comme il l'était déjà de celui de Gingi. Il ne pouvait se flatter d'en conserver longtemps la paisible possession ; il avait à se défendre contre la puissance du Mogol, auquel rien jusqu'à ce jour n'a résisté. Dans cette prévision il appliqua toute l'énergie de son ame et toutes les ressources de ses états à la fortification des villes principales. Il construisit de nouveaux remparts autour de Gingi, creusa dès fossés, éleva des tours et des bassins et exécuta tous ces ouvrages avec une perfection que l'art européen n'eût pas désavouée. Il en fit autant pour les autres citadelles dont la position lui promettait de vrais avantages, détruisit toutes celles qu'il jugea inutiles, en construisit un grand nombre de nouvelles dans les plaines et sur les collines, et mit toutes ces forteresses en état de soutenir un siége de plusieurs années.

Tant de travaux devaient nécessairement épuiser ses trésors, il s'en dédommagea par le pillage universel du pays, dont les richesses furent entassées dans les citadelles. Ses ordres furent exécutés avec tant de rigueur et de barbarie, que la plupart des habitants cherchèrent leur salut

dans l'exil. Ceux qui n'ont pu quitter leur patrie gémissent sous ce joug de fer, qui leur fait oublier tous les maux précédents, et soupirent après l'arrivée des Mogols auxquels ils sont disposés à se joindre pour écraser le nouveau despote. Tel est l'état de désolation où se trouvent les royaumes de Gingi et de Vélour; je n'entre pas dans les détails, les termes me manquent pour exprimer les horreurs dont nous sommes témoins.

De son côté le Tanjaour pressuré par Ecogi dut contribuer la somme que ce prince avait déboursée pour racheter ses états; à ces vexations intérieures se joignirent les brigandages et les dévastations des Maravers, qui, sans oser attaquer les Musulmans en bataille rangée, ne cessaient de les harceler et de surprendre leurs détachements. Néanmoins ces peuples trouvèrent dans la fertilité de leur sol et dans la récolte abondante de cette année, un soulagement à leur misère.

Ajoutons un mot sur l'état du royaume de Maduré. Pendant que Socca-Linga-Nayaken, poussé par son ambition, cherchait à s'emparer du Tanjaour, il perdait ses propres états. Le roi de Maïssour y entra sans coup férir et prit possession des deux seules forteresses que Maduré avait jusqu'alors conservées dans le nord. Les principaux seigneurs du royaume, révoltés de la conduite du Nayaken, conspirèrent contre lui, le mirent en prison, sous prétexte de folie, et lui substituèrent Moutta-Linga-Nayaken son frère, dont le gouvernement n'est ni plus sage, ni moins tyrannique. Dans toute la contrée on n'entend que gémissements et imprécations contre les auteurs de tant de cruautés. Pour surcroît de malheur, tout le pays a été dévasté par une espèce de déluge : dans les provinces de Sattiamangalam, de Tirouchirapalli, de Tanjaour et de Gingi, les inondations ont emporté des villages entiers.

avec tous leurs habitants. Ces fléaux de la colère divine furent bientôt suivis de la famine, de la peste et enfin des brigandages, qui infestent tout le royaume. La capitale, autrefois si florissante, n'est plus reconnaissable ; ses palais, jadis si riches et si majestueux, sont déserts et commencent à tomber en ruines ; Maduré ressemble bien moins à une ville qu'à un repaire de brigands. Le nouveau Nayaken est par excellence un roi fainéant : il dort la nuit, il dort le jour, et ses voisins, qui ne dorment pas, lui enlèvent à chaque moment quelque lambeau de ses états. Les peuples qui n'ont qu'à gagner au changement de domination, n'ont garde d'arrêter les envahisseurs, et tout annonce que ce royaume, si puissant il y a vingt années, sera bientôt la proie de ses ennemis, ou plutôt la victime de la politique insensée de son propre gouvernement. Sans m'arrêter plus longtemps aux évènements politiques, qui fourniraient une histoire volumineuse, je passe aux œuvres de la mission qui sont mon objet principal.

Colei. Ce district a pris des accroissements si rapides qu'il s'étend déjà dans tout le royaume de Gingi et dans une grande partie de celui de Véleur. Il a fallu le diviser en deux : celui du nord qui a pour centre Coranapatti, situé à dix lieues nord-ouest de Colei, et celui du sud dont le centre est Tattouvantchéri, situé au nord du Coléron. Cette dernière résidence à laquelle on a rattaché plusieurs chrétientés autrefois dépendantes de Tanjaour, a été confiée au P. Jean de Britto. Accompagné de quelques brames, il a rendu visite aux deux gouverneurs de ces provinces, qui l'ont parfaitement accueilli et lui ont assuré, par des patentes fort honorables, le libre exercice de la prédication dans tous leurs états. Ils continuent à lui donner des gages de leur affection, se recommandent à ses prières et montrent une profonde estime pour le saint

Evangile. Mais il y a encore loin de ces sentiments à la pratique ; l'expérience prouve que la conversion des grands est un miracle de première classe ; tant sont fortes les chaînes qui les retiennent dans la fange des voluptés, plus encore que sous le joug des superstitions idolâtriques !

Tattouvantchéri est un lieu solitaire qui offre au missionnaire deux avantages précieux : un peu de sécurité contre les troubles de la guerre et une pleine liberté de traiter avec les parias dont l'administration est si difficile dans les grandes villes sous les yeux des brames. Voici une lettre du P. Jean de Britto, qui vous rendra compte de ses œuvres.

« Les perturbations causées dans ce pays par les guerres et les brigandages de Sabagi, m'ont empêché de visiter toutes nos chrétientés comme je l'aurais désiré ; nos chrétiens eux-mêmes n'ont pu venir me trouver dans ma résidence en aussi grand nombre qu'à l'ordinaire ; de six cents catéchumènes tous parfaitement instruits et préparés, trois cent quatre-vingt-dix seulement ont reçu le baptême. Au milieu de ces troubles il m'a été difficile de recueillir et de vérifier les divers traits propres à vous intéresser ; je me contenterai donc de vous en citer quelques-uns.

« Un jeune homme de Tiroupourambiam, âgé de seize ans, assista aux exercices des catéchumènes malgré l'opposition de toute sa famille, et après six mois d'épreuves il parvint au comble de ses vœux. Les persécutions ne firent que fortifier sa foi et manifester sa constance. Quelque temps après, il tomba dans une grave maladie, et aussitôt les païens d'attribuer ce malheur à la vengeance des idoles qu'il avait méprisées, et de redoubler leurs efforts pour le forcer à reprendre ses anciennes superstitions. Le fervent néophyte affligé des blasphèmes que les gentils

vomissaient contre Jésus-Christ, plus encore que des souffrances qu'il endurait, conçut une vive confiance, fit un vœu à saint François Xavier et se trouva parfaitement guéri. Il accourut de suite à notre église, éloignée de huit lieues pour accomplir son vœu, se confessa et reçut la sainte communion en actions de grâces du bienfait que Dieu lui avait accordé. Ce fait m'a été confirmé par plusieurs témoins oculaires et par la mère même du jeune homme, qui touchée de cette insigne faveur s'est mise au rang des catéchumènes.

» Dans un bourg nommé Mârayam, un païen dangereusement malade, docile aux avis d'un néophyte son parent, reçut le baptême avec des sentiments d'une piété extraordinaire et expira dans des transports de joie. Parmi les gentils témoins de cette mort bienheureuse, était un ministre de la secte des linganistes. Au moment où le nouveau baptisé rendit le dernier soupir, ce prêtre idolâtre, plein d'admiration et comme ravi en extase, s'écria : « Ne voyez-vous pas l'ame de ce chrétien qui s'élève vers le ciel ? O quelle pompe ! quelle gloire !... oh ! qu'elle est belle, portée sur un char de triomphe et environnée d'une lumière éblouissante ! ! ! » Trente de ces idolâtres, persuadés par le témoignage de leur propre gourou, ouvrirent les yeux à la vérité, et ont déjà été régénérés dans les eaux salutaires, beaucoup d'autres se disposent à recevoir la même faveur. Mais celui qui fut pour eux l'instrument de la divine miséricorde et le prédicateur de la lumière évangélique, est encore aujourd'hui dans les ténèbres épaisses de ses superstitions.

» Une bramine idolâtre de Mattour, parente de plusieurs brames chrétiens, ne pouvant plus supporter les horribles obsessions qui la tourmentaient depuis plusieurs années, me conjura d'avoir pitié d'elle. Je lui envoyai de

la cendre bénite, et l'avertis que, si elle voulait en éprouver la vertu salutaire, elle devait avant tout renoncer au culte de ses idoles, mettre sa confiance en Jésus-Christ, et n'adorer que le vrai Dieu. Elle remplit ces conditions de son mieux, reçut un peu de cendre sur la tête et fut subitement délivrée de ses souffrances. Les brames ses parents m'ont assuré la vérité de ce fait, et leur témoignage est confirmé par celui de deux catéchistes que j'ai expédiés sur les lieux, pour en examiner toutes les circonstances. La bramine se rendra-t-elle aux invitations de la grâce qui en guérissant son corps veut sauver son ame ? je n'ose encore l'espérer.

» J'aurais à vous raconter plusieurs autres faveurs accordées à nos chrétiens par la bonté divine, telles que la destruction de ces nuées de sauterelles qui ravagent les campagnes et dévorent les moissons : j'ai vu de mes yeux les champs jonchés de ces insectes, tués par la vertu de la cendre et de l'eau bénite, promettre une riche récolte, tandis que les champs voisins étaient complètement ravagés par le fléau. A ces preuves de la protection du ciel, je ne crains pas d'ajouter la manière presque miraculeuse dont la divine miséricorde me sauva, ainsi que mes compagnons, dans la désastreuse inondation du 17 décembre. » Jean de Britto.

Vous serez curieux de connaître les circonstances de l'inondation dont le P. de Britto fait ici mention ; je vais vous rapporter en substance ce qu'il m'en écrivit à cette époque :

« L'église et le presbytère de Tattouvantchéri se trouvent sur une colline située à une demi-lieue au nord du Coléron. Quand je choisis cet emplacement, on m'assura que les débordements du fleuve n'avaient jamais approché de ce point et ne pouvaient pas l'atteindre, à cause de son

élévation qui domine toutes les plaines. Les pluies extraordinaires tombées cette année, avaient causé une inondation plus grande que toutes celles qu'on se rappelait : cependant les eaux étaient encore loin de l'église et n'inspiraient aucune crainte. Au milieu de la nuit du 17 décembre, je suis éveillé par les cris et les lamentations du village voisin ; soupçonnant la cause de cette alarme, je me lève avec précipitation et trouve que déjà l'eau pénètre dans notre enceinte par les ouvertures pratiquées au pied du mur pour l'écoulement des pluies. J'éveille les chrétiens, qui se trouvaient avec moi au nombre de dix-huit ; ils sont consternés à la vue de cette mer immense, sans savoir où se réfugier. Par la grâce de Dieu je conserve assez de sang-froid et de confiance pour pouvoir les consoler et remonter leur courage abattu ; je leur recommande de boucher les trous par où l'eau pénètre, et me retire à l'église afin d'implorer la divine miséricorde. Dès que je les ai quittés, mes néophytes saisis de frayeur s'enfuient sans rien dire dans un bosquet voisin, résolus de grimper sur les arbres en cas de nécessité.

» Pendant que j'hésite à les suivre, les eaux extérieures s'élevant jusqu'à la sommité des murs d'enceinte s'ouvrent un passage, inondent tout à coup la cour, et envahissent le presbytère. Me voyant dans l'eau jusqu'à la poitrine, je me dirige vers le bosquet, je lutte contre le courant, je m'accroche aux haies dont les épines me déchirent les mains et tout le corps, et j'arrive enfin au point culminant du monticule. Les ruines d'une vieille maison de terre y forment un petit tertre que les eaux n'ont pas encore touché ; je m'y réfugie pour ne pas m'exposer à la piqûre des serpents qui peuplent le bosquet. Huit des néophytes viennent me joindre et nous nous serrons tous sur un espace de cinq ou six pieds. Bientôt le

soleil vient nous découvrir toute l'horreur du spectacle qui nous entoure : un océan sans rivage sur lequel s'élèvent de distance en distance quelques sommets de collines et les cimes des arbres; des corps d'hommes ou d'animaux, morts ou mourants, que les flots roulent avec impétuosité, des troncs, des poutres, des toits de maisons, qui suivent le courant, ou s'embarrassent dans les branches des arbres, etc., etc.

» C'est alors que le sentiment d'un nouveau danger me saisit vivement : le déluge était de nature à durer plusieurs jours et nous n'avions pas la moindre nourriture pour nous soutenir ; nous ne pouvions donc échapper à l'inondation que pour mourir de faim. Je fis comprendre ce danger aux néophytes, et les pressai de se procurer une provision de riz ; il y en avait assez dans les ruines du presbytère qui n'était qu'à une portée de fusil ; mais on ne pouvait s'y rendre qu'à la nage, car les eaux étaient déjà très-hautes. Un des chrétiens, bon nageur, se dévoua pour le salut de tous. Après s'être recommandé à Dieu, il s'élança dans les flots, fit un long détour afin de rompre la violence du courant, et revint épuisé de fatigue, portant une provision de riz suffisante pour toute la troupe. Rassurés contre la faim, nous eûmes à nous défendre d'un troisième danger, celui des serpents, qui commencèrent à nous disputer notre refuge. Ce n'étaient pas seulement les serpents du bosquet ; c'étaient ceux de toute la plaine que l'inondation avait chassés de leurs repaires et qui, nageant à la surface des eaux, se dirigeaient vers notre tertre. Nous étions obligés de monter la garde à tous les instants du jour et de la nuit pour tuer ou repousser dans les flots ces reptiles malfaisants dont plusieurs étaient d'une grosseur énorme.

» L'inondation nous avait surpris le vendredi ; le sa-

medi au soir, elle parut diminuer et déjà nous commencions à respirer ; mais le dimanche, elle reprit de nouveaux accroissements et sembla vouloir nous engloutir. Mes Indiens étaient consternés : les uns frappés de stupeur contemplaient cette immensité des eaux qui allaient devenir leur tombeau ; les autres, dominant par la foi le sentiment de la nature, se recommandaient à la divine miséricorde ; tous nous cherchions notre consolation dans la conformité à la volonté de Dieu, et nous nous disposions à une sainte mort par le sacrifice généreux de la vie. Cependant l'eau avait cessé de s'élever ; une faible lueur d'espérance commençait à briller ; le premier effet de cette trève fut de rendre à la nature ses droits imprescriptibles. Depuis deux jours, nous étions dans cet état d'alarme ; l'alternative de la crainte et de l'espérance, l'horreur du danger présent, la préoccupation des serpents, nous avaient fait oublier le besoin de la nourriture. Il était urgent d'y penser. Pour inspirer du courage à mes compagnons, je m'enfonçai dans l'eau jusqu'aux épaules et me dirigeai vers le bosquet, afin d'y recueillir des morceaux de bois sec que les flots y avaient portés : mon exemple eut bientôt des imitateurs ; à force de travail nous pûmes allumer du feu et faire bouillir notre riz dans le vase de terre qui servait à le conserver.

» La vue de cet aliment ranima notre confiance ; nous étions en état de résister encore quelques jours. Même en supposant que l'inondation vînt nous chasser de notre poste, nous pouvions affronter les dangers du bosquet, nous n'avions plus à penser qu'à la guerre contre les serpents qui s'étaient réfugiés sur les arbres. Mais Dieu ne voulut pas nous mettre à cette dernière épreuve : après trois jours de blocus, les eaux se retirèrent, et s'écoulèrent assez rapidement pour nous permettre de sortir de notre

prison et de nous procurer les choses nécessaires à la vie. Je vous laisse à juger de la joie dont nos cœurs furent pénétrés, et des sentiments de reconnaissance que nous offrîmes à notre Seigneur, dont la bonté nous arrachait à une mort presque certaine.

» Je restai dans cet endroit pour y célébrer les fêtes de Noël avec le petit nombre de néophytes qui pourraient venir m'y joindre. Comme notre église et le presbytère étaient entièrement détruits, nous ramassâmes des bois et des feuilles de palmiers, débris des toits de diverses maisons et nous construisîmes une espèce de cabane et de crèche, dans lesquelles nous célébrâmes la naissance du Sauveur du monde. Notre fête était bien conforme à l'esprit de cet adorable mystère, la pauvreté était notre seule décoration ; c'est celle qui plaît le plus au divin enfant de Bethléem. Nous unîmes avec bonheur nos privations et nos souffrances aux siennes. Nous n'en manquions pas, car, outre l'extrême humidité ou plutôt la boue d'une terre détrempée pendant trois jours, nous étions exposés à un vent très-piquant contre lequel nous ne pouvions nous garantir.

» La Providence ne nous laissa pas longtemps dans ce dénuement, auquel la nature aurait peut-être succombé ; elle voulut que nous eussions aussi notre fête des trois rois. Je reçus des deux princes dont je vous ai déjà parlé, une lettre très-gracieuse : après m'avoir témoigné la part qu'ils prenaient à mes souffrances, ils m'invitaient à venir loger dans leur palais, si je voulais leur accorder cet honneur ; ou bien dans le cas où les raisons de mon ministère et de ma profession me feraient désirer de vivre dans ma solitude, ils s'offraient à se charger des frais de ma nouvelle résidence. J'acceptai la seconde proposition et profitai de leur bonne volonté pour bâtir l'église et le presbytère sur l'endroit même qui nous avait sauvés du nau-

frage. Je construisis en même temps une autre église à Couttour, dans un bois peu éloigné de la résidence de Colei, où les troubles politiques et les guerres de Sabagi m'empêchent de résider. »

Une autre lettre du P. de Britto vous donnera la suite des évènements de ce district.

« Je reprends ma narration au point où la laissait ma lettre de l'année dernière. Après avoir échappé à l'inondation par une protection spéciale de la providence, je continuai l'administration des chrétiens pendant qu'on travaillait à reconstruire mon presbytère et mon église. Quoique je n'eusse pas même une cabane capable de m'abriter, j'y serais resté avec une extrême consolation, parce que je m'y voyais entouré d'une foule de chrétiens de toutes les castes qui accouraient de très-loin pour recevoir les sacrements. La plupart d'entre eux n'avaient pas eu ce bonheur depuis plusieurs années par suite des guerres et des persécutions qui ont surtout affligé les chrétientés du Tanjaour. Mais je dus sacrifier mes goûts et mes vues à la sainte obéissance ; le supérieur, craignant peut-être pour ma santé, m'envoya l'ordre de me diriger vers les chrétientés du nord. Je me rendis donc à Couttour, où en faisant construire la nouvelle résidence, j'administrai les néophytes des environs. Au commencement du carême je revins à Tattouvanchéri. J'y travaillai jour et nuit et confessai plus de trois mille chrétiens ; je célébrai dans la nouvelle église la fête de Pâques avec un immense concours de fidèles et d'idolâtres et conférai le baptême à trois cents catéchumènes. « Mais, comme l'affluence des païens de hautes castes me gênait dans l'administration des parias, je résolus d'aller établir une église solitaire dans les bois de Siroucarambour, environ douze lieues au sud-est de

Tattouvantchéri. Après un voyage très-pénible pendant lequel je dus traverser à la nage plusieurs rivières, j'arrivai enfin à mon ermitage, A peine m'y étais-je installé que des pluies torrentielles vinrent m'assaillir; les deux rivières qui entouraient cette île s'enflèrent à un tel point que personne n'osait affronter la violence des courants. Je me vis donc avec mes disciples abandonné dans un désert, séparé de tout continent et sans aucun moyen de nous procurer un peu de nourriture; quelques herbes sauvages recueillies avec beaucoup de fatigue furent pendant trois jours notre unique aliment. Mais notre Seigneur se plaît à proportionner ses consolations aux épreuves, même envers ceux qui le méritent le moins : aussi puis-je assurer que cette solitude fut pour moi un lieu de délices. Ma joie s'accrut à la vue des populations qui accoururent auprès de moi dès que les rivières furent guéables; dans l'espace d'environ un mois je confessai plus de quinze cents néophytes, et baptisai plus de trois cents idolâtres. J'étais occupé à disposer au moins trois cents autres catéchumènes, quand je reçus du P. Supérieur une lettre qui m'ordonnait de partir de suite pour Madraspatam dans le royaume de Golconde, afin d'y traiter une affaire de haute importance. Le sacrifice de ce départ précipité et les fatigues d'un voyage long et difficile furent récompensés par une douce consolation. J'eus le bonheur de convertir un chrétien Moudéli de cette ville, le plus distingué par sa fortune, son influence et ses rapports de famille. Depuis neuf ou dix ans il ne fréquentait plus l'église et résistait aux avis et aux exhortations qu'on n'avait cessé de lui adresser; Dieu m'accorda la grâce de ramener cette brebis égarée dans la bergerie du bon pasteur.

» Ces longs voyages m'ont empêché de recueillir tous les fruits que j'espérais du côté des païens. Au lieu de mille sur lesquels je comptais, je n'en ai baptisé que sept cents; les autres attendent l'année prochaine. »

Pour suppléer à ce que la modestie du P. Jean de Britto lui fait omettre dans son récit, je dois signaler ici le zèle des ames qui le dévore, les fatigues excessives qu'il endure, les persécutions journalières qu'il supporte avec une admirable patience de la part des brames de Couttour, furieux de le voir s'établir si près d'eux. Heureusement la protection du seigneur de cette contrée enchaîne leur puissance. Malgré toutes leurs contradictions il a terminé son église dont la beauté ravit de joie tous les néophytes. Déjà son zèle a réuni une population de plus de trois cent soixante chrétiens dans cette solitude qui un an auparavant n'en comptait pas un seul. La position est très-favorable à la liberté de l'administration, et au recueillement du sanniassi. Il est vrai qu'elle ne lui présente que des privations, mais il ne pense plus aux choses de ce monde; le salut des ames est sa vie, sa nourriture et sa joie. Un riche chrétien, qui vit sur la côte au milieu des Européens, ayant fait le voyage exprès pour visiter le P. de Britto dans son ermitage, fut également surpris et édifié des rigueurs de sa pénitence : invité à partager le dîner qu'un cuisinier brame avait préparé au missionnaire et qui consistait en un peu de riz et quelques herbes amères, il lui fut impossible d'avaler une seule bouchée de ces mets insipides. C'est cependant la seule nourriture du sanniassi; il pourrait y ajouter un peu de lait, mais il n'en trouve pas dans le pays, il ne jouit de cette délicatesse que quand la providence lui en envoie de loin; ajoutez à ces privations les travaux ac-

cablants auxquels il se livre sans relâche, les courses pénibles qu'il est obligé d'entreprendre pour visiter son immense district; ajoutez enfin la faiblesse de son tempérament, et le mauvais état où était sa santé quand il vint à cette mission, et vous concluerez avec moi que la providence de Dieu est grande en faveur des missionnaires du Maduré.

Au reste le P. de Britto n'est pas le seul en qui elle ait éclaté : sans parler du P. Rob. de' Nobili dont vous connaissez la pénible et glorieuse carrière ; le P. Em. Alvarez vint au Maduré chargé d'infirmités, et cependant il y travailla vingt-deux ans comme l'aurait pu faire l'homme le plus robuste. Le P. Arcolini, mon compagnon de voyage, avait l'estomac délabré et ne pouvait se passer de viande. Il fit généreusement son sacrifice, vécut en sanniassi, marchant à pied, travaillant beaucoup, et il fournit une carrière de vingt ans. Ces exemples sont bien propres à nous encourager dans le service d'un si bon maître, qui sait suppléer par sa grâce aux forces de la nature, et adoucir par ses consolations intérieures les souffrances et les privations de tout genre dont la vie du missionnaire semble hérissée.

Coranapatti. Depuis la division du district de Colei, je fus chargé de la partie du nord dont la résidence est placée dans un petit village nommé Agaram, faubourg de Coranapatti. Les guerres de Sabagi me chassèrent de cette contrée ; pendant dix mois je m'appliquai à l'administration des chrétiens du sud, à Cattour, à Tattouvantchéri et dans d'autres provinces, que le malheur des temps avait privées des secours spirituels depuis plusieurs années. Je demeurai longtemps dans une maison particulière dont la cour me servait d'église ; j'y célébrai les fêtes de Noël, au grand contentement des

chrétiens qui accoururent en foule et me remplirent de consolation par leur ferveur et leur tendre piété. Plusieurs d'entre eux et même des femmes arrivaient de très-loin, après avoir passé à la nage les rivières enflées par les pluies, exemple bien propre à confondre tant de chrétiens d'Europe, à qui la crainte de se mouiller la pointe des pieds suffit souvent pour se dispenser du devoir et se priver du bonheur d'assister à la sainte messe. On dirait en vérité que toutes les sciences et la sagesse de leur prétendue civilisation ne servent qu'à porter l'aveuglement jusqu'à la folie à l'égard des véritables biens. Nos Indiens sont grossiers et ignorants, mais quand une fois ils ont appris que Jésus-Christ notre Dieu se trouve réellement présent sur nos autels et dans la sainte Eucharistie, ni la boue, ni la pluie, ni les distances, ni les torrents ne peuvent arrêter le désir qu'ils ont de l'adorer et de le recevoir dans leurs cœurs.

Après un an d'absence je pus rentrer dans ma mission et célébrai les saints jours de Pâques à Coranapatti. Ici encore les néophytes montrèrent leur empressement et leur piété. Les fatigues et les privations étaient abondamment récompensées, disaient-ils eux-mêmes, par les délices et les consolations spirituelles qu'ils trouvèrent dans la célébration de la fête et dans la participation aux saints mystères. Pour contribuer à la joie commune, deux chrétiens, marchands de profession, dressèrent des boutiques de charité où ils distribuaient gratuitement de l'eau sucrée à tous ceux qui se présentaient.

Après les fêtes de Pâques je commençai les visites des chrétientés qui n'avaient pu se rendre à Coranapatti, et dont plusieurs n'avaient pas été administrées depuis six ans. J'avais à redouter les vexations des employés

du gouvernement, qui font argent de tout et dépouillent les voyageurs qui semblent élevés au-dessus de la misère commune. Pour me soustraire à leur cupidité, je voyageais constamment à pied, le plus souvent de nuit et à travers les forêts, m'exposant à la férocité des tigres et des sangliers qui les habitent. Je m'arrêtai pendant un mois entier dans un de ces bois afin d'administrer les chrétiens qui venaient en foule de tous les environs. Je n'étais pas très-éloigné d'un bourg païen dont les habitants vinrent me visiter et me témoignèrent beaucoup de bienveillance et de respect. Touchés de mon absolu dénûment, ils me conduisirent sous un portique de pierre construit dans un bosquet et m'invitèrent à m'y installer; j'acceptai avec reconnaissance cette offre obligeante et tâchai de les en récompenser en leur donnant de bons avis et priant notre Seigneur de les éclairer. J'eus beaucoup à souffrir dans cette contrée, mais ma plus sensible douleur fut de voir l'état déplorable dans lequel étaient plusieurs de nos anciens néophytes; abandonnés depuis longtemps et privés des secours de la religion, ils en avaient perdu l'esprit et la pratique et retombaient insensiblement dans leurs superstitions païennes. Je passai les jours et les nuits à les instruire, conjointement avec trois catéchistes qui m'accompagnaient; j'eus le bonheur de remettre dans la bonne voie ces brebis égarées et de gagner à Jésus-Christ un bon nombre d'idolâtres.

De là je passai à Nangamam, province de Tirounamalei; je visitai sur ma route un seigneur païen qui m'avait écrit de venir le voir; il me reçut avec amitié, plusieurs de ses parents montraient d'heureuses dispositions et se préparaient à recevoir le baptême; mais les andis ou jogues soulevèrent des oppositions qui fi-

rent pour le moment évanouir toutes mes espérances. Arrivé à une lieue de Nangamam, je rencontrai dans un petit village nommé Viranam une église bâtie par les Pères du Maïssour. Ils s'y rendent de leur résidence de Darmabouri éloignée de quinze lieues, et y consacrent ordinairement quelques jours à l'administration de nos néophytes abandonnés. Je m'arrêtai dans cette résidence pour y recevoir les chrétiens des environs, dont plusieurs ne m'avaient vu depuis dix ou douze ans. De ce nombre fut une femme pieuse qui, malgré son grand âge et ses graves infirmités, voulut se faire porter à l'église pour y recevoir les sacrements.

Me dirigeant ensuite vers le sud, j'administrai diverses chrétientés que les persécutions avaient éprouvées. Quelques familles de haute naissance, triomphant de toutes les oppositions de leurs parents idolâtres, embrassèrent la foi. Le nombre des païens régénérés dans le cours de ces excursions monte à quatre cents, non compris ceux qui reçurent cette grâce à l'heure de la mort. Plusieurs d'entre eux furent redevables de leur bonheur aux vexations du mauvais esprit, dont ils ne purent être délivrés que par la vertu du sacrement ; je pourrais citer à ce sujet un jeune homme d'Attipacam et trois ou quatre personnes des villages voisins de Coranapatti ; mais je crains de vous fatiguer par d'inutiles répétitions.

Nandavanam. Toutes les provinces de Tanjaour ont été plongées dans la désolation par les guerres de Sabagi contre son frère Ecogi. Cet état de troubles et de persécutions dure depuis vingt ans, et nous n'avons pas encore d'espoir fondé de pouvoir bientôt rétablir notre résidence dans la ville de Tanjaour. Le P. Dominique d'Almeida qui est chargé de ces chrétientés, avait été renvoyé à la côte de la pêcherie, à cause des maux de tête qu'il souffrait conti

nuellement. Dans son voyage il tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, l'accablèrent de coups et le laissèrent couvert de blessures. L'air et le régime de la côte ne tardèrent pas à le remettre de ses fatigues; ses douleurs se dissipèrent; mais la pensée de tant de milliers de chrétiens qui se trouvaient abandonnés sans pasteurs, ne cessait de tourmenter son cœur; il se reprochait les soulagements qu'il recevait, et la santé dont il jouissait loin *des plaies de notre Seigneur*, c'est-à-dire de l'Eglise qu'il avait dédiée à leur honneur. Son zèle ne put résister aux cris de ses chers néophytes et aux attraits de Jésus crucifié; il exposa ses désirs et ses raisons aux supérieurs qui les approuvèrent, et il vint chercher ses maux de tête et tous les genres de privation et de souffrance qui composent la vie du missionnaire. Il fut reçu avec des transports de joie par les chrétiens qui n'espéraient plus le revoir, et continue, malgré les douleurs qui le reprirent et les nombreuses infirmités auxquelles il est sujet, à travailler comme s'il avait la santé la plus robuste. C'est un ouvrier infatigable, surtout dans l'administration des chrétientés, auxquelles il se sacrifie jour et nuit. Il est donc une nouvelle preuve de ce que je disais un peu plus haut, qu'ici les santés faibles et misérables sont souvent celles qui durent le plus, et nous pouvons dire avec saint Paul : *Cum infirmor, tunc potens sum.*

Malgré les troubles de la guerre qui ont privé du baptême un grand nombre de catéchumènes, le P. d'Almeida a conféré ce sacrement à huit cent quarante-trois païens, sans compter ceux qui ont reçu cette grâce à l'article de la mort, de la main des catéchistes ou des chrétiens. Il me raconte un trait qui mérite de trouver ici sa place.

Une femme des environs de Nandavanam, nommée

Charité, et vérifiant son nom par l'ardeur de son amour envers notre Seigneur, tomba gravement malade, reçut les derniers sacrements, et cessa bientôt de donner aucun signe de vie. Les médecins pour s'assurer de sa mort lui appliquèrent le feu, et comme elle n'y répondit pas plus que n'eût fait un cadavre, tous les parents se mirent à la pleurer et à préparer les cérémonies funèbres. Quelques instants après, la malade ouvre les yeux, lève les bras vers le ciel avec l'expression d'un profond respect, puis faisant le signe de la croix, elle croise de nouveau ses mains sur sa poitrine. Après quelques minutes d'un recueillement tout céleste, elle fait pour la deuxième fois sa révérence et le signe de la croix, et se lève, le visage rayonnant de joie et de santé. A cet aspect les parents s'enfuient épouvantés ; mais voyant qu'elle ne les poursuit pas, ils se rassurent un peu, reviennent sur leurs pas, s'approchent sans bruit et entendent sa voix qui les appelle, ils rentrent dans sa chambre : « Où étiez-vous donc, lui demandent-ils, quand vous étiez si insensible aux cautères et au feu? — Où j'étais, répondit-elle, il me serait dificile de le dire ; tout ce que je sais, c'est que, transportée dans un palais resplendissant de lumières, j'ai vu la Mère de Dieu accompagnée d'un chœur de vierges et de mon ange gardien ; éblouie de sa majesté, je me suis prosternée à ses pieds; j'aurais bien voulu rester avec elle : « Non, m'a-t-elle dit, il n'est pas encore temps, la volonté de Dieu est que tu retournes à la vie. » Pour obéir à cet ordre, je lui ai fait deux révérences et me voici rendue à moi-même et à la santé. » Tous les parents ont attesté ce fait extraordinaire et cette pieuse femme en a confirmé toutes les circonstances au P. d'Almeida qui l'a scrupuleusement examinée.

Candelour. Cette résidence est comme un asile où ar-

rivent en foule les néophytes de tous les environs. Les jours de fêtes, le concours est si grand que cinq missionnaires ne pourraient suffire au travail de l'administration ; jugez par là de la vie du P. Ignace da Costa, qui en est chargé. A ces fatigues se sont joints les troubles de la guerre et des persécutions. Des luttes sanglantes survenues entre les voleurs l'ont forcé d'abandonner Candelour et d'errer au milieu des bois. Un ministre de Tirouchirapalli vint à deux reprises à la tête de ses soldats pour surprendre et saisir le missionnaire. Sa maison fut cernée, et la fureur des persécuteurs en voyant que leur victime leur échappait fit comprendre leurs intentions. Le Père Ignace, qui avait eu le temps de s'évader, se retira à Nandavanam ; mais succombant aux travaux excessifs et aux angoisses, il contracta une maladie qui obligea les supérieurs à le renvoyer à la côte ; il n'est point encore tout-à-fait hors de danger. Toutes ces circonstances ont bien entravé l'œuvre de la conversion des païens, le nombre des baptêmes s'élève à quatre cent sept.

Le P. da Costa me communique le trait suivant, sur lequel il assure avoir pris lui-même les informations les plus précises. Dans une famille toute païenne de Pérambour, une jeune fille parut possédée du démon et succomba après quelques années de tourments. A cet instant tous les signes de la même possession se déclarèrent dans sa jeune sœur ; une année d'atroces vexations l'avait réduite à la dernière extrémité, quand ses parents la portèrent dans la maison d'une fervente chrétienne et la conjurèrent de réciter sur elle la prière qui a la vertu de chasser le démon. L'humble servante de Jésus-Christ s'excusa longtemps sur son ignorance et les pressa de porter leur enfant à l'église du vrai Dieu, pour l'y faire inscrire au nombre des catéchumènes : mais enfin vaincue par leurs

instances et leurs larmes, et animée d'une vive confiance, elle consentit à satisfaire leurs désirs. Pendant l'exorcisme, dont je ne vous raconterai pas les circonstances, pour ne pas vous fatiguer par des détails qui vous ont été plus d'une fois communiqués, le démon qui déclara s'appeler Pirari, protesta qu'il ne sortirait de cette enfant que quand elle serait consacrée au vrai Dieu. A ces paroles les parents promirent de porter leur enfant à l'église, et le démon abandonna sa proie. Mais la promesse fut bientôt oubliée et les signes de possession reparurent avec des tourments plus affreux qu'auparavant.

Aussitôt les parents accoururent chez la néophyte et réitérèrent leurs prières et leurs promesses; elle les repoussa en leur reprochant leur ingratitude et leur infidélité ; le chef du village frappé des horribles contorsions et des traits effrayants de l'enfant, adressa de sévères réprimandes au père et le pressa de ne pas repousser le seul remède qui lui restait. La douleur et les craintes du père vainquirent les répugnances et l'obstination du païen : l'enfant fut inscrite au nombre des catéchumènes et à l'instant elle fut délivrée ; elle suit depuis un an les exercices du catéchisme avec sa mère et ses frères, la grâce du baptême leur a été jusqu'ici différée dans l'espérance d'attirer le père qui a promis de se joindre à eux, mais qui résiste encore à la divine providence.

Vadouguerpatti. Ce district qui pourrait seul occuper plusieurs ouvriers, n'a d'autre missionnaire que le P. Rodriguez, supérieur de la Mission : il est forcé d'ajouter les fatigues de cette administration aux nombreuses occupations de sa charge. L'église centrale étant trop petite, il en construisit une autre beaucoup plus vaste et plus belle, aidé des généreuses contributions des néophytes, et malgré l'opposition violente des païens. La fête de Pâ-

ques y fut célébrée avec un concours extraordinaire de chrétiens et d'idolâtres. Mais l'arrivée de Sabagi ne tarda pas à troubler la joie : Je me trouvais alors dans cette résidence en compagnie du R. P. Supérieur et du P. Jean de Britto. Nous fûmes assaillis à l'improviste par un détachement de Marattes qui, nous prenant pour des Mogols échappés de Gingi, voulaient nous emmener prisonniers. Comme ils ne parlaient que la langue du nord qui nous est inconnue, nous faisions de vains efforts pour les persuader que nous étions des sanniassis et non des musulmans. Enfin l'un des chefs sembla prendre notre défense et nous conservâmes notre liberté ; nous en profitâmes pour chercher un asile plus assuré.

Je passe sous silence les détails d'une persécution où nos néophytes eurent à essuyer de la part des païens de toutes sectes, des vexations cruelles, et furent ensuite traînés devant le tribunal du seigneur de la contrée. Là, les discussions durèrent plus d'un mois ; notre cause était défendue par un noble chrétien, nommé Gnanapragasam ; et celle des idoles, par un brame, docteur de haute réputation, que rendait célèbre l'insigne privilége de se faire toujours précéder, même en plein midi, par une torche allumée. Le seigneur nomma une commission pour décider la question, et, grâce à sa bienveillance, le résultat fut pour nous un triomphe et couvrit de confusion nos adversaires. Le P. Rodriguez, pendant son court séjour à Vadouguerpatti, conféra le baptême à neuf cent quarante païens.

Parmi ces conversions il en est plusieurs dont les circonstances, intéressantes en elles-mêmes, offriraient trop d'analogie avec celles que vous avez lues plus d'une fois dans nos lettres précédentes. Voici cependant un trait de providence qui mérite d'être recueilli. Le chef de Vadouguerpatti attiré au saint Evangile par la grâce, était ar-

rêté par un obstacle difficile à surmonter : il avait deux femmes dont il ne se sentait pas le courage de se séparer. La première avait gagné son cœur par l'excellence de ses qualités personnelles autant que par la noblesse de sa naissance ; la seconde, sans offrir les mêmes avantages, l'avait rendu père de deux enfants. Après bien des regrets et des vœux, la nouvelle Sara put essuyer ses larmes et la naissance d'un fils donna le signal de la joie et des fêtes. Les brames accoururent au festin et s'attribuèrent tout le mérite de cette faveur du ciel ; pour témoigner sa reconnaissance l'heureux père voulut se faire initier à leur secte, et la cérémonie fut célébrée par un brame arrivé exprès de Siringam avec un cortége pompeux. La solennité fut brillante, au milieu des sacrifices et des réjouissances on eut soin de tirer l'horoscope du nouveau-né, tous les genres de prospérités temporelles lui étaient promis ainsi qu'à ses parents. Le P. Rodriguez s'affligeait avec le P. Jean de Britto de ce triomphe du démon, et priaient Dieu d'humilier ses ennemis : il faudrait bien peu de chose. disaient-ils entre eux, pour changer en deuil toutes ces joies bruyantes et dissiper le profond aveuglement de ce malheureux : une petite maladie envoyée à l'enfant suffirait pour confondre les imposteurs et désabuser les dupes. Car au fond, le chef païen avait foi à la vertu du baptême, et les deux enfants de sa seconde femme avaient reçu ce sacrement à l'occasion d'une maladie dont ils avaient été guéris par la protection divine.

Poussé par un secret pressentiment, le P. Rodriguez recommanda au catéchiste de se tenir prêt à courir au premier signe, et la nuit suivante l'enfant, attaqué subitement d'une maladie grave, fut baptisé par le catéchiste et alla jouir d'un bonheur bien différent de celui que les brames avaient annoncé dans leur horoscope. Cette mort

changea la face des affaires : les bramnes se retirèrent confus ; déjà la mère de ce petit ange suit les exercices des catéchumènes avec une foule d'autres personnes désabusées par cet évènement, et nous espérons que bientôt cette population ne comptera plus que des chrétiens.

Aneicareipaleam. Cette résidence fut fondée par le P. Douarte, dans le lieu même où le P. Antoine de Proenza avait autrefois bâti une chapelle pour y administrer les chrétiens des environs. Les plaies de cette mission depuis si longtemps abandonnée, commençaient à se fermer, les néophytes étaient consolés, deux cents quarante catéchumènes avaient été régénérés... quand le chrétienté se vit tout-à-coup replongée dans le deuil par la mort de ce généreux missionnaire, dont elle avait pu apprécier les vertus. Il fut victime de son zèle : pendant qu'il était lui-même épuisé de forces et dans des accès de fièvre, il fut appelé auprès d'un malade éloigné de quelques milles; sa charité lui faisant oublier ses souffrances, il courut au secours de ce cher néophyte, il eut le bonheur de lui donner les consolations de la religion ; mais la fatigue détermina une crise violente, on le transporta chez lui à demi-mort, et il succomba avant l'arrivée du P. Rodriguez.

Le P. Vincent Douarte, né à Villeneuve dans le royaume des Algarves, partit pour les Indes dans l'intention de servir son roi; il fit la traversée avec le P. Antoine Sardagna, qui, charmé de son caractère, prit à tâche de le former à la piété, et il le fit avec tant de succès que le jeune homme était appelé par ses compagnons le soldat religieux. Arrivé à Goa il entra dans la Compagnie de Jésus et fut envoyé à la mission du Maïssour ; la faiblesse de sa santé ne l'empêcha point de se livrer à des travaux incessants que couronnèrent de grands succès. Il suc-

comba bientôt à la fatigue et fut rappelé à Goa pour rétablir ses forces ; il obtint ensuite la mission du Maduré, où les excès de son zèle le consumèrent en deux ans. On peut lui reprocher de ne s'être pas assez ménagé, mais qui osera prescrire des bornes à la charité d'un missionnaire en face des besoins immenses des ames qu'il voit périr faute de secours?

Nous avons perdu en lui un excellent missionnaire et un fervent religieux digne de nos regrets et des larmes de nos néophytes. Il nous édifiait par sa tendre piété et son exactitude aux exercices spirituels, au milieu de ses nombreuses occupations. Affable avec tout le monde, il était comme une mère avec ses néophytes, et savait néanmoins s'armer d'une juste sévérité quand il s'agissait de punir les fautes et de réprimer les désordres. Mais il était plus porté à les punir sur sa propre personne; se faisant ainsi victime pour son troupeau, il ajoutait les disciplines et le cilice aux travaux déjà excessifs de l'administration. Cet esprit d'humilité et de mortification était son caractère distinctif, et il s'alliait à une constante hilarité qui lui gagnait tous les cœurs. Naturellement sévère et irascible, il s'étudiait à se vaincre et à s'assouplir. Nous trouvons un beau témoignage de cette générosité dans un vœu fait peu de temps avant sa mort et consigné dans son cahier spirituel. « Si notre Seigneur, y est-il dit, par les mérites de sa naissance et l'intercession de l'immaculée Vierge Marie sa Mère, daigne m'accorder assez de santé et de forces pour administrer tous les chrétiens qui se présenteront pendant ces fêtes, je m'engage à ne me fâcher contre personne et à faire de ce point la matière de mon examen particulier, et je promets de réciter un *Ave Maria* toutes les fois que j'aurai donné quelque signe d'impatience. O Vierge sainte,

vous êtes ma mère, quoique je ne sache pas être votre enfant; mais, si vous voulez, je pourrai le devenir.»

Cette mort a laissé sans pasteur le district d'Aneicareipaleam, qui renferme les sept provinces : de Dourgam, d'Omalour, de Sélam, de Manilicottei, de Ramasandiranayaken, de Madianayaken, de Ellanayaken et quelques terres de Sambali ; la province d'Andiour a été rattachée à Sattiamangalam.

Le P. Amadio, étant venu dans ce district pour visiter le P. Rodriguez, y trouva l'occasion de glorifier Dieu par ses souffrances. Pendant qu'il se consolait auprès de son supérieur, les chrétiens des environs vinrent réclamer les secours de la religion pour un malade, et l'appui des missionnaires contre les vexations des païens. Le P. Amadio fut chargé de cette expédition ; après avoir administré le moribond, il se présenta chez le chef de la population, lui reprocha sa cruauté envers les chrétiens, le menaça de la colère de Dieu et de la justice du roi de Maïssour. Ces remontrances hardies, qui lui avaient souvent réussi en pareilles circonstances, n'eurent d'autre effet que d'exaspérer l'orgueilleux persécuteur. Il sévit plus cruellement contre les néophytes et emprisonna le missionnaire; après l'avoir laissé un jour entier dans les fers sans aucune nourriture, il le fit tourmenter à un tel point que le sang coulait de ses nombreuses blessures, puis il le mit en liberté en lui disant qu'il pouvait maintenant aller rendre compte au roi de tout ce qu'il lui était arrivé. Pour arrêter les suites d'une telle audace, le P. Amadio se rendit en effet à Maïssour, où le P. Michel Barbosa qui jouit d'une grande influence à la cour, lui obtint une entière justice ; il en revint accompagné d'un ministre chargé d'exécuter les ordres du roi et de punir l'orgueil des gentils.

Sattiamangalam. Cette vaste mission avait été partagée

en deux districts; ils étaient administrés, le premier par le P. Ant. Amadio résidant à Ellamangalam, le second par le P. Emm. Carrea résidant à Canavacarei ou à Caroumattampatti, à cinq lieues de distance de Canavacarei. Mais bientôt la mort vint réunir par force ce que la prudence avait divisé. L'inondation dont j'ai parlé plus haut fut suivie d'une épidémie générale. Le P. Correa, qui s'était dévoué au secours des malades, contracta lui-même la maladie à Caroumattampatti; la charité et les soins empressés du P. Amadio le sauvèrent du danger. Ce cher compagnon le laissa dans une pleine convalescence et alla célébrer les fêtes de Pâques à Sattiamangalam. A peine fut-il parti que le P. Correa reçut une députation des chrétiens de Canavacarei: la contagion s'était déclarée parmi eux, ils le conjuraient d'accourir à leur secours. Le cœur du tendre Père ne put résister au cri de ses chers enfants; son zèle ne put se modérer, à la pensée de tant d'âmes qui se perdaient peut-être pour l'éternité. Plein de confiance dans la divine Providence, il se fit transporter au milieu de ses néophytes affligés. Dès que le P. Amadio en fut informé, il lui écrivit pour le conjurer de se soustraire à une mort certaine et de venir achever sa convalescence à Ellamangalam où le climat était plus sain: voici la réponse du P. Correa.

« Je suis bien sensible à l'intérêt que vous me témoignez, mais j'ai l'assurance que vous approuverez les raisons qui m'empêchent de me rendre à vos invitations charitables. J'espère de la divine miséricorde que je pourrai rendre la santé à ces chers néophytes sans trop compromettre la mienne. Au reste la fatigue du voyage et des administrations ne pourront jamais me faire un mal comparable à celui que me causaient la douleur inces-

sante et la pensée de mes enfants mourants sans consolation, privés des secours de la religion. La charité ne me permet pas de les abandonner en ce moment; mon départ serait un scandale et une ruine; il jetterait dans les cœurs un découragement qui augmenterait la maladie, et peut-être un dépit qui précipiterait dans l'enfer tant d'ames qui me sont confiées. Ma confiance est en Dieu, et si sa volonté est que je succombe dans ce saint exercice, qu'elle soit mille fois louée. La contagion exerce partout d'affreux avages, on dit que dans les environs de Palacâdou, elle a fait plus de trois mille victimes. Le catéchiste Mouttoumoudeli a succombé, veuillez ordonner en sa faveur les suffrages ordinaires. Cependant les eaux commencent à s'améliorer et font espérer que la maladie se ralentira peu à peu. Dès que je pourrai quitter mes chrétiens, j'irai vous rejoindre; en attendant n'ayez aucune inquiétude pour moi, je vous promets de bien me soigner, et puis je suis entre les mains de la providence.... Dieu sait où nous célèbrerons la fête!... peut-être dans le ciel! Je me recommande à vos SS. SS. — 3 mars 1678. ».

Le P. Correa continua donc de se dévouer au soulagement des malades, Dieu le soutint aussi longtemps que dura l'épidémie. De Canavacarei il put encore se rendre à Caroumattampatti pour y célébrer les fêtes de Pâques et ranimer le courage des chrétiens. Mais il succomba aux fatigues et à la maladie qui le reprit avec violence; en vain le P. Amadio essaya de le transporter à Ellamangalam, on ne put le conserver à la mission; il avait assez travaillé pour la gloire de Dieu, il fut appelé à recevoir la récompense de ses généreux sacrifices, Ajoutons quelques lignes extraites de la lettre que le P. Amadio adressait au P. Supérieur.

« Où trouverai-je des paroles pour vous exprimer la douleur qui m'accable? ma main tremble, mes larmes coulent... Mon bien-aimé compagnon le P. Emm. Correa n'est plus!... Il m'a chargé d'annoncer sa mort, de demander pardon en son nom à tous nos Pères des peines et de la mauvaise édification qu'il leur a données, et de le recommander instamment à leurs prières... Ce qui doit adoucir notre douleur, c'est qu'il est mort victime de son zèle et martyr de la charité. Il semblait déjà posséder l'avant-goût de la béatitude céleste. « Quel bonheur ! s'écriait-il, quelle joie! si j'en avais la force, je voudrais chanter un cantique de louanges. » Il conserva jusqu'au dernier soupir le libre usage de la parole, et il s'entretenait de sa mort avec autant de paix et de délices, qu'un mondain eût pu le faire d'une partie de plaisir. Mort bienheureuse qui est le terme de cette mort de tous les jours et le principe de la vie véritable! Non, toutes les privations, tous les sacrifices du missionnaire ne sont rien, quand il pense au bonheur qui en sera la récompense.»

Le P. Correa était né à Porto. Il quitta ses classes pour tenter la fortune dans les Indes. Son navire ayant fait naufrage sur la côte Malabare, il lutta plusieurs jours contre la violence des flots, en s'accrochant à quelque débris du vaisseau, et fut enfin jeté sur le rivage de Cochin. La vue du danger qu'il avait couru et de la protection divine qui l'avait sauvé, lui inspira le désir de chercher des biens plus solides et de se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus. Il entra donc au noviciat de Cochin, et de là il fut envoyé à Goa pour y continuer ses études. Il avait demandé la mission du Maduré; les supérieurs lui assignèrent d'abord celle du Maïssour où il passa huit ans, puis ils lui permirent de sui-

vre ses premiers attraits et de se consacrer au Maduré. Il était remarquable par sa patience, son affabilité et sa douceur : qualités très-précieuses pour la conduite de nos chrétientés, et que couronnèrent des succès très-consolants. Dieu lui-même se plut à manifester la gloire de son serviteur : le P. Ignace da Costa était sous le coup d'une grave maladie et ressentait des déchirements d'entrailles qui lui causaient une espèce d'agonie ; dès qu'il apprit la mort du P. Correa, il se sentit animé d'une vive confiance, se recommanda à son intercession et se trouva subitement délivré de ses douleurs et de sa maladie.

Un malheur en attire un autre. L'administration du district que le P. Correa laissait dans la désolation fut pour le P. Amadio, son voisin, un nouveau surcroît de peines, de sollicitude et de travaux. Tant de fatigues et de pénibles voyages, ajoutés aux souffrances de sa prison et des blessures qu'il y avait reçues et qu'il n'avait pas assez soignées, épuisèrent les forces de cet homme apostolique ; il succomba à la violence de la maladie et alla, nous l'espérons, recevoir la récompense de son zèle et de ses sacrifices.

Ce district, qui vient de dévorer en si peu de temps ses deux missionnaires, n'a pas effrayé le courage de leurs confrères : le P. Ben. Noguera s'est chargé de Canavacarei et le P. Ant. Pereira de Ellamangalam.

Les pertes et les changements arrivés coup sur coup dans cette chrétienté ont nécessairement diminué le fruit qu'on s'attendait à y recueillir ; je n'ai pu me procurer le relevé des baptêmes conférés aux païens.

Moullipadi. Le P. Rod. d'Abreu, chargé d'une mission qui exigerait plusieurs ouvriers, se trouve accablé sous le poids des fatigues, et continuellement entravé par

les intrigues et les violences des persécuteurs. Mais, en compensation, Dieu ne cesse de bénir ses travaux et ses tribulations : la joie du succès console ses douleurs et anime son courage. C'est du reste la vie du missionnaire ; heureuses souffrances, quand elles peuvent procurer la gloire de Dieu et lui gagner des ames arrachées à l'enfer !

Je me recommande à vos SS. SS., etc.

Votre, etc.,

André Freire.

LETTRE DU P. ANDRÉ FREIRE AU R. P. PAUL OLIVA, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Vadougarpatti, 1682.

C'est encore moi qui suis chargé d'offrir à Votre Paternité le tableau des souffrances et des succès de vos chers enfants du Maduré. Le plaisir que j'ai à raconter les travaux de mes frères me console du regret de faire moi-même si peu de chose pour la gloire de Dieu. Je commence par un petit exposé de notre état politique.

Les rois de ces contrées ne peuvent comprendre que l'ambition et l'injuste cruauté qui président à leur gouvernement sont la seule cause de tous les malheurs qui fondent sur eux, et de la ruine totale vers laquelle ils courent en aveugles. Depuis la funeste politique de Tiroumalei-Nayaken, qui appela les armées mogoles au secours des trois Nayakers révoltés contre le Bisnagar, cette partie de l'Inde a été sans cesse livrée à tous les désordres de l'anarchie et aux ravages des guerres les plus désastreuses. Loin de profiter de leurs revers et de réparer leurs fautes, en cherchant leur salut dans l'union et dans la sage administration de leurs royaumes, ces princes

se sont affaiblis par leurs trahisons réciproques, et ont tari la source de leurs richesses par une tyrannie dont rien ne peut donner une idée. Déjà le Bisnagar, le Nayaken de Gingi et celui de Tanjaour sont dépouillés de leurs états. Le Nayaken de Maduré est à la veille de subir le même sort : ses provinces sont envahies, d'un côté par Ecogi et de l'autre par le roi de Maïssour, qui le tient bloqué dans sa forteresse de Tirouchirapalli.

Il serait trop long de vous raconter les troubles qui ont bouleversé ce royaume pendant ces dernières années. Vous savez, par les lettres précédentes (1), que Soccalinga-Nayaken fut détrôné et emprisonné sous prétexte de folie, et que Mouttalinga-Nayaken, son frère, prit sa place, sans se montrer ni plus sage ni plus humain que lui. Le changement de chef, en mettant en jeu de nouvelles passions, ne fit qu'augmenter le malheur des sujets et les désordres du gouvernement. Cet état de choses dura peu de temps : un général musulman qui était au service du roi et commandait sa cavalerie, profitant d'une promenade que le prince fit hors de la forteresse, se révolta contre lui, lui ferma les portes de la citadelle, et s'empara du pouvoir. Pour se couvrir d'une ombre de justice, il fit sortir de prison Socca-Lingam, et le déclara roi; mais dans la réalité il se réservait l'autorité et tous les avantages de la royauté. Appuyé par sa cavalerie, il imposa son joug à tout le royaume, sans que personne osât ou voulût remuer ; l'usurpateur, non content de s'emparer de tous les trésors du palais, s'appropria les femmes des deux rois, et deux d'entre elles se donnèrent la mort de leurs propres mains pour se soustraire à ce déshonneur.

(1) Ces lettres ne sont point parvenues jusqu'à nous.—*Note de l'éditeur.*

Cette nouvelle tyrannie pesa sur le pays pendant près de deux ans, et ne finit que par un nouveau désastre. Coumarayen, général du Maïssour, vint attaquer Tirouchirapalli à la tête d'une puissante armée ; le commandant de la place, attiré par l'ennemi, fit une sortie imprudente, tomba dans une embuscade, et y perdit presque toute sa cavalerie. Au moment où il rentrait dans la citadelle, Socca-Lingam, aidé de ses amis dévoués, se jeta sur lui, et le massacra avec les musulmans qui l'accompagnaient. Délivré de cet ennemi domestique, le Nayaken se vit alors entouré de quatre grandes armées : la première était celle de Coumarayen, qui l'assiégeait ; la deuxième, celle des Maravers, qui venaient sous prétexte de défendre leur souverain, mais dont l'unique but était de prendre leur part au pillage, ce en quoi ils surent se distinguer ; la troisième était celle d'Arasoumalei, général de Sambogi, fils et successeur de Sabagi ; la quatrième, celle d'Ecogi. Ces deux dernières feignaient de porter secours au Nayaken, qui les avait invitées ; mais leur motif réel était de repousser l'armée du Maïssour, dont ils craignaient le voisinage, et de s'emparer de tous les états de Maduré. De son côté, Coumarayen, comprenant qu'il lui était impossible de résister à tant d'armées avec des troupes si inférieures en nombre, offrit la paix au Nayaken, lui promit de lui conserver ses états et de rétablir les successeurs des anciens Nayakers de Tanjaour et de Gingi. Ces promesses étaient aussi flatteuses qu'elles étaient peu sincères. Le parti le plus sage eût été sans doute de se liguer avec le roi de Maïssour pour chasser les Mogols. Un peu d'énergie, soutenue par la confiance des peuples, eût assuré l'exécution d'un projet auquel les deux rois avaient un égal intérêt. Il eût été curieux de voir le Nayaken de Maduré se liguer avec son ennemi

pour combattre et détruire les alliés qu'il venait d'appeler à son secours. Dans les mœurs du pays, cette conduite n'aurait étonné personne ; elle n'aurait d'ailleurs blessé la justice que dans les formes, car tout le monde savait parfaitement ce que le Nayaken pouvait attendre de ces alliés. Aussi ne fut-ce pas la justice qui l'empêcha d'entrer dans les vues et d'accepter les propositions de Coumarayen. D'un côté, il ne pouvait guère plus compter sur sa parole que sur celle des musulmans ; de l'autre, son cœur était incapable d'un projet qui demandait du courage et une généreuse détermination. Il se contenta donc de rester oisif spectateur d'une lutte qui devait décider lequel de ces compétiteurs serait son maître et le possesseur de ses états.

Coumarayen faisait en même temps des démarches auprès du général Arasoumalei, auquel il offrait de grosses sommes d'argent pour corrompre sa fidélité et l'engager à se retirer vers Gingi. Il espérait par ces négociations donner au roi du Maïssour le temps de lui expédier les secours qu'il lui avait demandés ; mais ses lettres étaient tombées entre les mains de ses rivaux, qui sacrifiant à leur jalousie personnelle les intérêts et la gloire du prince et du pays, avaient détourné ces dépêches pour perdre le général. Celui-ci ne recevant ni renforts ni réponse à ses lettres, se vit obligé de chercher son salut dans une retraite honorable. Il chargea le corps de cavalerie de simuler un mouvement pour attirer l'attention des ennemis, de soutenir leurs efforts aussi longtemps qu'il pourrait, et ensuite de fuir à bride abattue vers le Maïssour ; pendant que lui-même profiterait de cette diversion pour s'échapper avec son infanterie dans une direction contraire et sauver ainsi son armée. Mais les Mogols ne se laissèrent pas donner le change ; depuis longtemps leur confiance et leur audace

s'étaient accrues par l'inaction de Coumarayen, qui leur révélait sa faiblesse et leurs forces; ils serraient de près son armée et aucune de ses démarches ne pouvait leur échapper. Ainsi quand la cavalerie opéra son mouvement, ils la suivirent assez froidement sans engager de combat, réservant toutes leurs forces pour accabler le corps d'armée; d'ailleurs cette cavalerie, démoralisée par sa triste position, n'était plus bonne qu'à exécuter la dernière partie des ordres qu'elle avait reçus ; elle le fit à merveille et avec d'autant plus de facilité, que les Mogols ne voulurent pas perdre leur temps à la poursuivre. Ils tombèrent alors sur l'infanterie et le combat ne fut qu'une horrible boucherie; ils trouvèrent un riche butin, fruit de plusieurs années de pillages, et firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait Coumarayen lui-même. La défaite et la prise de ce général jusqu'alors invincible mit le comble à la joie et à l'orgueil d'Arasoumalei.

Profitant de sa glorieuse victoire, il étendit ses conquêtes, chassa les Maïssouriens de toutes les provinces et presque de toutes les citadelles qu'ils avaient enlevées au Nayaken de Maduré. Il avait promis à celui-ci de le rétablir dans ses états pour l'engager à l'aider de ses troupes et de son argent; mais, comme on devait s'y attendre, cette promesse ne s'est jamais réalisée. Sambogi est aujourd'hui en possession de toutes les places conquises par Arasoumalei, qui continue à chasser les Maïssouriens; ceux-ci conservent encore quelques forteresses, entr'autres celle de Maduré, soutenue par les secours des Maravers, auxquels le Maïssour paraît un voisin moins redoutable que Sambogi. Le Nayaken, frustré de toutes ses espérances, dépouillé de ses états et de tous ses trésors, abandonné de ses troupes, privé de toutes ressources, et pressé par Sambogi dans sa forteresse de Tirouchirapalli plus vivement qu'il l'avait été par

les armées du Maïssour, tomba dans un accablement de tristesse et de mélancolie qui lui donna la mort. Cet évènement fit peu de sensation sur ses sujets et ses vassaux, dont il n'avait mérité ni l'amour ni la confiance, et que la présence d'un tyran étranger rendait insensibles à la joie de se voir délivrés d'un tyran domestique. Quelles leçons pour ces princes et ces rois, s'ils étaient capables de les comprendre et de les sentir!!! Socca-Linga-Nayaken eut pour successeur son fils Mouttou-Krischna-Nayaken, âgé de 15 ans. On peut s'imaginer quelle espèce de gouvernement existe sous un prince si jeune et si faible. Tout le pays est livré à une anarchie complète et à un pillage universel; les ennemis occupent les citadelles, les voleurs sont maîtres des campagnes, des villages et des villes, et ils exercent partout leurs brigandages avec une entière impunité.

Je dirai peu de chose sur le Tanjaour; la tyrannie d'Ecogi y continue son œuvre de destruction : après avoir dépouillé les hommes, il s'est attaqué aux pagodes de ses idoles; jamais on n'avait vu une si grande témérité dans un païen; mais c'est un païen qui n'a d'autre dieu que sa cupidité. Pour la satisfaire, il s'est approprié les trésors des pagodes et leurs immenses possessions. Les brames eurent beau venir se lamenter et lui représenter que leurs dieux se trouvaient abandonnés et sans sacrifices, parce qu'on leur avait enlevé les rizières dont le produit était destiné à leur culte; il leur répondit que les dieux ne mangeaient pas de riz, et que des sacrifices de fleurs odoriférantes leur suffisaient. On peut juger de là comment Ecogi traite ses malheureux sujets. A sa tyrannie se sont joints d'autres désastres. Une inondation, moins forte dans l'intérieur des terres que celle de 1677, a fait sur les côtes d'horribles ravages, parce qu'elle a été accompagnée d'un terrible coup de

vent qui, portant la mer hors de ses limites, a refoulé toutes les eaux des fleuves. Dans les seuls villages de la côte, plus de 6,000 personnes ont péri victimes de ce sinistre.

Dans le royaume de Gingi, la mort de Sabagi n'a causé aucun changement politique; son fils Sambogi s'annonce comme un tyran plus cruel et plus perfide que son père. Impossible d'énumérer les exactions, les brigandages, les meurtres qui désolent ce pauvre royaume. De nouvelles calamités et de nouveaux changements politiques sont annoncés : on dit que le Mogol, à la sollicitation du Maïssour, envoie une armée formidable contre Sambogi. En attendant, celui-ci poursuit ses conquêtes contre le Maïssour, non-seulement dans le royaume de Maduré, mais encore dans les provinces du nord, où il lui a enlevé plusieurs forteresses, toute la province de Darmabouri et d'autres terres voisines. Il paraît qu'il est secondé par l'Iquérian, ou roi du Canara, et par le roi de Golconde, qui se sont tous les deux unis contre le Maïssour, regardé comme l'ennemi commun. Je crains bien qu'une triste expérience ne leur apprenne ce que l'exemple de nos trois Nayakers aurait dû leur faire comprendre : que leurs véritables ennemis sont Ecogi et Sambogi avec leurs hordes sauvages. En décembre 1680 parut une comète qui occupait dans le ciel un arc de 90°; elle fut suivie peu après d'une seconde, située dans la même région du ciel, mais beaucoup moins étendue. Les Indiens, qui attribuent à ces astres effrayants les mêmes influences que l'opinion générale de l'Europe leur a toujours supposées, ne manquent pas de les rendre responsables de tous les malheurs qui ont affligé ces contrées et de tous ceux qu'ils attendent pour les années suivantes.

Passons aux affaires de notre Mission. Sans m'arrêter à une foule de détails, qui seraient une répétition de ce que vous avez lu dans les lettres précédentes, j'indiquerai les

évènements les plus remarquables, par leur importance ou par leur nouveauté.

MADURÉ et MOULLIPADI. — Les PP. Emm. Lopez et Rodr. d'Abreu sont entravés et continuellement harassés par les troupes de Sambogi, qui ravagent tout le pays et assiégent depuis un an les Maïssouriens dans la citadelle de Maduré.

A toutes les sollicitudes que nous causent les guerres et les persécutions des païens s'est ajoutée cette année une crainte très-sérieuse, causée par une aventure qui pouvait avoir les suites les plus funestes. Je vais vous en faire le simple récit. Un chrétien de Maduré ayant donné des scandales, fut puni par le Missionnaire, qui le chassa d'une maison appartenant à l'église et qu'on lui avait permis d'occuper jusqu'alors. Ce malheureux, au lieu de penser à se convertir, chercha les moyens de se venger. Plein de cette pensée, il se rend dans les montagnes et les vallées qu'habitent les chrétiens de Saint-Thomas, se présente à l'évêque, Mgr Alex. de Campos, se donne pour un homme de première noblesse, et lui débite toutes sortes de contes sur la Mission du Maduré : à l'entendre, il y a dans le pays d'Outtamapaleam plusieurs brames convertis, mais non baptisés, parce qu'ils ne veulent pas recevoir le baptême des missionnaires jésuites, reconnus pour pranguis et méprisés par les hautes castes ; de plus, un grand prince demande le baptême et se propose d'épouser la fille du roi Sambogi, chrétienne aussi bien que son père, et plusieurs capitaines de son armée; en conséquence il prie sa Grandeur de venir dans ces contrées pour conférer le baptême à ce prince et à ces brames, et pour consoler un grand nombre de chrétiens de haute condition. Il sait si bien arranger son histoire, que l'évêque le croit sur parole, sans penser à prendre des informations un peu plus sûres ; et comme le prélat ne

peut lui-même entreprendre ce voyage, il envoie, avec les pouvoirs de vicaire-général, le P. Paul de S.-François, carmélite italien, missionnaire de la Propagande. Le R. Père, conduit par le chrétien dont j'ai parlé, arrive dans le pays, revêtu de son habit européen, et observant en tout ses usages européens; il se présente d'abord à Outtamapaleam dans une chrétienté nombreuse, composée surtout de parias. Le catéchiste étonné lui expose la manière dont les missionnaires du pays se comportent envers les néophytes, il le prie d'éviter, à leur exemple, de traiter familièrement avec les parias en présence des païens, d'entrer dans l'église avec des souliers, etc., et il s'efforce de lui faire comprendre la nécessité de s'accommoder à ces usages. Sur son refus, il se retire avec les chrétiens nobles, refuse d'ouvrir l'église, et expédie un courrier pour informer le P. d'Abreu de ce qui se passe. De son côté le P. Paul écrit au P, Supérieur, pour se plaindre de la conduite du catéchiste, et lui exposer les motifs de sa venue.

Le P. Supérieur lui répond en s'étonnant d'une telle méprise, qu'il eût été si facile d'éviter; il lui explique notre manière de vivre et le mal que sa présence peut causer à la mission, et le conjure de vouloir bien se retirer. Le P. Paul ne se rend pas à ces raisons, et assure que, loin de choquer les chrétiens, son vêtement et ses usages leur sont fort agréables, puisqu'ils lui témoignent beaucoup d'affection et de respect. En effet les parias sont enchantés de le voir au milieu d'eux. Cependant il cherche en vain le prince et les brames qu'il est venu baptiser. Son guide lui fait dépenser tout son argent, sous prétexte d'offrir des présents aux seigneurs du pays, et après avoir joué sa comédie, il disparaît. Le pauvre P. Carme, abandonné au milieu d'un pays inconnu, s'en va comme

il peut, et ne manque pas de nous imputer le mauvais succès de son expédition, l'accueil peu courtois du catéchiste et des néophytes de condition, peut-être aussi l'absence des brames et du prince catéchumène, et de la fille de Sambogi, chrétienne comme son père!

Dans le fait, nous étions fort innocents, puisqu'il nous était impossible de prendre des mesures contre une visite que nous étions loin de prévoir. Mais, en principe, nous avouerons qu'il nous serait difficile de désapprouver notre catéchiste, et si nous avions dû lui donner une direction, elle aurait été à peu près celle qu'il a suivie. Vous connaissez assez notre Mission pour comprendre nos raisons ; mais combien de personnes auxquelles notre conduite paraîtra fort extraordinaire et même passablement orgueilleuse! qui sait! vous en aurez peut-être des nouvelles à Rome... A cela que faire? laisser dire, et souffrir.

Voici, dans une lettre du P. d'Abreu, un petit échantillon de ses courses : « Vous savez par expérience combien le voyage de Maduré au sud de notre mission est pénible. Dans l'espérance d'éviter une partie de ces fatigues, ou du moins de gagner du temps, je résolus de passer par Outtamapaleam. Je consacrai à l'administration de cette chrétienté vingt jours d'un travail continu, donnant les nuits aux parias, pour ne pas blesser les orgueilleux païens que nous cherchons à convertir. La cabane qui abritait ce ministère nocturne me rappelait les catacombes des premiers chrétiens : il était difficile de m'y retourner, impossible de m'y tenir debout. De là je continuai mon voyage vers le sud. On me fit gravir une montagne escarpée, ou plutôt un rocher complètement nu, bordé d'affreux précipices. Après avoir marché tout le jour, nous fîmes halte dans un village situé sur un petit plateau, au pied de nouvelles montagnes aussi élevées et

non moins roides que les précédentes. Comme nous étions encore à jeun, nous nous arrêtâmes sur le bord d'un ruisseau pour faire cuire un peu de riz. Le lendemain avant le jour nous étions en route, d'abord sur la pente des rochers, puis à travers d'antiques forêts, habitées par les bêtes féroces, dont nous rencontrions les traces toutes fraîches. Nous atteignîmes le sommet ; mais ici nouvelles difficultés et nouveaux dangers : il fallait descendre le versant opposé des montagnes que nous avions gravies avec tant de peines, suivre des sentiers suspendus sur des abîmes dont l'aspect éblouissait les yeux et causait le vertige ; souvent ma seule ressource était de m'asseoir et de me laisser glisser tout doucement le long du rocher. Arrivés dans la plaine, le manque d'eau nous força à continuer notre voyage jusqu'à la nuit sans prendre aucune nourriture. Nous nous arrêtâmes dans un gros village très-populeux, mais qui ne nous offrait pas un seul coin où il nous fût permis de nous reposer et de préparer notre modeste repas. Cependant la Providence vint nous tirer d'embarras : un gentil qui nous avait vus à Tirouchirapalli nous reconnut, et nous conduisit avec beaucoup de civilité dans sa maison, où il nous servit un bon souper. Après quelques heures de repos, le désir de célébrer la Nativité de saint Jean-Baptiste pressa notre marche, et nous arrivâmes à une chrétienté où m'attendait un de mes catéchistes. Je passai quelques mois au milieu de mes chers néophytes du sud ; leur ferveur me consola de mes fatigues, et me prouva que Dieu supplée par sa grâce à l'absence des missionnaires.

» Une violente persécution s'est élevée contre les chrétiens à Cajétar et à Paléam ; je vais vous en donner l'histoire en peu de mots. Une femme païenne entretenait des rapports avec un puissant canacapoullei, seigneur de tout

le pays ; elle fut convertie et baptisée par un de nos catéchistes, nommé Pierre ; dès-lors elle résista généreusement à toutes les instances de son séducteur, et mena une vie très-édifiante. Le païen, connaissant la cause d'un tel changement, conçut une haine implacable contre notre sainte religion, et résolut d'immoler à sa vengeance les chrétiens et surtout les catéchistes. Dans ce dessein, il se rend au palais du gouverneur, il lui présente ses plaintes contre la nouvelle secte, qui travaille à détruire tous les dieux du pays, il excite sa cupidité par l'espoir d'un riche butin, et obtient un ordre conforme à ses désirs. Pour mieux assurer son coup, il garde le secret et remet l'exécution au vendredi-saint, circonstance où les fidèles se rassemblent en plus grand nombre, pour célébrer la Passion de notre Seigneur et les fêtes de Pâques.

» Au jour fixé, il arrive avec une troupe de gens armés et se saisit des principaux chrétiens. Le catéchiste, inconnu aux persécuteurs, n'est point arrêté : il lui serait facile de s'évader, et les néophytes eux-mêmes le conjurent de se soustraire par la fuite ; mais sa foi et son zèle rejettent un parti qui pourrait décourager ses frères et les exposer à l'apostasie. Désirant les soutenir par ses conseils et son exemple, il se présente à ses ennemis, qui le réunissent aux prisonniers et le chargent de fers si pesants, qu'il ne peut se remuer. Bientôt les tortures commencent : deux hommes le tiennent suspendu en l'air par les cheveux, tandis que d'autres bourreaux le déchirent à coups de verges. Après ce supplice, on le conduit devant le gouverneur, qui lui reproche de déshonorer sa noblesse en professant la religion des Paravas et des Pranguis ; et sur sa réponse pleine de courage, il est condamné à être empalé.

» Pendant qu'il marche, comme en triomphe, vers le lieu du supplice, un ordre du gouverneur le ramène à son tri-

bunal ; les ruses, les promesses et les menaces sont employées de nouveau, sans ébranler la constance du généreux soldat de Jésus-Christ. La première sentence est donc confirmée, et on l'entraîne pour la lui faire subir. Sur son chemin, il rencontre le Maniacaren, qui, sans doute d'intelligence avec le gouverneur, arrête encore le catéchiste, essaie de nouveaux moyens de séduction et le soumet à des tourments plus cruels que les précédents. Il tombe évanoui et est reporté dans sa prison ; on l'y charge de ses premières chaînes, on tire violemment ses bras en forme de croix et on le laisse dans cette positon, sans autre soulagement que ceux qui étaient absolument nécessaires pour prolonger son supplice. Après vingt jours de martyre, les persécuteurs, désespérant de vaincre sa fermeté, le marquent d'un fer rouge sur le front et sur les épaules et le chassent en exil.

» Dieu ne laissa pas longtemps un tel crime impuni. Par ordre du Nayaken, j'ignore pour quel sujet, le gouverneur fut jeté en prison, livré au supplice des verges et expira sous les coups. Le catéchiste put alors rentrer dans le pays, avec d'autant plus de sécurité que les païens eux-mêmes étaient frappés du terrible châtiment qu'avait subi son persécuteur. Il m'a écrit pour me témoigner le désir qu'il a de me voir et m'annoncer qu'une foule de catéchumènes, disposés au saint baptême, attendent mon arrivée ; les troubles de la guerre m'ont empêché jusqu'à présent de me rendre à ses vœux.

» J'ai dit que plusieurs néophytes avaient été arrêtés avec le catéchiste. Ils étaient au nombre de quarante ; ils eurent part à ses premiers tourments ; mais comme on voulait surtout de l'argent, on leur rendit bientôt la liberté en leur imposant une forte amende. Dieu ménagea leur faiblesse, qui peut-être n'aurait pas résisté aux tor-

tures avec la même constance dont ils avaient sous les yeux un si bel exemple. »

Dans une autre lettre, le P. d'Abreu me dit : « Je n'ai baptisé dans le cours de ces deux ans que 650 personnes ; on m'annonce que, dans le Sud de la mission, plus de 500 catéchumènes m'attendent pour recevoir la même grâce. Il m'a été impossible d'aller recueillir ce fruit des bénédictions célestes : mes forces se refusent aux fatigues du voyage. Les armées qui ravagent ces contrées, m'ont forcé à me retirer dans les montagnes ; la mauvaise influence des eaux et de l'atmosphère, jointe aux privations de tous genres, m'a causé une fièvre opiniâtre qui depuis un an me réduit à une extrême faiblesse.

Candelour. Cette résidence fondée au milieu des bois pour être l'asile des missionnaires, et qui l'avait été en effet pendant toutes les guerres précédentes, est devenue durant ces dernières années un des postes les plus dangereux. Des divisions survenues entre les voleurs ont ouvert ces bois aux officiers du Nayaken, qui, sous prétexte d'épouser les intérêts des chefs rivaux, y ont porté leurs ravages. L'histoire de ce district n'est donc qu'une suite d'alarmes, de courses, de privations et de souffrances, auxquelles la faible santé des PP. Jos. de Sylva et Emmanuel Rodriguez n'a pu résister que par une espèce de miracle. Dieu a récompensé leurs fatigues et leurs sacrifices par la consolation de soutenir la foi des néophytes et de baptiser 1169 idolâtres.

Nandavanam. Les guerres générales et les excursions continuelles des voleurs qui allaient piller les armées d'Ecogi, et des détachements que celui-ci envoyait pour punir les voleurs, ne permirent pas longtemps au P. Dominique d'Almeida de résider à Nandavanam; il se réfugia dans l'hermitage et la chapelle des plaies de notre

Seigneur, où plus d'une fois les missionnaires ses voisins furent obligés de venir le joindre pour se soustraire aux dangers. Vous comprendrez facilement les tribulations des Missionnaires au milieu de tous ces bouleversements, le simple récit de leurs souffrances paraîtrait une exagération. Ajoutons toutefois qu'elles sont adoucies et abondamment récompensées par la joie que leur cause la ferveur des chrétiens et par le bonheur d'arracher à l'esclavage du démon une foule de païens.

Je ne puis m'empêcher de vous citer l'exemple d'une chrétienne de Nandavanam de la caste des voleurs, nommée Marguerite. Privée de l'usage de ses jambes, elle se traînait tous les jours sur ses mains, de la maison à l'église, pour y entendre la sainte Messe; et quand le Père fut obligé de se retirer à la chapelle des plaies de notre Seigneur, elle ne crut pas acheter trop cher le bonheur d'assister au saint sacrifice, en parcourant de cette manière tous les dimanches la distance d'une lieue. Le P. Dom. d'Almeida, qui m'écrit ce trait, me dit qu'il ne put retenir ses larmes en voyant arriver ainsi cette admirable néophyte, les mains en sang et couvertes de blessures. En effet quel missionnaire résisterait à un tel spectacle! Pendant que son cœur de Père s'émeut de compassion pour les souffrances de ses enfants, sa foi le remplit d'admiration et de joie à la vue des merveilles que Dieu opère dans leurs ames, et à la pensée des récompenses qu'il leur prépare dans le ciel. Pourquoi faut-il qu'un autre sentiment vienne parfois se mêler à ces douces émotions! Il pense à l'Europe et il s'écrie : ô chrétiens aveugles qui méprisez vos trésors!... non, Tyr et Sidon ne seront pas les seules à se lever contre vous au jour du jugement!

Le P. de Sylva me donne en même temps le récit de plusieurs faveurs accordées à des païens malades ou tour-

mentés du démon, et des conversions qui en ont été le fruit. Il parle de deux néophytes qui, traînés devant les tribunaux et forcés de subir l'épreuve du feu pour prouver leur innocence ou la vérité de leurs droits, acceptèrent le défi avec confiance, plongèrent la main dans le beurre bouillant, en présence d'une foule de spectateurs, et la retirèrent parfaitement intacte. Il me suffit d'avoir indiqué ces traits dont j'ai déjà décrit plus d'un exemple dans les lettres précédentes. Le nombre des baptêmes, pendant ces dernières années, s'élève à 1758.

Je n'ajouterai qu'un mot, et ce sera à la louange du bon Père d'Almeida. Sa santé délabrée et l'opinion de quelques Pères qui le croyaient attaqué de phthisie avaient engagé les Supérieurs à le rappeler sur la côte pour y reprendre des forces. La pensée d'abandonner cette mission lui causa tant de peine, il sut plaider sa cause avec tant d'éloquence, que le Supérieur lui permit de rester dans ce district. Vous pouvez conjecturer d'après ce que j'ai dit combien il a souffert et travaillé pendant ces années; et cependant, loin de succomber à la peine, il est aujourd'hui mieux portant et plus fort que jamais; c'est une nouvelle preuve de la bonté avec laquelle Dieu veille sur ceux qui se sacrifient pour sa gloire.

Couttour. — Je me contenterai de rapporter ici les lettres du Père Jean de Britto, chargé de ce district. La première lettre est de 1680.

« P C.,

» Après avoir célébré les fêtes de Pâques à Couttour, dans le royaume de Gingi, je passai à la province de Pandanellour, dans le royaume de Tanjaour. J'y baptisai un grand nombre de catéchumènes; j'administrai les sacrements à tous les chrétiens de cette contrée, qui accoururent à l'église de Tattouvantchéri; je fis ensuite une

excursion dans la province de Combaconnam, pour visiter les malades, et de là je revins à Tattouvantchéri. C'est alors qu'on m'annonça que notre excellent catéchiste Gnanamouttou était à l'extrémité ; quoique j'eusse les jambes blessées et en très-mauvais état, je ne pus m'empêcher d'aller consoler ce bon vieillard, qui a rendu des services si précieux à la religion. Après un voyage bien pénible, j'arrivai auprès du malade à Cabalacouri, je lui administrai les sacrements et reçus son dernier soupir. Tous les chrétiens le pleurèrent comme un père ; il avait bien mérité ce nom par sa tendre sollicitude et son zèle infatigable : le jour et la nuit, sous les ardeurs du soleil comme pendant la pluie, il était toujours prêt à courir où l'appelaient le besoin des chrétiens et les désirs du missionnaire. Il était également admirable par sa dévotion et par sa charité pour les pauvres, auxquels il distribuait tout ce qu'il avait ; nous célébrâmes ses funérailles avec toute la pompe possible. J'administrai ces chrétiens, qui depuis plusieurs années n'avaient pas vu de prêtre chez eux ; après les avoir consolés, je partis, contre l'avis de tout le monde, pour Cararampatti, où la persécution avait fait de tristes ravages. Cette province est située au sud de Tanjaour, sur les confins du Marava ; elle est très-pauvre, parce que les terres en sont peu fertiles et que les seigneurs augmentent encore la misère des habitants par leurs exactions. Cependant je n'ai jamais rencontré un orgueil plus insupportable ni une haine de notre sainte religion plus aveugle et plus fanatique que dans les païens de cette contrée. Je désirais ardemment parler aux brames, auteurs des persécutions ; mais j'eus beau les provoquer, ils répondirent constamment qu'ils se garderaient bien de venir me voir ; ils savaient, disaient-ils, que j'ensorcelais et attirais à la religion tous ceux qui me visitaient, grâce à une certaine poudre composée des

cendres des petits enfants que je tuais et faisais brûler; je ne manquerais pas de leur jeter ma poudre magique et les forcerais ainsi à se faire chrétiens; les peuples imitant leur exemple embrasseraient la foi, et alors leurs idoles irritées enverraient une peste qui dépeuplerait tout le pays.

» Ces pourpalers durèrent plusieurs jours, que je consacrai à l'administration de ces chrétientés; je baptisai douze catéchumènes et en laissai un bon nombre d'autres qui avaient besoin d'une plus longue épreuve. Je passai de là à Siroucarambour. Pendant que je cultivais cette chrétienté, l'on vint m'annoncer que par ordre du roi une troupe de soldats était allée à Tattouvantchéri pour m'arrêter avec mes brames chrétiens, et que ne nous ayant pas rencontrés, ils avaient chargé les gardes de faire des perquisitions dans tous les environs. Comme j'avais à peu près terminé ma visite, je crus prudent, d'après l'avis des principaux chrétiens, de fuir la nouvelle persécution; je me travestis et m'embarquai, au milieu de la nuit, pour le royaume de Gingi; j'y employai deux mois à la visite des chrétientés; puis, jugeant que le roi de Tanjaour, préoccupé d'une nouvelle guerre, n'aurait pas le temps de nous persécuter, je rentrai dans son royaume. Dès que j'eus passé le Coléron, des pluies abondantes enflèrent soudainement les rivières; j'en passai trois à la nage et fus surpris par la nuit dans un bois, où j'eus beaucoup à souffrir : le vent, la pluie, le froid et la faim semblaient avoir conjuré contre nous. Dieu vint à notre secours : vers minuit, deux païens nous rencontrèrent et nous conduisirent dans une cabane; ils allumèrent un grand feu et servirent un bon souper à mon compagnon, et à moi un peu de lait, seule nourriture que mon titre de sanniassi leur permît de m'offrir. Je remerciai la divine providence et donnai à ces braves gens quelque présent pour récompenser leur charité.

Le lendemain, nous continuâmes notre route. La pluie recommença et nous accompagna jusqu'à quatre heures après midi. Nous nous trouvâmes alors sur le bord du canal appelé Manja-Vaïkkal, que nous ne pouvions traverser ni à gué ni même à la nage, à cause de la violence du courant. Je rencontrai dans ce bois quelques jeunes gens, que je priai de me céder un vase de terre qu'ils portaient avec eux, comme font tous les Indiens dans leurs voyages ; mon intention était d'y déposer mes livres et ma chapelle afin de tenter le passage. Leur refus obstiné m'ôtant tout espoir de franchir l'obstacle, je m'assis sous un arbre épineux, et me mis à réciter mon bréviaire, résolu d'y passer la nuit, à jeun, tout trempé et transi de froid. Le bon Maître eut encore une fois pitié de nous. Un jeune homme apparaît sur la rive opposée, et crie de toutes ses forces : « Où est le sanniassi arrêté par la rivière ? » Je lui réponds par mes gestes plus que par mes paroles, et à l'instant il se jette à l'eau et arrive bientôt auprès de moi. Il commence par transporter à l'autre bord mes livres et mes effets ; puis, revenant à la nage, il me prend par le bras, fend les flots avec une vigueur étonnante, et me dépose sur le rivage, pour entreprendre son troisième voyage et chercher mon compagnon. Grâce à cette attention de la Providence, il nous fut permis de nous rendre à une chrétienté peu éloignée et de nous y reposer de nos fatigues. Le jour suivant, après avoir encore traversé un canal dont l'eau me venait à la poitrine, j'arrivai à ma résidence de Siroucarambour ; j'y célébrai la fête de Noël au milieu des néophytes accourus de tous les environs, et administrai quelques baptêmes, qui portent à 900 le nombre des conversions de cette année.

» Je suis, etc. »

Autre lettre du P. Jean de Britto.

» P. C.,

» La paix conclue entre Sambogi et l'Ouréian, petit roi de ces bois, m'ayant permis de rentrer dans mon église de Couttour, je quittai le sud, passai par Tattouvantchéri, où je reconnus les dégâts qu'avaient faits les soldats venus pour m'y arrêter. Je parcourus, pendant le carême, les chrétientés de Vengattammapettei, de Tirouvadi, de Vettavalam, de Vîrasôlabouram et autres provinces de Gingi, et célébrai les fêtes de Pâques à Couttour. Je revins ensuite dans le Tanjaour, visitai Solamandalam, où je donnai le baptême à plusieurs catéchumènes qui m'attendaient avec impatience ; de là je passai dans la province de Mannârcoïl, où je fus obligé de camper pendant quinze jours dans un bois, sans maison, privé de toutes les choses nécessaires à la vie, n'ayant d'autre boisson que l'eau bourbeuse d'un fossé, et exposé constamment à la cruauté des tigres et des voleurs. Je me consolai de toutes ces privations et de ces dangers par l'avantage que m'offraient ces bois d'administrer en toute liberté les parias et les autres castes inférieures. J'y entendis deux mille confessions et conférai cent cinquante baptêmes. De là je me rendis à la province de Cararampatti, où les nuits furent consacrées à l'administration des fidèles et les jours aux disputes avec les païens. Un certain nombre de nobles catéchumènes reçurent le sacrement de la régénération avec des dispositions qui m'édifièrent et me remplirent de joie. Je repartis au milieu des larmes de ces chers néophytes, et, après avoir passé à la nage plusieurs rivières, j'arrivai dans la province de Tiroucareioûr. Les fatigues excessives de ce voyage, jointes aux travaux et aux veilles qui l'avaient

précédé, avaient épuisé mes forces et allumé le feu dans mes veines ; une fièvre ardente me consumait ; des furoncles envénimés couvrirent mes jambes ; mes yeux subirent un genre de torture bien extraordinaire : une grosse excroissance de chair s'était formée dans l'intérieur des paupières et me causait une violente douleur. Les médecins ne comprenaient rien à mon état et avaient perdu toute espérance. Après dix jours de souffrances, Dieu m'inspira de recourir à l'intercession de saint François-Xavier. Pour le prendre par son côté faible, je renouvelai en son honneur le vœu de me consacrer, jusqu'au dernier soupir de ma vie, à la conversion de ses chers Indiens. A l'instant les douleurs se calmèrent, et en peu de jours je fus complètement guéri.

» Vers la fin de l'année, je me rapprochai du nord de la Mission, parcourus les chrétientés du royaume de Gingi, et célébrai les fêtes de Noël à Couttour. C'est là que j'appris la mort terrible du brame Minatchi, chef et seigneur de ce village, qu'habitent plus de quatre cents chrétiens, et ennemi juré de notre sainte religion. Plusieurs fois il avait présenté ses réclamations et ourdi ses trames iniques auprès des seigneurs de la province, pour détruire notre église. Quand il se crut maître de la position, il fit comparaître les néophytes, leur déclara que le lendemain il voulait offrir un sacrifice à ses idoles, et leur enjoignit non-seulement de contribuer, mais d'assister personnellement à ces cérémonies. Irrité de leur refus, il les chargea d'outrages, vomit les plus horribles blasphèmes contre la sainte loi de Jésus-Christ, et ajouta que le lendemain il saurait bien les forcer ou leur montrer jusqu'où s'étendait son pouvoir. Les chrétiens, effrayés de ces menaces, se recommandèrent à Dieu, et passèrent la nuit en prières ; ils attendaient pleins d'anxiété, mais avec une détermination

généreuse de combattre pour la foi et de tout souffrir plutôt que de l'abandonner. Le lendemain arriva et leur fut annoncé par les pleurs et les hurlements des païens, attroupés autour du cadavre du brame, que la justice divine avait frappé pendant la nuit ; sa femme, qui avait partagé sa rage contre les chrétiens, se fit elle-même justice en se brûlant avec le cadavre de son mari. Ce châtiment et plusieurs faveurs accordées par la divine miséricorde en confirmation du saint Évangile frappèrent vivement les païens et en convertirent un grand nombre. J'en ai baptisé sept cents dans le courant de cette année : quelques-uns d'entre eux sont allés sur-le-champ prendre possession de la gloire céleste. Veuillez demander à Dieu que je ne me rende pas indigne de partager leur bonhenr, et me donner votre bénédiction.

» JEAN DE BRITTO. »

J'ajouterai à cette lettre un trait de miséricorde qui signala le voyage que j'entrepris pour porter secours à cet excellent Père, malade à Tiroucareiour. Chemin faisant, je me sentis intérieurement poussé à quitter la route ordinaire et à faire un long détour, et je suivis cette impulsion sans trop me rendre raison du motif. Après un voyage pénible, j'arrivai très-fatigué dans un village païen situé à quelques lieues de Couttour, et me retirai dans une pagode pour me reposer. Un instant après, j'entendis des soupirs et une voix plaintive ; je cherchai et trouvai derrière la pagode un pauvre malade qui n'avait plus que la peau et les os. Je compris aussitôt le dessein de la Providence, qui sans doute m'avait conduit auprès de ce païen pour le salut de son ame ; je lui prodiguai donc tous les soins possibles, et, comme il n'y avait dans le village aucun chrétien à qui je pusse le confier, je le fis transporter à Couttour,

où je continuai à lui témoigner la plus tendre charité. Mais les obstacles étaient plus grands que je ne l'avais cru, et le malade, ayant repris un peu de forces, déclara qu'il était prêtre d'une idole et ne pouvait l'abandonner. Cependant je ne perdis pas espérance; j'en chargeai un catéchiste, qui réussit enfin à vaincre ses répugnances et le décida à écouter au moins l'explication du catéchisme. Ses yeux s'ouvrirent à la lumière céleste, son cœur se rendit à la grâce, il crut, fut baptisé et mourut, pour aller chanter éternellement les louanges de la divine miséricorde, comme nous avons lieu de l'espérer.

Revenons aux lettres du P. Jean de Britto.

P. C.,

» Je continue le journal de ma mission. Après avoir passé le commencement de l'année et le carême dans le royaume de Gingi, j'y célébrai les fêtes de Pâques avec une solennité extraordinaire : les processions, les décorations, les musiques bruyantes, les pétards, les feux d'artifice, tout s'y trouva, au grand désespoir des païens et à l'extrême consolation de nos néophytes. Ce qui me consola par-dessus tout, fut leur empressement, leur piété, leur ferveur à s'approcher des sacrements durant ces fêtes et pendant tout le carême; je confessai et communiai plus de quatre mille chrétiens et conférai plus de 300 baptêmes. Au moment où je me disposais à partir pour le Tanjaour, un ordre de la sainte obéissance m'envoya à San-Thomé; j'en revins au commencement de juin et me rendis de suite à Salamandalam, où les ennemis de la foi me poursuivirent avec acharnement. Je fus obligé de faire toutes mes administrations retiré dans quelque maison de chrétiens, ou caché dans les bois. Je m'effor-

çai de consoler ces pauvres néophytes; mais comment me consoler moi-même en voyant l'impossibilité physique de suffire à tous, et surtout de secourir les moribonds dans ce moment d'où dépend leur éternité! Si l'on ne vient à notre secours, cette mission ne peut durer; mais c'est là une affaire qui appartient à un autre tribunal que le mien, je reviens donc à mon histoire.

» De Tirouvandatourei, je partis pour Cararampatti, et ce jour même le gouverneur de cette province, qui me croyait encore dans ces bois, expédia une troupe de soldats avec ordre de me tuer : mais Dieu, sans la permission duquel rien n'arrive, avait eu soin de me soustraire à leur fureur. A cette époque eut lieu un ouragan si violent, que de mémoire d'homme on n'avait rien vu d'aussi effrayant. Dans la seule province de Tirouvadour plus de dix mille ames furent victimes de cette horrible tempête et de l'inondation qui l'accompagna; ce qu'il y eut de remarquable, c'est que de tous les chrétiens, qui s'y trouvent en grand nombre, pas un seul ne périt. Dans la province de Tandanelloûr, le brame qui deux ans auparavant était venu avec des gens armés pour me prendre à Tattouvantchéri, comme je l'ai rapporté en son temps, subit un sort qui fut regardé de tout le monde comme un châtiment du ciel. Le désir de sauver sa fortune lui fit perdre quelques instants à ramasser son or et ses bijoux; quand il vit l'inondation pénétrer dans sa maison, il s'enfuit chargé de ses richesses, mais ce poids ne l'empêcha pas d'être saisi et emporté par un tourbillon de vent qui le jeta dans une rivière, et il disparut dans les flots avec tous ses trésors.

» La justice divine a pareillement éclaté dans la punition d'un seigneur, dont la haine contre les chrétiens égalait le pouvoir et l'influence : entre mille autre vexa-

tions; il avait fait incendier notre église de Colei ; quelques jous après, le feu consuma sa maison avec tout ce qu'elle contenait; et lui-même, poussé au désespoir par les ministres de Sambogi qui exigeaient de lui une grosse somme d'argent, s'empoisonna, et nous délivra ainsi d'un des plus redoutables ennemis que nous eussions dans ce royaume.

» Pendant l'ouragan dont je viens de parler, 80 néophytes s'étaient réfugiés dans une grande maison, la plus capable de résister à cette tourmente, qui avait déjà emporté toutes leurs cabanes; le catéchiste était avec eux et les exhortait à la confiance; ils passèrent toute la nuit en prières ; dès la pointe du jour, voyant que l'orage se calmait, ils sortirent de la maison ; à l'instant même elle s'écroula, comme pour leur manifester la protection du Ciel, qui l'avait jusqu'à ce moment suspendue sur leurs têtes. Les païens furent si frappés de cet évènement que plusieurs d'entre eux se convertirent.

» Dans le cours de cette année j'ai baptisé 680 personnes ; un grand nombre de catéchumènes qui devaient recevoir ce bonheur n'ont pu venir me joindre à cause de ce terrible ouragan; j'espère les retrouver un peu plus tard.

» Je vous demande votre bénédiction et me recommande à vos prières.

JEAN DE BRITTO. »

Autre lettre du même Père de Britto.

« P. C.,

» Les premiers travaux de cette année, depuis janvier jusqu'en avril, furent consacrés au royaume de Gingi, plongé dans la désolation par la tyrannie de Sambogi. Je

visitai les chrétientés et célébrai les fêtes de la passion et de la résurrection de notre Seigneur, avec une solennité jusqu'ici sans exemple. J'étais secondé par le P. Joseph de Sylva, que les guerres avaient chassé de sa résidence, et par le P. Dom. d'Almeida; qui se rendait à San-Thomé, en qualité de recteur du collége. Ce fut une vraie jouissance de paradis pour mes néophytes, qui se nourrirent du pain des anges au nombre d'environ 5,000. Après les fêtes, le P. d'Almeida prit la route de Coranapattou, le P. Joseph de Sylva celle de Nandavanam, et moi je rentrai dans le royaume de Tanjaour; mais je fus bientôt arrêté par deux nouvelles qui m'arrivèrent en même temps : l'une était un avis de mes catéchistes, qui me priaient de fuir, parce que le gouverneur des provinces de l'est avait donné l'ordre de se saisir de ma personne; l'autre était une lettre de Votre Révérence par laquelle vous me chargiez d'aller rejoindre le P. Provincial à la côte de la Pêcherie. En conséquence je me dirigeai vers la côte, et me jetai sur la première barque qui se rencontra. La mer était grosse, la mousson contraire, et les courants nous entraînaient vers le nord avec une violence que nous avions peine à vaincre. Après quatorze jours d'une navigation extrêmement pénible et dangereuse, je fus obligé de prendre terre au Marava et de continuer mon voyage à pieds. Je fus également confus de la charité de tous nos Pères et touché de l'esprit religieux, du zèle apostolique et du dévouement qui brillent en eux. Malgré les douceurs d'une telle compagnie, je dus sacrifier le plaisir au devoir, et j'arrivai au Travancor auprès du R. P. Provincial Gaspar-Alphonse, dans notre collége de Topo. Je traitai avec lui les affaires dont Votre Révérence m'avait chargé, et après avoir reçu sa bénédiction, je repartis, extrêmement édifié de tous nos

Pères du Travancor, dans lesquels je voyais des frères et de vrais imitateurs de Saint-François-Xavier, apôtre de ces peuples. Je conclus à Tuticorin les affaires que j'avais à y régler, et je m'embarquai de nouveau avec les PP. Jérôme Fellez et Louis de Melló, sujets de rares vertus et de talents distingués, auxquels notre Seigneur inspira le désir de se consacrer à son service dans notre mission.

» La navigation fut des plus orageuses : pendant 35 jours nous nous crûmes aux portes de la mort ; nous pûmes bien dire avec saint Paul : *ter naufragium feci*, car dans ce seul voyage nous ne fîmes pas moins de trois naufrages, dont chacun était plus que suffisant pour nous submerger. Notre barque fut mise en pièces par les vagues ; pendant qu'attachés à nos débris, nous lutions contre la violence des flots, nous fûmes recueillis par un navire musulman. Bientôt après, nos libérateurs effrayés eux-mêmes du danger et obligés de fuir devant la tempête, voulurent se débarrasser des bouches inutiles ; ils nous jetèrent sur une petite embarcation, moitié pourrie, sans voiles et sans rames, et nous abandonnèrent ainsi au gré des flots. Dieu était notre pilote, il nous conduisit heureusement au port, tandis que le vaisseau qui nous avait rejetés était peut-être englouti dans les abîmes. Nous débarquâmes, au mois de septembre, dans le royaume de Gingi ; je m'arrêtai deux mois avec les nouveaux missionnaires, qui s'appliquèrent avec ardeur à l'étude du tamoul. Au mois de décembre, je partis pour le royaume de Tanjaour et visitai les chrétientés des provinces de Pandanellour, Rarajarapettei, Tiroucareiour, Mannarcoïl et Védaranianam, au cap de Calimère. Ainsi se termina cette année, pendant laquelle j'ai baptisé 810 personnes, malgré les voyages qui me retinrent six mois loin de la mission.

» Dieu soit béni à jamais de la protection qu'il daigne accorder à cette mission, pour la conserver et l'étendre malgré toutes les contradictions des rois, des princes et de tous les grands de ce monde !

» En demandant votre bénédiction, je suis, etc. »

JEAN DE BRITTO.

Coranapattou. — Je ne m'étendrai pas beaucoup sur ce district qui offre une matière peu abondante. La tyrannie de Sambogi a dépeuplé plusieurs provinces, dont les habitants sont allés chercher un asyle dans les royaumes voisins; les guerres continuelles ont rendu l'administration impossible pendant une partie du temps, et le missionnaire y a recueilli plus de tribulations que de succès. Voici le journal d'une excursion que je fis dans ces contrées. Après m'être arrêté quelques jours à Coranapattou pour administrer les chrétiens de tous les environs, je vins m'établir dans un bois voisin d'Adikénour, où les chrétiens de Vettavalam, Gingi et Tirounamalei accoururent pour recevoir les sacrements. Une nuit que je reposais tranquillement dans ma cabane avec mes catéchistes, l'un d'entr'eux aperçut, à la lueur des éclairs, un gros serpent qui se promenait au milieu de nous; un cri d'effroi éveilla tout le monde, on alluma la lampe et l'on découvrit l'hôte perfide, étendu sur ma natte; je me retirai avec précaution et le serpent s'enfuit. Quelques instants après, nous eûmes la visite d'un gros scorpion noir de six à sept pouces de longueur : un coup de bâton nous en délivra.

Dans mon voyage d'Adikénour à Sangamam, l'apparition d'un ours, au regard fier et menaçant, nous donna une alarme plus sérieuse; mais elle n'eut d'autre résultat que de nous effrayer un peu, et de nous faire prier avec

plus de ferveur. Il n'en fut pas de même d'une grosse épine, qui m'entra fort avant dans le pied ; la jambe s'enfla au point de m'empêcher de célébrer la sainte Messe. Notre Seigneur m'en consola par la rencontre inopinée du P. Simon Gomez, missionnaire du Maïssour, qui voulut bien s'arrêter quelques jours avec moi et m'aider à confesser les chrétiens de Sangâmam. Je me rendis de là, non sans beaucoup de peine, à Sittanangour, où m'attendait un personnage distingué, pour me prier d'aller délivrer sa femme de la possession du démon. Il assista pendant quelques jours au catéchisme ; mais comme ses affaires ne lui permettaient pas une si longue absence, je le renvoyai avec un catéchiste chargé de l'instruire et de chercher à propager la foi dans ce village. Le néophyte était parfaitement disposé ; dès qu'il entra dans sa maison, il se mit à briser toutes ses idoles. Mais sa foi fut éprouvée ; tous les habitants se soulevèrent contre lui, et comme quelques-uns d'entre eux avaient été à Pondichéry, factorerie ou comptoir des Français, ils protestèrent que cette religion étant la religion des pranguis, il perdrait en l'embrassant tous les honneurs de sa caste et deviendrait infâme à leurs yeux. Il résista longtemps à leurs injures et à leurs menaces ; mais enfin il fléchit, renvoya le catéchiste sous prétexte qu'il fallait donner aux esprits le temps de se calmer, et promit de venir lui-même dans un mois pour s'instruire et recevoir le baptême. Dieu veuille qu'il n'ait pas manqué le moment de la grâce !

La fermeté d'un cammalen nous consola de la faiblesse de ce catéchumène. Il se trouvait seul chrétien dans un village de gentils, exposé à leurs vexations. Le feu consuma sa maison ; et comme il ne toucha pas aux édifices voisins, les païens triomphants publièrent que c'était un châtiment des idoles qu'il avait abandonnées. Irrités de sa

constance, ils s'ameutèrent contre lui et le sommèrent d'apaiser les idoles par des sacrifices ou de quitter le village; il se réfugia chez un idolâtre d'une bourgade voisine, dont la maison fut aussi dévorée par les flammes, peu de jours après son arrivée. Ce nouvel accident acheva de persuader aux païens que la colère des idoles pesait sur ce malheureux et qu'il portait avec lui leur malédiction. En conséquence il se vit repoussé de tout le monde; inébranlable dans sa foi et plein de confiance en Dieu, il se retira avec sa famille dans une misérable cabane, placée au milieu des champs pour abriter les voyageurs. Celui qui tient en mains le cœur des hommes toucha celui des païens; ceux mêmes qui l'avaient chassé vinrent l'inviter à rentrer dans leur village, et lui laissèrent pleine liberté de suivre sa religion.

Le P. Dom. d'Almeida qui, en se rendant à San-Thomé, eut la charité de s'arrêter quelques mois dans ce district pour consoler les néophytes, m'écrit en ces termes: « La joie que m'ont causée l'empressement et la ferveur des chrétiens et l'espérance que j'ai conçue d'y faire quelque bien, m'ont engagé à prolonger mon séjour dans ces provinces; sans parler du grand nombre des chrétiens que j'ai administrés, j'avais déjà baptisé trente catéchumènes, vingt étaient tout prêts à recevoir ce sacrement, et cent vingt autres se disposaient au même bonheur. Mes péchés me rendirent indigne d'une si douce consolation. Le seigneur des terres où je me trouvais, gagné par les intrigues de mes ennemis, envoya une troupe de gens armés pour se saisir de ma personne; j'en fus averti quelques heures avant leur arrivée, et, d'après le conseil des chrétiens, je crus devoir me soustraire au danger et continuer ma route vers le nord..... »

Le nombre des baptêmes pendant ces dernières années

s'élève à cinq cent quarante-trois. Si les circonstances avaient permis de visiter ces chrétientés, outre les cent quarante qui ont échappé au P. d'Almeida, on aurait encore pu opérer bien d'autres conversions. Espérons que la paix sera bientôt rendue à ce pays, depuis si longtemps bouleversé.

Vadougarpatti. Le P. Em. Rodriguez dut quitter cette résidence pour aller assister le P. Amadio, malade à Ellamangalam, à sept journées de distance. Comme il ne put revenir à son poste, je le remplaçai depuis février jusqu'à Pâques. Le concours des chrétiens fut si grand, que le jour et la nuit ne me suffisaient pas pour satisfaire à leurs désirs. Après une brillante fête de Pâques, je partis pour Couttour, où le P. Jean de Britto subissait les conséquences des fatigues du Carême. Je le laissai en bonne convalescence et fis une excursion dans mon propre district de Coranapattou.

Mon séjour n'y fut pas long : des ordres du Père Provincial m'appelèrent à faire la visite générale de toutes les missions. Je parcourus les chrétientés de Solamandalam, de Nandavanam, de Candalour, et me retrouvai à Vadougarpatti au mois de décembre. Aussitôt les néophytes accoururent de toutes parts, et dans l'espace d'un mois je confessai deux mille personnes ; le même concours et le même travail continuèrent les jours suivants. Un beau matin, j'avais autour de moi cent cinquante pénitents, dont la plupart s'étaient confessés pendant la nuit, et tous se préparaient à communier à la sainte Messe, lorsqu'arriva tout-à-coup la nouvelle qu'un détachement de cavalerie musulmane avait franchi le Coléron. Impossible de vous dépeindre la frayeur de mes Indiens : en un clin d'œil la foule se dispersa et me laissa tout seul ; chacun songeait à sauver ses enfants et ses petits trésors, et je m'empressai

moi-même de cacher les objets les plus précieux de l'église. Nous en fûmes quittes pour la peur : les Mogols pillèrent tous les villages voisins, et passèrent près de notre église, sans nous honorer de leur visite. Cependant, le voisinage d'un tel ennemi ne permettant pas aux chrétiens de se réunir, je profitai de cette trève pour visiter Couttour, d'où je ne revins qu'après quelques mois. A mon retour, j'appris que l'église et le presbytère avaient été saccagés, non par les musulmans, mais par le seigneur du pays, à l'instigation des brames. Le puissant ressort mis en jeu pour déterminer cette expédition avait été, comme toujours, l'idée des trésors cachés dans notre église. Inutile de dire que la cupidité fut déçue et vengea ses déceptions sur nos néophytes. On les soumit à la question pour les forcer à découvrir les prétendus trésors, et l'on finit, selon la coutume, par leur imposer de grosses amendes.

De peur de rallumer par ma présence un feu mal éteint, je me réfugiai dans un bosquet, où je reçus les néophytes de ce district et ceux de Tanjaour et de Solamandalam. L'excès des fatigues, l'incommodité du lieu et l'insalubrité des eaux et de la nourriture compromirent ma santé; des douleurs aiguës me forcèrent à interrompre mes travaux et à me retirer à Couttour. Je fus successivement remplacé à Vadougarpatti par le P. Rodriguez et le P. de Sylva. Ce dernier soutint une violente persécution dont il sortit vainqueur : le seigneur du pays, convaincu de l'innocence du missionnaire et de la sainteté de la loi qu'il prêchait, condamna ses calomniateurs, et lui accorda pleine liberté de prêcher le saint Évangile. Il n'en jouit pas longtemps : car, l'armée de Sambogi s'étant campée dans les environs, il fut obligé de s'enfuir avec une partie de la population, et tomba malade.

Dès que le départ des troupes nous eut laissé un peu de sécurité, je revins me charger de cet important district. Dieu m'avait rendu assez de santé pour supporter les fatigues de l'administration; elles furent telles, que je me demande encore comment je n'y ai point succombé : évidemment j'ai été soutenu par une assistance spéciale de la Providence. Le soin des catéchumènes et le travail des confessions se disputaient tous les instants des jours et des nuits. Dans le seul intervalle du carême et du temps pascal, j'entendis plus de cinq mille confessions. Les fruits répondent aux fatigues : dans le cours de ces trois ou quatre ans, le nombre des baptêmes dans ce district s'est élevé à trois mille deux cents, sans compter une foule de païens baptisés à l'article de la mort. Ce triomphe sur l'enfer est d'autant plus remarquable, que le village de Vadougarpatti est la propriété particulière d'une pagode voisine et par conséquent tout-à-fait consacré au démon.

Outre le centre de Vadougarpatti, nous avons dans ce district quatre autres résidences, où le missionnaire se transporte successivement pour y administrer plus facilement les néophytes, quand les circonstances le permettent. Pendant que j'étais dans celle de Poudour, je vis beaucoup de chrétiens du district d'Aneicareipaleam, abandonné par la mort du P. Ignace-Xavier, dont je parlerai tout-à-l'heure. Je vais maintenant citer quelques-uns des traits intéressants qui se présentent à ma mémoire.

Un petit village nommé Maïlangam, situé sur le bord du Coléron et habité par des chrétiens de la caste des chasseurs, refusait de se soumettre au tribut arbitraire que la caste des voleurs impose à toutes les populations voisines. Les brames, comptant sur la bravoure de nos chrétiens, s'empressèrent de se joindre à eux pour se délivrer de cette rançon déshonorante. Les voleurs, résolus de se

venger, organisèrent une attaque, et arrivèrent avec une armée de cinq cents hommes. De leur côté, les chasseurs s'étaient préparés à une vigoureuse défense : ils avaient entouré le village d'une espèce de rempart de terre, et construit à leur manière diverses fortifications. Mais leur principale confiance était dans la protection du ciel et des saints sous l'invocation desquels ils avaient placé leurs forts : l'un était le fort Saint-Pierre, l'autre le fort Saint-Paul, un troisième le fort Saint-Jacques. La garnison se composait de soixante combattants ; le mot d'ordre des sentinelles était toujours quelque nom de saint, ou quelque mystère de la religion, et les païens eux-mêmes répétaient ces noms avec une pleine assurance de la victoire. Les voleurs essayèrent l'assaut plusieurs fois, mais ils furent constamment repoussés avec perte, et enfin obligés de se retirer honteusement dans les bois. L'intrépidité de ces chrétiens leur mérita l'admiration des gentils et fit respecter la religion.

Un jeune homme de bonne famille, conduit par la Providence à Vadougarpatti, fut touché de la grâce, et se mit au nombre des catéchumènes. A cette nouvelle, son père accourut transporté de colère ; j'eus beau lui adresser les plus vives remontrances, le menacer des châtiments du ciel, rien ne put le fléchir, et il emmena son fils. Mais il ne lui fut pas aussi facile d'arracher de son cœur la foi que Dieu lui avait inspirée. Insulté, maltraité par ses parents, traîné devant les tribunaux, jeté en prison, chargé de fers et livré à la plus cruelle torture, le catéchumène d'un jour souffrit tout, triompha de tout, avec une patience et un courage dignes d'un ancien soldat de Jésus-Christ. Frappé de sa constance, le maniacarem le remit en liberté, et à l'instant le jeune vainqueur, tressaillant de joie, accourut à Vadougarpatti, acheva de s'instruire, et

reçut le baptême. La justice divine ne laissa pas impunie la cruauté de ses persécuteurs : la foudre consuma la maison de son père ; son beau-frère, qui s'était signalé par son acharnement, fut saisi par les ministres du roi, mis en prison et dépouillé de ses biens.

Aneicareipaleam. Cette résidence dévore ses missionnaires. Au P. Vincent Douarte, dont la mort a été rapportée dans les lettres précédentes, succéda le P. Ignace-Xavier, qui se mit aussitôt en devoir de rétablir la ferveur et le bon ordre dans ces chrétientés abandonnées. Non content de cultiver les néophytes qui venaient le trouver, il voulut courir après les brebis égarées ; il eut la consolation d'en ramener un grand nombre et de baptiser quatre-vingt-dix païens. Mais, emporté par son zèle, il oublia de se prémunir contre les fâcheuses influences de la saison et les rosées dangereuses de ces contrées ; en peu de temps il contracta une maladie mortelle, et, après plusieurs mois de souffrances, il expira entre les mains des PP. Benoît Noguera et Emmanuel Rodriguez.

Le P. Ignace-Xavier était né à Londres de parents hérétiques, qui le laissèrent bientôt orphelin. Il embrassa la carrière du commerce, et, ayant découvert la pierre précieuse de l'Évangile, il abandonna tout, et s'exposa joyeusement aux persécutions de ses compatriotes pour faire profession de la foi catholique. Il entra dans la Compagnie en Portugal, fit ses études à Coïmbre, demanda les missions des Indes, pour imiter de plus près le grand modèle qu'il avait choisi pour son patron, et dont il copiait si fidèlement les vertus et le zèle apostolique.

Ellamangalam et Canavacarei. Après la mort des Pères Correa et Amasio, ces résidences ont été confiées, la première au P. Antoine Pereira, et la deuxième au P. Benoît Noguera. Ils travaillèrent avec un zèle infatigable, pen-

dant près de deux ans, à relever ces missions, jadis florissantes, mais depuis longtemps désolées par la mort de leurs pasteurs et par les troubles de la guerre. L'excès des fatigues les avait déjà fort épuisés, lorsqu'ils furent obligés d'abandonner tous les deux leurs postes et de se retirer dans les montagnes, à cause des ravages qu'exerçaient dans tout le pays les troupes de Sambogi. La rapacité de ces soldats allait jusqu'à ouvrir le ventre aux malheureux habitants, pour chercher dans leurs entrailles les pièces d'or qu'ils les soupçonnaient d'y avoir cachées. Cette cruauté fut surtout exercée contre les brames, ces êtres presque divins que les gentils de ces contrées n'osent toucher, même dans le cas où ils sont convaincus des crimes les plus atroces. Le nombre des baptêmes dans ces deux résidences s'élève à dix-sept cents. Le trouble et la confusion qui règnent dans ces provinces n'ont pas permis aux missionnaires d'envoyer plus de détails.

Je termine en conjurant Votre Paternité d'avoir pitié de cette Mission et de lui envoyer de nombreux renforts. Le nombre total des baptêmes, qui dépasse douze mille, prouve que la divine grâce nous assiste au milieu de tant d'obstacles et de persécutions ; mais il montre en même temps la facilité qu'il y aurait d'étendre prodigieusement le royaume de Dieu, si les ouvriers étaient proportionnés à l'abondance de la moisson. Je demande, au nom de tous les missionnaires, votre sainte bénédiction, etc.

André Freire.

LETTRE DU V. P. JEAN DE BRITTO AU R. P. OLIVA, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, 1683.

Ce n'est qu'avec une certaine répugnance que j'entreprends cette relation. Les ministères et les œuvres des missionnaires, quelqu'en soit le prix devant Dieu, me semblent présenter un récit plus propre à fatiguer par sa monotonie, qu'à intéresser par scs détails. Il faudrait avoir le temps de sortir des bornes et des formes d'une lettre annuelle, pour égayer et relever son sujet par des descriptions géographiques, des peintures de mœurs et quelques observations savantes sur ce pays : il faudrait surtout avoir plus de talent que je n'en ai. Quoiqu'il en soit, en attendant les jours heureux où les missionnaires, moins accablés par l'administration, pourront servir la science par des recherches utiles et des dissertations précieuses, je me contenterai de vous exposer, selon la coutume, le modeste tableau de nos travaux apostoliques et des bénédictions du Ciel sur cette mission.

Je ne m'arrêterai pas sur le gouvernement civil de ces contrées, si toutefois il faut donner ce nom aux brigandages qui les désolent. L'ancien royaume de Maduré est en lambeaux : le Nayaken en conserve une petite portion, une autre est occupée par le roi du Maïssour, une troisième par le petit roi du Marava, une quatrième par Sambogi, une cinquième enfin par Ecogi. Vous pouvez conclure de là le désordre universel qui règne dans toutes ces provinces.

La puissance du roi de Maïssour dans le Maduré commence à s'affaiblir, parce que, violemment attaqué dans ses propres états par les troupes de Sambogi, il ne peut soutenir et renforcer les armées qu'il avait envoyées dans

ces contrées. Les provinces qu'il y avait conquises secouent peu à peu son joug, pour revendiquer leur indépendance, ou se rattacher à quelqu'un des princes qui se sont partagé les lambeaux de ce royaume autrefois si florissant.

Le Tanjaour est au pouvoir d'Ecogi, à l'exception de quelques provinces dont s'est emparé le roi du Marava. Voici en peu de traits un tableau de l'administration de ce pays. Ecogi prélève les quatre cinquièmes de tous les produits. Ce n'est pas assez, au lieu d'accepter ces quatre cinquièmes en nature, il exige qu'on les lui paie en argent; et comme il a soin de fixer lui-même le prix, bien au-dessus de celui que le propriétaire peut réaliser, il résulte que la vente de la récolte entière ne suffit point à payer les contributions. Les cultivateurs restent donc sous le poids d'une dette accablante, et souvent ils sont obligés de prouver par des tortures barbares l'impuissance où ils sont de s'en acquitter.

Il vous sera difficile de concevoir une telle oppression, et cependant je dois ajouter que la tyrannie est encore plus affreuse et plus révoltante dans le royaume de Gingi. C'est au reste tout ce que j'en dirai, car les expressions me manquent pour rendre tout ce qu'elle a d'horrible.

Agaram. Je commence par cette résidence, la plus récente de toutes. Le district dont elle est le centre se compose de chrétientés dispersées dans les trois royaumes de Golconde, de Vélour et de Gingi; il s'étend sur une longueur de quarante lieues, depuis Cangibouram jusqu'au Vellârou; et sur une largeur de vingt lieues, depuis Singamam jusqu'à la mer. C'est le champ que cultive le P. Jérôme Fellez; il faut du dévouement pour suffire à une tâche si vaste. Le bon Père n'en manque pas, et Dieu récompense son zèle en proportionnant ses succès à ses fatigues. Voici ce qu'il m'écrit :

« P. C.,

» Parti au mois de mars dernier pour me rendre à cette résidence d'Agaram, je m'arrêtai quelques jours à Velléiour, où je fus extrêmement touché de la ferveur et de la foi vive des chrétiens. Ils semblaient ne pouvoir s'arracher de l'église : leurs délices étaient d'entendre les exhortations spirituelles, d'assister à la sainte Messe et de recevoir les sacrements. J'admirai surtout la résignation d'un néophyte qui, le jour même de mon arrivée, perdit un enfant qu'il chérissait tendrement; comme je voulais le consoler, il me répondit : « Ce n'est pas pour jouir des prospérités temporelles que je me suis fait chrétien, mais uniquement pour chercher les biens éternels et pour les mériter en aimant un Dieu si plein de bonté; il est le seigneur de toutes choses, mon enfant était véritablement plus à lui qu'à moi; loin de m'affliger, je dois le remercier de l'avoir retiré des misères de ce monde, pour lui accorder le vrai bonheur. »

» De Velléiour je me rendis à Coureipatti, où je fus pareillement édifié de la piété des néophytes; j'y baptisai beaucoup de catéchumènes parfaitement instruits et préparés; et, après avoir visité les chrétiens des environs, je partis pour Agaram, qui m'offrit les mêmes fatigues et les mêmes consolations. Plusieurs catéchumènes y reçurent la santé du corps avec celle de l'ame. Les païens ne pouvant s'expliquer tant de guérisons merveilleuses, nous regardent comme de puissants magiciens, qui jetons et retirons à volonté nos sortiléges, pour tromper les gens et attirer tout le monde à notre religion. J'aurais à vous citer une foule de traits assez intéressants; je m'en abstiens, de peur de multiplier des détails déjà bien connus. Le

nombre des baptêmes dans le cours de cette année s'élève à cinq cents. »

Couttour (ou Couattour). Ce district, dont je suis actuellement chargé, s'étend depuis le Vellârou jusqu'au Coléron, et descend, le long de la côte, jusqu'au cap Calimère; ce qui fait près de quarante lieues de long sur seize de large. L'administration des chrétientés disséminées sur un si vaste espace me fait vérifier les paroles de saint Paul : *Non habemus hic manentem civitatem*, Nous n'avons pas ici de demeure permanente; et l'animosité des gentils vient encore multiplier les courses de cette vie errante. Je me trouvais au commencement de l'année sur les confins du Marava, près du cap Calimère ; nos adversaires y sont si nombreux et si puissants, que nous regardions comme impossible l'établissement de l'Evangile dans cette contrée. Mais l'évènement à montré combien est facile à Dieu ce qui paraît impossible aux hommes ; car un grand nombre de ces habitants ont suivi les instructions et reçu le baptême, et ils vivent tous avec une piété et une ferveur qui peuvent servir de modèle aux plus anciens.

Deux païens, plus orgueilleux que savants, plus disposés à combattre la vérité qu'à la connaître, vinrent me provoquer à une dispute; elle roula spécialement sur l'*écriture de la tête*, erreur commune aux savants de ce pays. Selon eux, chaque homme porte sa destinée écrite sur son crâne; tout ce qu'il pense, tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait est fixé par ces caractères sacrés, d'une manière si absolue et si inévitable, que Brama lui-même, ni aucun de leurs millions de dieux, ne pourrait en arrêter l'effet. Je leur prouvai l'absurdité de cette opinion par des arguments auxquels ils ne surent rien répondre. Ils s'en dédommagèrent en me chargeant d'injures et d'affronts; mais je ne fus pas digne de souffrir autre chose que des paroles

en témoignage de la vérité que j'annonçais. Je les quittai pour me rendre à Mannarcoïl et à Combacounam, où je m'arrêtai quinze jours pour administrer les sacrements aux néophytes et donner le baptême à tous ceux que les catéchistes avaient suffisamment instruits. Je passai ensuite au royaume de Gingi, et célébrai les fêtes de Pâques à Couttour.

Mon séjour y fut troublé par de graves inquiétudes : je fus averti par les chrétiens du palais que le gouverneur avait ordonné de m'arrêter. Un édit publié dans toutes ses dépendances déclarait infâmes les sectateurs de la loi des pranguis, leur ordonnait d'abandonner les villes et les villages pour se retirer dans les faubourgs, réduits destinés aux parias, et défendait sévèrement à tout gentil de traiter avec eux, de les toucher, de toucher leur argent ou tout objet qui eût passé par leurs mains, sous peine de tomber lui-même sous le coup de cette dégradation. C'était le plus grand malheur dont on pût menacer des Indiens ; cependant nos chrétiens s'y résignèrent. Ils vinrent me consulter sur ce qu'ils avaient à faire ; je leur développai quelques textes de l'Écriture sainte : il faut aller au ciel soit par l'ignominie, soit par la gloire ; les souffrances et les persécutions sont le plus bel héritage des enfants de Dieu sur la terre : *Beati eritis...* Enfin je les engageai à quitter leurs emplois et leurs maisons, pour aller s'établir dans une province où ils pourraient servir Dieu avec plus de liberté. Mes paroles les remplirent de courage et de consolation, et ils partirent résolus de suivre mes conseils. Le principa auteur de cette persécution ne tarda pas à en porter la peine : il mourut quelques jours après, et ses deux femmes se firent brûler avec son cadavre ; le gouverneur lui-même sera bien heureux s'il échappe aux châtiments du Ciel.

Ne voulant pas irriter mes ennemis par ma présence

dans ces contrées, je me disposais à passer dans le Tanjaour, quand on vint nous annoncer que la persécution y était plus violente que jamais. Le gouverneur de Siroucarambour avait juré de passer tous les chrétiens au fil de l'épée, de brûler leur église et leurs maisons, et de s'emparer de leurs biens. L'instigateur de cette nouvelle persécution était un certain Rama-Nayaken, puissant dans le pays par son emploi et surtout par son audace. Entre mille calomnies qu'il avait imaginées pour exaspérer contre nos néophytes l'esprit du gouverneur, il les accusait « d'avoir vendu aux pranguis de Tranquebar un bœuf vivant pour être tué et mangé par ces derniers ». On ne peut se figurer la fureur qu'excita cette accusation ; le gouverneur résolut d'en tirer une vengeance éclatante, mais certaines raisons de prudence l'engagèrent à dissimuler quelques jours, pour accomplir plus sûrement son dessein. Les néophytes, avertis à temps, vinrent aussitôt me prier de leur obtenir du roi Oureiar une lettre de recommandation auprès de ce gouverneur. J'y consentis, et le prince leur remit, à ma prière, la lettre suivante à l'adresse du gouverneur :

« Moi, grand seigneur, qui jouis d'une brillante fortune et suis commandant des armées, je vous accorde à vous, Ponna-Maratan, ma bienveillante protection. Vous ne pouvez ignorer que je possède dans mes états et honore de mon estime le Sanniassi du Seigneur de toutes choses et que, pour lui témoigner ma vénération, je lui ai fait bâtir une maison, aussi bien qu'à ses disciples, que je protége. Je sais que ce Sanniassi a pareillement une maison et un grand nombre de disciples dans les terres de votre gouvernement ; c'est pourquoi je vous ordonne de les traiter avec une telle bienveillance que j'en sois satisfait. »

Un chrétien présenta cette lettre au gouverneur, qui,

sans se déconcerter, fit la réponse suivante : « Tournant les regards vers les lieux où se trouvent les pieds royaux de Votre Seigneurie, et prosterné à terre pour l'adorer, moi, votre serviteur, ai reçu votre lettre comme un don excellent, et j'y réponds humblement : Votre Seigneurie favorise les disciples du Seigneur de toutes choses, parce qu'elle n'est pas informée de leur conduite criminelle. Ils sont si vils et si insolents, que, sans aucun respect pour les lois les plus sacrées, sans aucune horreur des crimes les plus abominables, ils vendent leurs bœufs tout vivants aux pranguis de Négapatam et de Tranquebar, lesquels pranguis étant une race vile, infâme et barbare qui ne craint ni les dieux ni les hommes, *font tomber* ces bœufs et les mangent (1). L'énormité de ce crime est bien connue de Votre Seigneurie, à qui rien n'est caché ; quant à la vérité du fait, elle a été constatée par mon seigneur Ragoupandiden, qui s'en est convaincu par le témoignage de ses espions, et m'a recommandé d'exterminer cette race maudite. J'espère de la justice de Votre Seigneurie et de son zèle pour la vertu qu'elle ne m'empêchera pas d'accomplir mon devoir ; sans cela, les bœufs et les vaches qui *tomberont* seront sans nombre, et le poids d'un si horrible attentat pèsera sur nous, qui ne l'auront pas prévenu par les châtiments mérités. »

Le gouverneur lut cette lettre en public, et la remit non cachetée au chrétien, qui vint me la montrer. Je me gardai bien de l'envoyer au prince Oureiar, parce qu'il aurait dû, selon la coutume, la faire lire aussi publiquement, ce qui nous eût diffamés auprès de ces peuples, sans parler

(1) Un Indien se croirait souillé s'il prononçait ou écrivait les mots *tuer un bœuf*

du danger auquel elle nous eût exposés de la part du prince lui-même. Tuer un bœuf est un crime si affreux, que l'horreur qu'il inspire tient lieu de preuve. D'ailleurs, comment démontrer notre innocence ? L'accusateur citait ses témoins, seul genre de preuves qu'on exige dans les tribunaux de ce pays. Je déchirai donc la lettre, et recommandai à tous les néophytes d'invoquer le secours du Ciel. Il ne fut pas sourd à nos prières : dans l'espace de deux mois, ce gouverneur fut honteusement déposé ; ce qui mit le comble à son humiliation, c'est que dans un concours immense, à l'occasion d'une éclipse de soleil qui attira tous les peuples à un certain pélerinage pour se baigner dans les eaux de la mer, le bruit courut que le roi avait fait couper les pieds et les mains à ce gouverneur pour punir ses malversations.

Ces tracasseries ayant entravé mon ministère dans le Tanjaour, je repris la route du nord, et visitai les chrétientés de Vettavanam, de Tirounâmalei et de Tanrey. Je passai un mois sur la cime d'un grand rocher situé au centre d'un bosquet ; un petit arbre m'abritait de son ombre, et une cabane de feuillage formait mon église. Nous eûmes beaucoup à souffrir dans ce bois : la crainte des tigres et des serpents, les chaleurs excessives d'un soleil brûlant, dont les rayons, réfléchis par le rocher, n'étaient tempérés par aucun souffle, le manque des choses les plus nécessaires à la vie, se joignaient aux fatigues du saint ministère. J'étais occupé toute la nuit avec mes parias, qui devaient repartir avant le lever le soleil, pour ne donner aux gentils aucun soupçon de mes rapports intimes avec les basses castes. Le jour était employé presque tout entier aux disputes avec les païens. Bon Dieu ! quelle patience il faut pour supporter toutes les incivilités qu'on

en reçoit et répondre aux questions ridicules qu'ils proposent!

Il me fut impossible de rester longtemps caché; la nouvelle de ma présence dans le pays parvint aux oreilles des gouverneurs, qui m'avaient défendu de prêcher l'Evangile sur leurs terres, et des soldats linganistes furent expédiés à ma recherche, avec ordre de me massacrer. Ils rencontrèrent un chrétien parti un peu plus tard que les autres, et voulurent l'obliger à découvrir le lieu de ma retraite. Il réussit à leur donner le change et à s'échapper de leurs mains; puis, ayant fait un détour, il vint m'avertir que les soldats étaient à la distance d'une portée de fusil. Aussitôt je cachai les ornements de l'autel, et me mis en prières avec huit néophytes restés auprès de moi. C'était un vendredi : nous étions bien persuadés que notre Seigneur nous ferait la grâce de mourir pour son amour. J'entendais mes disciples s'exhorter mutuellement à la constance et se féliciter du bonheur qu'ils auraient d'être les martyrs de Jésus-Christ et les prémices de cette chrétienté naissante. Dieu ne nous jugea pas dignes d'une telle faveur; les soldats ne purent nous découvrir, et se retirèrent dès le lever du soleil. Cette circonstance me fait croire qu'ils étaient envoyés non par le premier gouverneur, mais par des magistrats subalternes, qui tenaient à exécuter leur dessein sans se compromettre par la publicité. C'est apparemment pour cette raison qu'abandonnant la voie de la violence, ils recoururent à des moyens plus faciles à justifier. L'occasion se présenta d'elle-même. Le général Silla-Nayaken, à la tête d'un détachement de Maïssouriens, ravageait le pays, et, selon la coutume, des brigandages sans nombre marquaient son passage. Un marchand fut dépouillé en plein jour, et alla faire sa déclaration au chef de police de la province. Celui-ci, à l'instigation de nos

ennemis, et poussé par la haine qu'il portait lui-même à la religion, suggéra au marchand de déclarer que les auteurs de ce vol étaient des disciples du souami étranger, et, sur cette accusation, il envoya des hommes armés, les uns à cheval et les autres à pied, pour m'arrêter. Pendant qu'ils perdaient le temps à me chercher, les vrais auteurs du vol furent découverts par la voix publique, et le chef de police dut rappeler ses agents.

Délivré de ce danger, je quittai le royaume de Gingi, pénétrai dans celui de Golconde, et m'arrêtai quelque temps à Outtaramanelour, ville très-peuplée et fort commerçante, qui vient d'ouvrir ses portes à la foi; j'y baptisai 180 catéchumènes suffisamment instruits, et en laissai un grand nombre d'autres qui étaient en bonne voie. Je redescendis alors vers le sud, traversai le royaume de Vélour, puis celui de Gingi, où je m'arrêtai quinze jours pour baptiser les catéchumènes que je trouvai préparés, et me hâtai de passer au Tanjaour avant que les pluies et les inondations ne rendissent les chemins impraticables.

Après avoir parcouru les chrétientés de Mannarcoïl et du cap Calimère, je pensais me reposer de mes courses dans ma chapelle de Siroucarambour; le temps du repos n'était pas venu. Le gouverneur, dont l'acharnement ne le cède pas à celui de son prédécesseur, ordonna de me mettre en prison et de confisquer mes biens. A cette nouvelle, les chrétiens, très-nombreux dans cette contrée, se rassemblèrent, et lui déclarèrent courageusement qu'ils étaient tous disposés à quitter le pays, s'il touchait à leur souami. La crainte de dépeupler ses terres lui fit révoquer ses ordres, sans étouffer la haine qu'il nourrissait dans son cœur. Au milieu de la nuit suivante, il expédia secrètement un capitaine à la tête de quelques soldats, chargés de lui rapporter ma tête, parce que, disait-il en joignant la plaisan-

terie à la cruauté, il voulait me voir et non me parler. Le capitaine et sa troupe étaient déjà près de ma chapelle, lorsqu'ils furent assaillis par un violent orage accompagné d'éclairs et de tonnerre; ils errèrent quelque temps sans se reconnaître et saisis d'effroi, puis ils se décidèrent à la retraite. Ce retard donna aux chrétiens le temps de me prévenir de tout ce qui s'était passé et du sort qu'on me préparait. Je crus devoir m'y soustraire, pour la gloire de Dieu et le bien de ces peuples; je me mis donc en marche vers le nord, traversai sept rivières à la nage, et, quelques jours après, je me trouvai dans le royaume de Gingi avec le P. Jérome Fellez, qui était venu me visiter.

Je consacrai deux mois à la visite de ces chrétientés ; puis, ayant appris que les choses étaient plus tranquilles dans le Tanjaour, j'y revins célébrer les fêtes de Noël. Dieu seul connaît les fatigues que j'y endurai et les consolations qui remplirent mon cœur. Il suffit de vous dire, pour vous en donner une idée, que, depuis le jour de saint Thomas (29 décembre) jusqu'à la fête du saint Nom de Jésus, je confessai et communiai de ma main 1800 néophytes. Le nombre des catéchumènes baptisés dans le cours de l'année s'élève à 1003. Dieu continue à bénir nos travaux et à féconder notre prédication par les grâces extraordinaires qu'il accorde à ceux qui l'invoquent. Je veux vous en citer quelques exemples.

Dans un village nommé Sattipadi, trois enfants, surpris par l'orage en pleine campagne, s'étaient réfugiés sous un grand arbre, qui un instant après fut frappé de la foudre; on ne trouva plus que trois cadavres. Deux de ces enfants étaient païens et leurs corps furent brûlés selon la coutume. Le troisième, âgé de 13 ans, appartenait à une famille que j'ai baptisée il y a peu d'années. Après les premières cérémonies de l'enterrement et au

moment où l'on allait déposer l'enfant dans la tombe, sa mère, transportée de douleur et animée d'une sainte confiance, tombe à genoux et prononce à haute voix cette prière : « O glorieux saint François Xavier ! vous savez que depuis quelques années j'ai été instruite dans la loi de Dieu et baptisée. J'espérais que par votre intercession Dieu voudrait me protéger, et je m'en étais glorifiée auprès de mes parents encore idolâtres. Et voilà qu'ils viennent se moquer de ma simplicité en me reprochant la mort malheureuse de mon fils. O grand Saint ! montrez-leur que je ne me suis pas trompée en espérant en vous ; montrez-leur que mon enfant qui porte votre nom jouit aussi de votre protection, et que ceux qui mettent leur confiance dans la divine miséricorde ne sont pas confondus ; pour la gloire de Dieu et de sa sainte loi, rendez la vie à mon fils. » A peine la pieuse mère avait elle achevée sa prière, que l'enfant se leva tout-à-coup plein de vie et de santé. Tous les parents, chrétiens et gentils, assemblés pour assister aux funérailles, furent saisis d'admiration et vinrent avec le jeune hommè à notre église pour rendre à Dieu leurs actions de grâces.

Ces faveurs prodigieuses sont si fréquentes que nos chrétiens s'y familiarisent : Un néophyte, nommé Jean, s'est rendu célèbre par les guérisons qu'il opère instantanément en récitant le *Credo* sur les malades ; les païens eux-mêmes accourent pour le chercher ou se recommander à lui dans leurs infirmités. Cette vertu divine éclate surtout dans la délivrance des énergumènes. Voici un trait que je choisis entre plus de vingt cas du même genre et presque semblables.

Une bramine, distinguée dans sa caste, était depuis vingt ans cruellement tourmentée par le démon ; souvent il la jetait dans des convulsions si violentes que huit per-

sonnes ne suffisaient pas pour la tenir; quelquefois il l'enlevait dans les airs et la faisait retomber dans des étangs ou dans les bois. Après avoir inutilement employé tous les remèdes ordinaires, elle eut recours à la grâce du saint Évangile, suivit les instructions des catéchumènes, reçut le baptême après dix mois d'épreuves, et depuis lors elle a été parfaitement délivrée de toutes ses souffrances. Ses parents n'ont pas cessé de lui faire une guerre acharnée; elle a résisté jusqu'à présent à toutes leurs attaques et nous édifie par sa ferveur.

Nandavanam. Cette résidence a près de vingt lieues du nord au sud, et quatre de l'est à l'ouest; elle est confiée aux soins du P. J. de Sylva, missionnaire dont la vertu et le zèle sont d'autant plus admirables que sa santé est plus faible. Malgré l'épuisement de ses forces, il persiste dans la résolution de supporter jusqu'à la mort les fatigues de la carrière apostolique, pour l'amour de celui qui a consacré sa vie au salut des hommes. Voici quelques passages de ses lettres :

« Les guerres entre Ecogi et les voleurs de Nandavanam me retiennent toujours à Counampatti. J'ai été consolé par la conversion d'une femme distinguée dans la caste des voleurs : c'est la tante du fameux Meicondono et de son frère dont je vous racontai la bienheureuse mort dans une de mes dernières lettres. Son mérite et sa capacité lui ont gagné le respect de ces fiers voleurs, et ils ne croient pas se déshonorer en laissant à une telle femme le gouvernement de la contrée. Quoiqu'elle suivît depuis longtemps les exercices des catéchumènes, j'avais cru nécessaire de lui différer le baptême pour mieux l'éprouver. L'ardeur de ses désirs et la vivacité de sa foi lui ont enfin mérité ce bonheur. Depuis ce moment elle a renoncé aux affaires du monde; la prière et les œuvres de piété

font désormais son unique occupation et ses plus chères délices; aux paroles flatteuses que lui attire quelquefois sa conduite édifiante, elle répond avec humilité : « Hélas ! je ne mérite que le mépris, puisque, ayant consumé ma vie à la poursuite des honneurs mondains, je suis venue si tard chercher la véritable gloire, qui consiste dans la connaissance de Dieu. »

» La foi n'a pas été moins glorifiée par la constance de deux femmes de Tanjaour. La première avait persisté deux années entières dans les pratiques religieuses en qualité de catéchumène. J'avais cru devoir ainsi prolonger le temps des épreuves, afin d'affermir son courage contre les persécutions de sa famille. Pendant tout ce temps, elle fut traitée comme une personne déchue de sa caste; on lui jetait à manger dans un coin, non pas sur des feuilles de bananier, mais dans l'écuelle destinée aux chiens, en lui reprochant de s'être dégradée et avilie à l'égal de ces animaux. La foi de l'héroïque catéchumène triompha de tout, et fut enfin récompensée par la grâce du baptême; elle le reçut avec des transports de joie qu'il serait difficile d'exprimer. Ses parents en ayant été informés, la chassèrent de leur maison, comme un objet d'abomination dont le voisinage seul les souillait; la néophyte ne se découragea point, elle fut recueillie dans une autre bourgade par des chrétiens charitables, avec lesquels elle vit heureuse dans l'exercice des plus sublimes vertus.

» La seconde héroïne est encore une femme de Tanjaour, elle s'était alliée à une famille ennemie jurée des chrétiens. Dès qu'elle obéit à la grâce, son mari joignit à tous les genres d'humiliations, les traitements les plus barbares; on l'a vu dans les accès de sa rage la suspendre en l'air par les cheveux et dans cet état la frapper de verges avec une telle cruauté, que tous les spectateurs s'atten-

daient à la voir expirer sous les coups. Il espérait que vaincue par la douleur elle renoncerait à sa foi; mais loin de céder à la violence, elle sembla puiser dans ses tourments un nouveau courage; elle remerciait son Dieu de la grâce qu'il lui accordait de souffrir pour son amour et lui demandait la grâce de triompher de ses ennemis; son mari se lassait de la tourmenter, elle ne se lassait jamais de souffrir.

» Quoique ces miracles de la grâce dans les cœurs des néophytes soient les plus signalés, Dieu opère aussi, pour la confirmation de son évangile, d'autres prodiges qui frappent davantage les sens grossiers des païens. En voici un dont j'ai été témoin. Un riche gentil, de haute naissance et chef d'une bourgade, était connu par son attachement fanatique au culte de ses idoles. Cependant le démon ne payait son dévouement que par toutes sortes de vexations : sa famille était en proie à des maladies et à des accidents étranges, que les païens attribuent généralement à l'intervention des génies malfaisants; tous ses enfants étaient morts l'un après l'autre, à l'exception d'un seul, qui se trouvait lui-même dans un état désespéré. Réduit à cette affreuse extrémité, il résolut enfin de recourir à la vertu de la foi chrétienne. Malgré l'imperfection des motifs qui me l'amenaient, je l'accueillis avec bonté dans l'espérance que la grâce lui inspirerait des sentiments plus purs et plus surnaturels. Les premiers jours me donnèrent peu de satisfaction, mais quand je lui expliquai le mystère du divin Rédempteur, il se produisit dans l'ame du catéchumène un changement si merveilleux, que je ne pus m'empêcher de m'écrier : « *Hæc mutatio dexteræ excelsi*; c'est ici un changement opéré par la main du Très-Haut. » La foi vive, infuse dans son ame, se manifesta sur sa figure, dans ses gestes, ses paroles et ses actions : à

l'instant il se fit apporter son enfant malade, assurant que toute sa crainte était non de le perdre, mais de le voir mourir sans baptême; son exemple et ses conseils persuadèrent facilement sa femme et sa mère, qui suivirent les instructions pendant un mois.

» Se croyant alors assez instruits, ils demandèrent le baptême: je n'accordai cette grâce qu'à l'enfant. Dieu, voulant mettre la foi des parents à une dernière épreuve, ne rendit pas la santé du corps avec celle de l'ame, comme il le fait si souvent. Au contraire, le mal fit de nouveaux progrès, le malade paraissait sur le point d'expirer, et les parents se disposèrent à le reporter chez eux, afin de l'enterrer auprès de leur maison. Ils protestèrent néanmoins que leur foi n'était point ébranlée par cet accident, qu'ils se soumettaient à la volonté divine, persuadés que leur enfant serait plus heureux dans le ciel, et pour s'assurer à eux-mêmes ce bonheur, ils me conjurèrent de ne pas leur refuser plus longtemps le sacrement de la régénération. Ils s'étaient montrés dignes de cette faveur, et ils la reçurent avec des sentiments qui m'arrachèrent les larmes; enfin ils partirent pleins de joie, quoiqu'ils s'attendissent à voir expirer entre leurs bras l'unique objet de leur tendresse. La générosité avec laquelle ils acceptaient ce sacrifice douloureux, ne tarda pas à être récompensée : à leur arrivée, leur fils, qu'ils avaient cru ne porter que pour la sépulture, fut rendu subitement à la santé ; et huit jours après, il revint à l'église, non plus porté, mais marchant en compagnie de son père et de sa mère pour remercier notre Seigneur de la grâce qu'il leur avait accordée.

» Dans ma lettre de l'année dernière je vous parlai d'une persécution qui s'élevait contre nous dans la ville de Tanjaour ; Dieu a daigné venir à notre secours et dissi-

per cet orage. Voici en peu de mots comment les choses se sont passées. On célébrait la fameuse fête qui se renouvelle tous les douze ans, à l'occasion d'une certaine conjonction des astres. Tous les païens du pays et des contrées même très-éloignées s'assemblent auprès d'un vaste étang de Combacounam, et au signal donné par les brames, la foule des pélerins se précipite dans l'eau ; on entre d'un côté et l'on sort par l'autre, afin de laisser à tous la facilité de prendre ce bain salutaire, qui efface tous les crimes et donne droit à toutes les prospérités. Le merveilleux de la chose consiste en ce que, dans l'instant indiqué, les eaux du Gange, qui coule dans le nord à près de trois cents lieues de distance, viennent par des canaux souterrains se mêler à celle de cet étang et lui communiquent leur vertu divine.

» Dans cette circonstance, nos chrétiens, qui sont très-nombreux à Tanjaour et dans toute la province, se firent remarquer par leur indifférence pour une cérémonie qui exaltait jusqu'au fanatisme tous les gentils ; quelques-uns même eurent l'imprudence de se moquer de cette superstition ridicule. Il n'en fallut pas davantage pour allumer le feu de la persécution ; on les accusa auprès du roi de mépriser les dieux, et on eut soin de réchauffer toutes les absurdes calomnies que nos ennemis tiennent toujours en réserve pour de pareilles occasions ; des ordres furent donnés pour saisir et mettre aux fers les catéchistes, qui parvinrent à s'évader. Alors un chef de voleurs, ennemi juré du christianisme, se présenta au roi, et se chargea de me faire prisonnier. Je fus averti, et ne lui laissai pas le temps de réaliser sa promesse ; puis, l'exaltation de la fête s'étant calmée, on ne songea plus à nous. Bientôt après, ce même chef de voleurs, à la tête d'une bande de brigands, ayant enlevé quelques chevaux du roi, fut pris par les magis-

trats, et doit être sous peu de jours mis à mort. C'est ainsi que, par une permission de la justice divine, il subit le sort qu'il nous préparait quelques jours auparavant.

» Voyant le calme rétabli à Tanjaour, je donnai ordre au catéchiste d'aller y reprendre son poste et de soigner les chrétiens comme à l'ordinaire. Le fruit de cette année, sans parler des confessions sans nombre que j'ai entendues, consiste surtout dans 630 personnes nouvellement baptisées. Les difficultés et les troubles de la persécution m'ont empêché de parcourir les diverses provinces, et c'est peut-être une attention de la Providence ; car, dans l'épuisement de forces où je me trouve, je n'aurais pu résister longtemps aux fatigues des voyages. »

Je n'ajoute rien à cette lettre du P. J. de Sylva. Dieu veuille nous conserver longtemps encore ce saint missionnaire, dont le zèle, la prudence et l'affabilité ont gagné l'estime et l'affection de tous les chrétiens, au-delà de toute expression!

Coloupatti. Cette résidence aussi bien que toute la Mission pleure la perte du P. Emmanuel Rodriguez, qui, pendant l'espace de vingt-deux ans, s'est consacré avec un zèle infatigable au service de cette Mission ; il l'a gouvernée pendant longtemps en qualité de supérieur, et deux fois il l'a dirigée comme visiteur. Après avoir épuisé tous les genres de fatigues, de sacrifices et de souffrances qui composent la vie du missionnaire dans ces contrées, il a reçu des supérieurs l'ordre d'aller se reposer sur la côte de la Pêcherie, où il pourra continuer à rendre d'éminents services à la religion.

Il a été dignement remplacé par le P. Louis de Mello, qui, exercé depuis quelques années aux divers travaux de cette Mission, joint à un zèle ardent une expérience et

une prudence remarquables. Voici un extraît de la lettre qu'il m'écrit :

« Je vous quittai en février pour aller visiter le P. Ant. de Payva, qui, forcé de quitter les provinces du Maïssour désolées par les armées de Sambogi, s'était retiré à Vadougarpatti. Je reçus la bénédiction du Père Supérieur, qui se trouvait avec lui, passai le Coléron et le Cavéry, et rejoignis les Pères Rodriguez et de Sylva à Counampatti, où je fus attaqué d'une grave maladie. Le Père Supérieur, en ayant éte informé, me fit aussitôt reconduire auprès de lui pour me soigner lui-même avec une charité vraiment admirable ; et je puis bien dire que tout ce qui me reste de vie à consacrer à cette Mission, je le dois aux soins et aux attentions de ce bon Père et du P. Joseph de Sylva. Après avoir repris un peu de forces, je vins dans cette résidence profiter des leçons et des exemples du P. Emmanuel Rodriguez, qui me laissa bientôt tout seul chargé de ces chrétientés. Pendant le reste de l'année, je baptisai 460 personnes, et parcourus les diverses chrétientés pour y administrer les sacrements

» J'ai eu le bonheur de ramener à Dieu une femme de la caste des voleurs, baptisée depuis plusieurs années, mais qui avait toujours vécu en païenne. Comme elle était d'une famille très-distinguée et des plus influentes du pays, je gémissais de son endurcissement et du scandale qui en résultait. Enfin le temps de la divine miséricorde arriva. Attaquée de sa dernière maladie, elle fut touchée de la grâce, me fit appeler, se confessa avec beaucoup de larmes, demanda pardon à tous les chrétiens, pria qu'on ne lui parlât que des choses de Dieu, et, munie des derniers sacrements, elle expira dans les dispositions les plus édifiantes.

» Une autre femme, parente de la précédente, mais qui

trats, et doit être sous peu de jours mis à mort. C'est ainsi que, par une permission de la justice divine, il subit le sort qu'il nous préparait quelques jours auparavant.

» Voyant le calme rétabli à Tanjaour, je donnai ordre au catéchiste d'aller y reprendre son poste et de soigner les chrétiens comme à l'ordinaire. Le fruit de cette année, sans parler des confessions sans nombre que j'ai entendues, consiste surtout dans 630 personnes nouvellement baptisées. Les difficultés et les troubles de la persécution m'ont empêché de parcourir les diverses provinces, et c'est peut-être une attention de la Providence ; car, dans l'épuisement de forces où je me trouve, je n'aurais pu résister longtemps aux fatigues des voyages. »

Je n'ajoute rien à cette lettre du P. J. de Sylva. Dieu veuille nous conserver longtemps encore ce saint missionnaire, dont le zèle, la prudence et l'affabilité ont gagné l'estime et l'affection de tous les chrétiens, au-delà de toute expression!

Coloupatti. Cette résidence aussi bien que toute la Mission pleure la perte du P. Emmanuel Rodriguez, qui, pendant l'espace de vingt-deux ans, s'est consacré avec un zèle infatigable au service de cette Mission ; il l'a gouvernée pendant longtemps en qualité de supérieur, et deux fois il l'a dirigée comme visiteur. Après avoir épuisé tous les genres de fatigues, de sacrifices et de souffrances qui composent la vie du missionnaire dans ces contrées, il a reçu des supérieurs l'ordre d'aller se reposer sur la côte de la Pêcherie, où il pourra continuer à rendre d'éminents services à la religion.

Il a été dignement remplacé par le P. Louis de Mello, qui, exercé depuis quelques années aux divers travaux de cette Mission, joint à un zèle ardent une expérience et

une prudence remarquables. Voici un extrait de la lettre qu'il m'écrit :

« Je vous quittai en février pour aller visiter le P. Ant. de Payva, qui, forcé de quitter les provinces du Maïssour désolées par les armées de Sambogi, s'était retiré à Vadougarpatti. Je reçus la bénédiction du Père Supérieur, qui se trouvait avec lui, passai le Coléron et le Cavéry, et rejoignis les Pères Rodriguez et de Sylva à Counampatti, où je fus attaqué d'une grave maladie. Le Père Supérieur, en ayant éte informé, me fit aussitôt reconduire auprès de lui pour me soigner lui-même avec une charité vraiment admirable ; et je puis bien dire que tout ce qui me reste de vie à consacrer à cette Mission, je le dois aux soins et aux attentions de ce bon Père et du P. Joseph de Sylva. Après avoir repris un peu de forces, je vins dans cette résidence profiter des leçons et des exemples du P. Emmanuel Rodriguez, qui me laissa bientôt tout seul chargé de ces chrétientés. Pendant le reste de l'année, je baptisai 460 personnes, et parcourus les diverses chrétientés pour y administrer les sacrements

» J'ai eu le bonheur de ramener à Dieu une femme de la caste des voleurs, baptisée depuis plusieurs années, mais qui avait toujours vécu en païenne. Comme elle était d'une famille très-distinguée et des plus influentes du pays, je gémissais de son endurcissement et du scandale qui en résultait. Enfin le temps de la divine miséricorde arriva. Attaquée de sa dernière maladie, elle fut touchée de la grâce, me fit appeler, se confessa avec beaucoup de larmes, demanda pardon à tous les chrétiens, pria qu'on ne lui parlât que des choses de Dieu, et, munie des derniers sacrements, elle expira dans les dispositions les plus édifiantes.

» Une autre femme, parente de la précédente, mais qui

avait toujours nourri dans son cœur une haine du christianisme égale à son attachement fanatique pour ses superstitions, fut attaquée par une maladie très-grave. Elle demanda qu'on lui lût, pour la consoler, quelque livre de l'histoire de ses dieux, qui n'est qu'un tissu d'absurdités et d'abominations. Un de ses proches parents, qui, quoique gentil, était parfaitement instruit de notre sainte religion, répondit à la malade que, si elle désirait une véritable consolation et le salut de son ame, elle ne pouvait les trouver que dans les livres des chrétiens. Elle voulut essayer, et fit venir un catéchiste, qui lui lut quelques chapitres du catéchisme; éclairée en même temps par la grâce divine, qui agissait puissamment sur son ame, elle fut convaincue de la vérité, et demanda le baptême. J'allai aussitôt la visiter; je la trouvai suffisamment instruite et pénétrée d'une foi et d'une dévotion extraordinaires; je la baptisai, et pendant que je terminais les cérémonies, elle rendit son ame entre les mains de son Dieu.

» La veille de saint François-Xavier, patron de cette église, j'étais tourmenté par une grosse fluxion qui me causait de violentes douleurs de dents et qui depuis plusieurs jours m'empêchait de célébrer la sainte Messe. Cependant plus de trois cents chrétiens étaient venus pour se confesser et communier le jour de la fête. Je m'adressai à mon protecteur, et le priai de m'obtenir assez de santé pour célébrer la sainte Messe et entendre les confessions; à l'instant même la douleur se dissipa, et je pus vaquer au saint ministère comme si je n'avais jamais eu de maladie. »

Moullipadi. Je ne puis mieux vous présenter les évènements de cette vaste chrétienté qu'en vous communiquant la lettre que m'écrivait à ce sujet le P. d'Abreu, qui en est chargé depuis plusieurs années.

« Je commence l'exposé de ce district par Moullipadi, où je réside la plus grande partie du temps, afin d'y recevoir les chrétiens des environs et surtout du Marava, qui s'y rendent en foule. J'aurais un vif désir de pénétrer dans ce royaume ; mais les anciens missionnaires ne me le permettent pas, par la crainte des graves inconvénients et des persécutions que la présence du missionnaire pourrait y soulever contre nos chrétiens. Les païens y sont animés d'une telle fureur contre notre sainte religion, qu'ils ne cessent de chercher tous les prétextes pour exterminer les milliers de néophytes qui habitent ces provinces ; mais, malgré les efforts de l'enfer, la divine miséricorde les conserve et en augmente le nombre d'une manière merveilleuse, comme vous pourrez le voir par le récit suivant.

» Le roi du Marava, campé à la tête de son armée, fit le sacrifice ordinaire à la mère des dieux, et ne manqua pas, selon sa coutume, de satisfaire largement sa dévotion pour la liqueur du palmier, qu'il appelle pieusement le *lait de la déesse*. Il faut observer que les Maravers ne se croient pas obligés d'observer la loi qui défend si sévèrement les liqueurs enivrantes à toutes les castes honorables : aussi ont-ils soin d'ennoblir le nom de cette liqueur, que les autres castes appellent *pei-tannir*, *l'eau du diable* ; la différence, au reste, n'est pas fort grande, puisque cette déesse n'est autre chose que le démon. Pendant que les fumées de ce lait généreux exaltaient le zèle du roi, les brames profitèrent du moment favorable pour lui dénoncer les chrétiens, qui servaient en grand nombre dans son armée, et irriter son esprit contre la religion. Il fit venir à l'instant un de ses parents, et ordonna que, sans retard et sans exception de personne, tous les chrétiens de l'armée fussent passés au fil de l'épée. Le bruit s'en étant ré-

pandu dans tout le camp, les néophytes se réunirent en un bataillon ; ils se félicitaient mutuellement du bonheur qui leur était préparé, et s'encourageaient les uns les autres à mourir généreusement pour l'amour de celui qui les avait choisis au milieu de cette gentilité. Cependant le parent du roi, obéissant à ses volontés, avait commandé à l'un de ses confidents de lui envoyer par pelotons les soldats chrétiens, afin de les égorger ; mais celui-ci, soit qu'il comptât plusieurs de ses parents au nombre des néophytes, soit qu'il eût horreur d'un tel acte de barbarie, répondit qu'il n'y avait pas de chrétiens dans l'armée, et à toutes les instances souvent réitérées il fit constamment la même réponse. Pendant cet intervalle, le roi avait eu le temps de cuver son lait, puis de graves évènements qui survinrent alors dans ses états occupèrent toute son attention, et il oublia les ordres donnés pendant son ivresse.

Un capitaine, baptisé depuis trente ans, avait faibli dans la persécution soulevée dans le Marava, il y a près de dix-sept ans, et depuis lors il ne fréquentait plus l'église, quoiqu'il continuât en secret à réciter ses prières et à se recommander à Dieu. Il eut une querelle avec les parents de sa femme, qui cherchant à le ruiner lui intentèrent un procès au tribunal de la mère du roi. Une des accusations les plus graves portées contre lui était d'être chrétien et de réciter certaines prières magiques par la vertu desquelles il empêchait de parler tous ceux qui voulaient le dénoncer : « Si je possédais un tel secret, répondit l'accusé, je n'aurais pas manqué de m'en servir pour vous fermer la bouche ; il faut que vous soyez bien stupides pour ne pas voir que votre accusation se détruit elle-même. » La mère du roi, satisfaite de la justesse de cette réponse, examina les autres chefs d'accusation qu'elle trouva sans fondement, et renvoya les accusateurs

humiliés de leur défaite. Ils voulurent s'en venger par la violence; ils attaquèrent le capitaine de nuit et dans sa propre maison, l'assommèrent de coups et le laissèrent étendu par terre et couvert de blessures. Sa mère, éveillée par le bruit, accourut au secours de son fils, un des assassins lui porta en fuyant un coup mortel : Mais la divine miséricorde fit tourner ce malheur au bien des ames et à la gloire de la religion. La mère du capitaine eut le temps d'appeler le catéchiste et de recevoir le baptême avant de mourir, Lui-même guérit bientôt de ses blessures; il lui était facile de tirer de ses ennemis une vengeance éclatante, soit par l'influence dont il jouissait à la cour, soit par les moyens qu'il avait de faire tomber sur eux le coup qu'ils avaient essayé contre lui. Il devait y être d'autant plus porté, que la vengeance est pour ainsi dire un besoin pour le caractère altier et féroce des Maravers, et que les usages du pays lui en assuraient l'impunité. La grâce de Dieu fut plus forte en lui que la nature. Non content de pardonner, il chercha lui-même ses assassins, leur déclara que la loi qu'il professait lui défendait la vengeance et en étouffait même le désir dans son cœur, il fit sa paix avec eux et leur accorda son amitié. Puis, goûtant le fruit d'une si glorieuse victoire, il sentit le besoin de rentrer en grâce avec Dieu et de pratiquer plus fidèlement les devoirs de sa religion, qu'il avait négligés depuis près de quinze ans. Il se mit en route, et après cinq jours de marche, il arriva à cette église, se soumit de nouveau à tous les exercices des catéchumènes, reçut les sacrements avec des marques de contrition et de piété touchantes, et commença dès ce moment à mener une vie toute nouvelle.

» Voici un autre évènement dont j'ai été moi-même témoin. Dans le voisinage de Moullipadi vivait un vadhoughen fort riche et favori du seigneur de ce pays. Il

était en proie depuis plusieurs années à une maladie aussi singulière que douloureuse. Dans ses yeux se formaient comme des brins de paille et de petites pierres de la grosseur d'une lentille, qu'un habile médecin devait extraire tous les huit jours, sans jamais parvenir à détruire le principe du mal. Tout extraordinaire qu'il paraîtra, je puis attester ce fait, parce que je l'ai vu de mes yeux. Le pauvre vadhoughen avait dépensé sa fortune en remèdes et en offrandes aux idoles et aux pèlerinages célèbres de l'Inde sans aucun résultat. Un chrétien, touché de compassion, lui dit que s'il voulait assister aux explications du catéchisme et mettre sa confiance dans le vrai Dieu, il serait infailliblement guéri. Il méprisa longtemps ce conseil, parce que les chrétiens de sa bourgade étant la plupart des cammalers, caste peu estimée dans le pays, il craignait de se déshonorer en embrassant leur religion ; enfin, pressé par la douleur, il se décida à venir me trouver. Je lui donnai les avis nécessaires et l'admis au nombre des catéchumènes. A peine eut-il assisté à quelques instructions, que Dieu, en éclairant son esprit des vérités de la religion, lui rendit en même temps l'usage parfait de ses yeux, et dissipa toutes les douleurs qu'il souffrait depuis si longtemps. Transporté de joie, il courut chercher sa femme, qui se trouvait à six journées de distance, et tous deux se disposent en ce moment à recevoir le baptême. Une guérison si prodigieuse étonna tous les autres parents, mais ne put les convertir.

» Je passe au récit d'une excursion que j'ai faite dans le sud. Après avoir célébré ici les fêtes de Pâques et consacré près de deux semaines, jour et nuit, à l'administration des sacrements, j'entrepris ce long et pénible voyage. Je croyais que les routes seraient moins dangereuses parce que les hostilités, entre le Nayaken et le roi du Maïs-

sour s'étaient ralenties, mais je tombai dans un autre danger. On venait d'arrêter plusieurs jogues qui, sous le prétexte de pélerinage, portaient l'eau sacrée du Gange dans de gros vases au fond desquels on trouva dix mille pagodes (environ 80,000 fr.) ; c'était un secours que le roi du Maïssour envoyait à son armée, bloquée depuis un an dans la forteresse de Maduré. On me prit moi-même pour jogue, et en conséquence on m'arrêta; mais comme je suis connu dans le pays, je n'eus qu'à me faire annoncer au gouverneur pour obtenir ma liberté. Je continuai donc ma route, et après neuf jours de fatigues et de privations j'arrivai à Tirounelvely, où j'appris la mort du catéchiste Gnanapragasi. Les grands services qu'il a rendus à la religion lui méritent ici une place honorable. Il avait renoncé à tout pour se dévouer à la gloire de Dieu; et afin de rendre son zèle plus efficace il avait embrassé le régime des Sanniassis, ne mangeant que du riz avec quelques herbes amères, ne buvant que de l'eau, se baignant tous les matins, ce qui aux yeux des Indiens est une marque de grande distinction. Ce genre de vie joint à des manières nobles et affables, son érudition et son éloquence naturelle, aidées de la grâce divine, lui gagnaient tous les cœurs et opéraient de nombreuses conversions.

» Ce zèle et ces succès furent bientôt dénoncés au gouverneur de la province, qui envoya une troupe de gens d'armes pour l'arrêter et confisquer tous ses biens. Le catéchiste en fut averti, s'évada avec son frère, et prit la direction du nord. Arrivé à une certaine distance, il quitta la route et suivit des sentiers détournés, sans autre motif qu'un pressentiment dont il ne se rendait pas compte ; car il n'avait aucune idée qu'on voulût prendre la peine de le chercher si loin. Ce pressentiment le sauva : les soldats envoyés à sa poursuite continuèrent leur route, et trompés

dans leur espoir, ils revinrent sur leurs pas, pillèrent les maisons des deux frères et enlevèrent leurs femmes. Ce malheur l'afflige d'autant plus vivement qu'il craint pour la foi des deux captives. Afin de les arracher à ce danger, il implore le secours d'un puissant Maraver qui l'honore de son amitié ; le prince le console et le rassure : une bande de ses braves, les plus exercés à un coup de main, se met en campagne et en peu de jours le Maraver, présentant aux deux maris leurs épouses, leur assigne des terres et des maisons et les invite à s'établir dans ses états.

» Gnanapragasi refusa tout ce qui ne lui était pas d'une absolue nécessité, et profitant avec adresse de l'heureuse impression que son désintéressement faisait sur l'esprit du prince, il lui parla de Dieu et des vérités de la foi. Le Maraver l'écouta avec plaisir et conçut une profonde vénération pour une religion si sainte et si sublime ; il n'eut pas le courage de l'embrasser, mais il ne cessa de la protéger de tout son pouvoir. L'affection qu'il conçut pour Gnanapragasi lui inspira le désir de se l'attacher plus étroitement, il lui offrit donc l'intendance de quelques villages. Le catéchiste touché des avantages qui pouvaient en résulter pour la religion, autant que de ses propres intérêts, accepta le gouvernement de cette terre, à condition qu'il n'y admettrait que des chrétiens, ou des païens disposés à recevoir le baptême ; il le pria de plus de ne pas confier la levée des impôts à un idolâtre, mais de lui laisser à lui-même le soin de les lui envoyer régulièrement tous les trimestres. Le Maraver, qui ne savait le contredire en rien, agréa toutes les conditions, et de cette manière nous avons obtenu un asile précieux pour l'administration des nombreux chrétiens qui se trouvent dans les environs.

» Le catéchiste passa trois années dans cet exil honorable. Il y fit connaissance avec un jeune païen de haute caste, beau-frère du gouverneur du sud qui, les années précédentes, avait si cruellement persécuté nos chrétiens. Ce jeune homme, après avoir rempli avec honneur plusieurs emplois distingués, s'était lui-même expatrié pour jouir en paix de la fortune qu'il avait acquise, et éviter le sort ordinaire de ceux qui ont passé par les charges publiques. Il faut vous dire que, dans ce pays, les rois ou gouverneurs généraux, non content de sucer jusqu'au sang de leurs sujets, laissent aux employés subalternes une pleine liberté de s'enrichir par tous les moyens possibles; mais cette apparente connivence n'est qu'une spéculation de leur part : dès que les subalternes sont parvenus à une brillante fortune, les princes tombent sur eux et les font regorger au profit du trésor royal; et ce sort qui est une juste punition pour ceux qui ont fondé leur fortune sur l'iniquité, frappe également ceux dont la fortune est le fruit de leur sage administration. Quelle que fût l'origine de la fortune que possédait notre personnage, il avait eu la précaution de s'en assurer la jouissance.

» Il vivait en grand seigneur, c'est-à-dire, qu'il ne mangeait ni viande, ni poisson, ne buvait que de l'eau, et se baignait soigneusement tous les matins. Vous le savez, ce sont là les prérogatives et les marques distinctives de la plus haute noblesse : une propreté exquise dans tout l'extérieur, et une pureté qui exclue de la nourriture toute espèce de mets immondes et spécialement tout ce qui participe à la nature du cadavre. Quant aux liqueurs enivrantes, elles inspirent par leurs effets une telle horreur aux Indiens de castes tant soit peu honorables, que quiconque en boirait serait repoussé comme infâme, par ceux mêmes qui ne se croient pas assez nobles pour devoir

s'abstenir du poisson et des autres viandes légères. Je ne sais si l'on trouverait beaucoup d'Européens qui voulussent être grands seigneurs à cette condition. Il leur est plus commode de se moquer des sots préjugés de l'Indien ; mais, sans vouloir justifier sa pauvre vanité, je pense que c'est cependant quelque chose que de savoir s'élever au-dessus de cette grossière sensualité qui nous met si près de la brute.

» Revenons à notre jeune seigneur ; le catéchiste l'ayant apérçu, résolut de le gagner à Jésus-Christ. Dans cette vue, et pour s'insinuer tout doucement dans son estime, il eut soin d'aller tous les matins se laver au même étang et à la même heure que lui. Le noble païen en fut d'abord surpris, car il s'imaginait que les chrétiens, à raison de leur condition vile et méprisable, négligeaient ces soins de la propreté ; il le surveilla de plus près et découvrit bientôt qu'il ne mangeait jamais de viande ni de poisson. C'en fut assez pour dissiper en partie ses préjugés contre les chrétiens, et exciter son intérêt pour le catéchiste ; désireux de faire sa connaissance, il l'aborda un matin après avoir pris son bain. C'est ce que le chrétien désirait depuis longtemps ; ils s'entretinrent quelques instants sur leur position et sur les affaires du pays. Depuis ce jour ils ne manquaient jamais, au sortir de leur bain, d'entrer en conversation ; bientôt ils contractèrent une amitié, qui permit au catéchiste de parler familièrement des vérités de notre sainte Religion, et le jeune homme se décida à suivre les explications du catéchisme.

» Mais c'était une conquête difficile ; les parents du catéchumène qui l'avaient suivi dans cette contrée, soupçonnèrent bientôt sa résolution, et firent tous leurs efforts pour l'en détourner. Sa mère plus furieuse que les autres, semblable à une louve à qui l'on aurait ôté ses petits, vient

un jour assaillir le catéchiste, le charge d'injures et d'outrages, et lui reproche d'avoir perverti son fils, déshonoré sa haute noblesse et perdu tout son avenir. Le catéchiste la reçoit avec bonté, écoute ses reproches sanglants sans la moindre émotion ; puis entrant adroitement dans sa douleur, il sait si noblement la consoler, il lui expose les vérités de notre sainte religion avec tant d'évidence et de douceur, il lui inspire une si haute idée et un si ardent désir de la gloire et du bonheur du ciel, seuls biens véritables qui méritent notre amour et notre ambition, que cette mère, changée subitement en une autre femme, s'en va pleine de confiance, donne à son fils une entière liberté de fréquenter le catéchisme, se fait instruire elle-même et se prépare à recevoir le baptême.

» Cependant le fils a bien d'autres luttes à soutenir ; ses parents lui livrent des assauts continuels et mettent en jeu toutes ses passions pour triompher de sa constance. Un jour, ébranlé et vaincu par leurs efforts, il renonce à son projet et dit à son ami qu'il n'a plus besoin de ses instructions. Le catéchiste, pénétré de douleur et voyant le danger extrême de cette ame, qui lui a coûté tant de sacrifices, a recours à Dieu et passe une partie de la nuit en prières : Il ne tarde pas à être consolé : le lendemain, le catéchumène revient dès la pointe du jour : « Pardonnez-
» moi, dit-il en l'abordant, l'impolitesse que j'ai commise
» et la peine que je vous ai causée hier soir. Mais c'en est
» fait ; me voici plus décidé que jamais. C'est Dieu qui a
» vaincu par sa grâce : oh ! j'ai bien senti que quelqu'un
» priait pour moi. Ecoutez ce qui m'est arrivé cette nuit :
» l'agitation de mes pensées m'empêchait de dormir ; j'ai
» vu, vers minuit, un rayon de lumière, plus brillant que
» le soleil, pénétrer dans ma chambre et se mouvoir dans
» tous les sens avec un éclat admirable ; je me suis levé

» aussitôt, j'ai ouvert ma porte pour examiner s'il n'y
» avait pas autour de ma maison quelque cause d'un phé-
» nomène si extraordinaire : tout était plongé dans les té-
» nèbres. J'ai compris que Dieu voulait par là dissiper les
» ténèbres de mon esprit ; et en effet tous mes doutes se
» sont évanouis, et ma volonté est tellement fortifiée,
» qu'elle ne craint plus ni les obstacles de ma famille, ni
» les persécutions des idolâtres. »

» Le principal argument que ses parents faisaient valoir contre lui était que le baptême lui fermerait la porte des emplois et des honneurs. Afin de détruire ce préjugé, il se présenta au vice-roi chargé de l'administration de ces contrées au nom du Maïssour. Le gouverneur, gagné par son air plein de noblesse et de candeur, lui offrit l'intendance de quelques villages, avec une pension mensuelle de 14 pagodes (près de 80 francs). Une telle position était peu propre à obtenir le but que se proposait le catéchumène. « Permettez-moi, seigneur, dit-il au vice-roi, de
» vous parler avec franchise : il m'est impossible avec
» cette pension de vivre selon les exigences de ma condi-
» tion, et je ne suis pas homme à y suppléer par des
» moyens que repousse ma conscience (1). — Vous êtes
» donc chrétien ? — Je n'ai pas encore ce bonheur, mais
» je n'attends que l'arrivée du souami pour recevoir le
» baptême. — Dans ce cas, c'est différent ; la loi des chré-
» tiens est sainte, je la connais et la respecte ; le seul mo-
» tif qui m'empêche de l'embrasser, c'est que je n'ai pas
» le courage de la pratiquer. Mais vous, êtes-vous bien
» décidé à l'observer ? — Oui, répliqua le catéchumène ;

(1) Dans ce pays le tour de bâton fructifie aux employés dix fois plus que leur paie.

» avec la grâce de Dieu, je veux l'observer fidèlement en » tout point. » Le vice-roi fut si content de lui, qu'à l'instant il lui assigna un domaine de dix mille pagodes et une pension considérable ; s'étant ensuite assuré de sa fidélité, il l'honora de son estime et de son amitié, et lui permit de construire à l'honneur du vrai Dieu un temple magnifique, en lui offrant lui-même tous les matériaux et les ouvriers nécessaires. Ces beaux projets se sont évanouis avec la puissance des Maïssouriens, qui viennent d'être chassés de ces provinces. Par suite de ce changement politique, le catéchumène se réfugia dans le village qu'il avait d'abord habité et où il s'était converti ; il fut confirmé dans l'esprit du christianisme par la grâce du baptême, où il prit le nom de Josaphat, et renonça aux espérances de ce monde, pour se consacrer tout entier au service de la religion.

» Dieu voulait en faire le successeur de Gnanapragasi, qui avait été pour lui l'heureux instrument de la divine miséricorde, et qui, plein de jours et de mérites, se préparait alors à recevoir sa couronne. Les chrétiens, qui se regardaient comme ses enfants, s'étaient assemblés autour de son lit de mort ; il les consola, leur donna des avis salutaires, et rendit paisiblement son ame à son Créateur, dont il avait si généreusement procuré la gloire pendant l'espace de dix-huit ans. Les bornes de cette lettre ne me permettent pas de rapporter ici une foule de conversions qui furent le fruit de sa dextérité, de ses manières attrayantes, et surtout de la vivacité de sa foi, qui lui obtenait de Dieu la grâce de chasser les démons et de guérir les maladies des gentils.

» Dès que j'arrivai dans le pays, Josaphat vint me rejoindre, se construisit une maison pour être continuellement près de l'église, me charma par ses belles qualités,

et contribua beaucoup à me consoler de la perte que nous venions de faire. Pendant qu'il était près de moi, il reçut la nouvelle que sa sœur était gravement malade et désespérée des médecins ; il en fut très-affligé, beaucoup moins par la crainte de la perdre que par la prévision des discours des parents, qui ne manqueraient pas d'attribuer cette mort à la vengeance de leurs dieux. Je l'encourageai, lui donnai une médaille et une relique de saint Ignace, et lui dis d'aller l'attacher au cou de la malade. Il y courut, animé d'une pleine confiance en Dieu, et revint aussitôt m'annoncer que sa sœur était guérie.

» Pendant que je me réjouissais des progrès du saint Évangile, de l'empressement des chrétiens à chercher les secours de la religion, et du grand nombre des païens qui demandaient à être admis au rang des catéchumènes, une lettre adressée à Josaphat par un de ses parents, employé chez le gouverneur du sud, vint troubler notre bonheur. D'après cette lettre, les païens du voisinage avaient écrit à ce gouverneur qu'un souami était établi dans ce village ; que les chrétiens arrivaient par milliers pour conférer avec lui; qu'il serait facile, par un coup de main, d'y faire une capture de plus de quatre mille pagodes au profit du trésor royal ; mais que ce village, étant situé sur les terres d'un prince maraver, le gouverneur devrait s'entendre avec lui pour cette expédition. Je chargeai aussitôt le frère de Gnanapragasi de visiter le Maraver et de lui exposer les trames de nos ennemis. Le prince répondit qu'il était enchanté de mon arrivée et de mon séjour dans ses états, et remit un écrit signé de sa main, dans lequel, en me prodiguant dans son style oriental tous les témoignages de bienveillance et de vénération, il m'assurait que je pouvais demeurer chez lui aussi longtemps que je le désirerais, sans avoir la moindre inquiétude. Assuré de sa

protection, je continuai tranquillement l'administration des chrétientés jusqu'à la réception d'une lettre du Père Provincial Gaspard-Alphonse, qui m'appelait au Travancor. Je partis aussitôt pour la côte de la Pêcherie, où je le rencontrai occupé de la visite de ces chrétientés. Il me reçut avec une bonté paternelle, qui me fit oublier toutes mes fatigues passées et me donna un nouveau courage pour en supporter de plus grandes. Après avoir terminé avec lui mes affaires, je demandai sa bénédiction, et revins accompagné du P. François Lainez, qui brûlait du désir de se consacrer à cette Mission.

» Il commença sa carrière par une épreuve bien rude : comme j'étais obligé de visiter la chrétienté d'Outtamapaleam, abandonnée depuis longtemps, je crus devoir franchir la chaîne des montagnes qui nous séparaient de cette vallée, pour m'épargner un voyage de plus de dix journées, et le Père voulut absolument m'accompagner. Nous gravîmes ces rocs escarpés dont j'ai déjà parlé dans une de mes lettres précédentes; mais cette fois nous eûmes de plus à supporter la faim, la soif et un soleil brûlant, qui nous fit courir un véritable danger de mort. J'admirai la patience et la générosité du nouveau missionnaire. Nous étions réduits à ne manger qu'une fois en vingt-quatre heures, et notre repas consistait en une poignée de riz; quant à l'eau, nous n'en trouvâmes qu'au sommet du rocher. Nous étions continuellement exposés à être assaillis par les brigands ou par les tigres qui peuplent ces montagnes. Dieu nous protégea contre tous ces dangers, et nous donna la force de supporter toutes ces fatigues. Qu'il en soit béni, ainsi que des succès dont il daigne couronner nos travaux : j'ai eu le bonheur de baptiser dans le cours de cette année onze cent trente-six personnes.

» Rod. d'Abreu. »

Vadougarpatti. Cette résidence, l'une des plus considérables de la mission, présente une extension de cinq lieues du nord au sud et de dix-huit lieues de l'est à l'ouest. Elle est administrée depuis trois ans par le P. André Freire, supérieur de la mission. Il ne m'appartient pas de vous parler dignement des rares vertus et des glorieux travaux de cet homme apostolique et des milliers d'ames qu'il a converties à la foi pendant les vingt-sept années qu'il a passées dans cette mission. Braver le soleil, la pluie, les vents, les rosées pernicieuses, la faim et la soif; voyager sans cesse, à pieds et souvent pieds-nus, à travers les montagnes, les déserts et les bois épineux; dormir sur la terre nue; se dévouer, le jour et la nuit, au saint ministère; gouverner toute la mission, aussi bien que son district particulier, avec une sagesse et une charité vraiment admirables; accepter avec joie, comme récompense de tant de fatigues, le bonheur d'être persécuté pour l'amour de notre Seigneur, d'avoir été une fois tourmenté jusqu'au sang, plusieurs fois emprisonné et plus souvent abreuvé d'injures et d'outrages; faire éclater en toute circonstance une patience et un courage au-dessus des souffrances et des tribulations: et cela à l'âge de 60 ans et avec un tempérament qui était loin d'être robuste.... voilà en peu de mots la vie du P. André Freire. Je me hâte de passer aux détails que sa lettre me fournit sur son district.

« Parmi les princes ou rajahs, anciens vassaux du Nayaken de Maduré, un des plus puissants est Lingaretti, dans les états duquel vivent la plupart des chrétiens qui dépendent de cette résidence et un grand nombre d'autres qui appartiennent aux résidences voisines. Ce prince, quoique linganiste et en cette qualité superstitieux et obstiné dans le culte de ses idoles, n'avait mis jusqu'à pré-

sent aucun obstacle aux progrès de l'Evangile et nous avait toujours laissé vivre en paix dans la pratique de notre sainte religion. Cette sécurité fut troublée cette année par une alarme qui pendant quelques mois nous donna de graves inquiétudes. Ce rajah entra un jour en se promenant dans la maison de son gourou, pour lui donner un témoignage de son respect et de son affection ; le gourou, ennemi juré des chrétiens, sut profiter de ses bonnes dispositions : « Je m'étonne, lui dit-il, que Votre Majesté si renommée par la droiture et la profondeur de son jugement aussi bien que par la justice de son gouvernement, souffre que l'on prêche dans ses états la loi des pranguis et des parias, et que le maître de cette loi ait une maison et une église à Vadougarpatti, où se fait un concours incessant de foules immenses. Je m'étonne qu'elle ne punisse pas sévèrement la témérité de ce souami qui ordonne à ses disciples de briser et de profaner le lingam, comme cela s'est fait à tel et tel endroit. » Le rajah, frappé de ses paroles, répondit qu'il prendrait d'exactes informations. En effet, de retour dans son palais, il fit venir le premier gouverneur de ses états et lui ordonna d'examiner ce qui s'était passé au sujet du lingam dans les localités qui lui avaient été désignées ; puis il demanda quel était le nombre total des chrétiens dans son royaume : « Leur » nombre ! reprit un des employés du palais ; eh ! qui » pourrait les compter ! ils sont partout ; il n'y a pas de » village où ils ne se trouvent. » Nous attendîmes longtemps avec anxiété le résultat de cette affaire ; mais comme depuis plus de sept mois on n'en a plus parlé, je présume que le rajah consultant ses intérêts plutôt que la haine aveugle de son gourou, a craint de perdre la moitié de ses revenus en forçant une si grande partie de ses habitants à s'expatrier pour se soustraire à ses vexations.

» Ce fait nous prouve que si nous étions en nombre suffisant pour profiter des heureuses dispositions que nous trouvons dans une foule de gentils, et opérer un ébranlement plus général, nous pourrions en peu d'années consolider la religion chrétienne dans ces contrées. Je n'ose pas dire que nous lui donnerions une entière solidité, car comment la religion serait-elle inébranlablement établie dans un pays dont la population est flottante comme les vagues de la mer, mouvante comme les sables du désert; dans un pays où il suffit d'une guerre, d'une épidémie, d'une famine, d'un changement politique, d'une invasion étrangère, pour détruire une partie de ses habitants et changer presque dans son entier la population (1). Ces

(1) Outre les exemples de famine souvent cités dans les lettres des missionnaires, nous en trouvons un plus récent et bien remarquable dans l'écrit publié à Madras en 1844 par M. Best, capitaine du génie, et analysé dans la *Revue de l'Orient*, mars 1845. D'après les recherches les plus exactes faites sur les lieux, le généreux officier anglais constate que par la famine qui régna en 1833, dans le seul district de Guntour, résidence de Madras, la population qui était de 518,318 ames, perdit 256,806 individus; et déduisant de ce chiffre les familles qui se jetèrent comme des sauterelles sur les districts voisins et y trouvèrent plus ou moins de secours, le capitaine calcule que le nombre des morts, pour le seul district de Guntour, sur une population de 518,318 ames, a dû s'élever en une seule année, au moins à 150,000 ames, puis il ajoute avec un sentiment qui honore son noble caractère : « Ceci n'est point un fait de statistique ordinaire : il ne s'agit pas de quelques milliers d'aunes de drap ou de tonnes de sucre importées ou exportées; ce sont cent cinquante mille créatures humaines qui ont péri, non point en un instant et dans l'enivrement et le choc d'une bataille, mais lentement, rongées, dévorées par la faim et la soif, pendant des jours, des semaines et des mois !!! »

C'est par un effet de semblables évènements que les Maravers, auxquels le V. P. de Britto prêchait le saint Evangile et qui peuplaient le royaume du Marava, ont presqu'entièrement disparu de ces provinces, et ne forment pas aujourd'hui la trentième partie de la population, composée en grande majorité de Turcs, de Pallers et d'Odéages, venus du nord.

(*Note de l'éditeur.*)

éventualités, dont nous avons vu déjà tant d'exemples, et dont nous retrouvons partout les traces dans l'assemblage de tant de races différentes, ne peuvent être dominées et dirigées que par une action spéciale de la providence. Mais à part ces évènements qui appartiennent à Dieu, il n'en est pas moins vrai que si nous arrivons à former partout une masse respectable de chrétiens, nous plaçons la religion au-dessus des tracasseries et des persécutions continuelles, qui, suscitées par l'esprit des castes, par la haine des sectes et les intérêts des brames, sont exécutées par les gouverneurs, les princes et les rois du pays ; que par conséquent nous lui donnons une condition de stabilité, et préparons les éléments dont l'action divine pourra se servir pour conserver et répandre de plus en plus la religion de Jésus-Christ dans l'Inde entière. Mais revenons à notre histoire.

» Ce qui contribua beaucoup à nous rassurer contre les efforts de ce gourou furieux, fut l'amitié sincère que nous témoigna un seigneur, proche parent du rajah. Il nous invita à construire une église et une maison sur ses terres, et déjoua ainsi les desseins hostiles des brames. Je profitai de cette paix pour administrer ces nombreuses chrétientés, en y consacrant souvent les jours et les nuits entières. Je ne crois pas en cela tenter la providence ; l'expérience nous rend hardis ; nous voyons que Dieu proportionne sa grâce aux besoins du missionnaire et conserve sa santé au milieu des fatigues qui devraient l'épuiser en peu de jours. Sans compter les païens convertis à l'article de la mort, le nombre des baptêmes s'élève cette année à 1040, dont 900 restent attachés à cette résidence ; les autres sont des personnes préparées et envoyées par les catéchistes de Tanjaour, où les troubles et les persécutions nous empêchent de pénétrer.

» J'ajoute ici quelques traits qui semblent mériter d'être consignés dans les annales de la mission. Un païen marié depuis trente ans, affligé de n'avoir pu obtenir d'enfants, fut attiré à notre église par le bruit des merveilles qui s'y opèrent. Bientôt un motif plus pur se joignant au premier, il suivit avec sa femme les explications du catéchisme ; ils conçurent un sincère désir de leur salut, protestant que, tout en conservant une vive confiance que Dieu daignerait les exaucer, ils étaient mus principalement par l'amour des biens éternels ; ils reçurent le baptême dans ces saintes dispositions, et neuf mois après ils revinrent, transportés de joie, offrir à Dieu l'enfant qu'il leur avait accordé.

Une autre famille baptisée à peu près en même temps que les deux précédentes, reçut une grâce plus précieuse. La femme surtout était pénétrée d'une tendre dévotion qui se résolvait en larmes délicieuses, lorsqu'elle méditait la passion de Jésus-Christ, ou récitait le saint rosaire. « Com-
» ment, disait-elle souvent à son mari, comment peux-tu
» ne pas fondre en larmes en récitant le chapelet et en
» pensant aux adorables mystères de notre divin Maître ! »
Comme on devait s'y attendre, Dieu ne tarda pas à l'appeler à sa gloire. Sa mort presque subite n'eut rien d'imprévu pour elle : Jouissant d'une parfaite santé, elle dit à son époux : « Je vais mourir ; mais garde-toi de tout ce qui semblerait annoncer le deuil ; ta douleur serait déplacée, puisque je m'en vais au ciel. » Elle mourut en effet, et son mari, fidèle à sa recommandation et persuadé de son bonheur, ne donna que des signes de joie. Il reçut d'un air calme et serein tous les parents qui accouraient pour le consoler. « Epargnez vos larmes, leur disait-il, et réjouissez-vous plutôt avec moi ; car ma femme est heureuse dans le séjour de la gloire. » Cette con-

duite et ces paroles étonnèrent d'autant plus les païens, que dans ces contrées la cérémonie des lamentations funèbres est un usage sacré et universel. Mais leur admiration fut à son comble, lorsqu'ils virent la figure de la défunte rayonnante d'une beauté toute céleste, et ses membres aussi flexibles que si elle eût été pleine de vie.

L'habitude qu'ont les païens de constater tous les jours l'action bien manifeste du démon, les rend faciles à lui attribuer aussi divers effets où cette action est moins évidente. Telles sont certaines maladies, dont ils ne peuvent découvrir dans la nature ni la qualité, ni les causes, ni les remèdes : une foule de ces sortes de malades s'étant présentés à notre église ont été parfaitement guéris, en assistant au catéchisme. De plus, quatre énergumènes, en qui la possession n'était nullement douteuse, ont été délivrés par la vertu du baptême. »

Aneicareipaleam. Ce district, qui comprend 24 lieues du nord au sud, et à peu près autant de l'est à l'ouest, renferme un grand nombre de chrétiens. Après la mort du P. J. Xavier, il a été cultivé successivement par le P. Antoine Péreira et par le P. A. de Payva. Mais les guerres atroces que se font le roi de Maïssour et Sambogi, dont l'armée est campée dans ce pays depuis deux ans, ont bouleversé toutes ces chrétientés et empêché le libre exercice du saint ministère. Il en est résulté aussi une interruption de communications qui m'a privé des détails concernant cette résidence.

Ellamangalam et Canavacarei. Les PP. A. Péreira et B. Noguera, qui ont soin de ces deux districts, ont été entravés par les troubles de la guerre dont je viens de parler. Obligés de se retirer sur les montagnes, ils n'ont pu visiter leurs chrétientés, qui d'ailleurs étaient dispersées par la frayeur. Les fatigues, les privations, les dangers qu'ils

ont eu à subir sont au-delà de toute expression. Le P. A. Péreira en a contracté une fièvre maligne, qui l'a conduit au bord de la tombe ; sans abri, sans maison, sans médecin, sans remède, sans aucune espèce de soulagement humain, il avait offert généreusement son sacrifice ; mais Dieu a eu pitié de cette mission et nous a conservé cet ouvrier si précieux. La difficulté des communications nous a empêchés de recevoir des nouvelles directes et détaillées sur ces deux Pères et sur leurs travaux, je n'ai appris ce que je viens d'en dire qu'indirectement par quelques chrétiens arrivés de ces provinces désolées.

Tel est, mon Très-Révérend Père, le tableau de cette mission, qui vous est si chère et qui mérite votre affection par les espérances qu'elle offre pour l'avenir, encore plus que par les fruits qu'elle donne pour le présent. Le nombre total des baptêmes pendant cette année dépasse 5,000 ; c'est une preuve évidente de la divine protection, qui se plaît à soutenir et étendre son œuvre, malgré les obstacles de tout genre.

Je me recommande instamment à vos saints sacrifices, en union desquels je suis, etc.

JEAN DE BRITTO.

LETTRE DU P. LOUIS DE MELLO AU R. P. DE NOYELLE, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, 1686.

Mon Très-Révérend Père, P. C.,

L'état politique de ces royaumes présente les mêmes déchirements et la même confusion que dans les années précédentes ; c'est le travail de la dissolution qui continue son œuvre, jusqu'à ce que les grandes puissances du nord

viennent y mettre un terme par une invasion générale. Dans le sud les petits rajahs, autrefois vassaux de Maduré, continuent à secouer le joug du Maïssour, trop faible pour conserver ses conquêtes; les voleurs et les Maravers font une guerre de brigands aux troupes d'Ecogi; Sambogi poursuit avec acharnement la guerre contre le roi de Maïssour dont il envahit les états, et il est puissamment secondé par les révoltes des habitants contre leur propre souverain.

Au milieu de tous ces bouleversements, la Mission a éprouvé pendant ces trois années des secousses et des persécutions plus terribles que toutes celles qui l'avaient affligée jusqu'à ce jour. Pour procéder avec ordre, je vous exposerai d'abord les persécutions de Sattiamangalam, du Tanjaour et du Marava; puis je dirai un mot des progrès de la religion, arrosée de tant de larmes et de sang.

Attaqué dans le cœur de son royaume par les armées de Sambogi, le roi du Maïssour pour subvenir aux frais de la guerre exerça sur les provinces orientales de ses états des exactions et des cruautés si révoltantes, que ses sujets se soulevèrent en masse contre lui et contre tous ses ministres. Encouragés par les pertes qui l'affaiblissaient de toutes parts, poussés par l'exaltation de la douleur présente sans aucune réflexion sur l'avenir, dépourvus d'ailleurs, comme tous les peuples esclaves, des sentiments de la patrie et de la grandeur nationale, ils choisirent pour leurs généraux deux brames, chefs des sectes de Vichnou et de Siven, et formèrent deux grandes armées. L'une composée de 70,000 hommes marcha droit contre la forteresse de Maïssour et assiégea le roi qui s'y tenait renfermé; la seconde composée de 30,000 hommes se répandit dans la province de Sattiamangalam et dans les contrées circonvoisines. Je ne m'arrêterai pas à décrire les horreurs que commirent

ces masses excitées par l'esprit de vengeance et par un fanatisme aveugle. Après avoir déchargé leur première fureur contre les officiers du roi et les divers magistrats, les deux généraux profitèrent de l'occasion pour satisfaire leur haine contre nos néophytes et détruire le christianisme.

Dans ce but, ils envoyèrent un détachement de soldats pour prendre le P. Benoît Noguera qui résidait dans la chrétienté de Caroumattampatti ; le Père ne douta point que l'heure du martyre n'eût sonné pour lui, il les reçut courageusement et se mit à leur discrétion. Mais la divine providence vint à son secours. Un seigneur du pays, à qui appartenaient Caroumattampatti et plusieurs villages des environs, sous la condition de fournir au roi du Maïssour un contingent de 500 hommes de cavalerie, n'avait pas voulu prendre part au soulèvement général, et s'était retiré dans une espèce de petit château. Ayant appris le danger où se trouvait le P. Noguera qu'il honorait de son amitié, il accourut avec une partie de son armée pour le délivrer : « Je ne souffrirai jamais, dit-il aux agresseurs, qu'on inquiète un souami qui vit paisiblement sur mes terres et sous ma protection ; je le vénère autant à cause de ses vertus et de son mérite personnel, qu'à cause de la loi sainte et sublime qu'il enseigne, et quiconque osera le toucher, trouvera dans moi un vengeur de l'innocence. »

Les soldats repoussés par ce généreux prince en portent la nouvelle à leurs chefs, qui, transportés de fureur, assaillissent de toutes parts nos néophytes, brûlent leurs maisons et leurs églises et exercent sur eux les plus horribles cruautés. Le seigneur païen, outré d'indignation et n'écoutant plus les conseils du P. Noguera qui cherche à le modérer, sort à la tête de ses troupes, fond sur les rebel-

les, en tue quelques-uns, fait prisonniers plusieurs autres et les oblige à réparer les dommages causés aux chrétiens. Mais ce coup de main ne fait qu'accroître la rage des fanatiques, ils s'assemblent en foule et viennent assiéger le général dans la forteresse, où il s'est retiré avec le missionnaire. Voyant alors la grandeur du danger et l'extrême inégalité des forces, le P. Noguera expédie un message au P. Antoine Péreira, qui jouit de toute la confiance du commandant-général de ces provinces. Le P. Péreira, effrayé de ces nouvelles et des bruits plus alarmants que les païens répandent à dessein, ranime son courage, se met en route, arrive auprès du général son ami et lui expose l'état des affaires. A l'instant celui-ci lui donne une escorte de 200 soldats et le prie d'aller en toute hâte annoncer aux assiégés qu'il arrive lui-même, à la tête de son armée, pour réprimer l'audace des rebelles.

Cependant le siége était poussé avec acharnement depuis vingt-cinq jours; le P. Noguera, pour soutenir le courage des assiégés, était obligé de rester jour et nuit sur les remparts, exposé aux traits des ennemis et à des pluies continuelles; les chrétiens désespérant de pouvoir résister à des forces si supérieures, s'encourageaient mutuellement à mourir pour la défense de leur foi, et se félicitaient du bonheur de verser leur sang pour l'amour de Jésus-Christ! De son côté le seigneur gentil, qui n'avait pas ces motifs de consolation, et ne pouvait supporter l'idée de se laisser égorger dans sa citadelle, voulait à chaque instant faire une sortie à la tête de ses braves et vendre chèrement sa vie; mais le Père le retenait toujours par ses prières et par l'assurance d'un prompt secours de la providence. C'est dans cette extrémité que le P. Péreira vint relever les courages, en annonçant l'arrivée prochaine du gouverneur-général. Cette nouvelle se répandit bientôt

dans les rangs des assiégeants ; et comme ils avaient plus de fanatisme que de vraie bravoure, cette perspective d'un combat contre des armées régulières fit peu à peu tomber leur exaltation et leur orgueil. Le P. Noguera saisit cette occasion pour prévenir une bataille sanglante, et leur députa quelques chrétiens, distingués par leur noblesse et par leur expérience dans le maniement des affaires. Les envoyés surent si bien parler à ces esprits mutinés, leur présentèrent avec tant d'énergie les dangers extrêmes auxquels ils s'exposaient, que la paix fut conclue et le siége levé. Les assiégeants se portèrent dans les autres provinces, à la poursuite des employés du roi, et les chrétiens rentrèrent paisiblement dans leurs maisons.

Les deux missionnaires s'empressèrent d'aller à Sattiamangalam offrir leurs actions de grâces au gouverneur-général. Dès qu'il fut averti de leur approche, il envoya à leur rencontre plusieurs grands de sa cour et un détachement de soldats, qui les conduisirent en triomphe, au son des tambours et des trompettes. Le gouverneur les accueillit avec les démonstrations de la plus haute estime, les félicita de l'heureux succès de la campagne, les remercia au nom du roi d'avoir été les seuls qui osassent avec leurs disciples donner des preuves de leur fidélité et résister au torrent de la rébellion. Les deux Pères ne purent recueillir le fruit de leur triomphe : épuisés par les fatigues excessives, et plus encore par les émotions violentes qu'ils venaient d'éprouver, ils tombèrent malades, et allèrent se reposer dans le sein de Dieu, dont ils avaient procuré la gloire et défendu la cause.

Les païens ne se réjouirent pas longtemps d'un évènement qui nous plongeait tous dans la douleur. Le roi du Maïssour, outré de leur insolence, expédia contre eux une ar-

mée chargée de mettre tout à feu et à sang, et de passer les rebelles au fil de l'épée, sans distinction d'âge et de sexe. Ces ordres cruels furent exécutés; les pagodes de Vichnou et de Siven furent détruites, et leurs revenus immenses confisqués au profit du trésor royal. Ceux des idolâtres qui échappèrent au carnage s'enfuirent sur les montagnes et dans les forêts, où ils mènent une vie misérable. Les chrétiens seuls furent épargnés. Ainsi cette persécution, qui faillit causer la ruine totale de nos chrétientés, et qui nous coûta si cher, puisqu'elle nous enleva deux vaillants missionnaires, pourra être pour l'Évangile un principe de prospérité et de succès extraordinaires.

Pendant que la religion commençait à respirer dans les provinces de Sattiamangalam, une persécution non moins atroce s'élevait au Tanjaour. Le P. Jean de Britto, supérieur de la Mission, avait baptisé, à son passage par ce royaume, un grand nombre de catéchumènes. Ces néophytes, ivres de bonheur, ne surent pas contenir leur joie dans les bornes d'une sage discrétion : on les voyait publiquement professer la loi sainte qu'ils venaient d'embrasser, briser leurs idoles et fouler aux pieds le lingam que jusque-là ils avaient adoré. Ces conversions éclatantes et ces excès de zèle exaspérèrent au dernier point les idolâtres; les brames réunis obtinrent du premier ministre du roi la permission d'arrêter tous les chrétiens et de les conduire dans les prisons de Combacounam; des gens d'armes furent expédiés dans tout le royaume pour exécuter cet ordre.

Un des principaux héros de ce glorieux combat fut un jeune homme de dix-huit ans, nommé Gaudence, issu d'une des premières familles du pays. Jeté dans un cachot et chargé de chaînes, il était tous les jours conduit devant le juge, sommé de renoncer à la foi, soumis à une torture

cruelle, et frappé à coups de rotin avec une telle barbarie, que tout son corps n'était qu'une plaie. Voyant que la rigueur ne pouvait vaincre sa constance, les juges, qui étaient ses proches parents, recoururent aux artifices, et, le prenant par le point d'honneur, ils lui parlèrent ainsi : « C'est pour nous tous un opprobre de voir traité publiquement comme un vil malfaiteur, un homme qui est notre frère ; mais ce qui met le comble à notre honte, c'est la cause qui vous attire ces justes châtiments, c'est votre obstination à suivre une secte abominable, au mépris des dieux qu'adorent tant de rois, de princes, de seigneurs, de nobles et de savants, répandus dans tous ces royaumes. Il faut bien qu'ils aient reconnu la grandeur et l'excellence de nos dieux, puisque depuis tant de siècles ils ont épuisé leurs trésors pour leur ériger ces temples somptueux que nous admirons ; tandis que votre Dieu n'a su obtenir que de misérables cabanes de terre ! Prétendre que tant de savants et de sages n'ont pas su trouver la vérité, et que vous, avec votre pauvre entendement, ou ces vils parias auxquels vous vous associez, vous l'avez seuls découverte, n'est-ce pas la plus insupportable présomption ? Si votre aveugle obstination vous a fait perdre tout sentiment de votre honneur, ah ! du moins ayez compassion de votre famille, que votre conduite couvre d'ignominie. »

A ces raisons le vaillant soldat de Jésus-Christ répondit en peu de mots : « La religion des chrétiens est la seule véritable ; le nombre plus ou moins grand et la condition plus ou moins noble de ceux qui la professent ne peuvent rien ajouter ni rien ôter à la vérité. Je suis résolu de donner ma vie plutôt que de consentir à l'abandonner ou à la dissimuler, car ma plus grande gloire sera de souffrir pour Jésus-Christ. » Cette réponse irrita tellement les ju-

ges, qu'ils le condamnèrent à être mis à mort le jour suivant.

La nuit fut signalée par des traits bien touchants. Une petite fille d'onze ans, très-proche parente de Gaudence et qui était encore au nombre des catéchumènes, vint le visiter dans sa prison, et se mettant dévotement à genoux à ses pieds, lui adressa ces paroles entrecoupées de sanglots : « O mon frère, combien j'envie votre bonheur de souffrir et de mourir pour notre Dieu, qui est si bon ! Quand vous serez arrivé en sa présence, priez-le de m'accorder la même grâce, et en attendant, de me procurer les moyens de recevoir bientôt le baptême. » Les gardiens de la prison furent attendris d'un tel spectacle et de ces paroles sorties de la bouche d'une enfant, et l'un d'entre eux se décida, avec toute sa famille, à embrasser une religion qui inspirait de tels sentiments.

Gaudence, profitant de l'intérêt que lui témoignèrent ses gardiens, sortit de prison au milieu de la nuit, alla faire ses adieux à sa mère, à son épouse et à ses autres parents, que le P. de Britto venait de baptiser avec lui, et leur parla en ces termes : « Par la grâce de Dieu, je vais souffrir la mort pour l'amour de Jésus-Christ ; la joie et la consolation qui remplissent mon cœur sont au-dessus de toute expression. En venant vous embrasser pour la dernière fois, je vous demande trois choses : la première, que vous offriez à Dieu d'incessantes prières pour qu'il m'accorde la persévérance ; la deuxième, que, loin de voir un déshonneur dans le genre de mort que je vais subir, vous le regardiez comme la plus grande gloire que Dieu puisse accorder à ses plus chers amis, et dont je suis bien indigne ; la troisième, que la crainte de perdre des honneurs, des richesses et même la vie ne vous fasse jamais abandonner la loi de Dieu. » Tous lui répondirent en

le félicitant de son bonheur et de sa constance, et lui firent solennellement toutes les promesses qu'il leur demandait. Après avoir passé quelques moments avec eux pour les consoler et les remplir de son courage héroïque, Gaudence se rendit à sa prison, où il attendit en paix l'heure après laquelle son cœur soupirait. Mais les brames et les magistrats n'osèrent prendre sur eux d'exécuter une sentence de mort sans la permission du roi ; la crainte de se compromettre prévalut sur leur haine, et Gaudence fut laissé en prison.

Pendant que ces choses se passaient à Combacounam, le P. de Britto avait parcouru les provinces du sud et pénétré dans un bourg, dépendant de Maduré, où jusqu'alors aucun missionnaire n'avait osé mettre le pied. N'ayant ni maison ni église, il s'était fixé dans un bosquet de palmiers et y recevait une foule de païens, qui accouraient de tous les environs ; la grâce divine avait tellement fécondé ses prédications, qu'il se disposait à baptiser deux cents catéchumènes lorsqu'il fut assailli pendant la nuit par une troupe de gentils, que les brames avait ameutés pour arrêter les progrès de l'Evangile. Dès qu'il fut averti de leur arrivée, il conseilla aux catéchumènes de prendre la fuite, et pour leur en donner le temps, il s'avança lui-même à la rencontre de ses ennemis et leur demanda ce qu'ils venaient chercher. Ils lui répondirent par des injures, des soufflets et des coups de bâton, qu'il souffrit avec une invincible patience ; ensuite ils le garrottèrent et le conduisirent en prison avec ses catéchistes. Ils les gardèrent plusieurs jours dans ce cachot, arrivèrent deux fois avec leurs haches pour leur trancher la tête ; le Père et les catéchistes, offrant à Dieu leur sacrifice, présentèrent leurs cous ; mais à chaque fois, les brames et les autres idolâtres, après avoir tenu conseil en présence des victimes, reculèrent

devant l'exécution, non par horreur du crime, mais par la crainte des conséquences. Ils s'en dédommagèrent en tourmentant longuement ceux à qui ils n'avaient osé arracher la vie, et leur rendirent enfin la liberté, après les avoir entièrement dépouillés. Ce fut dans ce moment que le P. de Britto reçut les messagers du Tanjaour. Aussitôt, oubliant tout ce qu'il avait enduré, il se mit en route pour aller consoler ses chers néophytes. Il voulait se rendre droit à Combacounam, mais les chrétiens venus à sa rencontre le conjurèrent avec larmes et le persuadèrent par leurs raisons de se retirer au-delà du Coléron, où sans courir aucun danger, il pourrait soutenir ses enfants et les diriger par ses conseils : « Si les loups dévorent quel» ques brebis, disaient-ils, c'est un malheur facile à répa» rer, mais s'ils atteignent le pasteur, que deviendra tout » le troupeau? » Le Père accéda à leurs désirs; en conséquence, les conducteurs le posèrent sur un fagot de bois sec, et nageant autour de lui, ils le transportèrent à l'autre bord du fleuve.

Sans perdre de temps le P. de Britto chercha les moyens de remédier aux malheurs de cette chrétienté et d'arrêter une persécution qui devenait de jour en jour plus furieuse. Déjà toutes les prisons du royaume étaient remplies de néophytes; les brames avaient si bien fermé tous les abords de la cour, qu'il fut impossible d'obtenir une audience ou de faire parvenir au roi aucune lettre de recommandation. Il fallut tenter un remède extrême : d'après la direction du Père, les chrétiens du palais, qu'on n'avait pas osé arrêter, s'adressèrent en corps au général de l'armée, musulman de naissance, et le suplièrent de parler au roi en leur faveur ; la seule grâce qu'ils demandaient était d'être entendus et de pouvoir se justifier; s'il les jugeait coupables d'une seule des fautes qu'on leur reprochait, il pourrait

leur faire trancher la tête à tous ; mais, s'il les trouvait innocents, ils le conjuraient de réprimer l'insolence de ses ministres. Le général répondit qu'il ne pouvait seul s'opposer efficacement à tous les brames, mais que si l'occasion se présentait, il se ferait un plaisir d'engager le prince à écouter leur défense.

Dès que cette réponse fut connue des païens, Rama-Nayaken, auteur principal de toute cette intrigue, alla visiter le général et le conjura de ne pas se mêler de cette affaire : les chrétiens étaient aussi ennemis de Mahomet que des idoles ; si l'on n'arrêtait leurs progrès, on ne trouverait plus dans quelques années un seul homme qui voulût adorer les dieux du pays. Il y ajouta plusieurs autres arguments, dont le plus convainquant et le plus efficace était un beau cheval de race étrangère et magnifiquement caparaçonné, accompagné d'autres présents très-riches. Le général ne résista pas à la force d'une telle logique, et depuis cet instant, il se montra mal disposé envers nous.

Sans se déconcerter, les chrétiens s'adressent le plus secrètement possible à un autre mahométan de grande autorité, et d'après son avis et celui du P. de Britto, voici le parti qu'ils prennent : tous les néophytes parias, chargés de soigner les chevaux et les éléphants du palais, se retirent au même instant, et les pauvres animaux se trouvent pendant plusieurs jours sans nourriture ; la confusion se met dans les écuries, le roi qui aime passionément ses chevaux et ses éléphants s'inquiète, demande la cause... et alors l'officieux mahométan parle en faveur de ses protégés, raconte les injustices qu'on leur fait, et expose le désir qu'ils ont de se justifier. Le roi s'intéresse à leur cause ; aussitôt six des principaux chrétiens du palais sont appelés devant un ministre du roi, et entendent la lecture

de l'accusation portée contre eux par Rama-Nayaken. Ils répondent qu'ils avouent le premier chef d'accusation, savoir qu'ils n'adorent pas les idoles, et offrent leur culte au seul vrai Dieu créateur de toutes choses. Mais en cela, disent-ils, ils usent de la liberté accordée à tout le monde, non-seulement aux musulmans qui méprisent les dieux des païens; mais encore aux païens eux-mêmes, puisque parmi eux il n'en est pas un seul qui ne rejette des dieux adorés par d'autres. Les chrétiens ne forcent personne d'adorer leur Dieu; ils ne voient pas pourquoi on voudrait les forcer d'adorer les dieux des autres. Pour ce qui regarde les autres crimes dont les accuse Rama-Nayaken, ils protestent contre la calomnie, demandent à être examinés avec la plus sévère justice, et si l'on prouve contre eux une seule des fautes qu'on leur impute, ils consentent à tous les châtiments qu'on voudra leur imposer et même à la mort. Ils dressent en ce sens un acte solennel, où ils ne craignent pas d'engager leurs biens et leurs vies.

Le prince renvoie au gouverneur de Combacounam, auteur de toutes les violences, les chrétiens de Tanjaour, avec l'écrit qu'ils viennent de signer, et lui ordonne d'examiner l'affaire promptement et selon toute justice. Ce brame et les autres ministres sont consternés à la lecture d'un ordre auquel ils s'attendaient si peu. D'un côté, c'est pour eux une honte insupportable de s'avouer vaincus par ces chrétiens qu'ils méprisent; de l'autre, le roi montre assez qu'il est informé de cette affaire, et il serait dangereux de se compromettre par des actes arbitraires. Dans cet état d'hésitation plusieurs des brames opinent qu'il faut commencer par traîner les principaux chrétiens par les rues de la ville, attachés à la queue des chevaux, et de les faire mourir ignominieusement; qu'après l'exécution il sera facile d'inventer une calomnie pour colorier et justi-

fier cet acte. Mais le grand brame, président du tribunal, sur qui pèse la responsabilité, effrayé de la démarche du roi, qui annonce quelque changement au palais en faveur des chrétiens, n'ose s'exposer aux suites d'une telle iniquité. Il assemble tous les brames, jette au milieu de la salle l'ordre royal et leur dit : « Si quelqu'un d'entre vous » peut prouver un seul des crimes dont les chrétiens sont » accusés, je me charge de faire mourir, non-seulement » ceux qui sont actuellement en prison, mais tous ceux du » royaume ; si vous ne pouvez les convaincre d'une seule » faute, il m'est impossible de les condamner. » On ne put présenter aucune preuve et en conséquence le juge proclama l'innocence des chrétiens, leur rendit la liberté, et leur permit, par une sentence publique, de vivre conformément à leur religion.

Le P. Jean de Britto rendant à Dieu d'infinies actions de grâces pour l'heureux dénouement de cette persécution, se hâte de visiter ses néophytes, court d'abord chez Gaudence, l'embrasse avec amour, le félicite de son courage héroïque, et exhorte tous les chrétiens à persévérer généreusement dans la foi. Puis, s'adressant aux brames : « Vous avez eu tort, leur dit-il, de vous attaquer à ces jeunes néophytes ; si la religion chrétienne est un crime, c'est à moi que vous deviez vous en prendre ; me voici maintenant prêt à rendre raison de ma doctrine et à répondre à toutes vos objections ; je vous provoque à une dispute solennelle en présence du roi. » Les brames, qui connaissaient les triomphes que le missionnaire avait souvent remportés sur leurs confrères en pareilles occasions, se gardèrent bien d'accepter le défi. Vainqueur sans combattre, le Père administra les chrétiens, conféra le baptême aux catéchumènes et partit pour le Marava, où aucun missionnaire n'avait pénétré depuis dix-sept ans, de peur

de renouveler la terrible persécution de 1669. Le concours de ces peuples affamés de la vérité ne lui laissa pas un instant de repos, et en moins de trois mois il baptisa 2070 personnes. Pendant qu'il recueillait le fruit de ses précédentes tribulations, des envoyés du nord lui annoncèrent de la part de quatre catéchistes, qu'ils avaient préparé au baptême un nombre considérable de gentils; cette heureuse nouvelle lui donna des forces et il se mit en route.

Mais Dieu voulait lui faire mériter ces conquêtes par de nouveaux combats. En passant avec ses catéchistes auprès de Mangalam, il tomba entre les mains des soldats de Couroumapoullei, commandant-général et premier ministre du roi du Marava. Informé de l'arrestation du missionnaire et de ses compagnons, le général se les fit amener sur-le-champ, et leur ordonna d'adorer Siven; ils refusèrent généreusement et le P. de Britto ajouta qu'il n'adorait que le Créateur de toutes choses, seul vrai Dieu. A cette réponse, le Maraver entrant en fureur, commanda de leur mettre les fers aux pieds et aux mains, de les attacher à des troncs d'arbres et de les livrer ainsi aux outrages et à la torture. Ils passèrent dans cet état toute la nuit et une partie du jour suivant, puis ils en furent retirés pour être conduits au supplice de l'eau. Voici en quoi il consiste : On soulève en l'air le patient par une corde attachée à son bras et passant sur une poulie; ensuite on le laisse tomber de son poids dans l'eau d'un étang ou d'un puits; et s'il surnage, les bourreaux ont soin de le tenir plongé sous l'eau, jusqu'à ce qu'il meure, ou qu'il soit de nouveau élevé dans les airs pour prolonger ses souffrances. Des six compagnons du missionnaire un seul, nommé Sattianadensetti, ne pouvant résister aux tourments, invoqua Siven, plutôt par un cri instinctif que lui arrachait la violence de la douleur, que par une véritable apos-

tasie. La douleur qu'en conçut le P. J. de Britto fut à peine adoucie par la constance héroïque des cinq autres qui souffrirent avec lui.

De Mangalam il fut traîné à Caleiarcoïl, à la distance de trois lieues, et là on le suspendit dans les airs au moyen de deux cordes, dont l'une, fixée au sommet d'un arbre, lui serrait les pieds, et l'autre, attachée à un autre arbre, lui garrottait les mains, de manière à faire décrire à son corps un arc de la chaînette. Après avoir passé un long espace de temps dans ce tourment, il fut renfermé avec ses cinq compagnons dans une espèce de tannière, d'où on les transféra dans un cachot moins étroit, mais obscur et infect. Ils y passèrent onze jours, sans autre nourriture qu'une poignée de riz toutes les 24 heures, et furent ensuite, par ordre du général, conduits à Pagany, lieu de sa résidence. Dès qu'ils parurent en sa présence, il leur réitéra l'ordre d'invoquer Siven, et sur leur refus, oubliant sa dignité et transporté par la colère, il se jeta sur eux, les assomma de coups de poings et de pieds, et fut bientôt secondé par ses courtisans. Une circonstance étonna extrêmement ces barbares : c'est qu'au premier soufflet que le général déchargea sur le P. de Britto, celui-ci, sans s'émouvoir, lui présenta l'autre joue. Le persécuteur fit de nouvelles instances pour engager les prisonniers à invoquer son idole, et les trouvant toujours inébranlables, il prononça une sentence conforme aux édits portés contre les prédicateurs de l'Evangile : elle ordonnait, après leur avoir coupé les mains et les pieds, d'empaler le missionnaire et ses catéchistes. Quant aux autres compagnons qui étaient plus jeunes, on devait leur couper un pied, une main, les oreilles, le nez et la langue, et les renvoyer en cet état dans leurs familles.

Les confesseurs de Jésus-Christ accueillirent cette sen-

tence avec des transports de joie, chantèrent des cantiques et récitèrent à genoux les litanies de la sainte Vierge et diverses prières, pour se préparer au dernier combat. Ils furent interrompus par les bourreaux qui les tirèrent de la prison et leur infligèrent une cruelle flagellation, qui fit couler le sang de tous leurs membres. Ensuite on étendit le P. de Britto, dépouillé de ses vêtements, sur un roc hérissé de pointes, où huit personnes le foulèrent aux pieds avec une telle violence, que toutes les aspérités du rocher pénétrèrent dans l'intérieur des chairs; après avoir été exposé dans cet état aux rayons d'un soleil brûlant, il fut reconduit le soir dans sa prison. Quelques jours après, les bourreaux arrivèrent de nouveau, portant en mains une hache et un billot pour couper les membres aux prisonniers, et des pieux pour les empaler; on n'attendait plus que celui qui devait présider au supplice.

Mais Dieu réservait le saint missionnaire à de nouvelles fatigues. Au moment où le général se préparait à commander l'exécution, un courrier extraordinaire du roi lui annonça qu'il venait de découvrir dans son palais une conjuration contre sa personne, et lui enjoignit d'accourir avec son armée. A cette nouvelle, le persécuteur oublia ses victimes et ne pensa plus qu'à voler au secours de son prince. Les prisonniers ignorant la cause d'un tel changement, attendaient dans leur prison le moment désiré du sacrifice, et passèrent vingt-deux jours dans cette incertitude, qui fut pour eux un martyre prolongé. Enfin arriva l'ordre de les conduire à la cour du roi, à Ramanadabouram, et ils furent encore obligés de parcourir cette route de dix-huit lieues à pieds nus et d'un pas accéléré. Le P. de Britto était dans un état si affreux, qu'il excitait la compassion des idolâtres eux-mêmes: on le logea dans une écurie avec les chevaux, comme indigne d'occuper un

lieu plus honorable; puis on l'enferma dans un réduit moins ignoble, mais plus sale et plus incommode. Là, les lettrés, les brames et les gourous vinrent en foule, les uns pour insulter à son humiliation, les autres pour disputer fièrement avec un homme dont les souffrances et l'épuisement leur promettaient un facile triomphe. Mais la grâce suppléant aux forces de la nature, il leur parla avec tant d'énergie, il montra l'absurdité des sectes idolâtriques et prouva la vérité de la religion chrétienne par des raisons si évidentes et des arguments si palpables, que ces savants orgueilleux ne purent s'empêcher de s'écrier publiquement et en présence même du roi : « Quoique ce gourou combatte nos sectes et nos cérémonies, on ne peut nier qu'il n'enseigne des maximes très-saintes, sublimes et conformes à la pure raison. »

Frappé d'un tel aveu et poussé par la curiosité de connaître plus à fond les doctrines de ce Sanniassi étranger, le roi veut le voir dans son palais, le reçoit avec civilité et respect, le fait asseoir auprès de lui, et le prie de lui exposer la loi qu'il enseigne à ses disciples. Le général Couroumapoullei, pour détourner le discours et tendre un piége au missionnaire, lui demande pourquoi il n'invoque pas Siven. « Les sectateurs de Brama, répond le Père, invoquent Brama, les Vichnouvistes invoquent Vichnou, les Sivénistes sont les seuls qui invoquent Siven, et moi qui reconnais pour vrai Dieu le Créateur du ciel et de la terre, je n'invoque que lui seul. — C'est assez, reprend le roi, satisfait d'une réponse si raisonnable ; laissez de côté toutes ces questions. Je ne vous ai pas appelé pour vous inquiéter, mais uniquement dans le désir de connaître la loi que vous enseignez. » Alors le Père explique les commandements de Dieu avec une grâce et une éloquence qui charment le prince. « Qui peut nier,

dit-il en se retournant vers ses courtisans et ses ministres, qui peut nier que cette loi ne soit la plus sainte des lois, puisqu'elle défend tous les péchés et commande toutes les vertus ? Pour vous, ajouta-t-il en s'adressant au missionnaire, je vous accorde la vie et la liberté, à vous et à vos disciples ; continuez à adorer votre Dieu et à observer sa loi. Mais parce qu'elle réprouve le culte de nos dieux, la polygamie et le vol, je vous défends, sous peine de mort, de la prêcher à mes sujets. »

Après avoir prononcé ces paroles, le roi se retira, et le P. de Britto fut mis en liberté avec tous ses compagnons. Un accueil si favorable lui laissa l'espoir, non-seulement de faire révoquer la prohibition qui lui était intimée, mais de convertir le roi lui-même. C'est pourquoi il résolut de demander une seconde audience, dans laquelle il se proposait de développer les mystères de notre sainte religion et de montrer tout ce qu'elle a de sublime et d'attrayant. Ses efforts furent inutiles : les brames, étonnés de la bienveillance et de l'affabilité qu'avait manifestées le roi dans la première audience, craignirent, comme ils l'avouaient hautement, qu'une seconde entrevue n'achevât de l'ensorceler et de le gagner au christianisme. Le missionnaire trouva donc toutes les avenues du palais fermées, et dut renoncer pour le moment à ses espérances. En même temps il reçut une lettre du R. P. Provincial, qui l'appelait à la côte de la Pêcherie pour y traiter les affaires de la Mission.

Les catéchistes, compagnons du martyr, racontent trois circonstances qui méritent d'être signalées. C'est d'abord la merveilleuse facilité avec laquelle se fermaient les plaies que le serviteur de Dieu avait reçues dans ses diverses tortures, et la force surnaturelle avec laquelle il les supportait. Les païens eux-mêmes avouaient avec stupeur

qu'il était humainement impossible que le corps d'un homme résistât à des supplices si cruels, si multipliés et capables de causer plusieurs fois la mort. L'admiration fut telle, qu'un grand nombre d'idolâtres de haute condition, et même des brames, déclarèrent qu'ils voulaient embrasser la loi de Jésus-Christ, parce que, disaient-ils, une religion qui enseigne à souffrir avec joie tant de tourments, et à estimer les opprobres plus que les mondains n'estiment les honneurs, ne pouvait qu'être la véritable religion.

Un des catéchistes, nommé Selva-Nayagan, avait été si cruellement tourmenté, qu'un de ses yeux, arraché de son orbite par la violence des coups, lui pendait sur la joue. La douleur n'altéra pas le courage du généreux confesseur ; au sortir de l'étang, où il venait de subir à plusieurs reprises le tourment de l'eau, un des bourreaux le montrant au P. de Britto, lui dit : « Vois-tu ce misérable ? Si tu es si puissant, tâche de lui rendre son œil. — J'envie son sort, répondit le Père avec une modeste assurance ; mon bonheur serait de donner, non pas un œil, mais ma vie pour la même cause. » Quand on eut reconduit en prison les martyrs de la foi, le Père, oubliant ses propres douleurs, ne pensa qu'à consoler et à fortifier ses chers enfants. Il leur parla avec une tendre émotion mêlée d'enthousiasme, et de la bonté du Dieu qu'ils servaient, et des bienfaits qu'ils en avaient reçus, et des récompenses qu'il leur préparait. Animé d'une sainte confiance, Selva Nayagan le pria de faire sur son œil le signe de la croix. Le P. de Britto se mit en prières, remit l'œil à sa place, et lui donna sa bénédiction. A l'instant le catéchiste sentit se calmer sa douleur, et vit de cet œil aussi distinctement que s'il n'eût pas été touché.

Un petit enfant se trouvait au nombre des confesseurs ;

après avoir entendu la sentence, le P. de Britto lui dit : « Mon enfant, que feras-tu si l'on veut aussi te martyriser? Voudras-tu mourir joyeusement avec moi? — Mon bien-aimé maître, répondit le petit néophyte, ni vous ni moi ne mourrons dans cette occasion ; vous irez dans votre patrie, et, à votre retour dans ce pays, on vous tranchera la tête. » C'est à l'avenir qu'il appartient de vérifier entièrement cette prédiction, dont les deux premières parties sont réalisées.

J'omets plusieurs autres persécutions de moindre importance, que les missionnaires ont endurées dans les divers districts pendant les trois années qui viennent de s'écouler. Au milieu de tant de tribulations, une chose nous console et nous fait dire avec l'apôtre saint Paul : « *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ*, Je surabonde de joie au milieu de nos tribulations. » C'est que le démon, loin d'arriver à son but, qui est de détruire la foi, en augmente les progrès en proportion des persécutions qu'il nous suscite. Les conversions se multiplient au lieu de diminuer. Quoique les troubles et les bouleversements du pays aient empêché les missionnaires de me transmettre tous les détails de leur administration, je sais que les baptêmes conférés pendant les années 1684, 85 et 86 dépassent le nombre de 13,400.

Je vais maintenant vous présenter un court abrégé des autres détails parvenus à ma connaissance, et j'y joindrai, par anticipation, quelques particularités et des conversions qui appartiennent à cette année 1687.

Le P. André Freire, Père et Maître de cette mission, qu'il a cultivée pendant 30 années, en a été retiré par la sainte obéissance pour aller se reposer sur la côte.

Le P. R. d'Abreu, qui travaille dans le Maduré depuis 17 ans avec un zèle et un courage dont les lettres précé-

dentes donnent assez de preuves, a conféré le baptême à 478 catéchumènes, et me cite bien des traits édifiants et des faveurs célestes, dont j'omets le récit de peur de vous fatiguer.

J'use de la même réserve à l'égard des détails que me communique le P. F. Laynez, chargé de la résidence de Couttour. Ce Père est très-aimé des chrétiens et des gentils à cause de son extrême affabilité; c'est une des qualités les plus nécessaires à la conversion de ces peuples; sa patience et son zèle infatigable dans l'administration du sacrement de la pénitence ne sont pas moins admirables, d'autant plus qu'il souffre presque habituellement de violents maux de tête. Il a baptisé 404 païens.

Le P. J. Fellez, arrivé depuis 6 ans, sait si bien gagner l'affection des Indiens par ses bonnes manières, qu'on le dirait né au milieu d'eux. Ses deux résidences, Coronapattou et Couritchipatti, étant exposées aux incursions fréquentes des armées, et trop éloignées des nouvelles chrétientés formées dans l'ouest, il résolut de fonder une nouvelle résidence à Paravour. Dans ce dessein il visita le seigneur de cette ville, nommé Cassirâyen, pour lui demander la permission de bâtir; après de longues contrariétés suscitées par les ennemis de la foi, il obtint enfin l'autorisation, construisit une église et un presbytère, et s'arrêta quelques mois dans cette contrée. Il y fut constamment accablé des visites et des questions puériles des païens; il en fut récompensé par des conquêtes très-importantes, et par des traits de courage et de constance vraiment héroïques de la part de plusieurs néophytes que persécutaient leurs parents. La famine qui depuis quelques années fait d'horribles ravages dans toutes ces contrées, semble avoir chassé du fond de leurs forêts des légions de tigres affamés. Leur férocité et leur audace ne connaissent

plus de bornes : ils attaquent des troupes de cent personnes, saisissent la première victime qu'ils rencontrent et l'emportent dans les bois pour la dévorer ; un néophyte racontait qu'ils avaient tué ainsi dans le cours de cette année plusieurs centaines de personnes de sa caste, et que son beau-père venait d'être dévoré le jour même de l'arrivée du missionnaire ; un autre pleurait la perte d'une fille unique encore païenne que le tigre lui avait enlevée à ses côtés. Le P. Fellez n'a pu baptiser cette année que 150 catéchumènes; il espère une plus ample moisson dès qu'il aura la facilité de la recueillir.

Le P. A. de Proenza travaille avec zèle et patience à rétablir la régularité et la ferveur dans le district d'Aneicareipaleam depuis si longtemps abandonné et désolé par les troubles de la guerre. Il m'a envoyé le récit de plusieurs conversions remarquables, qu'il serait trop long de rapporter ici; mais le brave missionnaire oublie de me donner le chiffre total de cette année.

La résidence de Candalour a été affligée par des malheurs qui effacent tous ceux du passé. Le nouveau gouverneur, mettant sa perfidie au service de son insatiable cupidité, convoqua dans son palais tous les principaux habitants de la province et les chefs des villages, qu'il attira par de belles promesses ; dès qu'il les eut en son pouvoir, il expédia de tous côtés ses soldats pour piller le pays et enlever jusqu'aux récoltes ; puis il se mit à tourmenter les malheureux prisonniers, pour les forcer à découvrir toutes les sommes d'argent qu'ils pouvaient avoir cachées. Il avait donné des ordres pareils contre le missionnaire et les catéchistes, dont il espérait une forte rançon ; heureusement ils eurent le temps de s'échapper.

N'ayant plus de centre qui fût à portée de ses néophytes, le missionnaire résolut de s'établir à Oreiour, près de

Tirouchirapalli, et d'y bâtir une église et un presbytère dans l'emplacement même où le P. Balthasar da Costa avait autrefois fixé sa résidence. Il fallait en obtenir l'autorisation du seigneur de cette ville, proche parent du Nayaken. La chose était d'autant plus difficile que l'on avait construit sur ce terrain une petite pagode, devenue l'objet de la vénération des païens. Cependant le Père, mettant toute sa confiance en Dieu, députa un catéchiste brame, en qui la gloire des talents et de la science était rehaussée par la noblesse des traits et une majestueuse vieillesse de quatre-vingts ans. Le prince l'accueillit avec des marques de respect, reçut avec bienveillance la pétition qu'il lui présentait au nom du missionnaire, et accorda l'autorisation par un acte signé de sa main. Dès que le brame chargé de la pagode en est informé, il court chez tous ses dévots, ameute la populace, et se rend avec fracas au palais, où il compte une foule d'amis et de protecteurs. Tous les ennemis de la religion réunis soulèvent une tempête effrayante contre les chrétiens. Pour la conjurer, le missionnaire a beau se présenter et demander à se justifier, il est repoussé avec mépris.

Abandonné des hommes, il met toute son espérance en Dieu, et passe en prières le reste de la journée. Vers le milieu de la nuit, il est appelé au palais. Quel est l'objet de cet ordre du prince? quelles sont ses intentions? Il l'ignore; tout ce qu'il sait, c'est que les païens ont conjuré sa mort. Il prie avec une nouvelle ferveur, offre à Dieu son sacrifice, et se rend à la cour. A son arrivée, le roi descend de l'estrade qui lui sert de trône, accueille le Père avec une bonté extraordinaire, et l'invite à s'asseoir à sa droite. Encouragé par ces témoignages de bienveillance, le P. de Britto parle au prince de notre sainte religion, de l'amitié dont les missionnaires ont été constamment hono-

rés par les Nayakers ses aïeux, et surtout par Sokkanader, son oncle; il prouve la fausseté des calomnies; il sollicite l'examen le plus rigoureux de sa conduite, et accepte d'avance les plus cruels supplices, si on peut le convaincre d'un seul des crimes dont on l'accuse. « Ne craignez rien, lui dit le roi en l'interrompant, ne parlez pas de peines à subir; c'est moi qui suis désormais votre avocat et votre protecteur. » Il ajoute à ces promesses si flatteuses la confirmation solennelle de l'autorisation qu'il lui avait accordée de construire son église, et le congédie en le comblant d'honneurs. Il faut avoir passé par ces épreuves pour comprendre tout ce que le cœur ressent de joie et de reconnaissance à la vue de ces coups imprévus de la protection divine.

Le prêtre de la pagode, consterné d'un changement si subit, qui anéantissait tous les succès de ses intrigues, renoua ses trames, courut de nouveau chez ses protecteurs, se présenta au palais, et reçut pour toute réponse l'ordre formel d'abandonner le terrain qu'il occupait injustement. Comme il répondait qu'il ne pouvait obéir parce qu'il n'avait aucun endroit où il pût placer ses idoles : « Si tu ne » sais qu'en faire, reprit le prince impatienté, jette-les à » la rivière, mais quitte à l'instant l'emplacement du » Sanniassi. » Toute résistance devenant impossible, le pauvre brame se retira tout honteux, sans autre consolation que de lancer contre le missionnaire les malédictions de ses dieux exilés.

La résidence de Moullipadi, jusqu'à présent l'une des plus tranquilles, n'offre plus aujourd'hui que des ruines. Le Paléagar ou seigneur du pays, homme juste et pacifique, dont le gouvernement faisait le bonheur de ses sujets, s'était rendu à Maduré pour saluer le Nayaken, rentré en possession de cette ville par l'expulsion des Maïssou-

riens. Ce prince cruel ne répondit à la fidélité de son vassal que par la plus inique tyrannie : il l'arrêta dans l'acte même où il lui présentait ses hommages, le dépouilla de tous ses bijoux et l'enferma dans un cachot. En même temps des troupes expédiées par son ordre allèrent piller les états de l'infortuné Paléagar, saisirent ses femmes et les soumirent à la torture, pour les forcer à découvrir ses trésors cachés.

Indignés d'une telle conduite, et prévoyant le sort qui les attendait eux-mêmes, les chrétiens de toute la province résolurent d'un commun accord d'abandonner cette terre malheureuse. Ils partirent en effet secrètement au milieu de la nuit, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux. Les privations et les fatigues qu'ils eurent à supporter furent adoucies par la présence du missionnaire, qui marchait avec eux, et suffisait, disaient-ils, pour les remplir de joie au milieu de toutes leurs tribulations. De son côté, le missionnaire était consolé et attendri à la vue de la ferveur et du courage de ses chers néophytes, et leur confiance en Dieu mérita d'être récompensée plus d'une fois par des faveurs spéciales de la divine providence qui veillait sur eux.

La résidence de Maduré commence à se rétablir par les soins du Père Joseph Carvalho, dont le zèle s'étend à toutes les chrétientés environnantes. Il visita dernièrement celle d'Outtamapaleam, où il arriva après une marche pénible de trois journées à travers les forêts et les montagnes. Les chrétiens, touchés de l'état d'épuisement où ils le virent, se cotisèrent entre eux, et, malgré leur extrême pauvreté, réunirent une somme suffisante pour acheter un cheval. Ils vinrent ensuite, triomphants et joyeux, l'offrir à leur Père, en le conjurant de l'accepter et de ne plus s'exposer désormais à des fatigues qui étaient

au-dessus de ses forces. Le missionnaire, les ayant affectueusement remerciés de leur générosité et de l'amour qu'ils lui témoignaient, refusa d'accepter leurs présents : Il avait abandonné sa patrie, ses richesses et ses parents, et était venu, à travers les mers, dans ces contrées lointaines, non pour y chercher ses aises, mais pour y endurer tous les genres de privations et de souffrances, dans la vue de sauver leurs ames ; quant à sa santé, il avait confiance que Dieu saurait le soutenir et lui donner des forces pour travailler à son service. Cette grandeur d'ame et ce mépris des richesses étonnèrent tout le monde, et contribuèrent beaucoup à la conversion des païens, dont il baptisa quatre-vingt-quinze.

Dieu lui-même seconda le zèle de son serviteur par des preuves éclatantes de sa protection. L'évènement qui fit le plus d'impression fut la victoire que la foi des néophytes remporta sur un brame, fameux magicien, qui depuis deux ans était devenu la terreur de tout le pays. Il fut frappé d'une telle impuissance et couvert d'une telle confusion, qu'il alla cacher sa honte dans un exil volontaire ; sa défaite fut un sujet d'étonnement pour les gentils, de triomphe pour les chrétiens et de joie pour tout le monde.

Parmi les guérisons opérées pendant cette année, il en est une qui eut des suites très-heureuses pour la religion. Un catéchiste célèbre par les grâces que Dieu accorde à ses prières guérit le seigneur de Tédampatti d'une maladie regardée comme incurable. Le noble gentil, pénétré de reconnaissance, pressa son libérateur de s'établir à sa cour, et lui offrit des terres et des présents de grand prix ; mais le disciple de Jésus-Christ, préférant sa pauvreté aux biens de ce monde, refusa toutes ces offres brillantes. Il ne m'appartient pas de décider si la guérison fut miraculeuse ;

mais un miracle qui est évident pour moi, c'est ce désintéressement héroïque d'un Indien : aussi ne frappa-t-il pas moins tous les païens que la guérison elle-même. Le prince voulant donner un témoignage de sa gratitude, fit construire dans son château de Tédampatti une église sous l'invocation de saint François Xavier, et le pays ne tarda pas à recevoir de nouveaux effets de la protection de ce grand saint.

La résidence de Camianayakenpatti vient d'être fondée. Une des principales familles de ce bourg avait été convertie à la foi vers l'an 1660, et avait disposé une chapelle domestique, où les missionnaires célébraient les saints mystères quand ils passaient par cette contrée. Le Père de Britto, considérant l'avantage de cette position pour l'administration des chrétientés environnantes, avait déjà pensé à y établir une résidence ; mais l'exécution de ce projet était réservée au P. Xavier-Marie Borghèse. Cet excellent Père, issu de l'illustre famille des princes Borghèse, qui a donné à l'Église Paul V, non content de renoncer aux jouissances et aux honneurs que lui promettait sa haute naissance, est venu chercher dans le Maduré tout ce que la vie du missionnaire peut offrir de privations et de souffrances. En partageant nos travaux et nos fatigues, il nous édifie par le courage avec lequel il s'y livre, plus encore que par la générosité qui a foulé aux pieds toutes les grandeurs du monde. Après s'être concilié à un haut degré l'estime et l'amitié du petit roi d'Etiabouram, dont dépend Camianayakenpatti, il a fixé sa résidence dans ce bourg, en y construisant une église et un presbytère. Il a baptisé, cette année, trois cent cinquante-quatre païens ; mais il n'a pu me communiquer aucun détail de son administration. Les excès de son zèle et les fatigues des voyages, qu'il fait souvent pieds nus, lui ont causé une maladie

grave ; c'est un apprentissage qui, j'espère, lui donnera pour l'avenir plus d'expérience et de modération.

N'ayant reçu aucune particularité des autres districts de la mission, je termine ma lettre par un trait du P. J. de Britto, notre supérieur. Dans le bourg d'Agaram vivaient deux chrétiens de haute condition et très-influents par leurs richesses. Depuis plusieurs années des raisons d'intérêt les entretenaient dans une opposition qui causait du scandale. Déjà plusieurs missionnaires s'étaient efforcés de les pacifier en accomodant leur différent : mais tous avaient échoué. Comme il arrive toujours en pareil cas, chacun des deux rivaux rejetait la faute sur l'autre, et protestait que pour lui il ne conservait ni haine ni rancune. En effet, ils se voyaient et se parlaient même, dans les occasions ; cependant il restait dans le cœur un sentiment contraire à la parfaite charité; et plus d'une fois, malgré eux et peut-être à leur insu, ce sentiment se produisait au dehors. Arrivé dans cette chrétienté, le P. de Britto n'omit rien pour détruire ce levain d'amertume : il employa tour-à-tour la force de la raison et les motifs de la foi : « Ce n'est plus assez pour vous, leur disait-il, de ne point vous haïr; disciples d'un Dieu mort pour ses ennemis, vous devez vous aimer comme il vous a aimés. Ce n'est pas en vain que vous dites tous les jours : pardonnez-nous comme nous pardonnons; si Dieu, en vous pardonnant, se contentait de ne pas vous haïr, de ne pas vous vouloir de mal, un tel pardon pourrait-il vous suffire ? Vous avez beau vous faire illusion , vous ne pouvez tromper Dieu qui scrute l'intime des cœurs, et qui a déclaré vouloir user envers vous de la même mesure dont vous aurez usé envers les autres. »

Ces paroles émurent les chrétiens assemblés selon la coutume pour réciter en commun la prière du soir ; mais

elles n'obtinrent des deux rivaux que des excuses et des prétextes. A cette vue le Père ne contient plus les élans de sa charité : « Puisque vous refusez de vous pardonner pour l'amour de Jésus-Christ, c'est moi qui vais satisfaire pour tous les deux, afin de sauver vos ames. » En prononçant ces mots il laisse tomber la toile qui lui couvre les épaules, prend en main sa discipline et se donne une flagellation sanglante. Aussitôt les deux néophytes s'avouent vaincus, ils s'écrient qu'ils sont amis, ils se pardonnent, ils s'embrassent, et depuis cet instant ils continuent à vivre comme deux frères dans une parfaite concorde. C'est au reste le seul reproche qu'on avait pu leur faire ; ils se distinguaient en tout le reste par leur piété, leur assiduité à l'église et leur charité pour les pauvres.

Le chiffre des conversions dans le cours de cette année 1687 s'élève à 1,936 ; joint à celui des trois années précédentes, il donne la somme de 15,336 : résultat consolant et bien propre à nous dédommager des travaux et des persécutions dont il est le fruit.

En union de vos SS. SS., etc.

Votre très-humble et dévoué serviteur.

LOUIS DE MELLO.

NOTICE

SUR LA

VIE DU VÉN. P. JEAN DE BRITTO,

MISSIONNAIRE ET MARTYR DU MADURÉ.

§ *I. Naissance, éducation et vocation du P. Jean de Britto.*

Les lettres précédentes nous ont présenté quelques traits des vertus et des travaux du P. Jean de Britto, destiné par la divine Providence à glorifier la mission du Maduré par son héroïque martyre, après l'avoir fécondée par ses sueurs. Nous venons compléter le tableau de cette vie admirable. En résumant en peu de mots ce qu'elle renferme d'édifiant, nous nous arrêterons surtout aux circonstances qui ont rapport à l'histoire du Missionnaire, afin de suivre le fil des évènements de la mission, et de suppléer en quelque sorte au défaut des lettres annuelles, que les malheurs des guerres, excitées durant cette époque entre le Portugal et la Hollande, empêchèrent d'arriver en Europe.

Jean de Britto naquit à Lisbonne, l'an 1647, de parents non moins distingués par leur piété que par leur haute

noblesse et les faveurs du roi, Dom Jean IV. Héritier de leurs vertus, il honora leur sang par cette véritable grandeur que donne la sainteté, et qui ajoute aux prérogatives de la naissance une splendeur plus glorieuse et plus durable. Le Ciel s'était plu à réunir dans cette ame privilégiée des trésors de grâces, qui ne tardèrent pas à présager tout ce que le Missionnaire du Maduré devait réaliser de grand pour la gloire de Dieu et l'honneur de la religion. Son père, sauveur de Britto-Péreïra, étant mort au Brésil, qu'il gouvernait en qualité de vice-roi, il dut sa première éducation aux soins de sa mère, Béatrix Péreïra, qui s'efforça de développer dans ce jeune cœur les germes précieux que la grâce y avait déposés.

Jean IV avait eu trois fils. La mort avait enlevé Dom Théodose, l'aîné, qui donnait les plus belles espérances; le second, Dom Alphonse, avait été attaqué, dès la plus tendre enfance, d'une paralysie, dont sa santé et son esprit ressentirent toujours les tristes effets. Tous les suffrages et les sympathies des peuples se portaient donc sur le troisième fils, Dom Pèdre, qui justifia leur attente par la sagesse de son gouvernement pendant sa régence, et par la gloire de son règne. Ce jeune prince entra dans sa huitième année en 1656; selon la coutume de la cour, on lui forma un cortége de jeunes seigneurs, qui, en prenant part à son éducation, devaient en aider le développement par la force de l'exemple et de l'émulation. Choisi à l'âge de neuf ans pour partager cet honneur, Jean de Britto fit bientôt admirer ses brillantes qualités, ses rapides progrès dans les lettres et surtout sa vertu précoce. Chéri de Dom Pèdre, il faisait les délices de la cour, et était le modèle de l'illustre académie à laquelle on l'avait confié, sous la direction de la Compagnie de Jésus. Partout il se faisait aimer par des manières gracieuses et affables, et

par un air de grandeur et de noblesse, qui cependant n'avait rien de fier et de rebutant. Ces nobles qualités étaient relevées par une modestie angélique et une invincible patience à supporter les défauts et les petites espiègleries de ses joyeux camarades : il poussait si loin cette vertu, que dès lors tous l'appelaient *le martyr*.

La joie que tant de vertus inspiraient à Donna Beatrix Péreïra fut souvent troublée par la crainte de perdre un fils si cher. Il avait reçu en naissant une complexion faible et délicate, sa vie semblait ne se soutenir que par une assistance spéciale de Dieu, et l'an 1659 il fut réduit à une telle extrémité, que les médecins perdirent tout espoir de le sauver. La mère éplorée, s'unissant à la piété de son fils, eut recours à la protection de saint François Xavier, pour lequel il professait déjà une tendre dévotion ; elle lui voua cet enfant bien-aimé et promit que, s'il guérissait, il porterait pendant une année l'habit de la Compagnie de Jésus en l'honneur de son libérateur. Dieu, qui destinait Jean de Britto à être un digne successeur de l'Apôtre des Indes, ne tarda pas à lui rendre la santé ; et l'on vit le jeune page, fidèle à sa promesse, se glorifier des livrées de la pauvreté religieuse au milieu des pompes du monde. Au reste cet habit, qui contrastait singulièrement avec son âge et les dissipations de la cour, se trouvait en parfaite harmonie avec sa piété et sa modeste gravité.

Le roi et les princes du Portugal avaient coutume d'honorer de leur présence la solennité des quarante heures, qui se célébrait avec pompe dans l'église de la maison professe des Jésuites ; et de porter le baldaquin à la procession du saint Sacrement qui avait lieu dans cette circonstance. Cette année, le jeune de Britto se fit une joie d'accompagner leurs Altesses dans son nouveau costume ; et arrivé à l'église, il se glissa à la sacristie pour y rece-

voir un manteau et un cierge et se confondre dans les rangs des novices qui assistaient à cette cérémonie. Le temps fixé par le vœu étant expiré, il se dépouilla de l'habit de la Compagnie de Jésus, mais non de l'affection qu'il lui avait vouée, ni du désir qu'il avait conçu d'y consacrer à Dieu une vie qu'il reconnaissait devoir à la puissante intercession de l'Apôtre des Indes. Il ne pensa plus dès-lors qu'à imiter ses vertus et à marcher sur ses traces à la conquête des ames.

Il s'en ouvrit au R. P. Michel Vinoco, Provincial du Portugal, qui l'accueillit avec bonté et lui donna des espérances. Il écrivit aussitôt à sa mère pour lui déclarer sa résolution et solliciter son consentement, et il en reçut la réponse suivante, digne de la haute vertu et de la sage piété de Donna B. Péreira : « Je consentirai avec joie à vos désirs, mon cher enfant ; mais avant de faire une semblable démarche, examinez sérieusement votre vocation. Voyez si la délicatesse de votre complexion et la faiblesse de votre santé pourront résister à la fatigue des études sérieuses et à la rigueur de l'observance religieuse, qui dans la Compagnie de Jésus, vous le savez, n'admet d'exception ni de privilége pour personne. J'éprouverais une douleur inconsolable, si je vous voyais sortir de cette Compagnie pour rentrer dans le monde. » Le jeune de Britto remercia sa mère et la rassura en disant que Dieu, qui lui inspirait un si ardent désir, lui donnerait la force de l'accomplir jusqu'au bout.

Les grâces dont le roi de Portugal avait favorisé Jean de Britto, et l'emploi qu'il occupait à la cour de Dom Pèdre, ne lui permettaient pas de se retirer sans l'agrément du souverain ; il convenait donc de solliciter cette nouvelle faveur auprès de sa Majesté. Le monarque eut d'abord de la peine à y consentir. Cependant il ne put ré-

sister aux pressantes sollicitations de ce cœur généreux, qui lui demandait cette grâce, comme un des plus signalés bienfaits qu'il pût lui accorder, et le disciple fidèle à le voix de son Dieu quitta aussitôt une cour déjà édifiée de ses premières vertus et encore plus du nouveau sacrifice qu'il faisait en renonçant à tant de flatteuses espérances.

Il se rendit au noviciat des Jésuites de Lisbonne, où il excella bientôt dans toutes les vertus. Les ames plus favorisées de la grâce ont aussi une obligation plus pressante d'accroître leurs mérites, et de répondre aux dons singuliers qu'elles ont reçus du Ciel; c'est ce que comprit le jeune novice. Sa ferveur cependant ne donna dans aucun de ces écueils qui sont redoutables pour une piété peu affermie ou peu éclairée : Il sut se garantir des excès et des singularités. Il se proposa constamment de prendre l'esprit de l'état qu'il avait embrassé, et de se rendre capable par une vertu solide d'en accomplir un jour les obligations. Rien ne semblait lui coûter dans les pratiques les plus simples et les plus obscures. Quand l'obéissance ne le retenait pas dans les exercices de la Communauté, on était sûr de le trouver appliqué aux emplois les plus humiliants.

L'infant Dom Pèdre, qui conservait toujours une tendre affection pour lui, étant venu le visiter, on rencontra le novice, après bien des recherches, auprès d'un domestique malade, auquel depuis quelques jours il avait demandé de donner ses soins. Le jeune prince, touché d'une telle humilité, ne put s'empêcher de l'en féliciter. « Je suis charmé, lui dit-il, de vous voir au service de ce nouveau maître; vous y gagnerez plus de solides récompenses que vous n'en trouveriez auprès de moi. » Ces paroles révé-

lent toute la piété du prince et l'esprit de foi qui régnait à sa cour.

L'humilité et la patience du Frère de Britto éclatèrent surtout dans la visite des hôpitaux. Une des épreuves qu'on assigne aux novices de la Compagnie de Jésus est d'y aller servir les malades et de s'y dévouer pendant quinze jours aux emplois les plus vils et les plus dégoûtants. Le généreux novice y fut envoyé avec les autres, et eut en partage un vieillard d'une humeur difficile et d'un caractère emporté. Malgré tout l'empressement de son inépuisable charité, il ne reçut de son malade que des paroles amères, des outrages et souvent même des coups. Ces traitements indignes, loin de vaincre sa patience ou de ralentir son zèle, ne firent que redoubler ses attentions bienfaisantes et ses caresses. Enfin le vieillard, confus et contrit de sa conduite, appela le supérieur des novices, lui confessa, les larmes aux yeux, les incroyables duretés qu'il avait fait essuyer au saint novice, et ajouta qu'un si parfait modèle de patience avait touché son cœur, et qu'il voulait désormais l'imiter par la résignation à la volonté divine. Il tint parole : depuis ce moment, il édifia par sa douceur dans les ennuis et les souffrances de sa maladie, et ne cessa de publier qu'il devait ce merveilleux changement aux exemples du Frère de Britto.

Si notre objet était d'offrir un modèle aux jeunes religieux dans les diverses carrières que leur vocation ouvre successivement devant eux, nous pourrions nous étendre sur les vertus du F. de Britto : sur la vivacité de sa foi, l'exactitude de son obéissance, les industries de son humilité, l'ardeur de sa charité ; et les premières années de sa vie religieuse nous fourniraient sur tous ces sujets des traits pleins d'intérêt et d'édification. Après avoir été la règle vivante des novices, il devint le modèle des étudiants,

d'abord dans le collége d'Evora, où il consacra deux années à l'étude des belles-lettres, puis dans l'université de Coïmbre, où il fit son cours de philosophie et de théologie. Cette nouvelle carrière ne fit que mettre dans un plus grand jour les rares talents que le Ciel lui avait départis, et que lui seul paraissait ignorer ; on admira la pénétration, la solidité et la justesse de son esprit, et ses succès révélèrent l'habileté d'un maître plutôt que les progrès d'un disciple.

La culture de l'esprit ne suspendit point dans le F. de Britto le zèle de perfectionner son cœur. La pratique des vertus religieuses accompagnait et sanctifiait l'application qu'il donnait aux sciences. Toujours humble au milieu des applaudissements les plus flatteurs, il paraissait indifférent à tous les éloges, et ne les recevait que comme des témoignages « de l'indulgente charité qu'on voulait bien avoir pour les faibles essais d'un commençant. » C'est dans ces termes qu'il répondait à une lettre de sa mère, qui le félicitait sur l'honneur qu'il s'était fait dans une thèse publique. L'étude ne lui fit jamais interrompre ou diminuer les temps consacrés à la prière et aux autres exercices spirituels. Son recueillement n'en souffrit pas davantage ; il retrouvait toujours sans peine à son oratoire la facilité de s'entretenir avec Dieu, parce que partout ailleurs il avait soin de conserver sa présence et d'entretenir le feu de son amour.

Rappelé à Lisbonne pour y enseigner les lettres humaines, il y déploya les qualités qui en avaient fait jusqu'alors un disciple accompli. La jeunesse qui lui avait été confiée ressentit tous les avantages d'être formée par un tel maître, et l'on vit dans son zèle à cultiver ces jeunes plantes le prélude de son futur apostolat. Il soupirait après l'heureux jour où il lui serait donné de travailler dans les régions que le grand François Xavier avait arrosées de

ses sueurs et de ses larmes. Ces désirs ardents, qui s'exhalaient tous les jours devant le Seigneur dans la ferveur de ses oraisons, éclatèrent surtout dans le panégyrique qu'il prononça à la gloire de son saint protecteur en présence des Pères du collége de Lisbonne. Dieu touché de ses prières ne tarda pas à lui offrir l'occasion de réaliser ses vœux.

Le P. Balthasar da Costa arrivait de la côte Malabare dans le dessein de recruter de nouveaux ouvriers : la moisson était trop abondante aux Indes pour le petit nombre de ceux qui s'épuisaient à la recueillir ; le missionnaire du Maduré venait faire appel au zèle de ses jeunes frères ; il racontait ses travaux, ses succès et ses espérances ; il enflammait tous les cœurs d'une impatiente ardeur. Celui du Fr. de Britto n'avait pas besoin d'être excité ; il fut des premiers à solliciter le grâce de se dévouer à la conversion de ses chers Indiens, et malgré le délicatesse de sa santé si peu proportionnée aux fatigues d'une telle mission, ses désirs, ses instances et la confiance qu'inspirait sa vertu triomphèrent de cet obstacle. La présence du P. da Costa ne contribua pas peu à ce triomphe ; car lui aussi était parti pour les Indes malgré l'avis des médecins, qui le jugeaient incapable de supporter même les premières fatigues de la traversée.

Pénétré de reconnaissance et de joie, le futur missionnaire ne pensa plus qu'à se disposer à sa bienheureuse carrière par la réception des saints Ordres. La ferveur de sa dévotion, les transports de son zèle, les ardeurs de son amour, tous les sentiments qui enivrèrent son ame dans cette circonstance sont au-dessus de nos expressions, il sera plus facile au lecteur de les concevoir qu'à nous de les peindre. Après avoir célébré sa première messe à l'âge de 28 ans, il attendait secrètement le moment de s'embar-

quer. Mais les approches du départ divulguèrent le secret. Dès qu'on en fut informé à Lisbonne, tout sembla conspirer à faire échouer sa noble entreprise. Prières, plaintes, reproches, larmes, conseils : tout fut mis en œuvre de la part de sa famille pour arrêter l'exécution du projet. Béatrix surtout n'omit rien de ce que la tendresse maternelle pouvait lui suggérer de plus efficace pour retenir ce cher fils. Elle avait d'ailleurs les motifs les plus justes, soutenus par l'autorité la plus puissante. Son fils aîné venait de mourir au service du roi, et la cour était comme engagée à conserver à cette mère affligée la plus douce consolation qui lui restât sur la terre.

Le Nonce lui-même n'hésita pas à interposer son autorité : il fit appeler le nouveau missionnaire dans le dessein bien formé de défendre les droits et de satisfaire aux vœux de sa mère. Il eut avec lui un long entretien ; mais il en sortit tellement frappé des raisons du P. de Britto et de je ne sais quoi de surnaturel qui animait tous ses traits et ses paroles, qu'il craignit de s'opposer à la volonté divine manifestée avec tant d'évidence. Il s'avoua vaincu, adora les jugements impénétrables de Dieu, à qui seul il appartient de disposer en maître de ses créatures et porta à la mère l'annonce du sacrifice que le Ciel demandait à son cœur. La vertu de cette femme forte triompha de toutes les répugnances de la nature, elle donna son consentement et rendit à Dieu un fils qu'il avait miraculeusement arraché à la mort pour en faire un instrument de ses miséricordes dans les Indes.

Afin d'éviter les nouveaux obstacles qui pouvaient venir encore l'arrêter, le P. de Britto s'échappa secrètement, alla se cacher dans le vaisseau destiné au transport des missionnaires et y attendit le jour de l'embarquement. Il se déroba ainsi à la solennité des adieux publics, qui, à l'occasion du

départ des missionnaires, attire ordinairement l'attention et excite les sympathies de toute la ville de Lisbonne. Il ne reparut au milieu de ses frères que lorsque les ancres furent levées et que le vaisseau mit les voiles au vent. Rarement on avait vu une expédition de missionnaires aussi remarquable par le nombre et par le mérite de ceux qui la composaient. Le P. Balthasar da Costa était à la tête de la troupe destinée aux Indes, et le P. Prosper Inforcetta, procureur de la province de Chine, conduisait une compagnie d'ouvriers choisis qui allaient perpétuer les succès de la chrétienté dans ce vaste empire.

Les commencements de la navigation furent heureux : le temps était beau, le vent favorable ; déjà l'on approchait de la ligne et l'on se flattait de la passer promptement, lorsque tout-à-coup les craintes succédèrent à l'espérance. Un calme opiniâtre suspendit la marche du navire, il resta longtemps comme cloué dans cette cruelle position. Impuissant pour avancer, il semblait épuiser tous ses efforts à se tourmenter ; comme un malade qui se roule sur son lit de douleur, il se balançait péniblement dans l'agitation monotone d'un roulis qui fatiguait extrêmement l'équipage. A ces ennuis se joignirent les chaleurs excessives, qui en peu de temps augmentèrent le mauvais air que certains défauts de précaution avaient déjà répandu dans le vaisseau, corrompirent l'eau et les vivres et produisirent des maladies contagieuses. Le plus grand nombre des passagers furent attaqués et réduits bientôt à l'extrémité ; plus de quatre-vingt reçurent les derniers sacrements, et le bâtiment ne fut plus qu'un hôpital, où l'on ne voyait que malades et mourants. Du nombre des victimes, fut le P. Balt. da Costa qui couronna par une mort précieuse les trente années qu'il avait consacrées à la mission du Maduré. Si, au moment d'aller

jouir de sa récompense, il lui restait un regret pour ses chers néophytes, il n'eut pas de peine à se consoler ; le peu de jours qu'il avait passés avec le P. Jean de Britto lui avaient découvert tout ce que cette ame renfermait de vertu et d'héroïsme; il voyait en lui, non-seulement un héritier de son zèle et de ses travaux, mais un homme tout spécialement marqué du sceau de Dieu, pour être un instrument de sa puissance et de ses miséricordes, et en se rappelant qu'il avait contribué à gagner au Maduré un tel ouvrier, il mourait content.

L'ardent missionnaire se signala dans ces déplorables conjonctures, et commença à justifier l'opinion et les espérances que son supérieur avait conçues de lui. Son cœur compatissant ne pouvait manquer de ressentir les impressions d'une tristesse amère à la vue de tant de maux réunis, et de l'inutilité de tous les efforts qu'on faisait pour y remédier. Il se livra tout entier aux sollicitudes de la charité pour le soulagement spirituel et corporel des malades : rien ne lui coûta que de voir souffrir tant de malheureux sans pouvoir adoucir leurs peines. Les progrès rapides de la contagion avaient montré l'impuissance des moyens humains; le P. de Britto comprit qu'il n'y avait plus d'espoir que dans les secours surnaturels et miraculeux. Il proposa au capitaine de recourir à la puissante intercession de l'Apôtre des Indes, dont le cœur devait s'intéresser vivement à la conservation de tant d'ouvriers destinés à continuer ses travaux apostoliques. On commença donc une neuvaine en l'honneur de saint François Xavier; en peu de jours une brise favorable vint arracher le vaisseau à l'influence terrible de la ligne et tous les malades recouvrèrent la santé, Les circonstances de cette délivrance ne laissèrent pas lieu de douter de l'évidente protection du Ciel; c'est ce que confirma le témoignage des

médecins pleinement instruits de la nature du mal et de la promptitude de la convalescence.

Un nouveau danger attendait les missionnaires au Cap de Bonne-Espérance : assaillis par ces tempêtes si fréquentes qui l'ont fait nommer avec plus de vérité le Cap des Tourmentes, ils se virent plus d'une fois près du naufrage. Le succès de leur première neuvaine redoubla leur courage ; ils en commencèrent une seconde qui ne fut pas moins efficace. Le navire put continuer sa route au gré de leurs désirs. Ils saluèrent en passant l'île de Madagascar, et arrivèrent à Goa. Ils furent reçus dans cette ville au milieu des congratulations et des embrassements, que les colons ont coutume de prodiguer à ceux que leur envoie la métropole, et en qui leur cœur semble retrouver un père, une mère, un frère, en un mot, la patrie. Après cet accueil si touchant, l'équipage se hâta d'aller acquitter ses vœux et offrir à Dieu ses actions de grâces auprès du tombeau de saint François Xavier, dont il avait ressenti deux fois la puissante intercession.

Le P. de Britto se joignit aux hommages et à la reconnaissance de tous ses compagnons de voyage, mais un autre sentiment absorbait toutes les facultés de son ame. Près d'entrer dans la carrière de son apostolat, il donna l'essor à l'ardeur du zèle dont il était enflammé. La passion de son cœur avait été de devenir le fidèle imitateur de saint François Xavier, et cette noble ambition se ranima plus que jamais à la vue de son corps, consumé au service du prochain par dix ans d'immenses travaux, et que Dieu glorifiait par l'incorruptibilité depuis plus d'un siècle. Mais il ne se fit point, du prodige qui le frappait, l'occupation d'un respect et d'une piété stériles ; il y découvrit tout ce qui devait embraser ses désirs pour le salut des ames, et tout ce qui pouvait lui assurer une efficace protection pour

ce pénible ministère. Animé de ces nouveaux motifs de zèle et de confiance, chaque jour il se prosternait plusieurs fois au pied du saint tabernacle ; il y demandait, par la médiation de saint François Xavier, toutes les vertus de l'apostolat, et soupirait après le bonheur de se sacrifier pour la gloire de Jésus-Christ.

Il demeura trois ans à Goa ; il employa les premiers mois de ce repos à compléter le cours de ses études théologiques. subit bientôt son examen général sur les matières contenues dans les trois parties de la *Somme* de saint Thomas, et étonna ses examinateurs par la profondeur et la solidité de son génie, non moins que par l'étendue de son érudition. Cependant cette étude n'était pas l'objet principal de ses pensées et de son application ; il était missionnaire, et pour se préparer à la carrière qu'il ambitionnait, il se faisait un Maduré dans sa cellule, dormant sur la terre nue et ne mangeant que du riz, assaisonné de quelques herbes amères. Il s'attacha surtout à l'étude des langues Indiennes, et il y fit des progrès si rapides, qu'au bout de quelques mois, il put se faire comprendre dans les instructions qu'il adressait au peuple : Il commença dès-lors son apostolat, et s'employa à diverses missions dans les villes et les campagnes voisines, et partout il donna des preuves d'un zèle digne du ministère qu'il devait exercer chez les infidèles. Il confessait assiduement, enseignait la doctrine chrétienne aux enfants, assistait les malades dans les hôpitaux et mendiait de porte en porte les secours destinés aux pauvres honteux.

A toutes ces saintes occupations, qui lui étaient presque journalières, il joignait des prédications fréquentes, et toujours suivies de fruits merveilleux. Portugais, Espagnols, Indiens, tous y accouraient et en sortaient pénétrés d'une vive douleur de leurs péchés. L'usure, la vengeance, le

dérèglement des mœurs furent les principaux ennemis que l'homme de Dieu se proposa d'attaquer et de détruire. Il y réussit à l'égard d'un très-grand nombre de pécheurs obstinés : les restitutions suivirent ses discours ; aux inimitiés héréditaires succédèrent des réconciliations édifiantes et durables. Mais il eut beaucoup d'obstacles à vaincre de la part du libertinage. Le désordre était accrédité par l'exemple et soutenu par l'autorité des plus riches habitants, et il était facilité par les rapports nécessaires qu'ils avaient avec les Indiens. Malgré le zèle apostolique des ouvriers évangéliques qui travaillaient à Goa, le vice s'y maintenait avec éclat et avec impunité.

Le P. de Britto vivement ému de l'état déplorable où il trouva la religion et les mœurs, crut devoir unir ses efforts à ceux des ministres zélés qui s'appliquaient à réprimer ces scandales. Il eut recours à cette éloquence vive et pathétique qu'il avait reçue du Ciel. Non content d'attaquer publiquement les désordres, il alla visiter plusieurs de ceux qui étaient plus ouvertement plongés dans le vice, et il leur parla avec tant de force et d'onction, qu'il les détermina à rendre la liberté aux victimes de leur honteuse passion. L'enfer suscita contre son zèle bien des orages, dont il dut plus d'une fois subir la violence. Un jour qu'il revenait au collége, tout joyeux d'avoir sauvé deux jeunes personnes, il fut assailli par une troupe de libertins, qui le chargèrent de coups et le laissèrent à demi-mort sur la route. Le gouverneur informé de ces attentats, fit arrêter les auteurs, et se disposait à sévir contre eux selon toute la rigueur des lois. Le P. de Britto s'estimant heureux d'avoir eu l'occasion de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, ne pensa qu'à témoigner sa reconnaissance envers l'auteur de toute grâce, par un acte admirable de générosité : il fit solliciter le pardon et la liberté des coupables ; et dès qu'il

put marcher, il alla se jeter lui-même aux pieds du gouverneur, et il en obtint la grâce qui avait été refusée aux premières instances de sa charité.

C'est par cet exercice constant du zèle et de toutes les vertus que le jeune missionnaire préludait à son apostolat. Il voulut s'y disposer encore plus efficacement devant Dieu, en se dévouant à sa chère mission par un vœu spécial et irrévocable, qui lui fermât toutes les voies et lui ôtât même toute espérance de retour en Portugal. Ce n'est point par la générosité d'un premier sacrifice qu'un cœur docile à la grâce se croit assuré de sa constance; une sage précaution l'engage à se conduire toujours comme s'il avait tout à craindre de lui-même, et il se plaît à soutenir sa fidélité en la fortifiant par de nouveaux liens qu'il ne puisse jamair rompre. Ainsi, comme nous l'avons vu dans le deuxième volume de cet ouvrage, le P. de' Nobili et plusieurs de ses compagnons s'engagèrent par un vœu perpétuel au genre de vie si austère que leur zèle leur avait inspiré pour le salut des Indiens. Animé par leur exemple, le P. de Britto voulut prévenir les dangers d'une inconstance dont sa vertu éprouvée semblait n'avoir rien à redouter. Non content de s'être engagé devant Dieu, il conjura les supérieurs de ratifier et de confirmer ses saints engagements. La mission du Maduré était l'objet de son ambition; il y découvrait tout ce qui pouvait animer son zèle et contenter sa grande ame: des fatigues incroyables, une vie extrêmement dure et des persécutions continuelles, couronnées par d'innombrables conversions.

Un ordre du P. Provincial vint bientôt enflammer de plus en plus ses désirs, en encourageant ses espérances; il prit congé de ses frères et de la ville de Goa, après avoir renouvelé son sacrifice sur le tombeau de saint François Xavier, et demandé à ce puissant protecteur toutes les dis-

positions nécessaires au grand ouvrage qu'il allait entreprendre. Il était appelé à Ambalacate, ville située au pied des montagnes d'*Angamala*, ainsi nommées parce qu'elles composent une longue chaîne qui représente la forme d'une scie. C'est le centre de la chrétienté de Saint-Thomas, dont nous avons parlé dans le premier volume (1); le collége ou séminaire d'Ambalacate pouvait être regardé comme la pépinière des missionnaires, non seulement parce qu'il formait un grand nombre de prêtres indigènes, dits cattanares, destinés aux chrétientés de Saint-Thomas; mais parce qu'on avait coutume d'y réunir les Pères nouvellement arrivés d'Europe, afin d'y attendre leur destination et de s'y préparer à l'apostolat, par la pratique de toutes les vertus qu'il exige et par l'étude des langues propres à chaque mission. Le P. de Britto, déjà suffisamment muni des connaissances et des vertus nécessaires, ne devait pas faire un long séjour au séminaire d'Ambalacate. Il n'y était venu que pour se disposer à la profession des quatre vœux, et il y consacra quatre semaines aux exercices de la retraite, selon la méthode de saint Ignace. Il en sortit embrasé d'un nouveau feu, que l'amour divin alluma dans son cœur, et qui éclata par les sentiments de la plus tendre piété, pendant qu'il prononça la formule de ses derniers engagements. La victime était déjà préparée par une suite d'héroïques sacrifices; elle s'offrit dans ce jour heureux avec une générosité qui ne pouvait être égalée que par la constance qu'elle montra dans son dernier sacrifice.

Le P. de Britto fit ses vœux solennels entre les mains du P. Blaise d'Azévédo, provincial du Malabare, au mois

(1) Voyez t. I, p. 176 et 257.

de mars de l'an 1680; il reçut sa destination pour la mission si chère à son cœur, et se mit en route pour le Maduré en compagnie du P. André Freire. Les lettres précédentes nous racontent ce voyage et nous offrent le tableau des fatigues et des souffrances qu'il endura, et des succès qu'il obtint dans les premières années de son apostolat. Nous l'avons laissé au moment où, sortant des prisons et des tortures, il fut appelé à la côte de la Pêcherie, par le P. Emmanuel Rodriguez, provincial du Malabare. C'est à ce point que nous reprendrons le fil de son histoire.

§ II. *Le P. Jean de Britto repasse en Europe en qualité de procureur de la province.*

Dès que le P. de Britto parut en présence du Père Provincial, celui-ci l'accueillit avec la tendresse que méritait un martyr de Jésus-Christ. Puis il lui déclara que le P. Paëz, envoyé comme procureur, étant mort au Cap de Bonne-Espérance, lui seul était capable de remplacer celui dont la province pleurait si justement la perte ; que le crédit dont il jouissait auprès du roi et ses liaisons intimes avec les seigneurs de la cour l'aideraient efficacement à rendre d'importants services à la Mission et à toute l'Eglise des Indes ; qu'en conséquence il avait jeté les yeux sur lui, et attendait ce témoignage de son zèle et de son dévouement. La pensée d'aller se présenter à cette cour, où il avait passé ses jeunes années, et où il devait rencontrer ses anciens amis, pouvait avoir des attraits pour un autre cœur; celui du missionnaire n'y vit qu'un sujet de douleur et d'effroi. Cet homme inébranlable et insensible au milieu des tortures, fut terrassé par les paroles qui venaient de lui être adressées. Stupéfait et sans pouvoir répondre autrement que par ses larmes et ses sanglots, il se

jeta à genoux aux pieds de son supérieur, et, après quelques instants de silence, il le conjura de le dispenser d'un voyage pour lequel il sentait une répugnance insurmontable. Son humilité industrieuse ne manqua pas de lui suggérer une foule de raisons qui lui semblaient péremptoires : la faiblesse de sa santé, l'épuisement de ses forces, mais surtout le salut de tant d'ames, le vœu qu'il avait fait de se consacrer à leur conversion jusqu'à la mort.....

Le Père Provincial le laissa donner un libre cours à sa douleur, et tâcha de le consoler et de le persuader; il lui parla avec la confidence de l'amitié, et répondit à chacun de ses arguments; mais, voyant qu'il y perdait sa peine, il prit le ton de l'autorité, et lui parla dans ces termes : « Mon Père, vous n'êtes pas entré dans la Compagnie pour suivre votre jugement et faire votre volonté, mais pour obéir aux ordres de Dieu, qui vous sont manifestés par les supérieurs. Je connais le besoin que les chrétientés ont de missionnaires et celui que la province a d'un Procureur, et, pour la plus grande gloire de Dieu, je juge convenable et je veux que vous soyez Procureur plutôt que missionnaire. » Le P. de Britto était avant tout enfant d'obéissance; il courba la tête, et offrant à Dieu un sacrifice moins sanglant, mais plus sensible à son cœur que celui qu'il venait d'accomplir sous les coups des bourreaux, il accepta avec promptitude les dispositions de la divine Providence. Le Provincial, l'ayant de nouveau embrassé et arrosé des larmes de joie que lui arrachait la vue d'une si rare vertu, lui donna à la hâte ses instructions, et lui enjoignit de partir sur-le-champ pour Goa, afin de ne pas perdre l'occasion favorable. En effet, il arriva à Goa au commencement de janvier 1688, au moment où le vice-roi, Fr. de Tavora, s'embarquait pour Lisbonne; il fut reçu avec joie par ce seigneur aussi bien

que par tout l'équipage ; tous se félicitaient de faire la traversée avec un homme qu'ils vénéraient comme un saint et comme un martyr. Après un heureux voyage, dans lequel le serviteur de Dieu fit admirer constamment son humilité, sa charité et son zèle, il débarqua à Lisbonne vers la fin de l'année 1688, alla se présenter aux supérieurs, et se mit à leur disposition.

Dès que la nouvelle de son arrivée fut connue, les personnages les plus distingués s'empressèrent de venir le féliciter de son heureux retour. Une circonstance contribua beaucoup à augmenter cet empressement : la lettre qu'il avait écrite de sa prison du Marava, et dans laquelle il donnait à son Provincial tous les détails de ses souffrances, était parvenue à Lisbonne peu de temps avant lui, et avait été copiée et répandue dans toute la ville ; tous, grands et petits, voulaient voir celui qu'ils révéraient déjà comme un confesseur de la foi. Il demanda une audience à Leurs Majestés portugaises, pour leur offrir les hommages de l'amour et de la vive reconnaissance de tous les missionnaires. Dom Pèdre l'accueillit avec la tendresse qu'il conservait toujours pour l'ami de son enfance, et avec la vénération que lui inspirait la vue d'un homme dont l'héroïque vertu avait si glorieusement servi la religion et honoré sa patrie. Il voulut lui-même le conduire à l'appartement de la reine, qui le reçut avec des témoignages éclatants d'estime et d'affection. Persuadée de son crédit auprès de Dieu, et désireuse d'en ressentir plus efficacement les effets, elle voulut avoir la consolation d'assister à sa messe et de communier de sa main. Le P. de Britto se rendit au palais, et satisfit à la confiance et à la piété de la reine.

Cependant donna Béatrix Péreïra sa mère, qui vivait encore, lui fit dire que ses infirmités ne lui permettant pas

d'aller le voir, elle le conjurait de venir la consoler. Le Père lui adressa aussitôt une lettre pleine de tendresse filiale, en attendant qu'il pût aller lui demander sa bénédiction et lui porter une consolation qu'elle méritait à tant de titres. Il se hâta d'écrire au Père Général Tyrse Gonzalez pour lui rendre compte des affaires de sa province, et il le fit avec toute la clarté possible, en le priant de le dispenser du voyage d'Italie, dont la longueur retarderait de beaucoup son retour et priverait ses néophytes des secours qu'il espérait leur porter; il cachait ainsi sous le voile du zèle les craintes, que lui inspirait sa profonde humilité, de se voir, à Rome, l'objet des attentions et des louanges.

Quelque honoré qu'il fût à la cour et dans Lisbonne, l'humble missionnaire n'en était pas moins détaché de tout ce qui aurait pu flatter tout autre cœur que le sien; sa continuelle mortification répondait à son air pénitent. Il avait conservé son costume indien, et le portait par-dessus sa soutane; mais sa vie tout apostolique relevait encore les dehors édifiants sous lesquels se montrait l'apôtre. Il ne se nourrissait que de riz et de légumes; il ne buvait point de vin, et couchait sur la dure; quelquefois un ais, d'autres fois une peau d'ours, lui servaient de lit sur le plancher de sa chambre. Le nonce du Pape l'invita un jour à sa table; le respect l'obligea à déroger en cette circonstance à la loi qu'il s'était faite de ne prendre aucun repas hors du collége, mais ce fut à condition qu'il ne s'écarterait en rien de son genre de vie austère et qu'on ne le contraindrait pas à toucher aux autres mets.

Après s'être acquitté des premiers devoirs de reconnaissance et de respect, le P. de Britto se mit à remplir l'obligation que lui rappelait sa charge de député du Malabare. Son objet principal était de s'associer des missionnaires pour ces vastes régions; personne n'était plus

capable que lui d'apprécier les qualités de l'ame et du corps nécessaires à ce ministère important. Il visita les deux célèbres académies de Coïmbre et d'Evora, où il espérait trouver facilement les ouvriers qui lui convenaient. Dès qu'il y parut, une foule d'étudiants zélés pour le salut des ames se présenta et demanda les missions. Le récit qu'on leur avait fait des persécutions que le P. de Britto avait soutenues pour la foi, et des conversions admirables qu'il avait opérées parmi les Indiens, enflammait les cœurs de cette ardente jeunesse. Plusieurs le vinrent trouver les larmes aux yeux, et, prosternés à ses pieds, ils le conjurèrent de ne pas leur refuser la grâce de partager son apostolat. Travaux, fatigues immenses, disette, persécutions continuelles, tout fut opposé à leurs instances, pour éprouver leur courage; et ce tableau, loin de ralentir leur ardeur, ne fit que l'exciter davantage. Cependant le P. de Britto ne jugea pas à propos de se rendre aux désirs de tous ceux qui se présentaient; il se contenta de choisir d'abord six d'entre eux, qui finissaient le cours de leurs études, et réunissaient les talents et les dispositions convenables; il laissa aux autres le temps de mûrir leur vocation.

Mais il ne borna pas son choix aux six étudiants dont on vient de parler. Il s'associa encore plusieurs autres Pères dont les talents, déjà éprouvés et développés par l'expérience, pourraient être mis en œuvre aussitôt qu'ils seraient arrivés au Maduré. Il y en avait parmi eux qui occupaient avec distinction les premières chaires des plus fameuses universités de Portugal. La présence du saint missionnaire et l'estime qu'ils avaient conçue pour lui firent sur leurs cœurs la même impression qu'ils avaient produite dans ceux des jeunes étudiants. Ils sollicitèrent instamment auprès des supérieurs la grâce de suivre le

P. de Britto; et leurs demandes furent accordées. Le regret de perdre en eux d'excellents maîtres dans les sciences divines et humaines, dut céder à la pensée du bien plus grand qu'ils pouvaient faire auprès des infidèles dans les Indes. La Mission du Maduré et la nature des difficultés qu'elle rencontrait ne demandaient pas seulement des hommes d'un tempérament robuste et d'une vertu éprouvée; il fallait encore des caractères bien trempés, une capacité peu ordinaire, et des connaissances assez étendues pour braver les colères, déjouer les artifices et confondre la fausse science des brames.

Heureux de se voir entouré de si dignes coopérateurs, le missionnaire profita du temps qui lui restait, pour les former à toutes les œuvres qu'ils allaient exercer; sans leur laisser ignorer tout ce qu'il y avait de pénible dans le genre de vie qui les attendait aux Indes, il les animait par la vue des avantages précieux attachés à ce martyre lent et volontaire. En maître habile, il étudia d'avance les différents caractères de ses compagnons, afin de préparer les destinations que les supérieurs pourraient assigner à chacun d'eux. Chaque jour il leur adressait une instruction sur les principaux devoirs du missionnaire; trois fois par semaine il les conduisait aux hôpitaux pour servir les malades; les autres jous il les envoyait aux diverses églises de Lisbonne pour y faire le catéchisme aux enfants. Pour les dimanches et les fêtes, outre les confessions auxquelles il consacrait toute la matinée avec ses compagnons, il les conduisait après midi dans quelques bourgades voisines pour y annoncer la parole de Dieu. Tous firent sous cet excellent maître l'apprentissage de leur apostolat et ils se montrèrent dans la suite ses parfaits disciples et ses fidèles imitateurs.

Le zèle du P. de Britto fit encore d'autres conquêtes

qui ne lui causèrent pas moins de joie : il lui suscita des coopérateurs au milieu même de la jeunesse mondaine et dans les rangs les plus élevés de la société. On l'obligeait, partout où il se présentait, à donner des détails sur les contrées qu'il avait évangélisées, sur les mœurs de leurs habitants et sur la richesse de leurs productions ; ses récits pleins d'intérêt étaient accueillis avec bonheur et excitaient de plus en plus la curiosité. Il se dédommageait de la peine qu'il prenait de la satisfaire par le soin qu'il avait de faire admirer encore plus les richesses de la grâce que Dieu répandait continuellement sur ces peuples. Tout ce qu'il racontait alors des miséricordes divines sur les nouveaux chrétiens du Maduré ne se bornait pas à l'amusement d'une curiosité stérile. Il avait l'art de mêler à ses discours des réflexions propres à toucher les vieux chrétiens de l'Europe, et à les rappeler aux devoirs de la piété, par l'exemple de celle qui régnait dans ces chrétientés naissantes ; et l'ardeur qui l'animait pour la gloire de Dieu produisait souvent de merveilleux effets dans le cœur de ceux qui l'entendaient.

Un jour qu'il racontait dans une nombreuse société différents traits de la constance de ses néophytes au milieu des persécutions, il vit l'inquiétude et le trouble se peindre sur la figure d'un jeune seigneur, qui l'écoutait avec une attention extraordinaire. Il continue la conversation sans paraître remarquer la contenance embarrassée de son auditeur ; mais à peine rentré au collége, il le voit arriver baigné de larmes et se jetant à ses pieds ; il le relève et lui demande avec bonté le motif de sa visite et la cause de sa douleur. « Ah ! mon Père, s'écrie le jeune homme, d'une voix entrecoupée de sanglots ; vous voyez devant vous le plus lâche des chrétiens. Il y a trois années que la grâce me presse de rompre mes liens ; un malheureux respect

humain me retient. Je crains les discours du monde, et je me persuade que je n'aurai jamais la force d'y résister. J'ai abandonné tout exercice de religion ; je suis l'esclave d'une foule de faux amis qui m'entraînent par leurs sollicitations et leurs exemples; je n'ose me déclarer ouvertement contre des dérèglements que je condamne en secret, et je semble même les approuver par mes indignes liaisons. La générosité des chrétiens de l'Inde me couvre de honte ; je veux sortir d'un esclavage qui coûte tant à ma conscience, et puisque le monde me perd, je quitte le monde en ce moment même, et je viens vous supplier de m'associer au nombre de ceux qui doivent vous suivre à la conquête des ames. »

Le P. de Britto bénit Dieu de la victoire que sa grâce venait de remporter dans ce jeune cœur; il s'empressa de confirmer ses dispositions et de soutenir son courage. Cependant il ne crut pas à propos de consentir encore à sa séparation du monde ; il voulut qu'il s'éprouvât en y vivant avec une piété exemplaire, et il le confia pour la conduite de son ame à un directeur éclairé. Le généreux prosélyte persévéra dans sa ferveur, entra deux ans après dans la Compagnie de Jésus, et consacra le reste de ses jours aux missions des Indes.

Il ne suffisait pas de procurer au Maduré de nouveaux ouvriers, il fallait surtout fournir à leur subsistance. Le défaut des ressources était la grande plaie de cette mission et l'objet des gémissements continuels des missionnaires, comme on l'a vu dans les lettres précédentes. La prévoyance paternelle du P. de Britto s'appliqua à remédier efficacement à cette disette, qui menaçait d'une ruine certaine cette mission florissante. Le roi daigna la prendre sous sa protection, et lui assigna des revenus dignes de sa libéralité. Rien ne semblait plus retenir le Procureur du Maduré ; un renfort considérable de vaillants ouvriers était

à sa disposition ; la bienveillance du roi, le zèle des ministres, qui n'osaient, disaient-ils, refuser aucune des demandes proposées par un saint, tout concourait à hâter l'expédition des affaires importantes dont il avait été chargé. De son côté le missionnaire était impatient de partir ; cet air de la cour semblait gêner sa respiration, en même temps qu'un vague pressentiment, excité par ses anciennes liaisons, lui faisait toujours craindre quelqu'empêchement à sa carrière apostolique. Bientôt il reconnut que ses craintes n'étaient que trop fondées.

L'affection que Dom Pèdre lui avait vouée depuis son enfance s'était fortifiée par la haute idée qu'il avait conçue de sa vertu et de sa sagesse ; il avait admiré sa prudence dans la négociation des affaires importantes qu'il avait traitées avec lui ; il ne pouvait se résoudre à perdre un homme qu'il jugeait lui être nécessaire, et désirait l'attacher à sa cour, en qualité de précepteur de son fils, le prince du Brésil, qui régna ensuite sous le nom de Jean V. Il laissa d'abord entrevoir ses vues par des insinuations que le P. de Britto fit semblant de ne pas comprendre ; puis, l'ayant pris à part, il aborda franchement la question, et lui déclara ses projets et sa ferme volonté. Le Père remercia le roi de la bienveillance dont il voulait bien l'honorer ; mais il s'efforça de se soustraire à un fardeau qu'il croyait au-dessus de ses forces. Son humilité lui fournit sans peine les raisons les plus convaincantes, à son avis, pour prouver son incapacité ; puis, s'adressant à la piété et à la tendresse du prince, il le conjura, par tout ce qu'il avait de plus cher, de ne pas mettre obstacle à son retour vers ses néophytes, de ne pas le condamner à mener, loin de sa Mission, une vie pleine d'amertume et de remords : comment, en effet, pourrait-il penser sans douleur à tant de milliers d'ames qui se perdraient, tan-

dis que lui il resterait oisif et inutile à la cour? « Mais, répondit le roi, en demeurant à la cour, vous pourrez envoyer aux Missions un plus grand nombre d'ouvriers travailler ainsi par les mains de tous, et rendre à Dieu et à la religion des services plus importants. — Non, Sire, reprit le missionnaire, non, je ne puis, en restant dans l'oisiveté de la paix, envoyer les autres à la guerre. Eh! qui voudrait se rendre à mes invitations, quand mon exemple contredirait mes paroles? J'en appelle à la conscience de Votre Majesté, elle ne peut sans scrupule fermer la porte du ciel à tant d'ames qui tombent en enfer. »

Cependant le P. de Britto, qui avait cru devoir résister de toutes ses forces aux premières propositions du roi, afin de conserver aux supérieurs toute liberté de disposer de sa personne, ne pouvait se dissimuler les avantages que sa présence à la cour pouvait procurer à l'Eglise des Indes. Il n'osa pas prendre sur lui la responsabilité d'une affaire où la gloire de Dieu se trouvait grandement intéressée, et il adressa au Père Général sur cette question une lettre qui se conserve aux archives du Jésus à Rome; elle donne une nouvelle preuve de sa sagesse non moins que de son abandon à la conduite de ses supérieurs.

De son côté, le roi, dont la conscience délicate avait été inquiétée par les considérations du P. de Britto, craignit de décider la question par sa propre autorité. Il assembla donc quelques docteurs, leur exposa ses désirs et les raisons que le Père y avait opposées, les chargea d'examiner mûrement devant Dieu s'il pouvait en sûreté de conscience retenir le missionnaire du Maduré pour lui confier les emplois qu'il lui destinait. La réponse des docteurs fut que la volonté de Dieu était trop clairement manifestée pour qu'il fût permis d'y résister. Le roi hésita encore quelque temps, et céda enfin aux instances réitérées du

Missionnaire. Dans le même temps arrivèrent de Rome les lettres du Père Général, qui le dispensaient de son voyage d'Italie, et l'engageaient à repartir pour les Indes, dès qu'il aurait obtenu l'agrément de Sa Majesté.

Le P. de Britto dégagé de toutes les entraves qui l'arrêtaient, bénit Dieu de cet heureux dénouement et ne pensa plus qu'au Maduré. Impatient de revoir ses néophytes et les contrées qu'il avait arrosées de ses sueurs et de son sang, et où il avait laissé son cœur, il se rendit avec ses compagnons au palais du roi, pour le remercier de toutes ses bontés, et lui offrir leurs hommages. De là il envoya ses compagnons à bord du vaisseau, et rentra au collége pour terminer quelques affaires. Le lendemain matin il se hâtait de les rejoindre, lorsqu'en passant devant le palais du marquis de Marialva, il fut arrêté par cet intime ami, qui le pressa de se présenter encore une fois à leurs Majestés ; il résista longtemps à ses instances par la crainte de manquer les vaisseaux, et se rendit enfin sur l'assurance que lui donna le Marquis de le faire conduire s'il était nécessaire sur son brigantin jusqu'à la flotte. Le roi et la reine lui réitérèrent les témoignages de leur affection et du regret que leur causait son départ, lui présentèrent la famille royale et le prièrent de donner à chacun ses conseils et sa bénédiction. Cependant le temps s'écoulait, et les courtisans, à l'exemple et d'après l'intention de leur maître, inventaient mille moyens de distraire et retarder le missionnaire. Il s'aperçut trop tard du piége qu'on lui avait tendu, prit congé de la cour, courut au port, et se jeta précipitamment sur le brigantin qui l'attendait.

Mais déjà les ancres étaient levées, et la flotte royale, voguant à pleine voiles, allait si vite qu'il était impossible à une petite chaloupe de l'atteindre. Effrayé de ce

danger imprévu, le P. de Britto eut recours à saint François Xavier, son refuge ordinaire ; quelques instants après, le marquis d'Allégrette, surintendant du port, qui venait d'accompagner la flotte jusqu'à l'embouchure du port, et qui n'avait pas eu le temps de recevoir les ordres de la cour, détacha un bâtiment pour conduire le Père à l'amirauté. Ce secours fut providentiel ; sans lui, non-seulement le brigantin ne pouvait rejoindre la flotte, mais les efforts qu'il faisait pour accélérer sa marche l'exposaient au risque de se briser contre les écueils. La joie de l'arrivée du P. de Britto dissipa la douleur et les craintes que son absence avait causées à ses compagnons. Il lesembrassa tous avec tendresse, rendit à Dieu de vives actions de grâces, et se mit à l'instant au service de l'équipage. Une maladie se déclara parmi les passagers et enleva plus de quarante d'entre eux ; ce fut pour son ame généreuse une occasion d'exercer son zèle et sa charité, mais son corps ne put résister à l'excès de la fatigue, il tomba malade et fut bientôt réduit à la dernière extrémité. Dom Christophe, qui l'assistait, ayant témoigné la crainte de le perdre, « Rassurez-vous, lui dit le serviteur de Dieu ; réservez votre sollicitude pour mes confrères ; quant à ma vie, il n'y a aucun danger, trop de catéchumènes attendent mon retour au Maduré. » L'évènement vérifia ces paroles : le malade guérit en peu de temps, et deux de ses compagnons furent du nombre des victimes.

Le P. de Britto sembla ne reprendre ses forces que pour les consacrer au soulagement des malades. La lettre suivante, qu'il écrivit à Fernandez de Britto, son frère, nous donne une idée des peines qu'il endura dans cette traversée : « Je suis arrivé après une navigation de sept mois ; leurs majestés m'ont accablé de faveurs, parmi lesquelles la plus chère à mon cœur est la permission qu'elles m'ont

accordée de me rendre à ma mission. J'ai fait sur le vaisseau une grave maladie dont la divine bonté m'a délivré ; mais j'ai eu à regretter la perte de deux excellents Pères dont la vertu et les talents promettaient beaucoup. J'espère que le Seigneur me remettra une partie de mes dettes, en considération de ce que j'ai souffert dans ce voyage : la maladie, le froid, les chaleurs, le calme plat, les vents contraires, la fatigue et l'épuisement : tout semblait vouloir m'aider à expier mes péchés. » Dieu récompensa tant de souffrances et de dévouement par d'abondantes consolations intérieures et par les fruits de salut qui couronnèrent son zèle.

Le P. de Britto fut reçu à Goa avec l'empressement et les démonstrations d'allégresse qui étaient dus à son mérite. La crainte trop légitime qu'on avait eue de le perdre, augmentait la joie que son retour faisait éclater dans des régions où il était déjà si cher. On y célébra son arrivée avec tout l'appareil de la fête la plus pompeuse. Les séminaristes du collége de Sainte-Foi vinrent au devant de lui au son des instruments, et pendant plusieurs jours ils cherchèrent à le délasser, par des concerts spirituels, des fatigues qu'il avait essuyées pendant son pénible voyage. C'était un trésor que les Indes retrouvaient et dont on connaissait tout le prix. Il était naturel qu'une jeunesse destinée à marcher un jour dans la carrière de l'apostolat témoignât tant de bonheur, en possédant celui dont elle devait faire son modèle. Toute la ville prit part à la joie ; et le nouveau vice-roi Martinez Mascaregnas donna lui-même les témoignages les plus touchants de son estime et de son affection.

Mais tant d'honneurs et d'applaudissements ne firent qu'augmenter dans le P. de Britto le désir de s'y dérober au plus vite. Il écrivit au P. Provincial du Malabare, lui

rendit compte de son voyage et lui demanda la permission de repasser directement au Maduré. Le P. Provincial le remercia des immenses services qu'il venait de rendre à l'Eglise des Indes, le félicita de ses succès et le pria de venir le joindre sur la côte de la Pêcherie, afin de concerter avec les missionnaires les plus expérimentés ce qu'il y avait à régler pour le bien de la religion. Il obéit, et après avoir pris les arrangements nécessaires, il fut envoyé dans la mission avec la qualité de visiteur. La colonie française de Pondichéry avait rendu de signalés services aux diverses missions, qu'elle soutenait par sa protection et qu'elle aidait de ses libéralités ; les missionnaires avaient en particulier de grandes obligations à M. Martin, directeur général du commerce, dont le roi très-chrétien venait de récompenser les mérites en lui accordant des titres de noblesse. Le P. de Britto se fit un devoir d'aller offrir à tous les principaux habitants de cette illustre colonie les hommages de sa profonde estime et de sa vive reconnaissance, et il se les attacha si étroitement par l'amabilité de son caractère et le charme de ses vertus, qu'il s'en fit des amis intimes et des protecteurs dévoués pour la propagation de l'Evangile. Les Jésuites français que la divine providence avait récemment conduits dans cette ville, et qui commençaient à s'y former un établissement, ne furent pas moins heureux de posséder un tel hôte ; il les édifia autant par la sainteté des ses conversations que par l'austérité de sa vie ; mais son impatiente charité ne lui permit pas de faire un long séjour à Pondichéry.

§ *III. Travaux du P. J. de Britto après son retour dans la mission du Maduré.*

Il serait difficile d'exprimer les transports de joie et les ardeurs de zèle qui poussaient cet homme apostolique

vers l'ancien théâtre de ses travaux et de ses souffrances. Il croyait entendre la voix de ses chers néophytes qui l'appelaient et des païens qui soupiraient après leur libérateur ; et son cœur allait répétant avec l'Apôtre des gentils : « La charité de Jésus-Christ me presse, *charitas Christi urget nos...., ut qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit.* » Cette divine charité centuplait ses forces : on le vit successivement dans les diverses chrétientés de la mission remplir les missionnaires d'une nouvelle ardeur, les réjouir par sa présence, et les enflammer par ses paroles et par son exemple. Mais qui pourrait dire la joie que son retour excita parmi les chrétiens qu'il avait enfantés à Jésus-Christ, et surtout dans le Marava dont il était l'apôtre! C'est là que son cœur le porta, dès qu'il eut rempli les devoirs les plus pressants de sa charge de visiteur; ses soins étaient d'autant plus nécessaires à ces chrétientés, que depuis son départ elles avaient été presque abandonnées, car les missionnaires n'avaient pas osé rentrer dans ce royaume, de peur d'attirer de nouvelles persécutions contre les néophytes. Comme son zèle était réglé par la prudence, la même crainte l'empêcha de pénétrer dans ces contrées; mais pour se mettre à la portée des Maravers, il se fixa dans les états du seigneur de Mouni, qui, bien que vassal du roi de Maduré, jouissait d'une autorité absolue. Le P. de Britto lui rendit visite et en obtint une pleine autorisation de s'établir sur ses terres, d'y prêcher l'évangile et d'y construire des églises. Muni de cette patente, le Père fixa sa résidence sur les confins du Marava, afin qu'elle pût servir aux habitants des deux états. Le concours fut si grand et la grâce de Dieu si puissante, qu'en peu de mois il baptisa plus de 8,000 païens. L'église qu'il avait construite se trouvant trop petite pour la foule, il installa son autel, sa chaire et

son confessionnal au milieu d'une vaste plaine, ayant le soleil pour voûte et l'horizon pour limites. Les témoins dont on reçut les dépositions juridiques, dans les procès-verbaux dressés par ordre de l'évêque de Mailapour, attestèrent que souvent les catéchistes étaient obligés de lui soutenir les bras, pendant qu'il conférait le saint baptême aux catéchumènes.

Comme il était impossible que tous les Maravers vinssent à l'église de Mouni et y restassent le temps nécessaire pour s'instruire et se préparer au baptême, le Père fonda secrètement trois chapelles dans les bois du Marava, et y établit des catéchistes chargés d'instruire parfaitement les catéchumènes, et de les lui amener par troupes, tout disposés à recevoir le sacrement de la régénération. Lui-même se rendait de temps en temps et en cachette à ces chapelles, pour consoler et encourager les chrétiens, et surtout pour attirer les païens à la foi. Dieu bénissait ses fatigues et secondait son zèle, en opérant une foule de guérisons prodigieuses, et en chassant les démons par la vertu du signe de la croix, de l'eau bénite et du saint baptême.

Excité par le bruit de ces merveilles, un prince du Marava, nommé Tériadéven, qui se mourait d'une maladie contre laquelle les médecins et leurs remèdes étaient impuissants, envoya une ambassade au serviteur de Dieu, le priant de venir le voir, et l'assurant qu'il voulait se faire son disciple et embrasser la nouvelle loi qu'il prêchait. Le Père, ne croyant pas devoir se rendre à la première invitation dans une province dont l'entrée lui avait été défendue sous peine de mort en 1686, députa au prince un catéchiste très-savant et très-adroit, chargé de sonder les véritables dispositions du malade, et, s'il était sincère, de l'instruire et de le préparer au baptême. Le catéchiste

trouva le prince luttant avec la mort ; il tâcha de lui inspirer une grande confiance, et récita sur sa tête le *Credo* et un évangile. A l'instant même le malade se leva parfaitement guéri, sans qu'il lui restât la moindre trace de son infirmité. Frappé d'un miracle si étonnant et touché de la grâce de Dieu, Tériadéven résolut d'embrasser la religion de Jésus-Christ, et se mit de suite à en apprendre les mystères ; puis il pressa de nouveau le missionnaire de se rendre auprès de lui.

Le P. de Britto hésita longtemps entre l'espérance de faire dans ces provinces de glorieuses conquêtes à Jésus-Christ et la crainte d'y renouveler la persécution contre les chrétiens ; ne voulant pas se décider par lui-même, il convoqua les catéchistes et quelques néophytes les plus versés dans la connaissance des mœurs et des lois du pays, et leur exposa ses raisons et ses doutes. Tous furent d'avis de profiter d'une occasion ménagée par la divine Providence, et qui promettait à la religion un si puissant appui et une si heureuse influence sur les idolâtres. Dès-lors le fervent missionnaire n'écouta plus que son zèle ; il partit à la hâte, et arriva au palais. Tériadéven le reçut comme un ange envoyé du ciel, et le conjura de l'admettre au nombre des enfants du vrai Dieu. Le Père l'examina, et le trouva parfaitement instruit de toutes les vérités de la religion ; les dispositions du cœur répondaient à la préparation de l'esprit, mais il restait un terrible obstacle. Le prince avait cinq femmes et plusieurs concubines, qui étaient ou princesses ou parentes des plus nobles familles du royaume. Il fallait les répudier ; mais alors, réduites à l'état le plus humiliant, dans l'impossibilité de passer à de secondes noces, et méprisées de tout le monde, elles ne manqueraient pas de se venger en soulevant une affreuse persécution contre la religion. Ces pensées déchiraient le cœur

du missionnaire ; cependant, comme il ne pouvait en conscience refuser la grâce du baptême à un prince qui la demandait avec tant d'ardeur, il crut devoir se reposer sur les soins de la Providence ; il répondit donc à Tériadéven que la loi de Jésus-Christ exigeait une grande pureté de vie, et ne permettait qu'une seule femme.

Ces paroles ne firent qu'enflammer davantage les désirs du noble catéchumène : « Cet obstacle, répliqua-t-il, sera bientôt levé et vous aurez lieu d'être content de moi. » Le Père lui suggéra les ménagements propres à préparer et adoucir le coup terrible dont les épouses allaient être frappées. Rentré dans son palais, le prince les réunit : « Vous savez, leur dit-il, le prodige qui m'a rendu la vie, quand déjà j'étais mort pour vous et que vous vous disposiez à vous brûler vives sur mon cadavre ; mais le vrai Dieu ne m'a conservé cette vie que pour la lui consacrer en embrassant sa divine loi. Cette loi m'impose un douloureux sacrifice, car elle me défend d'avoir plus d'une épouse ; consolez-vous cependant, je conserverai toujours pour vous la même affection, je vous regarderai comme mes sœurs et pourvoirai avec libéralité à votre entretien. »

Le P. de Britto, ne pouvant douter de la volonté de Dieu, qui inspirait tant de courage au généreux catéchumène, s'arrêta quelques jours dans son palais, pour y célébrer la fête des rois mages, et lui conféra le saint baptême, ainsi qu'à deux cents païens qu'il avait préparés depuis son arrivée. Puis il se réfugia dans son église de Mouni, après avoir exhorté les néophytes à la persévérance, malgré toutes les persécutions. La tempête qu'il prévoyait ne tarda pas à éclater. Le discours de Tériadéven avait jeté ses femmes dans une profonde consternation ; car rien ne pouvait remplacer pour elles le titre d'épouses, dont la privation les couvrait d'ignominie. La

plus jeune d'entr'elles fut la plus vivement blessée. Elle n'épargne d'abord ni larmes ni prières pour gagner son époux et lui faire changer de résolution ; mais voyant ses efforts inutiles, elle se livre à une fureur qui ne garde plus de mesures. Résolue de venger cette injure sur le P. de Britto et sur les chrétiens, elle s'adresse à son oncle Ranganâdadéven, roi de Marava, elle se jette à ses genoux, l'attendrit par ses larmes et ses cris lamentables ; d'une voix entrecoupée de sanglots, elle raconte son malheur, et implore une vengeance éclatante contre l'infâme magicien qui a ensorcelé Tériadéven.

En sortant du palais, elle court comme une furie chez le chef des brames, nommé Pompavanan, fameux par ses impostures et plus encore par sa haine contre les missionnaires et surtout contre le P. de Britto. Elle n'a pas de peine à le faire entrer dans ses projets ; il a lui-même à venger son honneur et ses intérêts contre un homme qui lui enlève ses disciples et l'a réduit à une extrême pauvreté. Heureux de trouver une si belle occasion, il assemble tous les brames, délibère avec eux sur les moyens de perdre l'ennemi commun et de détruire la religion chrétienne. Après avoir concerté leurs intrigues, ils se présentent à la cour en grande foule et avec des démonstrations extraordinaires de douleur, de rage et de menaces. Ils représentaient au roi toutes les populations embrassant la secte infâme des pranguis, les dieux méprisés, les temples abandonnés, les châtiments du Ciel prêts à pleuvoir sur le royaume. Il n'en fallait pas tant pour décider Ranganâdadéven, continuellement assiégé et pressé par les cris et les larmes de sa nièce. Il ordonne sur-le-champ de piller les maisons des chrétiens, de brûler leurs églises et de lui amener le prédicateur de la nouvelle loi. Cet ordre est aussitôt exécuté dans toute sa rigueur ; un grand nombre de familles

sont entièrement ruinées et obligées de chercher leur salut dans l'exil. Les soldats chargés de cette expédition se divisent en quatre bandes, dont trois sont dirigées vers les trois chapelles du P. de Britto avec ordre de les détruire et de faire prisonniers les catéchistes; la quatrième se porte sur l'église de Mouni, résidence ordinaire du Père, quoi qu'elle soit située hors des états du prince Maraver.

§ IV. *Souffrances et martyre du P. J. de Britto.*

Dieu sembla avoir révélé à son serviteur le sort que ses ennemis lui préparaient; car, après avoir célébré le 8 janvier la sainte Messe, pendant laquelle il communia un grand nombre de chrétiens, il engagea, contre sa coutume, tous les fidèles à se retirer chez eux, et, comme plusieurs ne se pressaient pas de partir, il réitéra plusieurs fois cet avis, et en des termes si forts, qu'ils inspirèrent quelque inquiétude. Il resta seul avec un brame chrétien. Quelques heures après, on lui annonce qu'un corps de cavalerie vient l'arrêter; loin de fuir le danger, il s'avance au devant des soldats avec un visage rayonnant de paix et de joie. Aussitôt ces barbares se jettent sur lui, l'assomment de coups, et le chargent de chaînes ainsi que son catéchiste. Deux jeunes néophytes, dont le plus âgé n'a pas encore quatorze ans, touchés des cruautés et des opprobres dont on l'accable, et plus encore de la patience et de la joie qu'il montre au milieu de tant de souffrances, courent avec une ferveur inexprimable embrasser leur maître dans les fers, et protestent qu'ils ne l'abandonneront jamais. Les païens, ayant essayé en vain de les chasser, garrottent aussi ces deux innocentes victimes, et les joignent à leur Père.

Quatre soldats tenaient en laisse les quatre prisonniers, et les faisaient courir derrière leurs chevaux. Bientôt les forces manquèrent au P. de Britto : épuisé par les travaux de l'apostolat et les austérités de la pénitence, il tombait à chaque pas, et ses bourreaux impitoyables le forçaient, à coups de rotin, à se relever et à courir. Il soutint plusieurs heures cette marche forcée ; pendant que ses pieds ensanglantés laissaient partout les traces de son passage, son ame suivait avec bonheur les traces de son divin Maître montant au Calvaire, et cette pensée adoucissait toutes ses souffrances. Arrivés à un gros bourg nommé Anoumandacouri, les soldats voulurent exposer leurs prisonniers aux insultes et aux outrages des idolâtres qui accouraient de toutes parts. A cette fin, on les fit monter sur un *tér*, espèce de char en forme de tour pyramidale, destiné à porter les idoles dans les processions. Ils y restèrent toute la nuit et une partie du jour suivant. De là ils continuèrent leur route jusqu'à Ramanadabouram, capitale du Marava, où ils arrivèrent le 11 janvier. Ils furent jetés dans un horrible cachot, qui s'ouvrit le lendemain aux catéchistes conduits par les trois autres détachements de soldats. Dès que le P. de Britto les vit entrer, il courut à eux, les embrassa, baisa dévotement leurs chaînes, et les remplit de ferveur et de courage par les paroles enflammées que lui dictait son cœur. Ils répondirent parfaitement à ses exhortations, et le consolèrent par la constance inébranlable et le courage intrépide qu'ils firent éclater au milieu des tourments. On admira surtout cet héroïsme dans les deux enfants, dont l'âge et la délicatesse faisaient un merveilleux contraste avec tant de fermeté.

Les brames, enflés de leurs premiers succès, redoublent d'efforts pour consommer leur triomphe ; ils fomentent la colère du roi, et le pressent de hâter la mort des confes-

seurs de Jésus-Christ. De son côté, Tériadéven, pénétré de douleur à la vue d'une telle barbarie, fait éclater hautement son indignation ; il déteste la perfidie des brames, représente à Ranganadadéven qu'il y aurait injustice à condamner un Sanniassi sans avoir examiné sa cause, et propose de convoquer tous les brames pour disputer contre le docteur étranger. Le roi, transporté de colère, impose silence au noble néophyte, le charge de reproches et de menaces, et lui ordonne, sous peine d'encourir sa haine, d'adorer le dieu Siven. « Seigneur, répond Tériadéven, vous me commandez une chose impossible : je suis devenu l'enfant du vrai Dieu, comment pourrais-je invoquer le démon ? Vous êtes le maître de mon corps, mais vous n'avez nul pouvoir sur mon ame ; vous pouvez m'ôter cette vie du corps, mais mon ame est à Dieu seul. »

Ces paroles généreuses devaient mettre le comble à la fureur du tyran, mais une juste crainte en modéra les transports. Pour se consoler de cette humiliante défaite, il tourna ses efforts contre un courage plus facile à vaincre. Il avait à sa cour un jeune seigneur, nomme Pouvaroudéven, honoré de son amitié et comblé de ses bienfaits. Ce jeune homme avait reçu le baptême après avoir été guéri miraculeusement d'une maladie de neuf ans ; mais sa foi n'était pas inébranlable. Le roi lui intime, d'un ton menaçant, l'ordre que Tériadéven vient de mépriser ; le timide courtisan n'ose braver la colère de celui dont il estime trop les faveurs, et fléchit le genou devant l'idole. Le Ciel ne tarde pas à punir son ingratitude et son apostasie : son ancienne maladie le reprend à l'instant avec une telle violence, qu'il se voit en peu de temps réduit à l'extrémité. Alors sa foi se réveille et devient sa ressource ; il comprend les reproches d'une justice miséricordieuse, qui se fait entendre au fond de son cœur. Il

demande un crucifix, il le prend, il le baise, il l'arrose de ses larmes, se prosterne à ses pieds, implore la clémence de son Sauveur, et déteste son crime ; il obtient pour la seconde fois sa guérison, et persévère jusqu'à la mort dans son repentir.

Ranganadadéven, confus et irrité plus que jamais, se trouvait dans un grand embarras. Il voulait se venger, mais sans courir les dangers d'une exécution sanglante : car le nombre considérable des chrétiens qui peuplaient ses terres lui inspirait des craintes sérieuses. Les brames lui suggérèrent un moyen qu'il adopta d'autant plus volontiers qu'il devait en même temps prouver la supériorité de sa secte sur le christianisme : c'était la vertu des sortiléges. On recourut d'abord à un sacrifice dont l'idée seule fait trembler les païens ; ils l'appellent *Sattourouvé-sangaram*, c'est-à-dire, destruction totale de l'ennemi, parce qu'ils lui attribuent un pouvoir auquel personne ne peut résister. Trois jours furent employés aux cérémonies diaboliques, sans autre succès que de couvrir de confusion le roi et ses brames. Les magiciens cependant n'étaient pas au bout de leur science. Ils promirent de nouveaux sacrifices, entremêlées de nouvelles opérations magiques beaucoup plus efficaces que les premières ; leur vertu devait être si infaillible que nulle puissance, humaine ou divine, ne pouvait l'éluder. Le Père devait en mourir au bout de cinq jours. Ils se mirent à l'œuvre avec tout le zèle que leur inspiraient leur rage et la crainte des châtiments. Le cinquième jour passe, sans que le serviteur de Dieu ait perdu un cheveu de sa tête. Les brames s'avouent vaincus ; mais ils en donnent toute la gloire aux sortiléges du docteur étranger, qu'ils proclament le plus puissant et par conséquent le plus dangereux magicien du monde.

Le roi est au désespoir de la scène humiliante qu'il vient

de donner à toute sa cour. Il fait paraître devant lui le P. de Britto : « Comment, lui dit-il, as-tu la témérité de prêcher dans mes états une loi que j'ai prohibée sous peine de mort. — Cette loi, répondit le missionnaire, n'est pas la miennne, c'est la loi du vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre ; et quand lui m'ordonne de la prêcher, à qui dois-je obéir? à vos décrets ou à l'ordre de Dieu, qui est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs? — « A ces mots, il est interrompu par un capitaine qui, en lui donnant un rude soufflet, lui dit : « Quoi! y a-t-il donc dans le Marava un roi et un seigneur plus grand que notre monarque. » Le Père, sans s'émouvoir, présente l'autre joue au capitaine, qui se dispose à l'accabler de coups. Mais le roi confus et déconcerté arrête d'un signe la colère de son officier, et aborde directement la question qui est le motif secret de cette entrevue. Honteux du peu de succès qu'avaient eu tous les moyens employés contre son prisonnier, il s'imagine que celui qui a su neutraliser la vertu des sacrifices et la puissance des démons peut à plus forte raison ôter toute efficacité aux armes matérielles, et dans la crainte de se déshonorer entièrement par de nouvelles tentatives inutiles, il demande au martyr si la balle d'un mousquet pourrait l'atteindre : « Oui, répond le confesseur intrépide, parce que la loi de Jésus-Christ détruit les sortiléges et ne les emploie jamais ; » et en prononçant ces paroles, il se découvre la poitrine, tout prêt à recevoir la mort. Le roi considérant le bréviaire que le P. de Britto portait sous le bras, lui demande si c'est par la vertu de ce livre qu'il détruit tous les maléfices : rassuré encore sur ce point par la réponse de son prisonnier, le tyran n'écoute plus que sa haine et porte contre lui la sentence de mort. Elle allait s'exécuter, lorsque Tériadéven, ne pouvant plus contenir sa douleur et son indignation, se jette

tout à coup au milieu des soldats et leur défend de bouger ; puis se tournant vers Ranganâdadéven, d'un air décidé et d'un ton menaçant, il lui déclare que s'il ose attenter à la vie de ce Sanniassi, sa cruauté ne restera pas longtemps impunie.

Cette démarche courageuse suspendit l'exécution et effraya le tyran, qui savait bien ce dont était capable Tériadéven. Le caractère fougueux de ce prince, ses droits incontestables à la couronne, l'affection que lui témoignaient le peuple et les grands du royaume, l'influence qu'il exerçait sur l'armée, où il comptait plusieurs officiers chrétiens : c'étaient là des circonstances qui pouvaient favoriser une révolution, dont les suites faisaient trembler Ranganâdadéven. Il prit donc le parti de dissimuler et porta contre le P. de Britto une sentence d'exil, en le faisant conduire jusqu'à la frontière par un détachement de soldats. Tériadéven et plusieurs seigneurs chrétiens l'accompagnèrent pendant quelques temps ; mais il les pria de s'en retourner à la capitale pour travailler à la délivrance des catéchistes et des autres néophytes.

Cependant la sentence d'exil n'était qu'une feinte. Dans la réalité le tyran envoyait son prisonnier à Oureiardéven son frère, avec ordre de le faire mourir dans les tourments. Le P. de Britto arriva à Oureiour, le 31 janvier, dans un état qu'il est plus facile de se figurer que de décrire. Cette bourgade considérable située aux confins du Marava, sur le bord de la rivière Pambârou, était la résidence d'Oureiardéven. Ce prince reçut le missionnaire avec beaucoup de respect et de bienveillance. Il était depuis longtemps couvert d'une lèpre horrible et souffrait d'atroces douleurs, auxquelles tous les médecins n'avaient pu porter aucun soulagement ; instruit par la renommée des prodigieuses guérisons qu'avait opérées ce célèbre souami, il espérait par son moyen recouvrer la santé, qui lui était plus chère

que les ordres iniques de son frère. Il lui a fait donc connaître son triste état, lui promet de le sauver et de le combler de richesses, s'il veut le guérir. Le Père lui répond que tout ce qu'il peut faire est de lui appliquer quelques remèdes, mais que la santé n'est pas à ses ordres; qu'il n'appartient qu'à Dieu, seigneur du ciel et de la terre, de guérir sûrement les maladies du corps et de l'ame, et que c'est à lui qu'il faut s'adresser avec foi. Le prince peu satisfait d'une telle réponse, après avoir renouvelé ses promesses, y ajoute des menaces terribles et lui montre l'ordre de Ranganâdadéven. « Vous vous trompez, réplique l'intrépide martyr; vos menaces n'ont pas plus de force sur moi que vos promesses. Je méprise les biens de ce monde, et le plus ardent de mes désirs est de donner, non pas une vie, mais mille vies pour la foi de Jésus-Christ. »

A cette réponse courageuse, le prince entre en fureur, lui commande d'invoquer sur-le-champ l'idole Siven, et sur son refus il donne l'ordre à un de ses gardes, nommé Mouttoupoullei, de lui trancher la tête. L'officier déclare qu'il est lui-même chrétien et ne veut pas souiller ses mains du sang d'un Sanniassi, son maître; l'épouse du prince joint ses prières à celles de Mouttoupoullei pour calmer son mari. En conséquence le P. de Britto est reconduit en prison. Un gouverneur nommé Mourougappapoullei, informé de cette circonstance, court chez Oureiardéven, lui reproche sa lâcheté et son peu de zèle pour les idoles, lui fait craindre le ressentiment du roi son frère, et obtient la commission de diriger lui-même l'exécution de la sentence de mort. Quoique personne n'en eût donné avis au Père, il est à croire qu'il en eut quelque révélation; car pendant cette nuit il s'enveloppa soigneusement tout le corps d'une toile fine, afin, dit-il aux chrétiens, que

quand on le dépouillerait pour lui trancher la tête, il ne fût pas dans un état immodeste. Pendant la même nuit, il délaya un peu de charbon et se servant d'une paille en guise de plume, il écrivit la lettre suivante au P. Laynez, supérieur de la mission.

Mon Père supérieur,

P. C.,

Le vingt-huit janvier j'ai été jugé et condamné à être fusillé en présence de Ranganâdadéven. Déjà j'étais sur le lieu du supplice et l'exécution commençait, lorsque le roi, craignant un soulèvement, ordonna de me séparer des autres confesseurs de Jésus-Christ, mes chers enfants, pour me conduire à son frère Oureiardéven, à qui il envoyait l'ordre secret de me faire mourir sans délai. Je suis arrivé ici le trente-un janvier, épuisé de forces, mais comblé de joie; j'ai comparu devant le prince et soutenu un long interrogatoire, après lequel on m'a ramené en prison. J'attends la mort, et je l'attends avec impatience; elle a toujours été l'objet de mes vœux; elle est aujourd'hui la plus précieuse récompense de mes travaux et de mes sacrifices. Tout le crime dont on m'accuse, est d'enseigner la loi du vrai Dieu et d'enlever aux idoles leurs adorateurs. Qu'il est glorieux de souffrir et de mourir pour un tel crime! c'est ce qui me remplit de consolation dans les fers dont je suis chargé. Les soldats me gardent à vue, je ne puis vous écrire plus au long. Adieu, mon révérend Père supérieur! Adieu, mes Pères! je vous demande à tous votre bénédiction et vos prières.

De la prison d'Oureiour, le 3 février 1693.

Votre indigne serviteur et Frère en Jésus-Christ,

Jean de Britto, de la Compagnie de Jésus.

Le lendemain Mourougappapoullei donna le signal de l'exécution : Transporté de joie et fondant en larmes, le serviteur de Dieu se prosterna par terre pour remercier notre Seigneur de l'insigne bienfait qu'il daignait lui accorder. Le lieu destiné au supplice était une petite éminence près de la rivière Pambârou, à une portée de fusil de la bourgade qu'elle dominait; la plaine était couverte d'une immense foule de païens, attirés par la curiosité ou par le désir de voir mourir l'ennemi de leurs idoles. En arrivant sur cette éminence, le martyr de Jésus-Christ y trouva un poteau tout préparé et un soldat nommé Péroumal, fameux par sa bravoure et sa férocité. Le gouverneur Mourougappapoullei prononça la sentence de mort en ces termes : « Considérant que ce gourou défend d'adorer nos dieux, et que la secte qu'il propage fait chaque jour de nouveaux progrès et envahit tout le pays, au nom du roi, je t'ordonne de lui trancher la tête. » Le visage du confesseur de Jésus-Christ était rayonnant d'une joie et d'une paix célestes : les idolâtres saisis d'étonnement se demandaient si ce Sanniassi marchait à la mort ou à un festin. Il tombe à genoux au pied du poteau, demande aux soldats la permission de prier le Dieu qu'il adore, et demeure immobile pendant un quart d'heure, la face tourné vers l'orient et les yeux fixés au ciel. Quand il a terminé sa prière, il se lève, embrasse tendrement son bourreau et s'agenouille devant lui : « Maintenant, lui dit-il, je suis prêt, vous pouvez exécuter les ordres que vous avez reçus. » Le bourreau, en le dépouillant, aperçoit suspendue à son cou la bourse qui contient son reliquaire ; il ne doute point que là ne soient renfermées les poudres dont la vertu a ensorcellé tant de milliers de païens. A cette vue il recule saisi d'une terreur panique : d'un côté, il n'ose toucher à la boîte magique, de peur d'être lui-même trans-

formé en un autre homme; de l'autre, il craint d'affronter la puissance d'un homme protégé par la vertu de ce talisman. Pour se tirer d'embarras, il décharge un grand coup de cimeterre, qui coupe le cordon et fait une large blessure. Le martyr offre à Dieu les prémices de son sacrifice, et reçoit bientôt un second coup, qui lui tranche la tête. Comme elle tient encore et reste suspendue sur la poitrine, les soldats se hâtent de la séparer entièrement et de l'éloigner du tronc, dans la crainte, disent-ils, que par la vertu de ses enchantements, le souami ne trouve moyen de les réunir. Quand ils se sont assurés qu'il est mort tout de bon et ne pense pas même à se ressusciter, ils lui coupent les pieds et les mains, les attachent, ainsi que la tête, à la ceinture du buste, et suspendent le tout au sommet du poteau préparé à cet effet.

Le corps du martyr resta dans cet état exposé à la barbare curiosité des idolâtres, qui placèrent des gardes autour du poteau pour empêcher les chrétiens de s'en approcher et ne se retirèrent qu'après l'avoir livré aux flammes. Cependant la haine et la vigilance des brames ne purent soustraire entièrement ce trésor à l'avide piété des néophytes. Ils parvinrent à recueillir une partie considérable de la tête et divers autres reliques, qu'ils remirent fidèlement au P. Laynez. La moitié de ce dépôt précieux fut confiée à la maison des Jésuites de Pondichéry, l'autre fut envoyée au collége de Goa. Le cimeterre qui avait servi à trancher la tête du vénérable martyr fut offert au roi Dom Pèdre II, qui le reçut avec des marques d'une profonde vénération.

Comme Donna Béatrix Péreira vivait encore, le roi lui députa un des grands de sa cour pour la féliciter de son bonheur, et lui recommanda de célébrer la mort glorieuse

de son fils, non par le deuil et les larmes, mais par des fêtes splendides, auxquelles elle présiderait revêtue de ses habits les plus précieux et ornée de tous ses bijoux. La nature céda ses droits à la foi, et cette heureuse mère s'empressa de suivre l'invitation du monarque.

Deux néophytes nommés Castourinayaken et Aroulappen, qui assistaient au supplice du P. de Britto, ne pouvant résister à leur émotion, coururent se prosterner aux pieds du martyr, proclamèrent, en présence des bourreaux et de la foule des idolâtres, qu'ils étaient chrétiens et demandèrent à partager le sort de leur Père dont ils professaient la religion. Ils furent conduits devant Oureiardéven, qui leur fit couper le nez et les oreilles et les renvoya ainsi mutilés. Ils s'en allèrent plus affligés de n'avoir pu obtenir le bonheur de donner leur vie pour Jésus-Christ, que du supplice humiliant qu'on leur avait infligé.

Le jour même où le Père fut exécuté à Oreiour, les chrétiens et les catéchistes prisonniers à Ramanadabouram furent mis en liberté, faveur qu'ils attribuèrent à l'intercession du bienheureux martyr, puisque, loin de se ralentir, la rage du persécuteur ne fit que s'enflammer davantage. Des ordres rigoureux furent publiés et mis en exécution dans tout le royaume; les néophytes furent dépouillés de leurs biens, exilés et chassés de leurs castes comme des hommes infâmes. Mais ces cruautés leur inspirèrent un nouveau courage, et l'on vit encore se vérifier en cette occasion cette vérité si souvent démontrée, que le sang des martyrs est une semence de chrétiens : le P. Fr. Laynez, qui arriva dans le Marava quelques mois après la mort du P. J. de Britto, baptisa en peu de temps plus de quatorze mille gentils.

Nous ne nous arrêterons pas à l'exposé des vertus de

l'illustre missionnaire ; ce que nous avons raconté jusqu'à présent de sa vie en donne une idée plus complète que tout ce que nous pourrions y ajouter. Parmi les miracles sans nombre qui s'opérèrent par son intercession, nous nous contenterons d'indiquer quelques-uns de ceux qui furent consignés, selon toutes les formes canoniques, dans les procès juridiques dressés par ordre de Monseigneur l'évêque de Méliapour. Ces faits étaient si bien constatés dans tout le pays, que le célèbre P. Beschi, dans un écrit publié en 1728, trente ans après la mort du P. de Britto, contre les ministres protestants qui commençaient à pénétrer dans le Tanjaour, ne craignit pas de présenter ces prodiges comme une preuve du catholicisme. C'est de cet ouvrage, dont nous avons un exemplaire sous les yeux, que nous extrayons ceux que nous rapportons ; l'auteur cite exactement les noms des villages et des personnes; il invite ses lecteurs à vérifier les faits sur les lieux et auprès des témoins oculaires, et il défie les païens et les protestants d'oser les révoquer en doute.

1° Au moment où le P. de Britto consommait son sacrifice, il apparut au P. Jean da Costa, qui résidait à Talei, cinquante lieues au sud d'Oreiour, et le remplit d'une consolation si extraordinaire, que ce missionnaire ne pût s'empêcher d'annoncer aux chrétiens le lieu, le jour, l'heure et les autres circonstances du martyre de son confrère; et ces prédictions furent justifiées en tout point par les nouvelles qui arrivèrent quelques jours après.

2° Un chrétien, paller de caste, se trouvait abandonné des médecins, sans mouvement, sans parole et sans pouls. Les parents, ayant perdu toute espérance de le sauver, voulurent le reporter à leur village, afin de l'ensevelir dans le cimetière commun ; ils durent passer par Oreiour, et, ayant déposé le corps sur le lieu du martyre, ils priè-

rent le P. de Britto de leur obtenir de Dieu la guérison qu'ils avaient inutilement cherchée dans les remèdes naturels. Ils n'avaieut pas fini leur prière, que le malade se leva plein de joie et de santé, en criant qu'il était parfaitement guéri.

3° En 1722, un enfant de neuf ans, fils de Louis-Antoine, était horriblement estropié depuis sa naissance; ses jambes n'étaient que des os recouverts d'une peau desséchée, et restés dans les petites dimensions d'un enfant d'un jour, sans avoir aucunement participé à la croissance et au développemet opéré dans le reste du corps pendant ces neuf années. Le père de ce malheureux enfant se rend à Oreiour pour remercier le P. de Britto, qui a sauvé sa femme d'une grave maladie, et se souvient de son enfant, pour lequel il n'a pas encore eu le courage ni même la pensée de demander la guérison, tant elle lui semble impossible. Pendant qu'il prie sur la terre arrosée du sang du martyr, il conçoit une confiance extraordinaire, et conjure son protecteur d'avoir pitié de son fils. A son retour, il trouve cet enfant dans la rue, jouant et courant avec ceux de son âge; il prend les informations, et reconnaît qu'à l'heure même où il a prié, les jambes de l'estropié se sont instantanément redressées; les os, en s'allongeant, se sont recouverts de chairs; en un mot, la vie et la vigueur ont circulé dans tous les membres, sans laisser aucune trace de l'ancienne infirmité.

Un prodige semblable avait eu lieu en 1720 en faveur d'un jeune chrétien nommé Jean, dont le bras droit était desséché, et d'une enfant de Vettavayel qui, outre l'aridité des deux jambes, était sourde et muette. La vie se rétablit subitement dans ces membres inanimés; et la dernière enfant se mit à parler à l'instant même sans aucune difficulté.

4° Une pauvre néophyte était dévorée toute vivante par une lèpre si horrible et si fétide, que ni les médecins ni ses parents n'osaient l'approcher : les ongles et les doigts des pieds et des mains étaient tombés en pourriture ; tout le corps annonçait une entière décomposition. Portée dans cet état au lieu du martyre, elle fut subitement guérie ; les chairs et les ongles poussèrent instantanément, et elle put retourner à pieds dans son village.

5° Une petite enfant d'une famille chrétienne de Moulagatam était affligée depuis sa naissance d'une étrange infirmité : la place des yeux, des pupilles et des paupières était occupée par deux gros morceaux de chair blanche et cartilagineuse, qui lui donnaient un air monstrueux. Les parents la recommandèrent au vénérable martyr, et le conjurèrent de rendre à l'enfant au moins l'usage d'un œil ; ils furent à l'instant exaucés selon la mesure de leur foi : l'œil gauche se dégagea du morceau de chair, et recouvra parfaitement la vue, tandis que l'œil droit resta dans son état primitif.

Tous ces prodiges et beaucoup d'autres semblables furent constatés dans les procès juridiques et confirmés par la déposition d'une foule de témoins et des personnes mêmes qui en avaient été l'objet.

Nous n'ajouterons qu'un seul fait, c'est la grâce accordée à un païen de Tottiam. Ce gentil, riche et puissant, étant dangereusement malade, fit appeler le catéchiste Gegani, pour lui demander des remèdes ; celui-ci se rendit à ses désirs, et profita de l'occasion pour lui parler du salut éternel et de la vraie religion. « Comment cette religion peut-elle être bonne et sainte, reprit le malade, quand notre roi, si plein de sagesse, a fait mourir ignominieusement son prédicateur, et prohibé sévèrement cette doctrine dans ses états. — Cette mort même, répliqua le

catéchiste, est une preuve éclatante de la vérité et de la sainteté de notre religion, puisque le docteur qui la prêchait l'a estimée plus que sa propre vie. » Frappé de cet argument et touché des autres raisons que le catéchiste ajouta en développant les vérités de la loi chrétienne, le païen protesta que si, par les mérites et l'intercession de ce docteur, Dieu lui accordait la santé dans l'espace de vingt-quatre heures, il promettait sincèrement de se convertir et de recevoir le baptême. Le matin, le catéchiste trouva son malade parfaitement guéri et disposé à embrasser le christianisme ; il l'instruisit et le présenta au missionnaire, qui lui donna le saint baptême.

Terminons notre récit par la lettre que Dom Joseph Pinteyro, évêque de Méliapour ou San-Thomé, adressait à Clément XII, le 13 janvier 1736.

Bienheureux Père,

Pour obéir à l'ordre de la sacrée Congrégation des Rites, j'ai dressé et j'envoie le procès-verbal des faits qui ont rapport au vénérable serviteur de Dieu, Jean de Britto, prêtre profès de la Compagnie de Jésus. Tous les mercredis (jour de la mort du vénérable missionnaire) il se fait sur le lieu de son martyre un immense concours de fidèles et de païens, à cause des grâces extraordinaires et des miracles presque journaliers que le Très-Haut daigne opérer par l'intercession de son serviteur. Le rajah du pays frappé de ces prodiges a permis de construire une église sur le lieu consacré par le sang du martyr, et a libéralement fourni les matériaux nécessaires. L'église a été en effet érigée avec le titre et sous l'invocation de la très-sainte Vierge, et les fidèles espèrent y honorer le serviteur de Dieu, quand il aura plu à la divine miséricorde de déclarer son martyre par l'autorité du Saint Siége.

JOSEPH PINTEYRO, Evêque de Méliapour.

Pendant que ces choses se passaient au Marava, où le P. de Britto prodiguait les témoignages de sa puissante protection et de son amour pour ses néophytes, sa cause était traitée activement à Rome, et avançait assez rapidement, malgré la sage lenteur du Saint-Siége dans des affaires d'une si haute importance. Déjà Benoît XIV avait donné en 1741, au sujet de l'héroïcité des vertus du vénérable serviteur de Dieu, un décret qui déclarait que les *rites malabares* observés par le fervent missionnaire comme par tous ses confrères, ne mettaient aucun obstacle à sa béatification. Mais le malheur des temps et enfin la suppression totale de la Compagnie vinrent arrêter les progrès de cette cause, qui intéressait si vivement les missionnaires. Nous apprenons avec bonheur qu'elle est de nouveau présentée à la considération du Saint-Père, qui a daigné l'accueillir avec bienveillance et porter le décret sur l'héroïcité des vertus. Bientôt, nous en avons la confiance, il nous sera permis d'honorer par un culte solennel, celui dont nous admirons les vertus; bientôt ses frères, qui travaillent dans le Maduré à recueillir l'héritage de ses sueurs et de son sang, pourront le proposer à la vénération publique de leurs néophytes et trouver dans sa protection une source d'encouragement et de succès, comme ils trouvent dans ses exemples un modèle accompli de la vie apostolique.

Cependant de peur de paraître anticiper sur le jugement apostolique, nous déclarons que nous soumettons humblement à sa décision tout ce que nous avons rapporté comme historien touchant la vie et la mort du vénérable Père Jean de Britto.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06295 1507
DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

